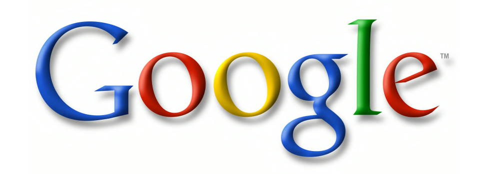
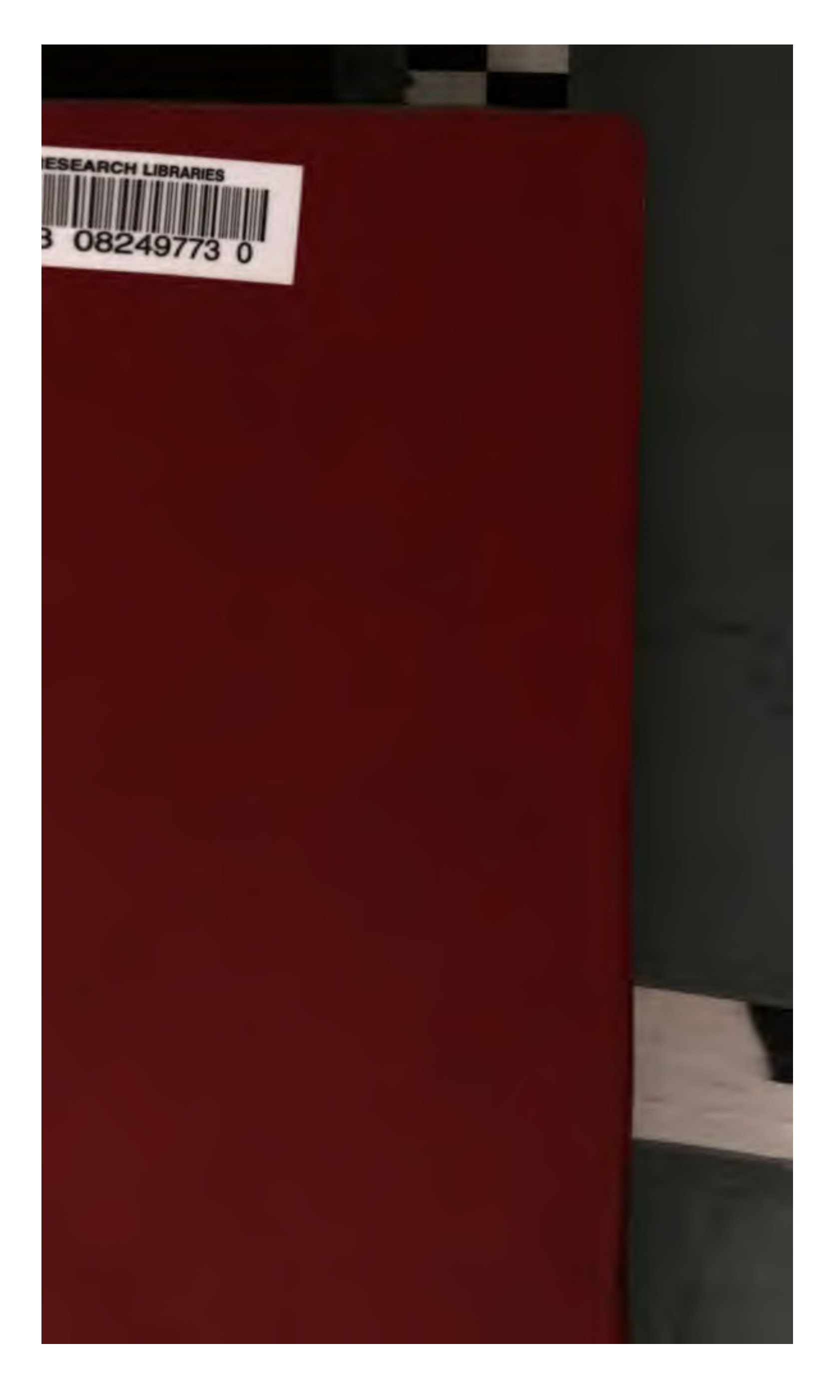
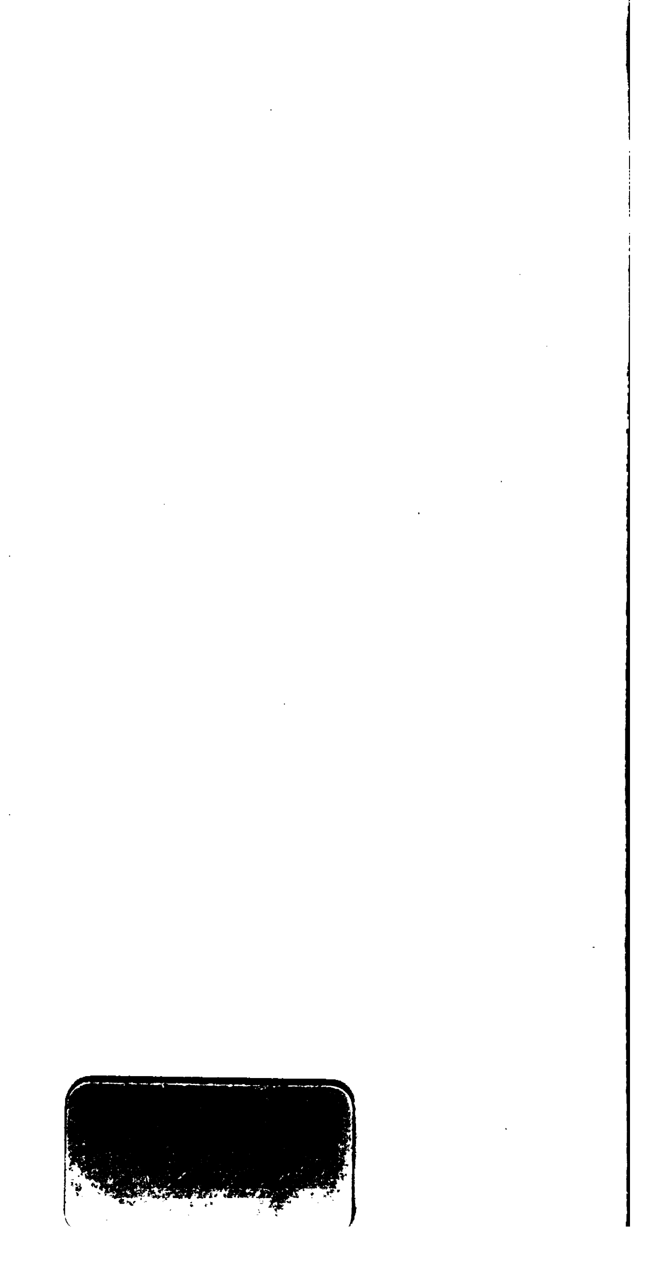



RESEARCH LIBRARIES
3 08249773 0



ÉTUDES

LITTÉRAIRES.

MOYEN AGE.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

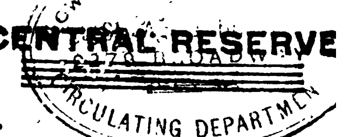
ÉTUDES

LITTÉRAIRES.

MOYEN AGE,

PAR

HENRI PRAT.

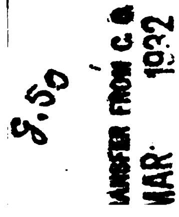


PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1847.

AVANT-PROPOS.

Le livre que je soumets aujourd'hui au jugement du public est la reproduction de leçons professées, l'hiver dernier, devant un auditoire de dames et de jeunes personnes. L'attention bienveillante dont elles m'ont honoré m'a fait supposer qu'en dehors même de la société qui me connaît et qui daigne soutenir mes efforts, je pourrais rencontrer quelques sympathies. Il m'a semblé d'ailleurs qu'il pouvait être utile de mettre en regard la marche des faits et celle des idées pendant le cours du moyen âge; que cette partie de l'histoire politique et littéraire de l'Europe n'avait pas encore été traitée de

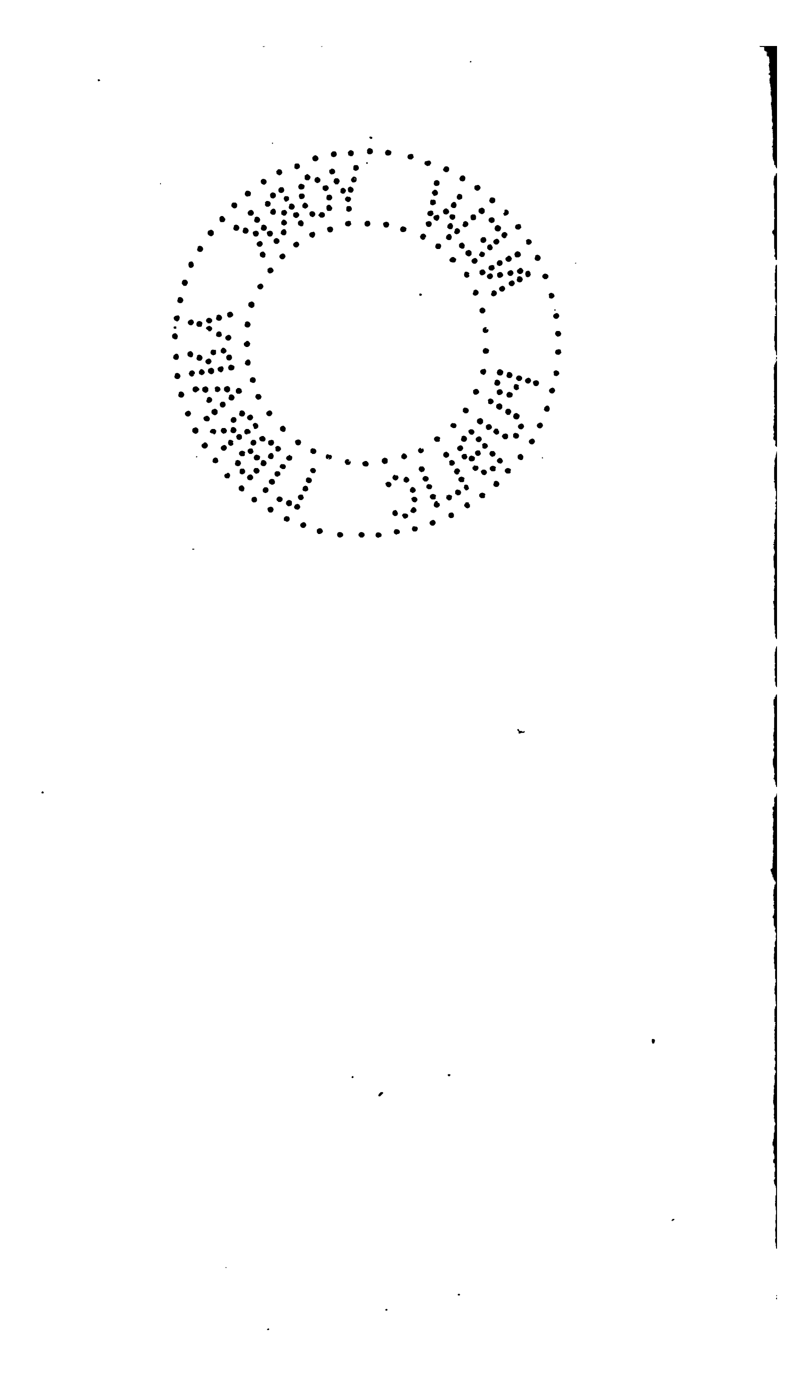


façon à devenir abordable pour les gens du monde, sans cesser d'être grave et complète. Je me suis donc proposé de dépouiller la science de ce qu'elle a d'aride et de rebutant pour ceux qui n'en font pas profession, et pourtant j'ai tenu à ne donner que des aperçus sérieux, résultats d'une étude patiente et approfondie de la matière. Tout en faisant la part de mon insuffisance, j'ai osé livrer mon œuvre à la grande épreuve de la publicité. J'appelle de mes vœux la critique des hommes de goût et de conscience, et j'accepte d'avance leurs avis.

Quant aux sentiments qui m'animent, ils sont, j'ose l'espérer, clairement exprimés à chaque page de ce livre. Depuis plus de dix ans, je professe publiquement des doctrines que je dois à une éducation chrétienne; et en le déclarant ici, je ne prétends nullement faire acte de courage ou de singularité. Nous vivons, Dieu merci, dans un temps où per-

sonne n'est réduit à cacher sa foi, et où les hommes même les plus étrangers aux habitudes pieuses comprennent qu'on cherche le bonheur dans la religion. Si j'insiste sur mes convictions de catholique, c'est donc uniquement pour faire connaître le point de vue où je me suis placé pour juger les hommes et les livres du moyen âge.

N. B. Nos *Études historiques* sont le complément naturel du présent ouvrage, les deux cours ayant marché de front et [illegible] la même période.



ÉTUDES LITTÉRAIRES.

MOYEN AGE.

PREMIÈRE LEÇON.

LA BIBLE.

Sources de la poésie au moyen âge. — La Bible et les Pères. — Poésies bretonnes et scandinaves. — Authenticité de la Bible. — Moïse. — Homme de pensée et d'action. — Poëte et législateur. — Job. — Poésie descriptive. — Prophètes. — Poésie lyrique. — David, Salomon, Daniel, Jérémie. — Nouveau Testament.

L'antiquité classique avait eu Homère pour maître, et l'on ne pourrait pas citer un morceau quelque peu étendu de poésie, d'éloquence, ou même de philosophie grecque ou latine, qui ne témoigne de l'influence souveraine du chantre d'Achille et d'Hector. Sans rompre absolument avec le souvenir et les traditions littéraires d'Athènes et de Rome païennes, le moyen âge a puisé généralement à d'autres sources les éléments de sa poésie, et il importe, avant d'entrer dans l'étude même des produits si variés de l'intelligence de nos pères, de fixer nos idées sur les modèles qu'ils

se sont proposés, sur les monuments primitifs dont ils se sont inspirés.

L'invasion du ve siècle ayant eu pour conséquence immédiate l'établissement de la prépondérance ecclésiastique en Occident, nous ne pouvons nous étonner du mouvement universel qui entraîna les esprits vers l'étude de la Bible et des Pères. Quand le présent n'offrait que ruine et destruction, la pensée de l'éternité devenait un besoin impérieux, et dès lors les saints docteurs devaient satisfaire les derniers représentants d'une civilisation ébranlée jusque dans ses fondements. Quant aux barbares, ils ne prenaient pas seulement aux récits bibliques cet intérêt qui naît de la ferveur d'une foi nouvelle, ils y trouvaient encore un attrait de plaisir. C'étaient de grands enfants, et nul de nous, dans les souvenirs les plus précieux de ses jeunes années, ne refuse une place à ces noms d'Abraham, d'Agar, de Joseph, dont les pieuses légendes ont éveillé son esprit à la vraie poésie. La Bible et les écrits des saints Pères, voilà donc les points de départ de l'activité intellectuelle de plusieurs siècles, et nous ne pouvons nous dispenser d'apprécier en eux-mêmes les sublimes élans de pensée qui en font une littérature à part.

Après nous être acquitté de ce premier devoir, nous étudierons dans tous ses développements l'influence exercée, par ces chefs-d'œuvre, sur les divers auteurs qui, jusqu'au XIIIe siècle, ont écrit en latin. Mais à côté des savants, s'agitent les peuples nouveaux qui ont apporté une poésie toute faite, et quelques-uns

des peuples vaincus par Rome qui n'ont pas oublié la leur. Un intérêt puissant s'attache à ces débris des chants des bardes gallois ou bretons, à ces sagas des Scandinaves, qui ont donné naissance aux récits de nos trouvères, aux élans lyriques de nos troubadours. Sans diminuer le mérite de nos romanciers et de nos poëtes, nous aurons constaté ce qu'ils doivent à leurs devanciers, ce que sont devenues, sous leur plume, les idées des âges antérieurs et des climats différents; et si nous réussissons dans notre hasardeuse entreprise, nous retrouverons, dans ces transformations, la trace de tous les événements qui ont influé d'une manière considérable sur le sort des hommes. L'histoire de la littérature n'a pas moins d'importance que celle des institutions; celle-ci nous montre le genre humain dans ce qu'il a de matériel; la critique nous le fait connaître dans ce qu'il a de plus noble, la pensée et le cœur.

Aucun peuple ne peut se vanter de posséder un corps d'ouvrage comparable à celui que nous appelons la Bible, et qui, devenu la seule gloire du peuple hébreu, est devenu la propriété commune des nations chrétiennes. Depuis Moïse jusqu'à saint Jean, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, vingt auteurs ont apporté leur pierre à ce majestueux édifice; chacun y conserve son style, le caractère individuel de son esprit, et cependant il règne dans l'ensemble de leur œuvre une incontestable unité, une harmonie qui saisit les esprits les plus incultes, une originalité à laquelle aucun livre humain ne saurait prétendre. Vainement

la mauvaise foi s'acharne-t-elle contre un pareil monument ; quand on en nie l'authenticité, le bon sens et Bossuet répondent victorieusement qu'on n'invente pas une littérature primitive, et que la Genèse est au-dessus de la portée d'un faussaire. Quand on veut déverser le ridicule sur la poésie des psaumes à l'aide de traductions infidèles, ou de sales interprétations, les plus ignorants peuvent répondre par les chœurs d'Athalie, les érudits par d'équitables appréciations des textes originaux et de leur rapport avec les mœurs du temps. Mais nous croirions vous faire injure en discutant devant vous la thèse de Voltaire ; il ne pouvait pas la prendre lui-même au sérieux, et la dernière partie du discours sur l'histoire universelle l'avait réfutée d'avance. Il est cependant beaucoup plus aisé de réduire au silence les détracteurs de la Bible, que de resserrer dans d'étroites limites les motifs de l'admiration qu'elle nous inspire. Les différents ouvrages qui la composent offrent une véritable encyclopédie, et l'abondance des matières nous jette dans une sorte d'anéantissement. Essayons toutefois de faire entrer dans le cadre si restreint de notre leçon les indications les plus essentielles, pour en faire entrevoir l'importance et la profondeur.

Sans Moïse, le monde matériel et le genre humain auraient perdu leurs titres primitifs. Ce grand homme les a consignés dans un livre impérissable, dont la destinée a été d'être toujours décrié par la fausse science et confirmé par la science véritable. Nous ne pouvons

qu'indiquer ici cette sublime histoire des six jours, à laquelle la docte Grèce ne saurait opposer que des absurdités, et que naguère encore Cuvier regardait comme le fanal de l'histoire naturelle. Mais tout a été dit sur la véracité de Moïse, et c'est beaucoup plus le poëte et l'écrivain que le prophète qui doit nous occuper ici. Remontant jusqu'au berceau du genre humain, il ouvre ses annales par cet admirable tableau du paradis terrestre, dont s'est emparé Milton, et que rien n'égale dans les littératures classiques. Un charme indicible de poésie s'attache à ces souvenirs d'un bonheur primitif, dont nous portons le sentiment en nous-mêmes; et quand le péché d'Ève inaugure pour l'homme une vie de peines et d'épreuves, nous sentons que la condamnation nous a aussi frappés, et nous nous laissons aller à une triste sympathie, que l'histoire de Pandore où celle de Prométhée n'ont jamais éveillée chez personne. Aucune poésie, d'ailleurs, ne rend avec un charme plus touchant ces idées de fragilité, d'ombre, de mort, qui sont toute notre histoire. L'homme est aux yeux de Moïse une fleur qu'un rayon de soleil flétrit, qu'un souffle du vent fait tomber, et cependant, quoi de plus grand que ce même homme, quand le prophète considère en lui le souffle divin qui l'anime? Vainement a-t-on osé dire qu'on ne trouvait pas dans la Bible la doctrine de l'immortalité de l'âme. Il suffit d'ouvrir les yeux pour être frappé de l'éclat qu'elle y jette. L'Écriture dit d'Abraham *qu'il est allé rejoindre ses pères*, quoiqu'il soit enterré

loin d'eux ; Jacob demande à mourir *pour aller rejoindre son fils*, qu'il croit dévoré par une bête féroce, et nous trouvons dans les Psaumes cette phrase touchante : « *Dieu l'a pris avec lui.* »

Il ne suffit pas à Moïse de nous expliquer l'homme en tant qu'individu, il nous montre encore l'homme social, et nous fait suivre pas à pas le développement des institutions qui constituent d'abord la famille et plus tard les grandes sociétés. Vous vous rappelez toutes, ces peintures naïves et sublimes de la vie patriarcale ; mais peut-être vous laissez-vous influencer par le reproche de dureté, de cruauté même, que certains épisodes ont fait rejaillir jusque sur l'écrivain que Dieu animait de sa pensée. Dans ces épisodes, Moïse n'est qu'historien, et pour peu qu'on connaisse l'Orient, on y retrouve les mœurs qu'il a peintes. Le cheik arabe est aujourd'hui hospitalier et dur, libéral et pillard, généreux et impitoyable, comme le sont les héros de la Genèse. Mais le sentiment personnel de Moïse n'est pas là. Il se révèle dans ces pages pleines d'une incomparable douceur qu'on ne remarque pas assez. Vous vous souvenez sans doute de la touchante reconnaissance de Joseph et de ses frères ; mais peut-être n'avez-vous pas assez admiré l'expression si pathétique de la douleur d'Agar : « L'eau était tarie dans l'outre ; Agar « jeta l'enfant sous un arbre, puis elle s'éloigna et fut « s'asseoir en face de lui à la portée d'une flèche, car, « disait-elle, je ne veux pas voir mourir mon fils. « Assise en face de lui, elle éleva la voix et pleura.

« Déjà Dieu avait entendu les pleurs de l'enfant, et
« l'ange de Dieu dit à la mère du haut du ciel : Qu'as-
« tu, Agar? Ne crains rien. Dieu a entendu la voix de
« l'enfant de la place où tu l'as couché. Lève-toi,
« aide-lui à se relever, et que ta main reprenne de la
« force en le touchant, car de lui sortira un grand
« peuple. Alors Dieu lui dessilla les yeux ; elle vit une
« source, y courut et fit boire l'enfant, et Dieu de-
« meura avec cet enfant. Il grandit au désert, il en fit
« sa demeure et devint un habile archer. »

Mais Moïse n'est pas seulement un peintre admirable de l'homme, il appartient au petit nombre des grands penseurs qui ont pu agir directement sur leurs contemporains. Moïse a été législateur. Il a eu à constituer une nation, à faire passer un peuple de l'état nomade et pastoral à celui que nous appelons société régulière et permanente; et sa législation est un prodige encore plus étonnant que sa poésie et son histoire des premiers âges du monde. On croit avoir tout dit quand on a affirmé qu'il n'a eu qu'à puiser dans la sagesse de la vieille Égypte. Et pourtant il y a dans cette assertion une grossière erreur. Moïse, initié à toutes les sciences de l'Égypte, en a reconnu les tristes conséquences, et a su les éviter. Qu'était-ce en effet que l'Égypte? Une terre où le grand nombre était cruellement exploité par une minorité infime; une terre où le système des castes avait parqué les intelligences comme les corps, où les heureux ne se réservaient pas seulement les richesses et les honneurs, mais encore la

science, où le peuple n'était pas seulement foulé aux pieds, mais où l'on s'appliquait à l'avilir systématiqu:ment pour écarter de lui toute pensée de révolution. Rien de semblable chez Moïse. La tribu de Lévi est savante, elle est placée dans des conditions telles, que tout son temps peut être consacré à l'étude et au service divin. Mais elle ne domine pas : bien loin de là ; elle ne possède aucune part d'héritage et vit d'aumônes ; la dîme constitue toute sa richesse ; cette science même, dont elle semble avoir le privilége, elle ne la cache à personne. C'est une source où chacun peut venir étancher sa soif. Les prophètes n'ont pas, comme lez prêtres égyptiens, ou même comme les philosophes grecs, une doctrine publique et une doctrine secrète. Dieu a parlé aux petits comme aux grands du sein de la nuée qui couvrait le Sinaï, et les commentateurs de sa parole suivent son exemple ; ils n'enveloppent rien, et choisissent toujours le langage le plus populaire. C'est même le plus souvent de l'opposition qui se manifeste entre la grandeur de la pensée et la simplicité de l'expression que naît le *sublime* dans le style biblique. Ainsi donc, nul rapport entre la constitution mozaïque et celle de l'Égypte, au point de vue si important de l'enseignement. Les différences sont plus sensibles encore, s'il est possible, entre les institutions politiques des deux peuples. La monarchie théocratique des Pharaons semble vouée à une éternelle immobilité ; la théocratie judaïque se prête aux variations les plus étonnantes. D'abord les douze tribus

forment une république fédérative, dont le seul lien est le culte commun qu'elles doivent rendre à Dieu. Chacune est gouvernée par l'assemblée des pères de famille ; toutes sont souveraines dans leur domaine, mais à la condition de se rassembler à certaines époques de l'année, pour offrir en commun des sacrifices prescrits par le Dieu d'Abraham. Toutes ces fêtes éveillent dans les cœurs des souvenirs patriotiques, toutes sont de nature à resserrer le lien national : aussi la fidélité à Dieu rend-elle les Juifs invincibles ; et, en y réfléchissant, on s'aperçoit que les victoires merveilleuses des Juges résultent naturellement d'un retour à Dieu. Adorant les idoles, les tribus sont divisées et faibles ; revenant à Dieu, elles sont unies et fortes. Cette république, du reste, peut sans secousse se transformer en monarchie ; et le despotisme, qui semble un fait naturel et nécessaire en Asie, est dépouillé d'avance par Moïse de ses plus intolérables excès. Le roi juif ne peut, comme membre de la tribu de Juda, offrir le sacrifice, interpréter la loi religieuse, et voilà le fondement de cette admirable séparation du spirituel et du temporel, dont le christianisme a étendu le bienfait à tous ses enfants. Le roi juif a tout pouvoir sur les corps, mais la conscience échappe à son autorité ; lui-même est soumis à la loi divine, dont les pontifes héréditaires sont les seuls interprètes, et s'il les tue pour les faire taire, leur sang crie contre lui. Le peuple les croit seuls. Ne perdons pas de vue non plus tout ce que Moïse a fait pour assurer le bien-être matériel des

Israélites. Non content de régler leurs mœurs, de leur prescrire des règlements d'hygiène, il réalise pour eux cette utopie vainement cherchée depuis, de l'égalité des fortunes. Chaque tribu a son domaine, chaque famille sa part d'héritage, chaque individu son lot proportionnel dans sa famille. Moïse ne peut faire que tous soient également économes. Il y aura donc des fous qui se ruineront ; mais le châtiment de leur imprévoyance ne durera qu'un temps. Ils satisferont leurs créanciers en engageant leur terre, en engageant leur personne même. Cependant viendra l'année du Jubilé où chacun rentrera dans sa terre. On peut louer son bien, on n'aliène pas à toujours le bien de ses enfants. Cette constitution a, nous devons en convenir, quelque chose de dur, de grave, de salutaire dans quelques-unes de ses prescriptions. Elle concentre le peuple juif en lui-même, lui interdit tout rapport avec les étrangers. Mais ceci est une nécessité de position. La mission des enfants de Jacob était de conserver l'étincelle des vérités religieuses, au milieu des saturnales d'erreur auxquelles s'abandonnait le monde entier. Tout contact eût pu devenir mortel pour ces pures émanations du ciel, jusqu'au moment où celui qui est la vérité et la vie devait se communiquer aux hommes. Remarquez aussi qu'on a une médiocre intelligence de l'esprit qui animait Moïse quand on réduit sa loi au précepte si souvent répété, *œil pour œil* et *dent pour dent*. Ce grand homme est presque une image anticipée du maître des miséricordes, dans certaines pres-

criptions qu'on néglige de mettre en lumière. Ainsi il dispense du service militaire celui qui vient de bâtir une maison, celui qui n'a pas encore vendangé sa vigne nouvellement plantée, celui qui vient de promettre mariage à une vierge. Il ne veut pas qu'il meure à la guerre et qu'un autre inaugure sa maison, jouisse des fruits de sa vigne ou épouse sa fiancée. Voilà ce Moïse impitoyable; avions-nous tort de dire qu'on le calomnie?

Nous vous avons entretenues jusqu'ici, Mesdames, d'objets bien sérieux et qui semblent quelque peu étrangers à la nature de cet enseignement; mais, outre qu'on ne peut espérer connaître une littérature sans s'être d'abord pénétré des circonstances qui lui ont donné naissance, et dont elle est pour ainsi dire l'écho, nous avouerons qu'il nous semble impossible de comprendre un seul morceau de la Bible, si l'on ne s'est d'abord familiarisé avec cette imposante figure du législateur hébreu. Il résume en soi les qualités éminentes des historiens de sa nation. Il est le prince de ses philosophes, et les poëtes mêmes lui doivent la teinte majestueuse de leurs écrits. Parmi eux Job tient la première place. Il représente la poésie descriptive, comme les prophètes représentent le lyrisme le plus élevé.

Les reproches adressés au livre de Job sont communs à tout l'Orient. Notre raison froide et positive aime la concision dans le dialogue, la suite et la clarté dans les idées. Nous sommes pressés de comprendre, pressés d'arriver au but. Les Orientaux n'ont rien de

cette fièvre. Ils écoutent toujours avec patience, ils aiment les longs récits, surtout quand ils charment leur oreille par l'harmonie des vers. Leur imagination aime à suppléer les idées intermédiaires, et se plaît à savourer par l'étude la pâture que lui donne le poëte. La fable la plus simple leur suffit, les catastrophes multipliées ne sont pas nécessaires pour les ébranler. Job est un juste, Dieu l'éprouve par d'horribles calamités et le récompense de sa courageuse fidélité ; voilà toute l'action du poëme, qui revêt la forme d'une discussion. Trois amis de Job se demandent et lui demandent à lui-même s'il n'a pas quelque grand crime à se reprocher, car Dieu est équitable et il ne peut laisser souffrir celui dont le cœur est droit. Job repousse ce désolant paradoxe, qui se représente sous trois formes différentes, et l'esprit méditatif des Orientaux se recueille en lui-même pour goûter les trésors de consolation que donne la foi unie à la science. Mais ce fond grave et mélancolique est relevé par des descriptions de la plus grande beauté.

Dans notre poésie, le genre descriptif est presque une des subdivisions du genre ennuyeux, et nous sommes portés à en faire trop bon marché. Les Asiatiques sont placés dans de tout autres conditions. Nous avons, il est vrai, la science de la nature, mais c'est une science qui tue. Nous la disséquons, si j'ose dire ainsi, dans nos froides descriptions. Nous la regardons avec les yeux de l'esprit seulement. Les Orientaux de l'antiquité la contemplaient avec les yeux du cœur. Leur science était sou-

vent en défaut, mais leur sentiment était toujours vrai. Il règne dans leurs descriptions comme un souffle de vie qui les anime ; ils n'étudient pas pour savoir, ils contemplent pour sentir. Job fait converser Dieu avec les étoiles, les vents, la pluie, les nuages ; tout est harmonieux dans les tableaux de la création, parce qu'il rapporte tout au créateur, sans l'aveu duquel il ne tombe pas une goutte de rosée. Lucrèce n'offre rien de tel avec son système des atomes. Nous voudrions pouvoir appuyer nos assertions par la lecture de quelque morceau du livre de Job. Mais il faudrait de longs fragments pour donner la mesure de ce génie puissant. Nous nous bornerons donc à vous citer les versets consacrés à la description du cheval. Un naturaliste moderne compterait curieusement les os qui soutiennent ce corps majestueux ; les nerfs, les muscles seraient pour lui l'objet d'une patiente investigation, et il se donnerait beaucoup de souci pour tuer ce noble animal, pour le dépouiller de ce qu'il a d'énergique et de puissant. Job procède tout autrement. Écoutez-le : « As-tu donné au cheval sa vigueur ? as-tu orné son « cou d'une crinière flottante ? et le fais-tu bondir « comme bondit la sauterelle ? Son hennissement su- « perbe répand l'effroi ; il frappe et creuse la terre de « son pied et s'enorgueillit de sa force. Quand le bruit « des armes retentit, ses narines se gonflent de joie ; il « rit de la peur, il ne tremble jamais. Il ne recule pas « quand le glaive menace sa poitrine. Les flèches volent « autour de lui, les lances et les piques étincellent,

« et il frappe plus fortement la terre et il la creuse « avec fureur. La trompette sonne ; à cet appel belli- « queux il renâcle de colère, il flaire de loin la bataille, « il se précipite dans la mêlée à travers le cri de guerre « des chefs et des combattants. » La description de l'aigle n'est ni moins vraie ni moins saisissante, et nous lirions tout le livre si nous voulions épuiser les beautés.

Mais il est bon de revenir à des auteurs et à des écrits plus complétement et plus purement israélites, et de chercher ce qu'a été le lyrisme chez David et chez les prophètes. Élever l'âme de l'homme jusqu'à Dieu, par la prière, voilà sans doute la mission la plus sublime de l'ode. Or, c'est un roi, c'est David qui, chez les Juifs, a porté ce genre de poésie à sa plus incontestable perfection. Sans doute il avait quelques devanciers, et l'on ne peut oublier, en faisant l'histoire de l'hymme sacré chez les Hébreux, le sublime cantique de Moïse sur le passage de la mer Rouge, et le chant de victoire de Déborah. Mais personne n'avait encore consacré à l'ode religieuse toutes les facultés de son esprit, et les cent cinquante Psaumes de David constituent un monument aussi original qu'il est impérissable. A ne juger de ces chants qu'au point de vue purement littéraire, ils marquent d'ailleurs une révolution dans la poésie biblique. Elle y dépouille pour la première fois ce caractère de rudesse un peu sauvage que nous avons signalé à votre attention, et sur lequel on a trop insisté cependant. Mais toute transformation a ses inconvénients. Ce que la poésie hébraïque gagne

sous le rapport de l'élégance, elle le perd du côté de l'énergie; et en devenant plus polie, plus classique, elle est parfois moins puissante. Veuillez bien cependant ne pas nous regarder comme un ennemi de la gloire du roi-prophète. Personne ne l'admire plus sincèrement que nous, surtout quand une traduction de J.-B. Rousseau ne vient pas se mettre entre la pensée de David et notre intelligence. De tous les morceaux de la littérature hébraïque, les Psaumes sont ceux qui se prêtent le moins aux exigences de la poétique française. David avait épuisé toutes les joies et toutes les douleurs, et ses Psaumes sont une confession complète des unes et des autres. Une lecture attentive du *Miserere* nous révélerait les trésors de tristesse que peut renfermer un cœur d'homme, et quand le royal poëte est heureux, son âme déborde et fait bondir les montagnes et les collines comme les chèvres et les agneaux. Mais le pieux roi n'est pas seulement occupé de ses sentiments personnels. Ses Psaumes respirent le patriotisme le plus exalté, et, dans les tristes regards qu'il jette sur l'avenir, on trouve la plus noble et la plus touchante expression des souffrances de l'exil. Écoutez-le prophétiser les amertumes de la captivité :
« Près des fleuves de Babylone, nous nous sommes
« assis et nous avons pleuré, en nous souvenant de
« Sion ; aux saules de leurs rivages nous avons sus-
« pendu nos harpes. Là, ceux qui nous ont emmenés
« en captivité nous ont demandé le chant de nos
« hymnes ; ceux qui nous ont traînés captifs nous ont

« dit : Chantez-nous un des hymnes de Sion. Comment « chanterons-nous le cantique du Seigneur dans une « terre étrangère ? Si je t'oublie, Jérusalem, que ma « droite s'oublie elle-même ; que ma langue s'attache « à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, si Jé« rusalem n'est pas à jamais mon premier amour. »

Une glorieuse hérédité a fait de Salomon, après David, un grand roi et un grand poëte. Cependant nous avons besoin de faire au sujet de son talent quelques réserves dont l'urgence vous frappera. Nous pourrions, sans aucun inconvénient, vous parler du Livre de la Sagesse et de celui des Proverbes ; il n'en est pas ainsi du plus admiré et du plus sublime des ouvrages de Salomon, de ce Cantique des cantiques, qui a été pour saint Bernard le texte du plus mystique des commentaires, de ce livre où la sainte union du Christ et de son Église est prophétisée mille ans d'avance. Aucune traduction capable d'en donner idée ne saurait être lue à cette tribune sans blesser des convenances auxquelles je suis naturellement porté à me soumettre. Et ici une observation doit être faite. Nous serions injuste en imposant aux prêtres hébreux nos bienséances conventionnelles. J'ai vu des Orientaux perdre contenance et se scandaliser à l'audition de poésies que nous laissons entre les mains de nos filles, et lire couramment des versets du Coran qui me faisaient monter le sang au visage. Le caractère sacré des prêtres hébreux leur ordonnait de tout dire sans périphrase. Les usages de la société antique ne mettent rien de

choquant dans les crudités de langage qui nous offusquent ; et tout ce qui doit nous occuper, c'est de savoir si, dans la Bible, le mal est jamais présenté sous les apparences du bien ; si, des doctrines exposées dans les écrits des poëtes sacrés, il résulte une excitation ou un encouragement à braver les lois de la morale. Or rien de tel ne s'y rencontre, et nos scrupules seraient sans fondement.

David et Salomon, avons-nous dit, sont chefs d'école, les prophètes sont leurs continuateurs. Il importe donc d'étudier et le caractère de leur mission et celui de leur poésie. Et, d'abord, les prophètes des Hébreux diffèrent essentiellement de ceux des autres peuples, en ce qu'ils sont des sages et non des visionnaires ; nul d'eux ne se vante d'avoir vu Dieu face à face. Ils sont appelés par Jéhovah, ils sont animés de son souffle puissant et souverain, mais ils ne le décrivent pas sottement sous des emblèmes mythologiques. Ils ne font pas des épopées avec des dieux guerroyants, comme ceux de la Grèce ou de l'Inde, mais des hymnes où l'Éternel est glorifié dans la perfection de ses œuvres. Parmi les prophètes hébreux, les uns agissent, les autres apportent des menaces aux impénitents. A la première classe appartient Nathan, à la seconde le triste Jérémie.

Un poëte, que de beaux vers et un noble caractère ont placé très-haut dans l'estime de nos contemporains, n'a vu dans l'institution des prophètes qu'une application de la poésie à la politique, une sorte de liberté

de la presse particulière aux Juifs. Il y a plus que cela dans le rôle de ces messagers du ciel. Ils ne sont poëtes que par accident, et c'est, pour le dire en passant, la plus puissante manière de l'être. Ce ne sont pas des arrangeurs de syllabes, s'ingéniant à plaisir pour émouvoir leurs auditeurs. Leur poésie procède uniquement de la foi, ils expriment ce qu'ils sentent et non pas ce qu'ils ont médité à loisir, et leur expression n'est forte et saisissante qu'en raison de la puissance du sentiment qui les domine. En un mot, ils sont poëtes, parce qu'ils sont profondément émus. La poésie est chez eux un effet et non un principe. Au reste, la forme de cette poésie n'a rien d'arrêté. Quand elle s'adresse aux grands de la terre, elle emprunte la forme de l'apologue et de la parabole si familière aux Orientaux. Vous connaissez sans aucun doute la fable si éminemment vraie où Jothan, fils de Gédéon, personnifie la royauté dans le buisson, et celle dont Nathan fait une si belle application à David coupable. Avec le peuple, les prophètes procèdent par sentences, par proverbes, à moins qu'ils ne se fassent les historiens de l'avenir, comme Jérémie et Daniel.

Nous n'avons pas à examiner ici cette seconde vue, cette intuition des siècles futurs dont la réalité est un fait divin. Mais nous devons encore relever une des assertions les plus habituelles aux encyclopédistes et à leur école. En amis de l'humanité, ils s'étonnent que des hommes de Dieu aient proféré les horribles menaces contenues dans les prophéties ; et il semblerait, à enten-

dre ces philanthropes doucereux, que les prophètes disposassent de l'avenir et inventassent à plaisir des calamités pour les répandre sur la pauvre Jérusalem. Il y a dans cette manière d'envisager les choses une mauvaise foi insigne. Les prophètes ne veulent rien et ne peuvent rien sur l'avenir. Ils le voient, et sont les premiers à s'affliger des maux qu'ils annoncent, et Jérémie en est touché au point de rendre ses gémissements communicatifs. « Mes entrailles, dit-il, mes entrailles, comme « elles me torturent. Mon cœur, comme il tressaille, « comme il palpite d'angoisses, et pourtant je ne puis « me taire, car mon âme entend le son des trompettes, « elle entend des cris guerriers. Malheur ! malheur ! « s'écrient-ils tous autour de moi. On ravage le pays, « on ravage ma tente. Comme il a été rapidement en- « levé le toit qui m'abritait ! Jusques à quand verrai-je « ce drapeau ? Jusques à quand entendrai-je ces trom- « pettes ? J'ai beau voir, j'ai beau entendre, mon « peuple est fou, il ne voit, il n'entend pas, lui. Il « ressemble à des enfants sans jugement, il n'a point « de raison, il a de la science pour le mal, il n'en a « point pour le bien. » Un prophète qui prélude ainsi à son message de deuil, n'est pas un homme impitoyable, et c'est méconnaître toutes les lois du sens commun que de l'accuser des maux que la pénitence pouvait prévenir.

Jérémie avait annoncé la ruine de Jérusalem et la captivité de Babylone. Daniel a prédit la succession des grands empires, il a donné d'avance un cadre à

Bossuet pour son histoire universelle, et a fixé le moment où le Christ devait réaliser toutes les prophéties.

Là s'arrête l'Ancien Testament. Nous pourrions encore vous entretenir des Évangiles, des Actes des apôtres, des Épîtres, de l'Apocalypse, qui complètent les saintes Écritures. Mais outre qu'il nous répugnerait de soumettre au scalpel d'une critique mondaine de si saintes révélations, nous ne croyons avoir rien à vous apprendre sur la poésie de l'Évangile. Elle est toute pour l'âme, et la domine de telle sorte, qu'elle ne lui laisse aucune liberté pour démêler ses impressions. Lisez les poëtes du monde, vous gémirez, vous frémirez ; puis, le livre fermé, vous visiterez vos amis, vous vous entretiendrez des plaisirs de la veille ou du lendemain. Lisez l'Évangile avec le degré d'attention que vous mettez à ces œuvres profanes, et vous serez changé en un autre être. La poésie humaine ébranle les nerfs, elle effleure seulement l'âme. La poésie de Dieu s'empare de nous et nous transforme. Jouir de l'une est le privilége des esprits cultivés, sentir l'autre est la consolation des masses. Dans l'une, vous admirez une forme savante, ingénieuse ; dans l'autre, un sentiment sublime des vérités divines. L'Évangile est d'ailleurs le point de départ d'une littérature complète, celle des Pères de l'Église, qui fera le sujet de notre prochaine conférence.

DEUXIÈME LEÇON.

LES PÈRES DE L'ÉGLISE.

Apôtres, — Actes des martyrs, — Apologies, saint Justin. — Hérésies. — Controverse. — Gnostiques, saint Irénée. — Ariens. — Saint Hilaire. — Pélagiens. — Saint Augustin. — Vulgate. — Saint Jérôme. — Histoire. — Éloquence. — Oraison funèbre. — Confessions. — Encore saint Augustin.

Quand de pauvres pêcheurs de la Galilée vinrent annoncer la vanité des joies terrestres à une société qui en était enivrée ; quand des apôtres sans lettres vinrent dénoncer au milieu des écoles le néant des philosophies anciennes ; quand enfin de misérables esclaves vinrent prêcher la liberté au nom d'un supplicié, le monde romain se sentit pénétré d'indignation et de mépris, et la persécution fut la défense qu'il opposa aux nouveautés qui le choquaient. Nous devons à la persécution les premiers écrits des Pères de l'Église naissante. Aux ennemis de leur foi ils adressaient des apologies du christianisme ; aux fidèles, ils envoyaient des relations naïves et touchantes du courage avec lequel les martyrs avaient conquis le ciel. Et si les apologies n'éclairaient pas les empereurs, au moins les actes des martyrs soutenaient-ils la foi des néophytes, et donnaient-ils à l'Église ces myriades de

saints qui l'ont aidée à vaincre le monde par la patience.

Nous voudrions vous donner un aperçu aussi complet que possible des richesses renfermées dans la bibliothèque des Pères. Pour y arriver, nous choisirons un morceau dans chacune des catégories d'ouvrages qui la composent, en nous attachant plus particulièrement à ceux que les circonstances auxquelles ils ont rapport rendent plus intéressants pour vous ; et pour faire une première application de cette méthode, nous vous entretiendrons d'une lettre adressée par les fidèles de Vienne et de Lyon dans les Gaules à leurs frères d'Asie et de Phrygie. Après avoir déploré l'apostasie de quelques âmes faibles, que la foi n'avait pas encore eu le temps de pénétrer de ses saintes ardeurs, ils nous montrent les bourreaux mettant leurs esclaves à la torture pour arracher d'eux des accusations calomnieuses ; quelques-uns se répandent en assertions monstrueuses pour se soustraire à la douleur, mais la jeune Blandine n'a qu'une parole : *Je suis chrétienne, il ne se fait rien de mal parmi nous.* Ce serait faire de l'histoire et sortir du cadre que nous nous sommes imposé, que de suivre en détail les épreuves subies par les fidèles de Lyon. Ce que nous devons vous faire remarquer, c'est la simplicité touchante d'un récit, qui donne la première place à la pauvre Blandine, qui fait une héroïne d'une esclave à qui le divin Platon aurait refusé une âme. Ces pieuses relations constituent une poésie toute nouvelle, où la douceur et la souffrance sont exaltées sans qu'une ma-

lédiction soit prononcée contre les bourreaux. Dans quelques-uns de ces procès-verbaux du martyre, les interrogatoires subis par les fidèles sont transcrits sous forme de demandes et de réponses ; quelques autres sont brusquement interrompus par la mort ou par l'arrestation de celui qui les écrivait. Dans tous, le sentiment est grand, l'expression dégagée de toute préoccupation d'auteur ; c'est une littérature héroïque et vraie, une littérature d'action, s'il m'est permis de hasarder cette qualification nouvelle.

A côté des confesseurs, nous placerons les apologistes, et parmi ceux-ci notre choix s'arrêtera sur saint Justin, parce que toutes les circonstances de sa vie étaient de nature à donner de l'autorité à sa parole, et que son plaidoyer en faveur des chrétiens abonde en renseignements curieux. Né païen, il était demeuré jusqu'à trente et un ans étranger à la révélation chrétienne. Son esprit inquiet avait sondé les profondeurs de la philosophie grecque, son imagination avait pris, pour s'élever, les ailes de la poésie. Partout il avait trouvé le vide, et l'Évangile seul avait pu étancher la soif de vérité qui le dévorait. Il était donc mieux disposé que tout autre pour réfuter les ennemis du christianisme ; il était passé par toutes les épreuves, il avait senti l'insuffisance des religions et des doctrines savantes de l'antiquité. Cette insuffisance, il veut la démontrer avant d'entrer positivement en matière.

Quelles sont, se demande Justin, les bases de la théogonie grecque? les livres d'Homère, ceux d'Hésiode. Et

combien d'absurdités y fourmillent sur l'origine des Dieux, sur leur essence, sur leur pouvoir ! De combien de vices ne sont-ils pas possédés ! Qu'est-ce, d'ailleurs, que des Dieux accessibles à la douleur, des Dieux que les mortels peuvent blesser? Ce n'est pas tout. Le résultat des croyances religieuses doit être la morale, et quelle morale peut se fonder sur les exemples des Dieux de l'Olympe? Nous sommes si généralement pénétrés de ces vérités, que nous les trouvons triviales; mais, pour être équitables, il faut nous reporter au temps où un chrétien seul les proclamait. Ainsi seulement on peut mettre saint Justin à la place qui lui convient.

Au surplus, il n'affaiblit rien, il sait à merveille, et il le dit, que le paganisme n'était plus une croyance que pour le peuple; les gens éclairés n'y tenaient que par des considérations politiques, et dans le fond de leur conscience ils étaient portés à médire des Dieux et à s'en référer aux philosophes. Justin les attaque donc à leur tour, et démontre *ex professo* l'impuissance de la raison humaine livrée à elle-même. La philosophie antique est à ses yeux un véritable chaos. S'agit-il en effet du principe de toutes choses, c'est l'eau pour Thalès, l'air pour Anaximène, le feu pour Héraclite. Au dire de Pythagore, les nombres donneront la solution de tous les problèmes. Quelle route tenir, je vous prie, quel système adopter? On ne trouve pas deux philosophes qui s'entendent. On n'en voit pas un qui soit toujours d'accord avec lui-même. Ils disputent sans fin et sans mesure. Cependant la vérité est *une*,

elle ne peut être un sujet de dispute, elle réside en Dieu, qui la révèle et qui n'admet aucune objection. Voilà donc le grand principe de *l'autorité* opposé à toutes les divagations du sens humain. Telles sont les prémisses sur lesquelles s'appuie notre docteur.

Mais il est temps de le mettre plus directement aux prises avec les persécuteurs. Le mépris des chrétiens pour les idoles les faisait taxer d'athéisme, leurs doctrines d'égalité et de fraternité semblaient annoncer le renversement de l'édifice social tout entier, le mystère qui couvrait leurs assemblées donnait lieu aux plus affreuses suppositions, des pratiques horribles leur étaient imputées, et, grâce à ces sourdes rumeurs, les magistrats condamnaient en sûreté de conscience, et le peuple criait avec fureur : *Les chrétiens aux lions !* A tout cela, Justin n'oppose qu'un mot. Qu'on examine la doctrine et les actes des chrétiens, qu'on sévisse contre eux si le résultat de l'enquête leur est contraire, qu'on les respecte s'ils prouvent qu'ils ont droit au respect, car il est inouï que des magistrats se laissent dominer par de vains bruits. Au reproche d'athéisme, il oppose une confession nette et franche de la Trinité ; au reproche d'ambition, il oppose cette vérité, que l'objet de l'ambition de ses frères se rapporte à une autre vie. On leur fait un crime de suivre une autre loi que celle de l'empire ; mais on ne peut raisonnablement les blâmer de partager leurs biens avec les pauvres, et de prier pour leurs ennemis. Du reste, ils obéissent à la loi dans ce qu'elle a d'o-

néreux, ils payent les taxes et respectent le pouvoir établi. On soutieut que les chrétiens publient des choses impossibles à croire : il demande aux païens s'ils expliquent le moindre des mystères qui les entourent, si leurs traditions religieuses et poétiques ne renferment rien qui doive révolter cette raison humaine si audacieuse à peser chaque mot de la révélation divine. A quoi, d'ailleurs, aboutissent toutes les croyances de l'antiquité ? A un déplorable fatalisme qui ne laisse à l'homme aucun mérite quand il fait le bien, qui doit écarter de lui tout blâme quand il fait le mal. Justin ose proclamer le libre arbitre, la responsabilité humaine, et par conséquent le mérite des œuvres. Quant aux infâmes accusations déversées sur les actes mystérieux des chrétiens, il leur oppose une exposition simple et nette des cérémonies de la *messe*, qu'il nous montre célébrée au premier siècle de l'Église dans toutes les parties essentielles de sa liturgie. Vous le voyez, Mesdames, nous ne pouvions passer légèrement sur une œuvre de cette importance, et nul apologiste, pas même le grand Tertullien, ne nous aurait donné une idée aussi étendue de la sainte polémique soutenue alors contre les sectateurs du passé. Le martyre couronna la carrière de saint Justin.

Le nombre des chrétiens s'augmentait, mais une nouvelle plaie s'ouvrait dans le sein de l'Église. La foi, d'abord pure, simple, uniforme, s'altérait dans certains esprits. Les hérésies naissaient de toutes parts et devaient donner lieu à des réfutations ; de là

le grand nombre d'ouvrages de controverse écrits par les saints Pères. Sans donner à cette partie de nos études tout le développement qu'elle comporte, il est bon cependant de nous y arrêter quelques instants. On peut réduire à trois les erreurs contre lesquelles les Pères ont eu à lutter : ce sont celles des Gnostiques, celles d'Arius, celles de Pélage. Quelques mots nous suffiront pour les caractériser et pour apprécier les ouvrages dont elles ont provoqué la publication. Les Gnostiques s'attribuaient une connaissance du dogme plus profonde que celle qui est départie au vulgaire, et prétendaient la tenir d'une révélation particulière. C'étaient donc des illuminés cherchant l'esprit sous la lettre des saintes Écritures, et répétant souvent de vieilles erreurs alors qu'ils croyaient inventer. Ce serait, du reste, se tromper étrangement que de chercher dans le gnosticisme un système ; c'est un amas confus de toutes les visions des théosophes orientaux, un chaos de toutes les rêveries d'imaginations en délire. Ces écarts naissent surtout de la manie d'expliquer des problèmes inutiles, tels que ceux-ci : Comment le monde a-t-il été produit ? Comment le fini est-il né de l'infini ? Comment la matière coexiste-t-elle avec l'esprit ? Quelle est l'origine du mal ? A toutes ces questions les Gnostiques répondaient par le système de l'émanation, déjà connu dans l'Inde et chez les néo-platoniciens ; ou bien ils reproduisaient le dualisme de Zoroastre, donnant ainsi naissance à ce déplorable manichéisme qui a menacé la morale jus-

qu'au temps des Albigeois. Les uns ne voulaient voir dans le Christ qu'un fantôme, ou faisaient de Jéhovah un esprit de ténèbres qui avait poussé Judas à trahir son divin maître, et adoraient le serpent pour avoir voulu soustraire les hommes aux effets de sa jalousie; les autres s'abandonnaient aux fictions d'une mythologie absurde de Demiurges, d'OEons, et de mille autres espèces d'êtres surhumains distingués par le sexe et enfantant des êtres semblables à eux. N'était-il pas urgent de combattre une telle frénésie, et le sens commun n'y était-il pas aussi intéressé que la morale? Saint Irénée l'a compris, et, dans un traité que nous avons conservé, il terrasse des adversaires qui devaient bien souvent encore relever la tête. Saint Irénée n'est pas le seul Père qui ait combattu les Gnostiques; nous devons même vous avertir qu'il jette un jour assez inégal sur leurs erreurs, parce qu'il ne les a pas toutes connues, et par conséquent toutes réfutées; mais il nous a semblé qu'il s'était rendu un compte très-juste des tendances gnostiques, qu'il en avait saisi l'ensemble avec une rare puissance, et que, d'ailleurs, sa polémique avait un caractère éminemment chrétien. Nous l'avons donc préféré à tant d'autres docteurs dont nous aurions pu vous entretenir. Saint Irénée s'élève surtout avec force contre cette inspiration particulière dont se vantaient les Gnostiques; il soutient l'unité et l'égalité religieuse. Selon lui, les fidèles vont plus ou moins loin dans la connaissance de la vérité; mais tous la possèdent; elle est la même pour

tous. Tout en s'indignant contre les prétentions orgueilleuses de ses adversaires, tout en séparant définitivement le christianisme des doctrines étrangères qu'on voulait y infuser, il demeure charitable, et l'on sent à la lecture de son livre qu'il veut moins triompher des Gnostiques que les amener à des principes qu'il croit utiles pour eux.

Après le gnosticisme, nous avons signalé les erreurs d'Arius comme ayant exercé le zèle des Pères. Nous devons donc vous rappeler sommairement l'objet du débat avant de caractériser un nouvel athlète chrétien. Arius niait que hors du Dieu créateur il pût y avoir autre chose que des créatures, et il réduisait le Verbe même à cette dernière condition, puisqu'il en faisait une intelligence céleste supérieure aux autres, mais inférieure à Dieu. On a cherché à ridiculiser le zèle avec lequel saint Athanase et d'autres Pères se sont élevés contre cette doctrine; on a même trouvé plaisant de réduire la question à un *iota*, en rappelant que la dispute roulait entre les catholiques et les Ariens sur les mots ὁμοούσιον et ὁμοιούσιον; mais une plaisanterie, si piquante qu'elle puisse être, n'est pas une raison. Nous ne croyons pas du tout que les querelles de mots soient sans importance, parce que les mots sont les signes des choses; et, en ce qui concerne l'Arianisme, la question fondamentale était si considérable, qu'elle a été sans cesse reproduite dans la polémique religieuse, et qu'elle a, en définitive, abouti au socinianisme. Le christianisme tout entier était en cause, puisqu'il s'agissait de savoir

si le Christ est Dieu et sa doctrine obligatoire, ou bien s'il est une créature et sa religion un objet à discuter, à prendre, à laisser, à modifier au gré de la raison individuelle. Voilà ce que saint Athanase avait compris dès le début, ce que saint Hilaire a senti après lui, et ce qu'il a démontré dans son traité de la Trinité. Il n'a pas moins contribué que le concile de Nicée à fixer la foi catholique sur ce mystère fondamental, et à sauver l'Église d'un des assauts les plus rudes qu'elle ait eus à subir.

En abordant la troisième des grandes hérésies, nous devons signaler à votre attention un fait qui dénote les tendances diverses de l'esprit de dispute en Orient et en Occident. Les Gnostiques, enfants de l'Asie, ne trouvent pas assez de mystères dans l'Évangile ; ils vont recueillir tout ce que l'antiquité a pu enfanter de merveilles pour en surcharger une doctrine qui leur semble trop simple. Chez les Grecs et les Alexandrins, la tendance révélée par l'arianisme a bien encore quelque rapport avec cette curiosité qui veut pénétrer les profondeurs les plus insondables du dogme ; mais loin de s'ingénier comme leurs prédécesseurs à compliquer ce que nous appellerions la mythologie chrétienne, les Grecs tendent à tout ramener à des proportions humaines ; ils veulent exercer librement la subtilité de leur esprit, et réduisent des vérités de la religion à des thèses qu'on peut agiter en sens contraire dans les écoles. Dans notre Occident, les débats théologiques auront une tendance plus solennelle, plus pratique, et nous en avons la preuve

dans la première question sérieuse qui se soit élevée au milieu de cette partie du monde chrétien : nous voulons parler du pélagianisme.

Il s'agissait entre Pélage et saint Augustin de cette formidable question de la grâce et du libre arbitre, qui a été reprise depuis par Gottskalk et Jean Scot, par saint Bernard et Abailard, par Luther et les docteurs catholiques, enfin par les Jansénistes et les Jésuites. Voici cette question réduite à ses termes les plus simples. Morgant ou Pélage, moine breton, qu'une vie irréprochable rendait peut-être trop confiant dans les forces de l'homme, prétendait qu'il dépend uniquement de nous de faire le bien ou le mal. Saint Augustin, qui avait longtemps combattu sans succès contre ses sens, et qui n'en avait triomphé que par une faveur toute particulière de Dieu, établissait contre lui que la grâce devait précéder la volonté et qu'elle la dominait toujours. Plus humble que son adversaire, il prouvait que l'exagération du libre arbitre allait à rendre l'incarnation inutile et sapait les fondements du christianisme ; et il n'y avait aucune exagération dans les conséquences qu'il tirait de la doctrine de Pélage, puisque celui-ci avait été amené à nier le péché originel. L'Église donna raison à saint Augustin contre Pélage, sans prétendre autoriser l'espèce de fatalisme qu'on a tiré depuis du livre de l'évêque d'Hippone, en donnant un sens général à des termes destinés seulement à servir de contrepoids. Pélage exaltait outre mesure le libre arbitre, son adversaire avait dû ne parler que de la grâce. La

vérité était au milieu, elle ne pouvait être dégagée que par une transaction dont les termes sont encore à déterminer.

Nous avons vu la controverse mettre en rapport les parties les plus éloignées du monde chrétien, aiguiser les esprits, allumer les passions et produire un déluge d'écrits. Nous devons maintenant rechercher quelles étaient les œuvres où les différents partis allaient prendre des arguments. Ces sources se réduisaient d'abord aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. La Bible, écrite en hébreu et traduite en grec sous Ptolémée Philadelphe, était inabordable pour la plupart des Occidentaux. Saint Jérôme dut la mettre à leur portée au moyen d'une traduction latine que l'Église approuva, et que nous connaissons sous le nom de Vulgate ; puis, comme chaque verset de cette œuvre immense pouvait donner lieu à des interprétations diverses, nombre de saints docteurs en firent des commentaires, que l'Église admit ou amenda. Ainsi se forma un corps complet d'exégèse.

Mais en dehors de ces grandes divisions de la littérature des Pères, nous pouvons trouver encore de nombreuses catégories d'ouvrages. Quelques auteurs ecclésiastiques se sont occupés d'histoire, et leurs ouvrages sont marqués par des qualités absolument étrangères aux traditions de l'antiquité classique. Les Grecs et les Romains n'avaient vu qu'eux dans le monde. Pour Hérodote, les notions qu'il donne sur l'Égypte et sur l'Asie n'étaient que des épisodes propres à faire comprendre la

grande lutte des Grecs et des Perses ; pour Tite-Live, il n'y a dans le monde qu'un fait, l'établissement de l'empire romain. Chez les Pères de l'Église, au contraire, nous trouvons en germe l'histoire universelle telle que l'a comprise Bossuet. A côté de Rome, d'Athènes, au-dessus même de ces deux villes, ils voient l'humanité, ils montrent les temps anciens préparant les temps modernes ; et si je ne craignais pas d'employer un mot dont on abuse aujourd'hui, je dirais que les Pères ont créé la philosophie véritable de l'histoire.

Le nombre des hommes qui lisent pour s'instruire est très-restreint ; et comme le caractère spécial de notre religion est de considérer la vérité comme le pain commun des âmes, nous devons croire que les docteurs chrétiens avaient des moyens d'instruire les masses. En effet, l'homélie était entre leurs mains une arme puissante, et nous devons chercher quelles en étaient les qualités distinctives. La prédication était le développement de l'Écriture sainte, et contrastait, par le ton familier qui y régnait, avec la boursouflure et l'extrême subtilité de l'éloquence profane dans ces temps de décadence. On peut d'ailleurs faire honneur aux prédicateurs chrétiens de la création d'un genre qui a jeté depuis un vif éclat sur les lettres. Ils ont positivement donné naissance à l'oraison funèbre. Ce n'est pas sans doute que l'antiquité fût absolument étrangère à l'usage d'honorer les morts par des discours funèbres ; mais comme elle ne savait trop que penser de l'immortalité de l'âme, ses oraisons funè-

bres ne sont guère que des adieux. Sous l'empire des idées chrétiennes, ce genre s'élève à une hauteur incomparablement supérieure. Une oraison funèbre chrétienne est une leçon vivante pour ceux qui l'écoutent. Au reste, même à ce point de vue du christianisme, le caractère de l'oraison funèbre est susceptible de modifications capitales, et ce serait vous induire en erreur que de vous laisser supposer une ressemblance parfaite entre les morceaux de ce genre qui nous sont restés de saint Grégoire de Nazianze ou de saint Ambroise, et ceux que rappellent les noms de Bossuet et de Mascaron. Pour les chrétiens de la primitive Église, la mort n'a que des espérances ; dans une société vieillie, elle doit exciter des terreurs invincibles, et c'est surtout dans la peinture des ravages qu'elle fait sur nos corps qu'excelle l'évêque de Meaux. Saint Grégoire de Nazianze porte ses auditeurs à voir dans la mort une délivrance. Bossuet paraît douter que les hommes et les femmes voués aux vanités de l'ambition puissent éprouver, à l'approche du dernier jour, cette pieuse sécurité, et, par le néant des grandeurs qui ont succombé à l'atteinte inévitable de la mort, il cherche à faire conclure au néant les grandeurs qui subsistent encore pour quelques jours. Le fond est le même, la forme diffère d'une manière prodigieuse ; tout est affectueux d'une part, tout est grave et austère de l'autre.

Nous n'avons pu jusqu'ici qu'effleurer les sujets nombreux traités par les Pères, parce qu'ils avaient

un caractère trop exclusivement théologique pour nous être complétement accessible; mais nous devons nous arrêter un peu plus sur un livre qui est notre histoire à tous, et que l'on devrait connaître comme œuvre d'art, si l'on n'y cherchait pas de pieuses inspirations: vous avez déjà nommé les Confessions de saint Augustin.

Le christianisme pouvait seul donner à l'homme le courage de dévoiler à ses semblables les misères de son âme, et cependant il n'est pas rare de rencontrer des confessions orgueilleuses ; rien de tel chez saint Augustin : il est vraiment humble dans ses aveux, et quand il s'est fait connaître, il ne dit pas, il ne pense pas même valoir mieux que ses lecteurs. Mais quelle utilité attribue-t-il à son livre? Sans doute il n'apprendra rien à Dieu qui sonde les cœurs, mais il aura allégé le fardeau qui pèse sur sa conscience, il aura peut-être arraché quelque pécheur à l'horrible tentation du désespoir, il aura prouvé, par son exemple, que du fond de l'abîme on peut encore être soulevé par la grâce divine, et qu'il n'est pas de moment où il soit permis de douter de la miséricorde de Dieu. Il se met donc à l'œuvre et recueille ses souvenirs depuis sa plus tendre enfance. Nous sommes très-généralement disposés à regarder le premier âge comme un âge d'innocence. Saint Augustin ne voit dans cette pensée qu'une illusion, et déjà il trouve dans ses réminiscences les plus lointaines le mensonge, l'ingratitude, la colère, l'ambition, l'impatience, appliqués

aux objets qui étaient à sa portée. Il faisait peu de mal parce qu'il était faible; mais il était mauvais, et tous les enfants le sont. D'ailleurs que sont les affaires prétendues sérieuses des adultes? de véritables jeux; et appliquer une volonté perverse aux jeux de l'enfance ou à ceux de l'âge mûr, n'est-ce pas pécher également selon les facultés qui nous sont départies?

Les années viennent cependant; les études commencent, et la jeunesse y cherche la vanité de préférence à l'utilité. Saint Augustin s'excuse humblement des pleurs que lui a coûtés Didon; il regrette toute la sensibilité dépensée pour de vaines fables, à une époque de sa vie où de réelles douleurs ont à peine ému son cœur. Enfin arrivent les curiosités de l'esprit qui le jettent dans les subtilités philosophiques et qui font de lui un manichéen. Privé de tout appui dans un monde qui s'ouvre devant lui brillant d'avenir, il se précipite avec fureur dans les agitations qui en sont la vie, et s'étourdit au point de placer le souverain bien dans les plaisirs des sens et les misères de l'ambition. Il devient donc rhéteur, c'était alors la profession la plus lucrative, et ne se refuse aucune des joies que réprouve la morale. Ici, nous devons vous prémunir contre toute pensée de comparaison entre l'œuvre de l'évêque d'Hippone et les confessions des modernes philosophes. Ceux-ci recherchent le roman, ils n'ont nulle crainte du scandale, et, pour donner satisfaction à l'avide curiosité, ils immolent toute pudeur, multiplient les détails, et font, non pas seule-

ment leurs confessions, mais celles des personnes qui ont eu le malheur de se trouver sur leur chemin. Telle ne pouvait être la pensée de saint Augustin. Il ne raconte aucun de ces événements dont le souvenir l'obsède, il craindrait de salir l'imagination de ses lecteurs. Il ne nomme personne, ne désigne pas une seule femme de manière qu'il soit possible de la reconnaître. Il a failli, et très-souvent; il s'en souvient avec d'autant plus de douleur que parfois il a cédé à la mauvaise honte que lui aurait causée une vie d'*innocence* devant des camarades débauchés. Mais il n'est pas une seule page de son livre que vous ne puissiez lire devant une jeune fille.

Est-ce donc un livre froid et glacé que celui que nous analysons devant vous? Loin de là. Sous la retenue des expressions qu'il emploie, l'œil le moins exercé peut retrouver la trace des orages d'autrefois. Saint Augustin a aimé le monde, saint Augustin a épuisé les émotions qu'on trouve dans les liens coupables, et nul ne saurait méconnaître le caractère de la passion la plus exaltée dans l'appréciation qu'il fait de lui-même et de son cœur, en se reportant à cette époque de sa vie. Cependant sainte Monique, cette pieuse mère, ce modèle des femmes, priait Dieu pour un fils égaré, et ce fils converti ne songe pas à s'attribuer le mérite de son retour à la vérité; les prières de Monique et la grâce divine ont tout fait. Dans un moment de doute, d'angoisse inexprimable, il a presque jeté son avenir au sort, il a

ouvert au hasard les épîtres de saint Paul, et le premier verset qui a frappé ses yeux a déterminé sa vocation. Saint Augustin va donc rompre des engagements coupables, il se sépare d'une femme dont vous pouvez entrevoir la profonde douleur, il se consacre à son Dieu, et, tout en faisant son salut, il travaille à assurer celui de son fils, de cet Adéodat dont il parle avec tant de tendresse, et qu'il devait perdre si jeune. Ici il s'arrête avec complaisance sur les mérites de cet enfant dont le génie l'effrayait; puis il se demande s'il n'y a pas dans toutes ces louanges données à son Adéodat quelque complaisance orgueilleuse pour lui-même. Mais non. Ce sont vos dons que je publie, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, car il n'y avait de moi en cet enfant que le péché.

La mission de sainte Monique était accomplie. Son Augustin, son unique enfant, était revenu à Dieu. La vérité avait lui à ses yeux, elle n'avait plus qu'à aller cueillir au ciel la palme due à ses vertus. Dieu l'appelle donc à lui, et un calme inexprimable règne dans les quelques pages consacrées par son fils au récit de ses derniers moments. A partir de cet épisode, la pensée de saint Augustin s'élève de plus en plus; il confesse, non plus les désordres de son être matériel, mais les élans de son imagination qu'il veut refréner, comme il a refréné les mouvements de ses sens. Ses confessions deviennent une analyse admirable de l'âme humaine et de l'usage qu'elle fait de sa puissance et de son activité. Il a avoué d'abord

des erreurs mondaines, maintenant il confesse des curiosités théologiques ; il étudie sa mémoire, son entendement, et vous laisse tout étonné des profondeurs qui existent dans votre propre cœur.

Nous n'avons jusqu'ici fait porter nos observations que sur le fond même des écrits des Pères ; il est bon de vous soumettre aussi quelques remarques sur la forme de cette nouvelle littérature. La plupart des critiques sont disposés à en faire bon marché ; ils ne voient chez les Pères que la décadence du goût et du langage, l'abus des jeux de mots, l'oubli des traditions cicéroniennes. Il y a bien peu d'équité dans une telle appréciation, et cela est facile à démontrer. La langue grecque et la langue latine ont subi sous la plume des Pères des modifications considérables : cela ne peut être contesté ; mais ces modifications étaient nécessaires. La langue d'Homère ou de Virgile ne pouvait se prêter dans son état classique à rendre la pensée de Moïse ou de David. Il n'y avait pas chez les Pères antipathie pour les formes anciennes et harmonieuses du langage cicéronien ; bien au contraire : saint Jérôme s'accuse à chaque page de l'espèce de culte que son esprit a voué au grand orateur romain. C'est une idolâtrie contre laquelle il lutte de toutes ses forces, et c'est avec la plus grande peine qu'il secoue cette influence, qu'il s'arrache à ces lisières de l'école. Le premier intérêt pour les Pères, c'était d'être compris, et de rendre leur parole accessible aux gens du peuple aussi bien qu'aux chevaliers romains et aux

lettrés ; car il est constant que l'antiquité avait deux langages : celui de la société polie, espèce d'aristocratie intellectuelle dont les auteurs étaient uniquement occupés, et celui des masses. Ici bien des élégances, bien des recherches de purisme, bien des inversions harmonieuses étaient négligées comme demandant une attention trop soutenue ou des connaissances inabordables. Toutes les délicatesses de l'expression étaient des obstacles à l'intelligence des choses ; et comme la prédication, comme les écrits mêmes des Pères devaient faire luire la vérité aux yeux de tous, comme il était impossible d'élever les petits jusqu'au purisme des grands, il fallait bien se décider à changer les conditions du langage, à le mettre au niveau des petits. Les Pères connaissaient donc tout aussi bien que les rhéteurs les exigences du beau langage : quelques-uns même en avaient le goût ; mais ils sacrifiaient tout au désir d'être compris, et dès lors ils préféraient l'ordre direct à l'ordre inverse, les expressions nettes aux expressions recherchées, les tours populaires aux tours élégants. Il faudrait d'ailleurs, quand on attaque le style des Pères, le comparer, non pas au style de Cicéron et de Virgile, mais à celui des auteurs des bas siècles, qui étaient leurs contemporains. Or nous ne pouvons nous décider à mettre les panégyristes postérieurs à Pline, Claudien, Ausone et les misérables écrivains de leur temps, au-dessus de saint Jérôme et de saint Augustin. Ce sont de beaux esprits uniquement occupés d'arranger des mots ; les

chrétiens ont pour eux l'intérêt des choses, la puissance des convictions, l'élévation du sentiment. Les rhéteurs et les beaux esprits ne songent qu'à plaire à des intelligences blasées; les chrétiens ont une cause pour laquelle ils combattent. De là quelque chose de futile dans la littérature élégante et vaine du paganisme expirant, et au contraire une merveilleuse énergie dans la littérature parfois négligée du christianisme naissant. Loin d'avoir à gagner en se rapprochant de ce qu'on appelait alors le beau style, les Pères ne pouvaient que perdre, et nous devons avouer que leurs écrits n'amènent le sourire sur nos lèvres que lorsqu'ils se conforment aux habitudes de leur siècle, que lorsque la littérature contemporaine déteint sur eux. Alors ils multiplient les antithèses, alors ils recherchent les calembours, les jeux de mots, les misères dont la décadence est toujours si chargée, et qui semblent tenir lieu des idées quand le cercle en a été presque épuisé. Chez les Pères, ces défauts sont d'autant plus choquants que les choses abondent dans leurs écrits, et que ces cliquetis de paroles, ces prétentieuses fadaises donnent parfois quelque dégoût pour le fond, qu'elles empêchent de pénétrer tout d'un coup. Voilà, pensons-nous, la vérité sur le style des Pères. Nous ne nous posons pas en apologiste quand même de leur manière d'écrire ; mais nous ne les rendons pas responsables d'une décadence qui a commencé avec Sénèque et Stace, et qui était consommée dès la fin du Ier siècle de notre ère. S'il est quelque

rapport fâcheux à établir entre les Pères et leurs contemporains, c'est qu'il est impossible de se soustraire absolument à la contagion du mauvais goût. Dans ce qui leur appartient en propre, ils sont riches d'idées, et, comme nous l'avons déjà dit, ils peuvent revendiquer comme leur propriété plusieurs genres d'ouvrages dont l'antiquité n'avait aucune idée, et où les écrivains des temps modernes ont pu moissonner de la gloire.

TROISIÈME LEÇON.

LITTÉRATURE NÉE DE L'INVASION.

Frivolité, bel esprit survivant à l'invasion. — Sidoine Apollinaire, ses panégyriques, ses épîtres. — Littérature plus sérieuse. — Satire de Marius Victor. — Confession de Paulin. — Du Gouvernement de Dieu par Salvien. — Poésie chrétienne. — Saint Avite annonce Milton. — Fortunat. — Grégoire de Tours, historien de la barbarie. — Frédégaire. — Légendes pieuses.

Au moment où saint Augustin rendait son âme à Dieu, la ville d'Hippone était assiégée par les Vandales, et des barbares de tout nom et de toute origine se partageaient les lambeaux de l'empire romain. En présence d'une telle révolution, on est naturellement porté à croire que toute prétention au bel esprit va disparaître, que la littérature deviendra triste et sérieuse, qu'elle se mettra à l'unisson des événements, peut-être même qu'elle cessera tout à fait de produire. Il y aurait dans cette supposition une complète erreur. D'abord on a continué d'écrire et de se livrer aux frivolités du bel esprit, tant qu'il a existé des hommes nés sous le régime antérieur à la conquête. On ne rompt pas avec des habitudes de toute la vie. Nous voyons le fait de l'invasion des barbares à travers les nuages du temps, et nous grossissons les malheurs en les rappro-

chant outre mesure. Mais la domination des Germains mit plus d'un siècle à se constituer ; de longs intervalles de paix et de calme pouvaient faire illusion aux anciens sujets de Rome. Après chaque secousse, toutes choses rentraient dans l'ordre accoutumé. Ceux que les barbares avaient dépouillés, ceux qu'ils emmenaient captifs tombaient sans doute dans l'abattement et le désespoir ; mais nombre d'autres reprenaient leur genre de vie habituel, et croyaient que l'alerte passée était la dernière. Grâce à ces indications sommaires, vous pourrez vous rendre compte de l'existence d'un écrivain tel que Sidoine Apollinaire au milieu de cette société gallo-romaine du v[e] siècle, que nous nous figurons si préoccupée de la chute de Rome.

Cet homme, remarquable à plusieurs égards, continue tout simplement la culture intellectuelle du paganisme ; les trois quarts de ses ouvrages (et ils sont nombreux) ne laissent pas même soupçonner sa qualité de chrétien, quoiqu'il soit mort évêque, et il faut une attention soutenue pour comprendre, en le lisant, qu'il assistait à la plus effroyable des révolutions. Né à Lyon en 450, dans une famille à laquelle certains généalogistes ont voulu rattacher celle de Polignac, il eut d'abord l'existence d'un grand seigneur ami des lettres. La description qu'il nous a laissée de sa villa d'Avitacum, en Auvergne, nous initie à tous les détails de ce que nous appellerions la vie de château chez les Romains. A l'époque où nous plaçons les règnes de Clodion et de Mérovée, l'Auvergne paraît donc avoir joui d'une

parfaite tranquillité : au moins le fracas de la conquête germaine est-il trop lointain pour troubler l'élégant épicurisme de Sidoine. Vers ce temps-là même, Avitus, son beau-père, devient empereur. Aussitôt il se rend à Rome, et prononce en plein sénat un panégyrique en vers, où il le compare au soleil. Jupiter y intervient en personne, et après avoir raconté la vie antérieure d'Avitus, il le charge de consoler Rome affligée de quelques échecs subis par les légions. Et ce n'est pas le seul monument littéraire de ce genre dont nous soyons redevables à Sidoine Apollinaire. Il a loué dans des termes aussi pompeux, avec le même étalage d'hyperboles et de mythologie, les empereurs Majorien et Anthémius ; et ces chefs-d'œuvre d'inconséquence et de platitude lui ont valu les honneurs du patriciat et une statue dans la forum de Trajan. Comment voulez-vous qu'un homme si bien traité croie à la chute de l'empire ? Aussi ses lettres datées de Rome nous montrent-elles les intrigues des courtisans aussi actives que si tout était calme dans le monde. Quant à lui, il fait des impromptus sur toutes les vétilles, sur toutes les misères qu'on érige en événements dans une cour insouciante et frivole ; il s'abandonne naïvement à la vanité d'auteur, et prend avec quelquepeine des allures plus sérieuses, lorsqu'en 471 il se voit choisir pour évêque par les habitants de Clermont, un peu malgré lui, nous devons le dire.

A dater de ce grand changement de situation, il se fait un devoir de ne plus écrire qu'à ses confrères les évêques

des Gaules. Mais outre qu'il leur écrit souvent en vers, on ne voit pas qu'il ait absolument rompu avec les réminiscences profanes : ainsi il compare à Triptolême, Patient, évêque de Lyon, qui dans un temps de famine avait envoyé du blé à plusieurs villes. On le voit toujours occupé d'imiter le style et les procédés littéraires de Pline le Jeune, et il ne faut pas moins que le siége de sa ville épiscopale pour faire naître chez lui des inspirations plus sérieuses et plus dignes d'un évêque. Il mourut après avoir prononcé le panégyrique du roi Enric, dans des termes aussi pompeux que ceux qu'il avait employés pour célébrer la gloire immortelle d'Avitus, de Majorien et d'Anthémius.

La lecture la plus rapide de ses épîtres suffit pour nous prouver qu'il existait alors une multitude de grands écrivains de son espèce, dont les ouvrages ont disparu, et auxquels cependant il avait promis de bonne foi les éloges de la postérité.

Cependant on ferait injure aux hommes du ve siècle en supposant que nul d'entre eux n'ait protesté contre ces doctes puérilités. Nous signalerons donc à votre attention une satire de Marius Victor contre ces petits génies qui n'apercevaient pas la ruine imminente de la société antique. Il flagelle avec quelque force d'expression cette multitude de philosophes qui continuent de subtiliser, cette masse inconsidérée de femmes qui continuent de se farder, de gens du peuple qui se pressent dans les arènes, comme si les barbares n'étaient pas au cœur de l'empire. L'œuvre de Victor

s'élève parfois jusqu'au ton de la véritable éloquence. Autant en pouvons-nous dire d'un écrit intitulé : *Confession de Paulin*, qui date de la même époque, et qui nous initie aux détails d'une longue vie passée au milieu des agitations causées par la venue des barbares. Comblé d'abord des biens de la fortune, Paulin se voit à trente ans chassé de chez lui par les Germains ; retiré à Bazas, il sait soustraire cette ville aux horreurs d'un assaut, en détachant les Alains des Goths, sans l'intervention d'aucun pouvoir constitué. Ce seul fait nous révèle l'état des provinces que l'ancienne administration abandonnait à elles-mêmes. Nous voyons plus loin le fils de Paulin attaché à un prince goth, et subissant ses caprices hautains ; lui-même refaisant sa fortune en cultivant des terres abandonnées par les propriétaires et les fermiers. Enfin, arrivé au terme de cette orageuse carrière, Paulin rend grâce à Dieu de l'avoir visiblement soutenu dans les épreuves auxquelles il l'a soumis. Tel est en résumé le contenu du poëme intitulé : *Confession de Paulin*, et que certains critiques ont attribué à tort à saint Prosper.

Fort au-dessus des deux morceaux dont nous venons de vous entretenir, se place le livre de Salvien, intitulé : *Du Gouvernement de Dieu.* En présence des maux qui affligeaient le monde, des excès auxquels s'abandonnaient les envahisseurs, quelques hommes graves s'étaient pris à douter de la Providence. Salvien se donne pour mission de les réfuter ; il se fait l'avocat

de Dieu, et, jetant avec énergie l'invective à la face du vieux monde, il établit, dans un chaleureux réquisitoire, que cette société pourrie a mérité la ruine dont elle est frappée. Il flétrit les vices de l'administration, les extorsions des agents du fisc, les oppressions de tous les étages, qui, depuis l'empereur jusqu'au dernier propriétaire, dépassent toutes les suppositions humaines, et font du bagaudisme un fait permanent. Il nous montre le paysan réduit à l'impossibilité de vivre, abandonnant son champ et se livrant au brigandage, et, au milieu de ces calamités, la passion du théâtre poussée jusqu'au délire. Les barbares sont là, ils rugissent, ils frappent; n'importe, il faut jouir de la dernière heure, et le monde romain meurt en riant. Comment s'étonner, après de telles turpitudes, que les barbares triomphent? Salvien va jusqu'à les regarder comme des agents de Dieu; il leur attribue un caractère presque sacré, il les montre comme poussés par une force surnaturelle, dont ils n'ont pas conscience, mais qui les fera inévitablement triompher. Il y a, dans cette partie de son livre, un rapport frappant avec un écrit de Luther, où tout effort contre les Turcs est blâmé comme une résistance au châtiment de Dieu. Nous ne prétendons nullement ériger en chef-d'œuvre irréprochable le Gouvernement de Dieu par Salvien. Nous avouerons même que cet ouvrage pèche parfois par l'exagération. Cependant, au seul énoncé des matières qui y sont traitées, au simple exposé du point de vue d'où l'auteur envisage les événements qu'il dé-

crit, vous pouvez sentir qu'il y a là de la vérité et de la vie ; et, sans avoir lu Salvien, vous êtes déjà disposées à en faire un tout autre cas que des fades écrivains de l'école de Sidoine. C'est qu'il y a là des émotions vraies, un sentiment poignant de malheurs réels, et non une froide recherche de tours élégants, non une ridicule et vaine prétention de rhétorique, non une plate adulation d'un passé qui s'écroule. Ce qui soutient d'ailleurs Salvien, c'est l'inspiration chrétienne qui a dicté chaque ligne de son livre.

Après Salvien, nous devons aborder un personnage qui n'a pas moins attiré l'attention par son rôle politique que par ses écrits. Ce personnage est saint Avite, évêque de Vienne : il nous reste de lui un sermon qui nous fait connaître les circonstances de l'établissement des Rogations, quelques poëmes qui nous arrêteront un moment, et des lettres où abondent les révélations les plus curieuses sur l'état des populations soumises au joug bourguignon. Les premiers poëtes chrétiens avaient copié l'antiquité classique, ou du moins ils en avaient servilement adopté tous les procédés, et n'avaient pour ainsi dire donné que des pastiches, des contrefaçons sans valeur propre, sans originalité. Sans doute saint Avite ne secoue pas absolument les entraves de la poétique ancienne ; mais, en l'appliquant à des sujets sacrés, il en tire tout le parti possible.

Nous avons de lui six petits poëmes en vers hexamètres : 1° sur la création ; 2° sur le péché originel ; 3° sur l'expulsion d'Adam du paradis terrestre ; 4° sur

le déluge ; 5° sur le passage de la mer Rouge ; 6° sur la virginité. Les trois premiers de ces poëmes se suivent, et rappellent involontairement l'œuvre de Milton. Nous devons même dire que ce n'est pas seulement par le titre et par les noms des personnages que ces poésies du ve siècle se rapprochent de celles de l'Homère anglais. Des ressemblances étonnantes vous frapperaient dans l'ordonnance générale du sujet, et même dans certains détails de la composition. Est-ce à dire que Milton soit un plagiaire? non sans doute ; cependant il n'est pas impossible qu'il ait eu connaissance des écrits de l'évêque de Vienne, publiés dès le xvie siècle, et l'on sait que son érudition, à la fois classique et théologique, était étonnante. Mais il importe peu qu'il ait emprunté quelque chose à un vieux poëte latin. Ce qu'il a ajouté de son fonds, la forme admirable dont il a revêtu ses idées, suffit pour justifier la gloire qui environne son nom. Revenons à saint Avite.

Son poëme de la Création est essentiellement descriptif, et offre des analogies singulières avec les procédés de l'école dont notre Delille a été l'expression à la fin du siècle dernier. L'auteur se donne mille peines pour décrire ce qui n'a nul besoin d'être décrit, il se crée des difficultés pour avoir le plaisir de les surmonter, et semble plutôt faire de la science qu'obéir à l'inspiration poétique. Vous en jugerez par ce tableau de la création de l'homme, que nous empruntons à la traduction de M. Guizot. « Dieu place la tête au lieu le « plus élevé, et adapte aux besoins de l'intelligence le

« visage percé de sept trous. C'est là que s'exercent « l'odorat, l'ouïe, la vue et le goût. Le toucher est le « seul qui sente et qui juge par tout le corps, et dont « l'énergie soit répandue dans tous les membres. La « langue flexible est attachée à la voûte du palais, de « telle sorte que la voix, refoulée dans cette cavité « comme par le coup d'un archet, résonne avec di- « verses modulations à travers l'air ébranlé. De la poi- « trine humide, placée sur le devant du corps, s'éten- « dent les bras robustes avec les ramifications des « mains..... » Nous ne pousserons pas plus loin cette citation, qui nous semble suffire pour prouver le rapport étroit qui existe entre les tours de force de la poésie descriptive, aux deux époques que nous avons rapprochées. Au surplus, saint Avite n'est pas toujours aussi sèchement didactique, et nous pourrions, sans trop d'inconvénients pour sa réputation, comparer sa peinture de l'Éden à celle de Milton, qui jouit d'une si juste célébrité.

Dans le second chant, qui a pour objet le péché originel, saint Avite suit avec fidélité le récit de la Genèse, bien que la lettre du texte n'asservisse pas absolument son imagination. Ainsi, son Satan conserve quelques débris de sa grandeur passée, et n'a rien de commun avec ce démon hideux, étranger à tout sentiment affectueux, qui figure dans toutes les traditions populaires. Sans l'élever aussi haut que Milton, qui a peut-être le tort de le rendre trop intéressant, il a su donner au portrait qu'il trace de lui une frappante ori-

ginalité. Voici comment il met en présence l'esprit de ténèbres et le premier couple humain. « Lorsqu'il « vit, dit le poëte, les nouvelles créatures mener « dans un séjour de paix une vie heureuse et sans « nuages, sous la loi qu'elles avaient reçue du Sei-« gneur avec l'empire de l'univers, et jouir au sein de « tranquilles délices de tout ce qui leur était soumis, « l'étincelle de la jalousie éleva dans son âme une va-« peur soudaine, et son brûlant chagrin devint bientôt « un terrible incendie. Il y avait alors peu de temps « qu'il était tombé du haut du ciel, et avait entraîné « dans les bas lieux la troupe liée à son sort. A ce sou-« venir, et repassant dans son cœur sa récente dis-« grâce, il lui sembla qu'il avait perdu davantage, « puisqu'un autre possédait de tels biens. Et la honte « se mêlant à l'envie, il épancha en ces mots ses amers « regrets : O douleur ! cette œuvre de terre s'est tout « à coup élevée devant nous, et notre ruine a donné « naissance à cette race odieuse. Moi, Vertu, j'ai pos-« sédé le ciel, et j'en suis maintenant expulsé ; et le li-« mon succède aux honneurs des anges ! Un peu « d'argile arrangée sous une mesquine forme régnera « donc, et la puissance qui nous a été ravie lui est « transférée ! Mais nous ne l'avons pas perdue tout « entière, la plus grande partie nous en reste ; nous « pouvons, nous savons nuire. Ne différons donc pas ; « ce combat me plaît ; je l'engagerai dès leur première « apparition, tandis que leur simplicité, qui n'a en-« core éprouvé aucune ruse, les ignore toutes et s'offre

« à tous les coups. Il sera plus aisé de les abuser pen-
« dant qu'ils sont seuls, et avant qu'ils aient lancé
« dans l'éternité des siècles une postérité féconde. Ne
« permettons pas que rien d'immortel sorte de la
« terre ; faisons périr la race dans sa source ; que la
« défaite de son chef devienne une semence de mort,
« que le principe de la vie enfante les angoisses de la
« mort, que tous soient frappés dans un seul : la ra-
« cine coupée, l'arbre ne s'élèvera point. Ce sont là les
« consolations qui me restent, à moi déchu. Si je ne
« puis remonter aux cieux, qu'ils soient fermés du
« moins pour ceux-ci. Il me semblera moins dur d'en
« être tombé, si ces créatures nouvelles se perdent par
« une semblable chute ; si, complices de ma ruine,
« elles deviennent compagnes de ma peine et partagent
« avec nous les feux que je prévois. Mais, pour les y
« attirer, il faut que moi, qui suis tombé si bas, je leur
« montre la route que j'ai parcourue volontairement ;
« que le même orgueil qui m'a chassé du royaume
« céleste chasse les hommes de l'enceinte du paradis.
« Il parla ainsi, et se tut en poussant un gémissement. »
Certainement il y a là plus que des mots alignés suivant les règles de la prosodie, il y a de l'invention ; et même à travers le voile d'une traduction, il est facile d'apercevoir le mérite poétique de l'œuvre latine. Si nous voulions continuer le parallèle que nous avons commencé, nous pourrions vous montrer quelques différences dans les circonstances de la chute d'Adam. Milton le fait pécher d'une façon un peu romanesque.

Son Adam a conscience de ce qu'il fait, et il ne partage la désobéissance d'Ève que pour n'être pas séparé d'elle. Cette effusion de courtoisie ne se retrouve pas dans le poëme que nous analysons. Nous devons d'ailleurs vous faire remarquer que saint Avite suit l'homme, après sa chute, plus longtemps que ne le fait Milton; et cette partie de son œuvre est riche en beaux vers et en nobles inspirations.

Vous connaissez maintenant le poëte, il nous reste à vous montrer le personnage politique dans les lettres qui nous sont parvenues de lui. Placé sous la domination des Bourguignons ariens, il s'attache d'abord à convertir leur roi Gondebaud à la foi catholique, et son zèle a recours à tous les expédients, sans le moindre succès; alors il se tourne vers Clovis, que sainte Clotilde et saint Remi venaient de rendre chrétien orthodoxe, et sa correspondance abonde en renseignements sur l'appui que trouva ce conquérant dans les sympathies du haut clergé.

Le v[e] siècle était encore romain. Au vi[e], Rome elle-même a perdu son indépendance; les traces du passé s'effacent de plus en plus, et Grégoire de Tours, né quarante ans après la mort de Sidoine Apollinaire, nous révèle de la manière la plus saisissante l'influence déplorable exercée par la barbarie victorieuse. Il suffit de lire son histoire des Francs pour s'apercevoir que toute culture intellectuelle profane a disparu; il n'y a plus d'enseignement que dans les cloîtres et dans les résidences épiscopales, et cet enseignement

est purement théologique. Le goût des lettres est devenu une exception. Et en effet, pourquoi s'y livrerait-on ? La science, l'érudition, ne sont plus des titres d'honneur, des moyens de parvenir auprès des souverains ; le peu qui reste de vieux amis de la civilisation est dispersé, découragé ; nombre de Romains se font barbares à plaisir ; l'Église elle-même est envahie par les Germains, et il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire dans les actes des conciles du temps les noms des nouveaux pasteurs. A chaque page, Grégoire nous parle d'évêques adonnés à l'ivrognerie, et qu'il fallait emporter à quatre après le dîner. Quelque étranger qu'il fût lui-même à ces mœurs grossières, il devait participer de loin au caractère de son siècle ; et si la barbarie n'influe que peu sur son cœur, elle marque au moins son esprit d'une empreinte indélébile.

Né en Auvergne, dans une famille patricienne, Grégoire de Tours n'ignorait pas absolument l'antiquité classique. Il cite assez couramment Virgile, Salluste, Pline, Aulu-Gelle ; mais il ne songe nullement à les imiter. Il dédaigne les artifices de la parole, et fait profession d'écrire dans un style rustique. Il n'a aucune horreur pour le solécisme, et, reniant toute influence de la rhétorique païenne, il se pose fièrement sur le terrain du christianisme. Quelques traits de sa vie font honneur à son caractère, et nous font voir en lui un évêque courageux et prudent, exposant volontiers ses jours quand il est seul en cause, mais usant de tous les ménagements compatibles avec la droiture de

son caractère quand ses quailles peuvent avoir à souffrir d'une résistance trop énergique. Quant à son livre, c'est proprement l'histoire de la barbarie, et il est juste d'avouer qu'il fallait un homme à part pour l'écrire. La langue des rhéteurs aurait travesti les envahisseurs, et n'aurait pas trouvé dans son purisme des mots propres à les peindre au vrai. Grégoire de Tours forge intrépidement ceux qui lui manquent. Un esprit élégant eût dédaigné un tel sujet, Sidoine Apollinaire nous l'a démontré ; et pour nous initier à la grande crise que subissait alors le monde, il fallait un homme qui sût tout juste assez écrire pour rendre naïvement ses impressions, qui n'eût pas assez étudié pour mettre des idées reçues, des expressions transmises, à la place des réalités présentes. Or notre auteur réunissait toutes les conditions demandées. Dès le début de son livre, il déclare qu'il va raconter, dans un style inculte, les entreprises des méchants et la vie des hommes de bien ; et il remarque que peu d'hommes comprennent un rhéteur qui parle en philosophe ; que tous, au contraire, écoutent avec intérêt un narrateur qui parle comme le vulgaire.

Cette profession de foi littéraire est suivie d'une profession de foi religieuse. Le grande préoccupation du temps, c'est la puissance menaçante de l'arianisme ; et non content de se déclarer pur catholique, Grégoire veut que son livre soit, dans toutes ses parties, un témoignage en faveur de la véritable église. Par là s'explique le titre assez bizarre qu'il lui a donné : *Histoire*

ecclésiastique des Francs. Comme presque tous les annalistes du moyen âge, il prend les choses de très-loin : son récit commence à la création du monde. Cependant il passe rapidement sur les faits antérieurs à l'ère chrétienne, et ne donne quelque développement à sa composition qu'à dater de la mort de saint Martin. Dès lors il fait marcher parallèlement l'histoire de l'Église et celle de la barbarie dans les Gaules. Ici vous trouvez des légendes de saints, là de sauvages tragédies, dont les acteurs sont les princes mérovingiens ou les chefs de bandes germaines. Au reste, l'auteur paraît étranger à toute combinaison d'art dans la structure de son livre ; il va de l'un de ces ordres de faits à l'autre sans transition, sans lien, et peut-être ce décousu, si fort en rapport avec la vie du temps, contribue-t-il encore à rehausser le prix de son travail, puisqu'il lui donne au suprême degré ce que nous appelons de la couleur locale. Tout, en effet, paraît avoir été subit, imprévu, dans les crises si violentes de cette société en travail. Et rien ne fait mieux apprécier cet état de choses, qu'un récit où vous trouvez de suite des discussions théologiques, des batailles, des meurtres, des famines, des pestes, des loups pénétrant jusque dans les villes. A partir de son 5e livre, Grégoire de Tours raconte ce dont il a été personnellement témoin, ce à quoi il a pris une part souvent très-directe ; et nous devons lui savoir gré du zèle avec lequel il a consigné dans cette espèce de journal des faits dont le souvenir serait perdu sans

lui. Il paraît constant qu'il écrivait encore quelques semaines avant sa mort, puisque l'année 594 figure dans son livre.

Dans tout le cours de son travail éclate une incontestable bonne foi, mais aussi un défaut absolu de critique. Sans en avoir conscience, il recommence Hérodote ; mais quelle différence dans la forme ! le narrateur grec est tout plein d'une poésie qui fait de ses histoires une réelle épopée, on sent qu'il est fier de son siècle et de son pays ; chez Grégoire de Tours, la puissance de la barbarie se révèle par une singulière impassibilité en présence de faits monstrueux. Il raconte les plus impardonnables excès sans en paraître étonné, sans s'interrompre par la moindre protestation, et cependant nous savons qu'il s'est souvent montré ami courageux de la morale et de la vertu. Ce flegme imperturbable tient à deux causes, l'habitude de voir commettre des énormités, et une prudence qui l'oblige à contenir l'expression de ses sentiments. De là une teinte générale de tristesse, de mélancolie répandue sur son livre. Il paraît se résigner à subir la fatalité qui pèse sur son siècle, et se borner à tenir note des signes de la colère du ciel.

Grégoire de Tours avait puisé aux sources les plus diverses. M. Ampère, dans le travail remarquable qu'il a consacré à cet auteur, ne doute pas qu'il ait beaucoup emprunté à des sagas populaires, à des épopées germaniques dont les originaux sont perdus pour nous. Il a cru reconnaître le caractère poétique dans

quelques épisodes évidemment étrangers à la pure histoire ; tels sont ceux où figurent Childéric et la reine Basine , et ces détails si curieux de la guerre de Thuringe , où l'on retrouve l'énergie sauvage et grandiose des Eddas et des Niebelungen. Il y a plus qu'une ingénieuse hypothèse dans cette partie du beau livre de M. Ampère , il y a comme une restitution de la littérature des conquérants.

Grégoire de Tours n'a eu qu'un pâle continuateur dans Frédégaire , qui ne fournit plus que des nomenclatures. Dans le même temps, la poésie latine meurt d'impuissance sous la plume de Fortunat de Poitiers. Ce dernier des beaux esprits semble uniquement occupé de célébrer en vers les friandises que lui envoient la reine Eudegonde et l'abbesse Agnès , et, quelque intérêt qu'ait su donner M. Thierry à la biographie qu'il a écrite de ce personnage, nous ne pouvons nous décider à le prendre au sérieux devant vous.

Après les pâles ou tristes écrits que nous venons d'énumérer, il ne nous reste plus à mentionner que les légendes qui composent la véritable littérature des époques barbares. Il y a , dans ces récits naïfs et touchants de la vie des saints , quelque chose qui attache au dernier point ; ce sont des produits spontanés de l'imagination, qu'on ne sait comment classer dans l'inventaire des œuvres de l'intelligence. On ne peut les appeler du nom de *poésie* , puisqu'elles ne sont pas chantées. Le défaut absolu de critique qui s'y fait remarquer ne

permet pas non plus de les considérer comme appartenant au genre historique. Ce ne sont pas des romans, parce que narrateur et lecteurs ont foi en ce qu'elles racontent. La légende se trompe, mais elle ne ment jamais. C'est un récit merveilleux que personne ne fabrique sciemment, et que tout le monde altère et falsifie sans le vouloir, et c'est méconnaître le caractère du temps où s'élaboraient les légendes, que de crier à l'imposture, comme le faisaient nos devanciers immédiats. Beaucoup de miracles étaient ajoutés peu à peu aux faits primitivement simples et naturels de la vie des saints ; mais ces miracles n'étaient pas en général de mensongères spéculations, comme on pourrait le croire ; et quand on suit les éditions successives de la vie du même saint, on peut juger qu'il n'y a pas addition mensongère de prodige, mais altération poétique d'un texte, transformation d'actes réels et humainement possibles en allégories dont la transparence est admirable, et dont les imaginations ardentes faisaient plus volontiers leur pâture que de la sèche vraisemblance. Voici un texte tiré de la vie de saint Martin, qui nous semble propre à faire comprendre le goût passionné des hommes de ce temps pour les récits légendaires :
« Comme Gallus allait commencer, y est-il dit, la « multitude des moines se précipite ; le prêtre Évagre, « Aper, Sébastien, Agricole, et, le dernier de tous, Au« relius, venu de plus loin, arrivent hors d'haleine. « Pourquoi, leur dit-on, accourez-vous si subitement, « si inattendus, de si bonne heure et de côtés si dif-

« férents? Nous avons appris, répondent-ils, que Gal-
« lus avait parlé hier pendant tout le jour des vertus
« de saint Martin, et avait remis à aujourd'hui la fin
« de son récit, que la nuit a interrompu. C'est pour-
« quoi nous nous sommes hâtés de lui fournir un
« nombreux auditoire, puisqu'il doit parler sur un pa-
« reil sujet. Alors on annonce que beaucoup de laï-
« ques sont à la porte, n'osant entrer, mais demandant
« à être admis. Il ne convient pas, dit Aper, de rece-
« voir ceux qui sont venus plus par curiosité que par
« religion. »

Pourquoi, nous demanderons-nous, cet entraînement universel, ce goût passionné pour des productions que notre esprit frondeur et critique dédaigne avec tant d'assurance? A cette question nous avons deux réponses à faire. C'est d'abord un fait constant que l'opposition qui règne entre les goûts littéraires des hommes et leur vie réelle. Aux époques de calme où l'existence de chaque jour est uniforme, j'allais dire plate et prosaïque, on éprouve le besoin de réveiller l'âme assoupie par des aliments intellectuels d'un goût fort et âpre. Jamais les scènes si accidentées de l'histoire du moyen âge n'ont été plus goûtées que dans le siècle de calme plat auquel nous appartenons. Notre besoin d'émotion est tel, que nos romans et nos pièces de théâtre calomnient les temps les plus rudes, et rembrunissent à plaisir le tableau du passé pour satisfaire au goût général. Or, quand les parricides, les massacres, les destructions de villes, les famines étaient le

pain quotidien, on n'en cherchait pas la reproduction dans les livres ; on y voulait trouver tout ce qui contrastait avec cet état de choses ; et le calme de l'existence des ascètes, les élévations mystiques des âmes contemplatives, les miracles des saints qui résistaient courageusement à la barbarie, exhalaient un suave parfum de consolation. On voyait, dans les légendes, l'action constante de la Providence, et c'était un appui pour les cœurs en même temps qu'un charme pour les esprits. Il est si vrai que la légende est essentiellement adaptée aux besoins moraux de la société qui l'écoute ou la lit, qu'on pourrait, à la seule audition des vertus qui y sont préconisées, assigner à chacune une date précise. Pour cela il suffirait d'un procédé bien simple, consistant à se rendre compte du moment où l'excès contraire s'est manifesté avec le plus de force. En donnant quelque développement à un travail dirigé dans ce sens, on referait l'histoire intime, familière, de la société pendant les premiers siècles du moyen âge, sans puiser à d'autres sources que les vingt-cinq mille légendes recueillies par les Bollandistes. Quelque sérieuses que puissent paraître ces considérations, nous croyons cependant voir encore un argument à donner en faveur des légendes et du goût général qu'elles inspiraient aux hommes du moyen âge. Nous croyons qu'elles n'étaient pas aussi dénuées de mérite littéraire qu'on a bien voulu le dire, et que bien des fleurs suaves et odorantes pourraient être glanées au milieu des ronces dont on les croit hérissées. Permettez-nous

de tirer de nos souvenirs de lectures l'analyse rapide d'un de ces récits des temps lointains.

Une belle religieuse ne passait jamais devant une image de la Vierge, qui se trouvait dans un corridor de son couvent, sans lui dire *Ave*. Elle fut tentée du démon, qui lui persuada de se laisser enlever de sa paisible retraite et de se plonger dans les grossières délices du monde. Mais, même en obéissant à cette fatale suggestion de l'esprit de ténèbres, et en quittant sa cellule furtivement, elle passa devant l'image et dit son *Ave* accoutumé. Une dame vêtue de blanc l'empêcha de sortir du couvent, et le séducteur ne mit un terme à cette apparition qu'en engageant la pauvre fille à éviter l'image merveilleuse. Nous ne suivrons pas à travers les orages des passions la religieuse infidèle. Nous vous dirons seulement qu'après avoir bu jusqu'à la lie le calice amer des agitations mondaines, elle revint comme l'enfant prodigue à la porte de la maison de Dieu. Bien agitée, comme vous pouvez le penser, elle frappe, et entend une voix lui demander de l'intérieur : Qui êtes-vous? Une pécheresse qui vient faire pénitence, répond-elle ; et elle confesse ses erreurs. Et moi, reprend la portière, je suis Marie que tu as longtemps honorée, et qui en récompense ai caché ton opprobre. La sainte Vierge lui raconte alors qu'elle a pris sa figure, que chaque jour elle s'est acquittée à sa place des fonctions qu'elle avait coutume de remplir dans la communauté, après quoi elle lui rend ses habits, et la religieuse reprend ses occu-

pations d'autrefois. Personne n'aurait eu le moindre soupçon de ce qui s'était passé, si la religieuse, par esprit d'humilité, n'en eût fait l'aveu public. Le légendaire ajoute que ses sœurs l'en estimèrent davantage.

QUATRIÈME LEÇON.

LITTÉRATURE SOUS CHARLEMAGNE.

Anéantissement des lettres. — Charlemagne réorganise l'enseignement. — Véritable renaissance. — Alcuin. — Théologie, maîtresse science. Hincmar. — Philosophie. — Scot Érigène. — Historiens. — Éginhard. — Le moine de Saint-Gall. — Publicistes. — Agobard. — Poésie. — Nuit profonde au xe siècle, l'an mille.

Pendant les deux derniers siècles de la domination mérovingienne, les lettres étaient tombées au dernier degré de l'abaissement. Jamais peut-être le besoin d'une renaissance n'avait été plus impérieux ; mais aussi ce besoin a été compris par un grand homme, et bientôt l'esprit humain est rentré dans une voie de progrès. Nous ne disons pas trop quand nous caractérisons par le mot renaissance le mouvement artistique et littéraire auquel a présidé Charlemagne, et, dans l'analyse succincte de ce qu'il a fait et des résultats qu'ont eus ses efforts, vous retrouverez les conditions essentielles d'une grande rénovation. Le point de départ de Charlemagne, dans cette œuvre immense, a été la réorganisation des écoles et de l'enseignement. Il est bon du reste de vous rapporter les termes mêmes du capitulaire où cette grande mesure est annoncée. Vous

y verrez mieux que dans tous les commentaires auxquels nous pourrions nous livrer, quelle était la pensée de l'auguste réformateur. Charlemagne ne veut pas qu'en louant Dieu, on l'offense par des barbarismes ; il proclame la nécessité de quelques études littéraires pour les ecclésiastiques qui, privés des ressources de la grammaire, ne sentent pas assez les beautés des saintes Écritures et ne comprennent pas les tropes qui en font l'ornement. En conséquence, chaque monastère et chaque évêché doit à l'avenir avoir une école, où seront enseignés la grammaire, le calcul et la musique ; chaque curé, chaque desservant de paroisse doit de plus apprendre gratuitement à lire aux jeunes clercs qui l'assistent dans la célébration des saints rites. En débarrassant ces dispositions légales des obscurités du langage officiel, nous voyons donc s'élever, à la voix de Charlemagne, des séminaires, des écoles monastiques supérieures, et un enseignement primaire se constituer dans chaque paroisse au profit des enfants de chœur.

Tout cela est encore bien grossier sans doute ; mais, dans le premier moment, les instruments manquaient à Charlemagne, et il n'a pu que graduellement élever le niveau des études. Telle était la pénurie d'hommes capables, qu'il a fallu chercher au dehors des collaborateurs dignes de figurer à côté du grand empereur, et de guider sa propre inexpérience. Or la lumière est venue alors d'Angleterre et d'Irlande, pays où s'était conservée une culture intellectuelle supé-

rieure à celle du reste de l'Europe. Un homme sachant lire et chanter était une exception en France, et nous voyons Alcuin posséder, outre la théologie, la grammaire, qui embrassait alors notre rhétorique, la poétique, la jurisprudence et l'astronomie. C'était un prodige presque unique. Charlemagne le rencontre en Italie, où il était allé demander le pallium pour l'archevêque d'York; il comprit aussitôt la nécessité de se l'attacher, et il en fit son conseiller littéraire et théologique, son précepteur et celui de sa famille, enfin, le directeur suprême de l'enseignement dans le vaste empire qu'il constituait. Examinons ce qu'a fait Alcuin de son illustre disciple, puis nous essaierons de nous rendre compte de son enseignement public et de la valeur de ses propres écrits.

En étudiant la vie littéraire et les œuvres de Charlemagne, on est frappé de sa préoccupation presque exclusive des questions théologiques et des problèmes de l'astronomie. C'est sur ces deux objets que portent la plupart des questions qu'il adresse à Alcuin; la tradition romanesque nous le montre même passant les nuits à étudier le cours des astres, et les livres qui nous sont restés de lui ont trait aux deux hérésies des Adoptiens et des Iconoclastes. La première, œuvre d'Élipand et de Félix d'Urgel, se liait au nestorianisme; la seconde intéressait au dernier point l'empereur, puisqu'on peut y rattacher la séparation politique de l'Italie et de Constantinople. Cependant Charlemagne, en traitant cette grave question des ima-

ges, fait preuve d'une rare modération. Les livres carolins sont écrits en latin et témoignent de quelques études classiques. On y trouve cités Cicéron, Macrobe, Apulée, Platon, Aristote. Cependant il ne faut pas s'exagérer la valeur de ces citations. Elles ne prouvent ni une connaissance complète des auteurs auxquels elles sont empruntées, ni un retour aux procédés littéraires de l'antiquité. Charlemagne, et beaucoup d'hommes distingués du moyen âge, n'apercevaient Aristote qu'à travers le commentaire de Boèce; et pour Platon, il nous est permis de douter qu'il eût à sa disposition un dialogue entier de ce grand écrivain. Nous ne devons pas d'ailleurs nous faire illusion sur le goût de Charlemagne. L'élévation de la pensée n'était pas exempte, chez lui, d'une certaine subtilité, et ses prédilections les plus constantes étaient pour la Cité de Dieu. Il en admirait non-seulement le fond, si grand, si prodigieux sous tous les rapports, mais encore la forme tourmentée, précieuse parfois et étrangère à la simplicité des beaux siècles. Nous compléterons cette courte appréciation du génie littéraire de Charlemagne, en vous rappelant qu'il savait le grec, et que néanmoins il n'a pas négligé sa langue maternelle. On lui attribue une grammaire tudesque, et nous savons qu'il avait fait un recueil de poésies héroïques de la vieille Germanie, dont la perte est infiniment regrettable.

Dans le maître, nous devons retrouver le disciple. Quelque indépendance d'esprit que nous supposions à

Il nous reste d'Alcuin un assez grand nombre d'ouvrages dont la lecture confirme ce que nous avons déjà dit de lui. La théologie y tient la place la plus considérable ; c'est la maîtresse science ; les autres n'ont d'importance qu'en tant que corollaires de celle-là. Parmi elles, la dialectique tient le premier rang, bien qu'elle se borne à copier l'antiquité ; c'est Aristote, moins l'originalité et les hardiesses ; Aristote inventeur du syllogisme et raisonneur infatigable. Quant à l'arithmétique, elle devait bégayer jusqu'à l'adoption des chiffres arabes. La géométrie et l'astronomie d'Alcuin sont encore une contrefaçon de l'antiquité, et une contrefaçon servile, sans critique, sans expérience. C'est dans le domaine des idées que se développe l'activité du temps. Nous avons encore d'Alcuin des poésies hérissées de difficultés du genre des acrostiches, des vies de saints écrites d'un style dur, péchant à la fois par l'étalage inculte de la science, la surcharge et la mauvaise distribution des ornements. Nous avons ainsi énuméré les œuvres d'Alcuin, parce qu'elles nous présentent en résumé l'état des connaissances et les divisions d'une bibliothèque du IXe siècle. Nous allons maintenant en reprendre les divers titres, et rechercher ce qu'est devenue, sous la plume des successeurs et des disciples de cette encyclopédie incarnée, chacune des spécialités embrassées par lui.

Nous commencerons naturellement par la théologie, et ici nous verrons reparaître la grande thèse de la grâce et du libre arbitre, que déjà nous avons

touchée en vous entretenant de Pélage et de saint Augustin. Nous avons lu quelque part que l'hérésie est toujours la compagne des grands mouvements intellectuels. Cela est au moins vrai pour celui qui s'est opéré sous les auspices de Charlemagne : seulement, ici, l'hérésie est une protestation contre la liberté humaine, et cette anomalie se reproduira plusieurs fois encore. Gottskalk, moine de Soissons, reprend, en l'exagérant au delà de toute mesure, la doctrine de saint Augustin sur la grâce, et la pousse jusqu'aux proportions affligeantes que lui a données depuis le jansénisme. Il trouva un premier adversaire dans Raban Maur, qui prit en mains la cause du libre arbitre sans franchir les limites de l'orthodoxie. Mais il ne fut définitivement réduit au silence que par Hincmar.

Beaucoup d'entre nous sont loin de se rendre compte du rôle joué par ce dernier personnage dans la société religieuse et politique du IXe siècle. Il n'y aurait aucune exagération à comparer l'importance de ce prélat avec celle que Bossuet devait exercer plus tard. Peut-être même ne disons-nous pas assez, puisque, à la qualité de juge suprême de l'orthodoxie théologique, à celle d'adversaire constant des doctrines ultramontaines, il joignit encore celle de premier ministre du roi Charles le Chauve. Vous le voyez, Hincmar est plus que Bossuet, s'il est possible, un personnage historique. Mais c'est dans l'ordre des faits seulement que le parallèle est possible. Les écrits d'Hinc-

mar n'ont rien de cette perfection littéraire, de cette profondeur de science, qui font de l'évêque de Meaux le dernier des Pères de l'Église et le modèle des orateurs. Le style de notre auteur latin est rude et prétentieux ; sa doctrine est contestable sur beaucoup de points. On ne voit pas d'ailleurs que sa résistance au saint-siége ait eu pour excuse des convictions désintéressées. Il ressort de ses actes qu'il ne repoussait l'autorité de Rome que pour établir la suprématie absolue du siége de Reims sur l'église de France.

Le clergé était médiocrement disposé à plier sous le joug d'Hincmar, compromis à ses yeux par une alliance avec le philosophe Scot Érigène. Ceci nous conduit naturellement à étudier ce que valaient les systèmes de ce dernier chef d'école. On croit trop facilement que le mouvement imprimé aux lettres par Charlemagne s'est brusquement arrêté à sa mort. Il n'y a rien de paradoxal à soutenir que, pendant tout le cours du IXe siècle, les efforts de ses successeurs pour le continuer ont été constants et efficaces. On ne voit même rien de servile dans cette imitation du grand empereur, et nous voulons vous montrer dans Charles le Chauve non-seulement un homme personnellement distingué, mais encore un prince disposé à ouvrir de nouvelles voies à l'activité intellectuelle de ses sujets. Judith, sa mère, avait voulu le rendre supérieur à tous ses contemporains, et avait trouvé pour cela d'abondantes ressources dans le savoir de Loup de Ferrare, qu'elle lui donna

pour maître. Pénétré par lui du goût de l'antiquité, il fit venir des lettrés grecs qu'il chargea de traduire à son usage le Timée de Platon. Il alla plus loin, et voulut faire pour la philosophie ce que son illustre aïeul avait fait pour la théologie, la grammaire et l'astronomie. Il lui fallait, pour exécuter ce grand dessein, quelque autre Alcuin; il trouva ce qu'il désirait dans Scot Érigène, Irlandais de naissance, comme son nom l'indique.

L'Irlande, si triste, si misérable dans les temps modernes, jouissait alors d'une prospérité à laquelle l'invasion n'avait porté aucune atteinte, grâce à sa position géographique. La foi chrétienne avait pénétré de bonne heure dans cette île reculée, par les soins d'apôtres grecs, et l'étude de leur langue et de leur littérature y était demeurée en honneur. De plus, comme les rapports de l'Église grecque avec le saint-siége avaient toujours eu un caractère douteux, les Irlandais portaient une singulière indépendance dans les spéculations scientifiques. Jean Scot était donc placé dans des conditions tout à fait favorables aux vues de Charles le Chauve; et si les disciples d'Alcuin faisaient de la dialectique une servante de la théologie, il devait sortir de cette voie, et employer les armes aristotéliques à la libre discussion des problèmes les plus redoutables. Bien longtemps avant Descartes, il devait proclamer le droit de la raison à décider de tout, et à ne reconnaître d'autre autorité qu'elle-même.

L'ouvrage où se révèle le plus nettement cette

hardiesse de pensée est intitulé *Division de la nature.* Scot y étudie les divers degrés de l'existence, depuis Dieu jusqu'aux dernières limites de la création, et réciproquement, depuis les êtres les plus bornés jusqu'à Dieu. Rien ne l'arrête dans son essor. Il tente d'expliquer la Trinité par des raisonnements humains, et donne les atteintes les plus violentes à la foi de l'Église, puisqu'il va jusqu'à dire qu'il n'y a pour le péché d'autre châtiment que le péché même. Quant à la création, il l'envisage d'un point de vue tout platonicien. Il reconnaît des idées prototypes éternels des genres et des espèces, et dont les êtres individuels ne sont que l'*ombre ;* en des termes plus clairs, il croit à l'existence de l'*humanité,* dont il place l'idée en Dieu, et il nie presque l'existence de l'homme individu. Entraîné sur cette pente glissante, il aboutit d'une manière évidente vers le panthéisme, et, malgré tous ses efforts pour échapper à cette dernière conséquence de son système, il laisse entrevoir les deux propositions sur lesquelles repose le spinosisme : Dieu est tout, et tout est Dieu.

De si étranges nouveautés devaient frapper les hommes sérieux, et nous voyons le pape Nicolas Ier s'en inquiéter avec raison. Nous savons, à n'en pouvoir douter, qu'une traduction que donna Scot des livres attribués à saint Denis l'Aréopagite, acheva de le rendre suspect à la cour de Rome, et qu'une demande fut adressée au roi à l'effet d'obtenir que l'enseignement lui fût interdit. Depuis ce moment

il disparaît de la scène de l'histoire, et peut-être faut-il admettre, avec certains érudits, qu'il alla se fixer à Oxford, où Alfred le Grand réorganisait les études longtemps interrompues par les courses des Danois. On était moins effrayé en Angleterre que sur le continent, d'une doctrine qui mettait la raison au-dessus de l'autorité.

Des hautes régions de la théologie et de la métaphysique, nous voulons redescendre à l'humble histoire et chercher devant vous ce qu'elle était devenue. Charlemagne l'avait de nouveau rendue possible en lui donnant de grands faits à raconter. On déplore généralement le silence de l'histoire sur certaines époques, sur certains siècles, et l'on dit : Les historiens ont manqué aux faits de ce temps-là. Il serait plus vrai de dire que les faits ont manqué. Faites de grandes choses, et vous susciterez naturellement de grands écrivains pour les célébrer. L'histoire s'était tue sous les rois fainéants ; elle reparaît avec les premiers Carlovingiens ; et quand on n'a pas perdu les livres, on est toujours sûr de savoir ce qu'il importe de connaître.

Éginhard nous a laissé une biographie de Charlemagne ; et pour trouver un biographe digne de lui être comparé, il faut aller jusqu'à Joinville en descendant, jusqu'à Suétone en remontant vers le passé. Ce n'est pas au hasard que nous avons nommé Suétone ; il paraît certain que le secrétaire de Charlemagne se l'est proposé pour modèle, et toute la con-

texture de son œuvre vient à l'appui de cette supposition. Comme lui, il néglige l'ordre chronologique des faits, et les groupe par catégories, traitant d'abord des événements politiques et guerriers, plus loin des mœurs, puis des études, de l'administration intérieure, etc., etc. Cette disposition systématique des matières n'est pas le seul point de contact entre les deux auteurs. Éginhard emprunte à son devancier jusqu'à des expressions, jusqu'à des tours de phrases, et un œil exercé retrouve en partie la vie d'Auguste dans celle du petit-fils de Charles Martel. Quelque peu étendu que soit le travail d'Éginhard, c'est la source unique de ce que nous savons de sérieux sur son héros. La lecture fréquente des anciens l'avait familiarisé avec leur manière d'écrire, et l'on trouve chez lui une gravité soutenue, une concision qui n'exclut pas la netteté, et même une certaine élégance de style. L'admiration du secrétaire pour son auguste maître n'a rien de fabuleux, et ses louanges sont toujours contenues dans les limites de la vraisemblance. On connaît beaucoup moins, au surplus, le livre de ce rare écrivain, qu'une aventure romanesque où les faiseurs de nouvelles lui ont donné un rôle fort singulier. On s'est plu à supposer une intrigue entre le docte secrétaire de l'empereur et la princesse Ita, sa fille, et vous savez sans doute qu'un rendez-vous nocturne ayant été donné à Éginhard, la neige couvrit le pavé de la cour du palais. Laisser sur ce tapis blanc les traces d'un pied d'homme, c'était risquer de com-

promettre la princesse. Celle-ci crut donc parer à tout en portant elle-même celui qu'elle ne voulait pas voir marcher. Les princesses carlovingiennes avaient quelque chose de la force musculaire des héros de cette race. Par malheur, Charlemagne, qui avait la manie de l'astronomie, venait de se lever, et en baissant les yeux il vit autre chose que ce qu'il cherchait. Un bon mariage arrêta les mauvais propos, et rien ne manque à cette fable pour en faire un sujet de comédie : aussi l'a-t-on exploitée à bien des reprises, et jeune comme nous le sommes, nous avons déjà vu paraître plusieurs fois Éginhard sur la scène, sous des noms différents, mais toujours avec la même aventure. Si agréable que semble cette histoire, elle ne repose sur aucun fondement. Nous avons deux livres et plusieurs lettres d'Éginhard : il y parle de ses rapports avec l'empereur, sans se targuer du moindre lien de parenté avec lui. De même il parle souvent de sa femme sans indiquer, par le moindre signe, qu'elle fût de plus noble extraction que lui. La conduite des filles de Charlemagne prête beaucoup aux inventions romanesques ; tout indique qu'elles étaient peu retenues, et l'exemple de leur père n'était pas de nature à donner un grand poids à ses mercuriales. Mais si leur légèreté ne rend pas le fait absolument invraisemblable, le silence absolu de celui qui en aurait été le héros paraît dénégation bien plus que discrétion.

Quelque différent que fût Louis le Débonnaire

du restaurateur de l'empire d'Occident, il a été mêlé à des événements si sérieux, que son règne a donné lieu à de nombreux ouvrages historiques. Deux auteurs ont écrit sa biographie, un anonyme désigné dans les catalogues par l'épithète d'Astronome, et un homme de noble race appelé Thégan. Leurs compositions, au reste, n'ont rien conservé de cette gravité calme qu'on peut louer dans Éginhard. On sent à une certaine chaleur de style qu'ils ont pris parti dans les grandes querelles qu'ils racontent ; leur récit a tout le caractère de la polémique la plus animée, et semble bien plus le factum politique que l'exposé indépendant des faits accomplis. Chez l'Astronome, cette disposition d'esprit est peut-être moins tranchée. Il blâme des fils révoltés contre leur père ; même à distance des événements on pourrait porter des jugements analogues aux siens. Mais dans l'œuvre de Thégan se révèle tout entier l'homme de parti. Quand il s'élève contre les gens de néant qui usurpent de grandes positions et prétendent mener l'empire à leur gré, on ne peut méconnaître l'auteur personnellement engagé dans la querelle dont il fait l'histoire ; son livre est un plaidoyer. Nithard est dans le même cas ; son exposé des luttes intestines qui ont suivi la mort de Louis le Débonnaire, est un manifeste en faveur de Charles le Chauve. Le mot *Je* y figure à chaque ligne, et le lecteur le plus superficiel sent qu'il ne faut accepter qu'avec une certaine réserve des jugements empreints de partialité.

Aux calamités de la guerre civile, au morcellement de l'empire, vinrent bientôt s'ajouter les dévastations des Normands et des Hongrois. Alors les études furent interrompues en beaucoup de lieux où on les avait vues fleurir ; le nombre des écrivains diminua sensiblement, et le peu qui en subsista prit un air de barbarie qui rappelle d'autres temps. Voyez, par exemple, ce que devient l'histoire dans la chronique du moine de Saint-Gall. Il veut louer Charlemagne soixante-dix ans après sa mort, et déjà il entasse les fables. Avec lui nous nous trouvons en pleine légende. Son Charlemagne passe le temps à diriger des chantres, à battre la mesure, à apprendre à lire aux jeunes gens. Le suit-il dans ses expéditions lointaines, il donne des descriptions tout à fait imaginaires des contrées qui servent de théâtre à ses exploits. Nous pourrions vous lire le tableau bizarre du royaume des Huns ou des Avares, donné par le moine de Saint-Gall ; mais peut-être le caractère de la barbarie est-il plus frappant encore dans un épisode que nous allons analyser, en nous tenant le plus près possible du texte.

Didier, menacé dans Pavie par le redoutable empereur, monte sur les remparts avec un certain Oger, serviteur de Carloman. Il voit d'abord arriver les bagages, qui, selon la remarque de l'auteur, auraient été moins considérables dans une armée de Darius ou de Jules César. Le roi demande à son compagnon si Charles est dans cette armée. Oger répond : *Pas encore.* Alors paraît une multitude de soldats levés dans toutes

les parties de l'empire. Il dit positivement à Oger : Certainement Charles est là. Mais une réponse négative vient ajouter à son trouble. Que ferons-nous, s'écrie-t-il, s'il en vient un plus grand nombre avec lui ? Deux fois encore de nouvelles apparitions donnent lieu à la même question et à la même réponse. Didier ne voit d'autre parti à prendre que de se cacher dans les profondeurs de la terre ; alors Oger lui dit : « Quand tu verras les champs se hérisser d'une moisson « de fer, le Pô et le Tésin inonder les murailles de la « ville de noires vagues de fer, alors tu pourras t'atten- « dre à voir Charles paraître. Il n'avait pas encore fini de « parler, quand, à l'ouest et au nord, s'éleva une som- « bre nue, qui changea le jour très-clair en ténèbres. « L'empereur s'approchant un peu davantage, le jour « devint plus noir que la nuit. Alors parut Charlema- « gne lui-même, tout de fer, avec un casque de fer « et des bracelets de fer. Une cuirasse de fer protégeait « sa poitrine de fer ; sa main gauche tenait baissée une « lance de fer. . . . Sur son bouclier, il ne paraissait « que du fer ; son cheval aussi était de fer. Son visage « intrépide jetait l'éclat du fer ; et ceux qui le précé- « daient, et ceux qui l'entouraient de toutes parts, et « ceux qui le suivaient, imitaient, autant qu'il était en « eux, ce terrible appareil. Le fer remplissait les « champs et les places ; les rayons du soleil étaient ré- « fléchis par les pointes de fer. . . O fer, fer ! hélas ! « tel fut le cri confus du peuple. Le fer fit trembler « les remparts de la forteresse. »

Voilà ce qu'était devenue l'histoire soixante-dix ans après Charlemagne. — Déjà, pour le fond et pour la forme, nous pressentons les romans de chevalerie, et, s'il pouvait vous rester des doutes à cet égard, nous vous citerions un moine de Soracte qui, trente ans après, raconte sérieusement le voyage de Charlemagne à Jérusalem.

Si des historiens nous passons aux publicistes, l'action de Charlemagne sur la littérature politique nous frappera d'admiration. En effet, nous voyons Agobard, dans un ouvrage qu'on attribuerait volontiers à une époque voisine de la nôtre, s'élever contre le duel judiciaire et les ordalies, blâmer avec une vigueur et un bon sens dignes des temps les plus éclairés, la diversité des lois, résultant du système du droit personnel; repoussant l'empire de la force, comme s'il n'écrivait pas à la veille de la révolution qui a fait de la force le seul moyen de gouvernement possible. Hincmar, ce prélat influent, dont nous vous avons déjà parlé, écrivait, à la même époque, sur les plus hautes questions du droit public. Comme Bossuet, il donnait une politique tirée de l'Écriture sainte. Dans d'autres ouvrages, il cherchait à fixer l'opinion de ses contemporains sur les rapports du sacerdoce et de l'empire. Enfin, dans un livre dont il ne nous reste qu'un fragment du plus haut intérêt, il analysait les institutions au moyen desquelles Charlemagne avait cherché à intéresser les gouvernés à l'action du gouvernement. Nous ne pouvons

certainement traiter avec légèreté les hommes dont la pensée s'est arrêtée sur de telles questions, et, quelque faible que soit le résultat de leurs efforts, il prouve du moins l'activité prodigieuse des esprits, dans un siècle que tant de gens croient comprendre, en le taxant de barbarie.

Ce qui laisse le plus à désirer dans la littérature née sous l'influence de Charlemagne, c'est la poésie. Il semble, à la considérer attentivement, que l'inspiration lui ait absolument fait défaut. Ce n'est qu'une forme appliquée tour à tour à tous les objets. On écrit indifféremment, en prose ou en vers, sur tel ou tel sujet. Théodulfe fait un poëme sur les Péchés capitaux. Un autre ouvrage du même auteur est une peinture de l'état des tribunaux au IXe siècle, et pourrait servir de modèle à ce que nous appellerions poésie administrative, si nous ne craignions pas de profaner ce grand mot, en l'employant à un tel usage. Les poëtes, ou plutôt les versificateurs de cette époque, sont enclins à une pédanterie presque incroyable ; on les voit intercaler à dessein les mots grecs dans leurs vers, se créer des difficultés pour avoir à les vaincre, et se croire des prodiges parce qu'ils ont réalisé des tours de force en prosodie. Nous nous bornerons à vous citer un exemple de ces merveilles. Si vous réunissez les lettres initiales des vers d'une dédicace d'Ermold le Noir, vous en formerez un vers hexamètre, qui se trouve exactement reproduit par les lettres finales de ces mêmes vers.

De toutes ces prétendues poésies, les seules qui aient quelque intérêt appartiennent au genre historique. Nous signalerons à votre attention une tentative d'épopée sur Charlemagne, qui fait honneur à Angilbert. Dans quelques-uns des morceaux qui appartiennent à cette catégorie d'ouvrages, on peut retrouver les traces d'une poésie toute populaire, et que la langue latine devait avoir empruntée aux idiomes moins savants qui se parlaient alors. De cette infériorité incontestable de la poésie à l'égard des autres branches de la littérature, nous pouvons conclure que la volonté d'un grand homme, quelque puissant que nous le supposions, ne suffit pas pour créer un poëte. On fait des savants, des érudits ; les poëtes reçoivent de Dieu seul les dons qui les séparent du reste de l'humanité.

Nous avons vu naître et se développer une littérature sous l'influence du génie et de la volonté d'un grand prince ; déjà même nous avons signalé les causes de ruine qui l'ont prématurément atteinte. Au xe siècle, il se fit dans les lettres une nuit profonde; tout enseignement disparut, l'ignorance redevint générale, et il n'y a qu'une expression énergique de la vérité dans les épithètes de siècle de fer ou de plomb qui ont servi à stigmatiser cette époque désastreuse. Certainement il n'y a pas solution absolue de continuité entre le xe siècle et le xie ; mais les anneaux de la chaîne littéraire sont faibles et mal attachés. Odon et Gerbert sont les seuls savants que nous puissions citer,

pendant le cours de cent années, comme ayant entretenu le feu sacré. Gerbert aurait été un homme prodigieux, s'il eût vécu dans d'autres circonstances ; mais alors il n'était pas seulement difficile de s'instruire, cela était dangereux. La multitude était convaincue que le monde allait finir avec l'an 1000, et toute recherche étrangère à l'objet de cette terrible préoccupation lui semblait une impiété. Gerbert avait été archevêque de Reims et de Ravenne ; il avait occupé la chaire de saint Pierre avec éclat, sous le nom de Sylvestre II ; et pourtant on le croyait lié par un pacte avec l'esprit de ténèbres, et les contes les plus ridicules sur les circonstances de sa mort trouvèrent créance parmi ses contemporains. L'an 1000 passa enfin. Le monde put croire que Dieu lui accordait un répit, et il s'opéra une seconde renaissance, dont nous devrons étudier le caractère dans une prochaine séance. Cette fois, l'activité des esprits ne sera provoquée par aucun personnage qu'on puisse nommer ; elle semblera toute spontanée, et déjà le niveau des connaissances se sera considérablement élevé, quand surgiront deux hommes supérieurs, Abailard et saint Bernard.

CINQUIÈME LEÇON.

ABAILARD.

Deuxième renaissance. — Les universités et la scolastique. — Les réalistes et les nominaux. — Roscelin et Guillaume de Champeaux. — Éclat de l'enseignement d'Abailard. — Héloïse. — Le Paraclet. — Concile de Soissons. — Saint-Gildas de Ruyz. — Correspondance. — Retour à Paris. — Concile de Sens. — Saint Bernard. — Apologies. — Retraite à Cluny.

En terminant l'histoire du IX[e] et du X[e] siècle, nous avons caractérisé l'an *mille* comme une de ces dates solennelles qui éveillent dans toutes les âmes l'anxiété la plus vive ; puis nous avons signalé le XI[e] siècle comme offrant à l'observateur le spectacle d'une deuxième renaissance. Il est bon de développer et de prouver notre assertion. Chaque époque a ses procédés d'enseignement, ses prédilections scientifiques. Celle de Charlemagne avait produit les écoles épiscopales et monastiques, et avait donné à la théologie la meilleure part de ses efforts ; le XI[e] et le XII[e] siècle, que nous devons juger aujourd'hui, ont vu naître et grandir les universités, et se sont livrés aux subtilités de la scolastique. Nous éprouvons un bien sérieux embarras à vous faire pénétrer dans le dédale d'arguties qu'évoque le seul nom de la scolastique; nous convenons

sans peine qu'aux yeux de ceux même qui repoussent les sarcasmes dont on poursuit les disputes de cet âge reculé, la scolastique n'est pas chose amusante. Mais nous vous croyons, Mesdames, en état de tout comprendre, capables d'attention soutenue pour tout ce qui a de l'importance, et d'ailleurs l'Université de Paris et la scolastique ont un représentant qui mérite bien qu'on prenne garde à lui. La scolastique a été pour Abailard un moyen de séduction, et la belle Héloïse maniait le syllogisme comme le plus délié des docteurs. Personnifions donc la science du XIIe siècle dans Abailard, et, tout en suivant l'histoire de sa vie et de ses ouvrages, nous nous serons familiarisés avec l'enseignement et la littérature d'un temps où Aristote était devenu une divinité.

Né au château du Pallet, près de Nantes, le docteur Pierre, surnommé plus tard Abailard, appartenait à une famille noble. Il était même l'aîné de sa maison ; mais Béranger, son père, l'initia de bonne heure aux joies de la science ; bientôt il montra, comme la plupart des Bretons, une aptitude particulière pour les choses qui demandent de la subtilité d'esprit. Son goût pour les lettres prit enfin le caractère passionné d'une vocation, et, abandonnant patrimoine et droit d'aînesse, il s'adonna à la philosophie.

Nos modernes professeurs de sagesse prennent fort en pitié la philosophie d'alors ; ils l'appellent une science vaine, une science de mots. Nous espérons vous montrer que ce dédain n'est pas tout à fait rai-

sonnable, et que, tout préoccupés des mots que fussent les scolastiques, ils osaient aborder de bien grandes, de bien formidables questions. Au fait, nous ne croyons pas beaucoup aux progrès de la philosophie ; elle a souvent changé d'habit ; elle s'est montrée sous des aspects bien différents depuis Socrate jusqu'à M. Cousin ; et cependant pour ceux qui examinent sans prévention d'école, elle est toujours à peu de chose près la même. Par des procédés nouveaux elle obtient des résultats identiques.

Un philosophe était, au temps où Abailard entra dans la vie, une espèce de chevalier errant, armé de syllogismes et de citations, et cherchant partout aventure. Rencontrait-il un confrère, il disputait avec lui. De toutes parts accouraient les lettrés, les étudiants, les dignitaires de l'Église. Il se faisait comme un tournoi de paroles, et un syllogisme faisait le vainqueur. Alors on se pressait, on se heurtait autour de sa chaire, il se sentait vivre ; la gloire dans le présent, la gloire dans l'avenir, tout lui était promis. Il avait conquis la postérité avec un argument nouveau.

Quel était cependant le sujet de cette ardeur, de ces débats acharnés où quelquefois les coups de poing succédaient aux aiguillons plus nobles de la dialectique? Nous éprouvons quelque embarras à vous le dire ; mais il s'agissait le plus ordinairement de la grande question du réalisme et du nominalisme. Or voici sur quoi reposait le débat. Les réalistes soutenaient l'existence des universaux, comme l'avait

déjà fait Scot Érigène ; ils prétendaient que l'homme en général, le cheval en général, et tous les êtres de raison, qui dans notre pensée résument en eux les qualités d'un genre ou d'une espèce, ont une vie réelle. Les nominaux, au contraire, refusaient toute réalité à ces termes abstraits ; ils ne voulaient voir aucune existence en dehors de l'individu homme, cheval ou tel autre que vous choisirez. Ils ne voyaient non plus que des *mots* dans les qualités qui ne peuvent être séparées des sujets à qui on les attribue. Ainsi la bonté, la blancheur n'étaient rien de réel pour eux, et ils ne reconnaissaient que des individus bons ou blancs. Voilà la question réduite à ses termes les plus simples. Là-dessus on s'échauffait, les proportions du débat croissaient à chaque minute, et l'on y mêla tant de choses, que le nominalisme finit par être condamné comme atteint et convaincu de nier le mystère de la Trinité. La querelle était arrivée à une incroyable vivacité ; pour ne pas rester en arrière de Roscelin, qui avait nié l'humanité, le réaliste Guillaume de Champeaux niait l'individu, et sa propre existence lui semblait une absurdité. Il était l'oracle de l'école, et se glorifiait du titre de colonne des docteurs, quand notre héros, jeune homme de vingt ans, arriva à Paris.

Abailard s'attacha d'abord à ce glorieux maître, puis, dans une occasion où une assertion contestable lui échappa, il se sépara de lui, prit plaisir à triompher de son embarras devant ses condisciples, et alla

dresser une chaire nouvelle à Melun, puis à Corbeil. Les étudiants l'y suivirent en foule; mais bientôt sa santé altérée l'obligea de voyager, et quand il revint à Paris, Guillaume de Champeaux avait abandonné la place, et s'était retiré dans l'abbaye de Saint-Victor. Rien ne gênait désormais Abailard ; il enseigna avec un éclat inouï ; et comme il fallait nécessairement traiter la question des universaux, il essaya de louvoyer entre les exagérations des réalistes et celles des nominaux, et les irrita tous également en se faisant conceptualiste. Tout plia devant lui, grâce à un merveilleux talent d'exposition, à une parole éclatante et facile, à une mémoire prodigieuse et peut-être aussi à une audace que rien ne déconcertait. Le successeur de Guillaume de Champeaux s'avoua vaincu, et se rangea au nombre des disciples du nouveau docteur. Vainement Guillaume eut-il recours à l'intrigue, vainement obligea-t-il son heureux adversaire de retourner à Melun ; raillé par les écoliers, il fut lui-même réduit à chercher un asile dans l'épiscopat, et Abailard resta maître du terrain. Il revint à Paris.

Vous ne pouvez rien imaginer de comparable à l'éclat qui l'environnait. Il provoquait la lutte par son audace, et la désespérait par sa subtilité. A cette époque de sa vie, cependant, il était loin de valoir ce qu'il a valu depuis; il ignorait le droit, ne savait qu'à peine le grec. Son enseignement était bien plus original par la forme que par le fond des idées ; il supposait bien plus de sagacité que d'invention ; mais il mettait la

science à la portée des enfants, et c'était presque un ridicule que de songer à lutter contre lui. On admirait surtout l'art avec lequel il jetait les fleurs de la poésie sur le rude chemin de la logique : il ne pouvait qu'entrevoir le divin Platon, mais il s'inclinait de loin devant cette belle image, et il travaillait de tout son pouvoir à platoniser Aristote.

Abailard était roi par la dialectique ; il voulut aussi pénétrer dans le domaine de la théologie, et résolut d'en faire sa principale étude. Anselme de Laon tenait alors le sceptre des lettres sacrées ; c'était un professeur d'un savoir étendu, d'une orthodoxie irréprochable, d'une élocution facile et élégante, mais que son nouveau disciple nous représente comme manquant de fermeté et de décision, comme ne sachant ni résister ni satisfaire à une question. Dégoûté bientôt d'un enseignement qui lui semblait dénué de valeur, il n'assista que de loin en loin aux leçons d'Anselme. Les partisans les plus exaltés du maître virent dans cette conduite une marque de dédain, s'en offensèrent, et provoquèrent une explication de la part de l'orgueilleux contempteur du maître. Poussé à bout, Abailard osa dire qu'il suffisait d'être lettré pour comprendre les auteurs sacrés. Mis au défi, il accepta l'épreuve, et, à la stupéfaction de ses auditeurs, il commenta à livre ouvert la prophétie d'Ézéchiel, l'un des morceaux les plus obscurs de l'Ancien Testament. Anselme s'irrita d'un succès dont Abailard abusait pour l'humilier, et, secondé par Albéric de Reims et Lotulf, ses disciples

de prédilection, il fit interdire à son rival l'enseignement de la théologie dans la ville de Laon. Mais il y gagna peu; Paris offrit à Abailard un théâtre plus brillant; il y obtint un canonicat, et vit accourir à ses leçons Anglais, Suèves, Romains. Nulle position n'était alors comparable à la sienne, il pouvait avoir le repos dans la grandeur; mais de nouvelles passions le précipitèrent dans un abîme de malheurs.

Il ne nous est pas permis de descendre ici à certains détails que la gravité de cette chaire et des considérations de plus d'un genre rendraient peu convenables; mais pour vous mettre en état d'apprécier le caractère d'Abailard, nous devons chercher dans sa correspondance l'expression des sentiments qui le firent agir. Si certains désordres ont une excuse, ils ne peuvent la trouver que dans les entraînements de la passion: or Abailard s'efforce de nous persuader qu'il n'a obéi qu'à de froids calculs. Saturé des émotions que peut donner l'intelligence, il voulait éprouver l'effet de celles du cœur, et de propos délibéré, pour faire une étude de mœurs, il perdait une jeune fille dont l'éducation lui était confiée, il trahissait l'hospitalité que lui donnait Fulbert, il abusait de l'autorité que lui prêtait son caractère de professeur, et portait le désordre dans une âme jeune et candide. Il ne se piquait pas même de discrétion; des chansons composées par lui, pour Héloïse, couraient de main en main, et tout le monde, même le chanoine Fulbert, fut bientôt informé de l'horrible vérité. Éloigné d'une

maison qu'il avait déshonorée, Abailard finit par enlever sa victime, et la conduisit en Bretagne dans sa famille ; puis, éprouvant le besoin de revenir à Paris, il entra en accommodement avec Fulbert, promit d'épouser Héloïse, tint sa parole, mais refusa obstinément de rendre la réparation publique comme l'affront l'avait été. Une fureur qui tient du délire s'empara alors de Fulbert, et une atroce vengeance réduisit le brillant professeur à fuir les regards d'un monde sur lequel il avait régné. Il chercha un asile dans l'abbaye de Saint-Denis, et ordonna à Héloïse de prendre le voile dans le prieuré d'Argenteuil. Héloïse se soumit. Elle n'avait nulle vocation ; mais Abailard avait parlé, il suffisait ; il lui avait fait prendre le voile, et pour se conformer à ses ordres, elle devait être religieuse dans toute la force du terme. Elle devint en peu de temps l'objet de la vénération de l'Église, tout en s'obstinant à penser qu'elle ne faisait rien pour Dieu et tout pour Abailard.

Pendant qu'elle se reprochait avec amertume d'être l'unique cause des malheurs de son époux, et qu'elle se livrait aux rigueurs de la vie ascétique, sans y trouver la moindre douceur, Abailard, fatigué de la pitié insultante dont il était l'objet, recherchait aussi le silence et l'obscurité du cloître. Vainement les religieux de Saint-Denis l'engageaient à tenir école dans leur couvent ; sombre, morose, abattu, il semblait frappé d'un incurable désespoir. Le temps néanmoins atténue bien des choses ; le calme put renaître dans cette âme

agitée. L'étude lui offrit ses consolations; et s'il ne consentit pas à enseigner dans une chaire et à subir personnellement les regards du public, il écrivit au moins, et ses amis se réjouirent de l'espoir que sa pensée n'était pas ensevelie pour toujours dans les abîmes de la douleur.

Voyez cependant quel irrésistible besoin d'opposition dominait cet esprit nourri de dispute. Le domaine de la science et celui de la foi s'ouvraient devant lui; il pouvait à son gré choisir entre mille sujets et payer aux moines de Saint-Denis l'asile qu'il recevait d'eux, en donnant par ses ouvrages un nouveau lustre à leur glorieuse abbaye. Il choisit précisément, pour en faire l'objet de ses méditations et de ses études, le seul sujet capable de le brouiller avec eux, et adopta une opinion qu'ils combattaient comme outrageuse pour le royal monastère. L'esprit de corps est de tous les temps. Les religieux de Saint-Denis s'étaient persuadé que l'apôtre de la France, et le patron de leur abbaye, était précisément ce membre de l'aréopage dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres, et que saint Paul convertit à la foi évangélique. Abailard s'attacha à prouver qu'il y avait là une erreur, que saint Denis l'Aréopagite n'avait pu venir dans les Gaules, et que notre patrie avait reçu l'Évangile d'un autre saint Denis, évêque de Corinthe. Aujourd'hui la question paraîtrait de médiocre importance; mais alors il semblait que l'honneur du pays, et plus particulièrement celui du couvent, y fût intéressé. La conduite d'Abai-

lard parut inqualifiable, et bientôt il perdit tout repos au milieu d'une communauté qu'il avait outragée dans ses susceptibilités les plus vives. N'allez pas cependant vous faire un tableau chimérique des mauvais traitements qui auraient puni l'ingratitude d'Abailard ; il n'eut qu'un mot à dire pour être autorisé à suivre la règle hors du monastère, et pour aller vivre en ermite dans les solitudes de la Champagne.

Le bruit se répandit bientôt qu'il avait quitté Saint-Denis. D'enthousiastes admirateurs découvrirent le lieu de sa retraite, l'assiégèrent de leurs sollicitations, et le déterminèrent à reprendre pour eux cet enseignement dont l'interruption était mortelle pour la science. Il se fit alors comme une nouvelle Thébaïde autour d'Abailard. Des milliers de jeunes gens, avides d'entendre sa parole, vinrent camper près de son ermitage, vécurent de privations, et supportèrent sans peine les austérités du désert pour s'abreuver de cette éloquence que le malheur avait rendue plus grave, sans lui rien ôter de son charme et de sa force. Abailard crut pouvoir, dans ses leçons, associer la religion et la philosophie, éclairer la foi par la raison, et par là il se précipita dans de nouveaux embarras. Ici nous savons précisément ce que nous devons penser de son enseignement, parce qu'à l'instante prière de ses auditeurs, il a écrit ses leçons, et que nous en possédons la substance dans un livre intitulé *Introduction à la théologie*. Il y établit qu'il faut comprendre ce qu'on croit ; que les mystères les plus profonds peuvent être

éclaircis par des explications, ou rendus moins inintelligibles par des similitudes choisies avec discernement.

Il ne faut pas une bien grande pénétration pour apercevoir ce qu'il y a de dangereux dans ces prémisses. Les esprits ardents en devaient conclure qu'il ne faut admettre, en religion, que ce dont on peut se rendre compte humainement; expliquer les mystères par des similitudes, c'est donner carrière aux témérités les plus dangereuses, c'est risquer à chaque mot des hérésies; et, malgré toutes les sympathies qu'on peut avoir pour Abailard, on doit reconnaître, et l'on reconnaît unanimement, qu'il n'a pas évité cet écueil. Ses intentions pouvaient être orthodoxes; nous trouvons même, dans bien des passages de son livre, des élans de mysticisme qui contrastent avec la rigueur toute mathématique de l'argumentation aristotélienne. Mais à travers de grandes et pures beautés, se voile sans cesse la tendance funeste de cet enseignement. Partout l'autorité des philosophes va de pair avec celle des saints, partout règne un ton de hardiesse provocatrice propre à séduire de jeunes esprits, à alarmer des consciences délicates. Abailard excitait l'envie par le succès de sa parole, et lui donnait des armes par la témérité de ses doctrines. Au moment où il rendait désertes les écoles de ses rivaux, il réduisait les mystères à n'être que des problèmes, et les dogmes à n'être que des solutions. Le prévenait-on des orages qu'il attirait sur lui, il répondait avec hauteur, sa foi en lui-même était revenue, il bravait la tempête.

Cependant Albéric de Reims et Lotulf de Novare épiaient l'occasion de venger leur maître Anselme de Laon. Ils firent citer le novateur devant un concile qu'ils avaient assemblé à Soissons, et là, quelques évêques craintifs, ou circonvenus, condamnèrent Abailard à désavouer son livre et à le brûler, et lui ordonnèrent de se retirer au couvent de Saint-Médard. Abailard obéit en pleurant. Ici nous nous élèverons contre une procédure entachée de passion et d'irrégularité. Les doctrines dénoncées au concile étaient hétérodoxes ou dangereuses; mais on s'était contenté du témoignage d'ennemis avérés de l'accusé; on avait refusé à celui-ci tout moyen légitime de défense; il y avait persécution flagrante, persécution maladroite, puisque les évêques, réunis à Soissons, se donnaient de méchantes apparences, tout en condamnant ce qui était condamnable. Mais la passion raisonne-t-elle? On ne voyait d'ailleurs aucun homme éminent parmi les juges d'Abailard, et, à ses yeux, le résultat du procès était le triomphe de la médiocrité, de la prudence et de l'envie, coalisées contre la liberté et le génie.

Il était profondément abattu. Cependant l'opinion publique se déclara hautement en sa faveur, et le légat du saint-siége l'autorisa à sortir de sa prison de Saint-Médard. Ce fut alors qu'il fonda le Paraclet. Ses disciples vinrent l'y retrouver; mais comme la nouveauté d'une église placée sous l'invocation du Saint-Esprit donnait lieu à des suppositions fâcheuses, il se laissa nommer abbé par les moines de Saint-Gildas de Ruiz,



en Bretagne, et alla s'établir dans ce nouvel asile, qui semblait devoir le garantir de toute persécution.

Singulière fortune que celle de certains hommes! S'il faut s'en rapporter aux lettres d'Abailard, il trouva à Saint-Gildas des mœurs grossières et déréglées; le désordre, le scandale, la violence, même la férocité, tels sont les termes qu'il emploie pour qualifier ses moines. Aussitôt il voulut les réformer; mais ses antécédents n'étaient pas propres à donner une grande autorité à ses injonctions. Ses ordres furent souvent méprisés, et il se vit réduit à un isolement sans repos, à une activité sans puissance. Il dit lui-même que, de toutes les épreuves, celle-là fut la plus dure pour lui.

Alors il revint au souvenir d'Héloïse. D'abord, il n'y eut rien de direct dans ce retour vers une âme qu'il avait si rudement froissée. Il écrivit, pour se distraire, des odes bibliques, et le scalpel de la critique y a découvert quelques allusions. On a surtout insisté sur un morceau qui a pour sujet des consolations à la fille de Jephté, et où règne déjà cette douleur rêveuse que nous trouvons dans la poésie d'un autre âge. Puis il apprit que les religieuses d'Argenteuil allaient être chassées de leur monastère, où leur droit de résidence était contestable. Il leur donna son établissement du Paraclet, et alla lui-même les y installer; il prêcha, leur donna une règle, mais s'abstint de tout commerce particulier avec Héloïse; il n'écrivit longtemps que pour la communauté, et les marques d'un intérêt spécial pour l'abbesse sont rares et voilées. Enfin, les violences des

moines de Saint-Gildas obligèrent Abailard à les fuir : abîmé de douleur, il ouvrit son cœur, non à Héloïse, mais à un ami qui communiqua sa lettre à l'abbesse du Paraclet. C'est par cette confidence de toutes les peines de sa vie que s'ouvre le recueil de lettres qui est dans les mains de tout le monde, et où tous les siècles postérieurs au XIIe ont cherché des émotions vives, sans en tarir la source. Il est donc indispensable d'insister sur ce monument de l'histoire du cœur humain.

Nul roman ne contient de plus vives, de plus éloquentes expressions d'un sentiment qui domine en maître presque partout où il intervient. Cependant, il faut bien le dire, à juger cette correspondance au point de vue du roman, le rôle d'Héloïse y est bien supérieur à celui d'Abailard. En racontant à son ami l'origine de ses peines, il explique de la manière la plus cynique, la plus révoltante, les circonstances de sa liaison avec Héloïse ; et pour qu'il se relève aux yeux du lecteur, il faut qu'une lettre d'Héloïse l'ait ému et lui ait communiqué quelque chose de cette chaleur d'âme, de cette noblesse de sentiment dont il sembla d'abord si dénué : la première lettre de cette femme est inimitable, et celui qui l'a lue une fois ne saurait l'oublier. Écrivant à l'homme qui avait été son époux, elle s'abstient de tout reproche sur les expressions blessantes pour elle contenues dans l'histoire de ses malheurs. Elle ne se plaint que d'une chose, c'est qu'un autre lui ait paru plus digne qu'elle de recevoir des confidences auxquelles elle avait droit, elle qu'il faisait vi-

vre, elle qui l'a tant aimé. Ici, elle ouvre son cœur gonflé par tant d'années de douleur silencieuse. De lui seul elle attend quelque consolation; de Dieu elle n'a rien à espérer, elle n'a rien fait pour lui plaire; même en prononçant ses vœux, elle n'a songé qu'à son époux, elle n'a obéi qu'à lui. Puis il semble qu'elle ait honte de se plaindre. C'est elle qui a causé la perte d'Abailard; sans elle il serait encore grand et glorieux. Mais, depuis la naissance du monde, la femme a été funeste à l'homme; Ève a perdu Adam, et l'histoire d'Ève est celle de toutes ses filles. La malédiction de Dieu est sur la femme, le mal seul est en elles.

Abailard répond à sa chère sœur en Jésus-Christ, et bien qu'il se réduise au rôle austère d'un guide mystique, on sent que la lettre d'Héloïse l'a profondément touché. Il se fait violence et ne parvient pas toujours à le cacher. Du reste, on trouve de belles et nobles pensées dans l'espèce de sermon qu'il lui adresse. Elle doit s'arracher au désespoir, réfléchir qu'elle calomnie son sexe; que s'il est vrai que le péché soit entré dans le monde par la femme, le divin Rédempteur a voulu que le salut nous vînt par la même voie, que la femme est donc réhabilitée. Il cherche ensuite à la relever à ses propres yeux, et lui ordonne de tendre à Dieu de toutes ses forces, ne fût-ce que pour n'être pas séparée de lui dans une vie meilleure que celle d'ici-bas. Héloïse obéit encore, elle comprima une dernière fois son cœur, et ses lettres reprirent le caractère grave qui convenait à sa position d'abbesse. Que se passa-t-il

au fond de cette âme? Voilà une question à laquelle chacun répond à sa manière. Pour nous, vingt ans d'une vie austère, édifiante et silencieuse, nous paraissent un triomphe si incroyable de la volonté, que nous y voyons un peu d'aide de la part de Dieu. Du reste, le monde et la critique n'ont pas le droit de fouiller ainsi dans un noble cœur et d'y chercher un aliment pour le plus égoïste des appétits, celui de la curiosité.

Vingt fois on a traduit les lettres d'Héloïse et d'Abailard, vingt fois on en a altéré la forme pour les accommoder au goût du moment. En réalité, cette correspondance participe du pédantisme scolastique. Les deux époux argumentent, soutiennent ou réfutent des thèses, multiplient les citations, invoquent l'autorité des auteurs sacrés ou profanes. C'était alors l'usage, et le besoin de l'érudition pénétrait jusqu'au style épistolaire. Les sentiments les plus intimes empruntaient, pour se produire au dehors, la langue des écoles. Il n'y avait là nulle recherche, nulle prétention, on faisait naturellement de la science dans l'expression du sentiment; la science était l'air qu'on respirait. Vous ne retrouveriez rien de tel dans la version donnée par M. de Bussy-Rabutin.

Cependant les opinions d'Abailard avaient pénétré partout, grâce au grand nombre de ses disciples et à la carrière brillante qu'avaient fournie plusieurs d'entre eux; lui-même avait revu et publié de nouveau ses ouvrages. Enfin, en 1136, il avait rouvert son école, et la jeunesse se pressait autour de sa chaire comme aux

plus beaux jours de sa puissance. Il reprenait confiance et soutenait publiquement les doctrines condamnées à Soissons; et la hardiesse de ses paroles éveillait l'attention de ses adversaires et des hommes sages. Il lui arrivait d'ailleurs ce qui arrive à tous les maîtres: il se voyait dépassé et compromis par ses disciples.

Le bruit que faisaient ces admirateurs exagérés et imprudents, détermina Guillaume de Saint-Thierry à lire les ouvrages d'Abailard. Nous pouvons croire aujourd'hui que les intentions d'Abailard étaient bonnes. Mais les erreurs ne manquaient pas dans ses livres, et l'impétuosité de ses disciples les grossissait. Guillaume de Saint-Thierry fut sincèrement effrayé des énormités de sa doctrine sur la Trinité, de la tendance générale de son enseignement; et, dans une lettre chaleureuse, il pria, de la meilleure foi du monde, saint Bernard de prendre en main la cause de Dieu et de l'Église. C'était alors une puissance que l'abbé de Clairvaux. Il venait de mettre fin au schisme qui partageait la chrétienté et avait installé Innocent II dans la chaire de saint Pierre. L'ordre de Saint-Benoît le révérait comme le plus infaillible des docteurs; les austérités de sa vie lui conciliaient la vénération des peuples, et nul homme ne jouissait d'une autorité aussi généralement acceptée. L'abbé de Clairvaux fut plus réservé que le religieux de Saint-Thierry. Il voulut voir Abailard en particulier, l'engagea à modifier son enseignement, à retenir la fougue de ses amis; et deux conférences qu'il eut avec le savant professeur paraissent avoir été exemptes de

toute aigreur. Mais Abailard ne promit rien et ne fit rien pour calmer les craintes qu'il avait fait naître. Alors saint Bernard prêcha en général contre les conséquences de l'esprit d'examen. Au même moment, Gilbert de la Porrée, Arnold de Brescia et quelques autres amis dangereux se groupaient autour d'Abailard et l'excitaient à la résistance. Égaré par leurs conseils, il en vint à traiter ses adversaires avec un insolent mépris. Les mots de cœurs méchants et d'esprits faibles furent prononcés par lui, et il jeta à saint Bernard un audacieux défi. Il crut qu'il vaincrait facilement, dans un tournoi théologique, l'homme qui semblait partager le monde avec lui, et demanda à se justifier de tout reproche dans un concile qui devait prochainement s'assembler à Sens.

Saint Bernard ne céda qu'à regret au vœu de ses amis; il vint à Sens triste, ému et sans avoir préparé aucun discours. Abailard, au contraire, y parut entouré de nombreux disciples; il affectait des airs provocateurs et se promettait une facile victoire. Mais la contenance du peuple diminua bientôt son assurance. Il fut d'ailleurs déconcerté par l'attitude de son adversaire et de ses juges; et à peine lecture avait-elle été donnée des propositions mal sonnantes qu'on avait extraites de ses livres, qu'il nia la compétence du tribunal et interjeta appel à Rome. Toute son audace l'avait abandonné, il reculait timidement devant une épreuve qu'il avait sollicitée lui-même.

Était-il possible cependant de laisser là une affaire si

grave ? Ni saint Bernard, ni les Pères du concile ne le pensèrent. Ils examinèrent donc les propositions soumises à leur jugement, et les condamnèrent sans prendre aucune mesure contre la personne de leur auteur. Saint Bernard fut chargé d'expliquer toutes choses au pape. Le compte rendu rédigé par l'abbé de Clairvaux nous est resté comme un réquisitoire éloquent où les termes du débat sont posés avec une rare netteté. Une lecture attentive des œuvres d'Abailard nous a convaincu de l'authenticité des propositions qui lui étaient imputées, et le droit du concile ne nous semble pas contestable. C'était le tribunal choisi par l'accusé, et il ne pouvait en tout cas interjeter appel qu'après condamnation. Admettre son appel, c'était rendre pour l'avenir toute justice impossible.

Abailard opposa d'abord à la décision qui frappait ses ouvrages, diverses apologies. Deux de ces factums nous sont restés. L'un est adressé à Héloïse, et tend visiblement à la rassurer sur la foi de celui qu'elle a aimé. On y trouve une adhésion claire et précise à tous les articles du symbole catholique. L'autre est une dédaigneuse réfutation des reproches que lui adressaient ses adversaires. Enfin, un de ses élèves, nommé Pierre Bérenger, publia une violente diatribe contre saint Bernard. Nous l'avons lue avec attention, et sauf le cachet particulier du siècle, nous y avons trouvé de frappants rapports avec les Lettres provinciales de Pascal. C'est le même esprit caustique et mordant, et la disposition de l'attaque est presque identique. Rien

n'est piquant comme le tableau que donne Bérenger du concile de Sens. Il en fait une assemblée d'ivrognes, puis il le compare tout uniment à l'assemblée des pontifes condamnant Jésus-Christ.

L'effet de ces satires était grand parmi les écoliers ; mais, dans les hautes régions du pouvoir ecclésiastique, elles restaient inefficaces, et le peuple en était à bon droit scandalisé. Au fait, la cour de Rome confirma le jugement rendu à Sens. Mais Abailard ne connaissait pas encore cette importante mesure, quand il se mit en route pour aller lui-même dans la capitale du monde chrétien. Triste et préoccupé, il demandait l'hospitalité dans les monastères, et arriva un jour à Cluny. C'était une des abbayes les plus considérables du royaume, et la direction en était alors confiée à Pierre le Vénérable. Nous avons encore de nombreuses lettres de ce pieux abbé. Toutes témoignent en faveur de sa modération et de la douceur de son cœur. Il prit en pitié cette grande intelligence, si souvent fourvoyée, et entreprit de guérir son hôte du malheureux penchant qui le poussait à chercher le bruit, et qui l'avait rendu si malheureux ; et, à force de charité et de prudence, il l'amena à une démarche de conciliation. En effet, il le conduisit à Clairvaux, après lui avoir fait signer une rétractation digne et honorable pour lui-même, dont se contenta saint Bernard, et lui offrit un asile dans sa propre maison.

Depuis ce moment nous sommes réduits aux conjectures sur les dernières années du fougueux docteur.

Pierre le Vénérable ne parle que de sa régularité exemplaire; ceux de ses admirateurs qui écrivent son histoire, cherchent, dans ses manuscrits, des indices de persévérance de sa part dans les doctrines condamnées. Nous ne trouverions là matière à éloge que dans le cas où ces doctrines auraient acquis, depuis, l'évidence de celles de Galilée, et nous ne pouvons faire un tel honneur au conceptualisme.

Abailard mourut en 1142, à l'âge de 63 ans. Héloïse lui survécut 21 ans, et ne rompit le silence auquel elle s'était condamnée, que pour attirer l'intérêt de l'abbé de Cluny sur son fils resté sans appui dans le monde. Nous croyons que ce jeune homme, nommé Astralabe, obtint un canonicat. Au moins est-il possible de le conclure de quelques mots de Pierre le Vénérable.

Ici s'arrêteront nos études sur la littérature savante du moyen âge. L'époque illustrée par Abailard et par saint Bernard a vu paraître les premiers ouvrages en langue vulgaire, et bientôt le latin a perdu l'empire exclusif qu'il avait exercé jusque-là sur les lettres. Avant d'aborder les grandes épopées chevaleresques, nous devrons cependant remonter à la source de ces œuvres gigantesques, et chercher, dans les chants des bardes bretons et dans les sagas des scaldes scandinaves, les éléments de cette littérature romantique. Il n'est pas sans intérêt de voir la sauvage énergie des aventuriers du Nord se modifier au point de produire l'esprit chevaleresque des paladins, des douze pairs de

Charlemagne, des chevaliers de la Table ronde. Peut-être trouverez-vous curieux de rechercher dans la mythologie du Nord les principes du merveilleux qu'on rencontre dans les monuments primitifs de notre littérature. Les poésies des bardes nous occuperont d'abord; nous rechercherons avec soin ce que le temps a respecté de ces chants si différents de ceux de la Grèce et de l'Italie. Puis les Eddas nous fourniront une leçon dont l'importance ne saurait être niée que par ceux qui n'ont lu ni Shakspeare, ni Walter Scot, ni Charles Nodier.

SIXIÈME LEÇON.

POÉSIES DES BARDES.

Traditions nationales maintenues chez les Gaulois, sous la domination romaine. — Littérature bretonne, — écossaise, — galloise, — irlandaise. — Ossian. — Macpherson. — Enquête sur l'authenticité de ses poésies. — Vertus chevaleresques. — Ombres. — Femmes. — Malvina, nouvelle Antigone. — Descriptions. — Bardes gallois. — Triades. — Chroniques. — Code du roi Hoël. — Owen Glendour. — Bardes irlandais, sous Élisabeth. — Lais bretons. — Forêt de Bréchéliant. — Fontaine de Barenton. — Fées.

Quand la conquête romaine a changé l'état politique d'une contrée, on se persuade trop facilement qu'elle y a tout transformé ; on fait main basse sur les langues nationales comme sur les lois, sur les mœurs comme sur les institutions, et l'on travestit en véritables Romains, des hommes qui ont conservé de précieuses traditions de leur liberté passée. Tous les écrivains latins de la période impériale s'acordent à représenter les Gaulois lettrés, les Gaulois rhéteurs, comme gardant le cachet indélébile de leur origine ; il suffit de lire Lucain pour se convaincre que le caractère espagnol conservait son originalité. Au-dessous des lettrés et des grands seigneurs, le peuple des villes estropiait à plaisir la langue de Cicéron ; dans les campagnes,

on la comprenait à peine, et, dans certaines provinces reculées, comme la Bretagne, se maintenait intact le langage des ancêtres. — Aujourd'hui même, nos vieux Bretons sont encore fidèles à leur idiome national. Nous ne devons donc pas nous étonner que la conquête romaine ait médiocrement altéré leur physionomie, ou même n'ait laissé aucune trace chez eux.

Mais tout peuple, arrivé à un certain degré de civilisation, a une poésie, des arts qui, si grossiers qu'on les suppose, doivent révéler ses goûts, ses aptitudes, son caractère. Cherchons donc ce que nous apprendront les arts et la poésie des anciens Gaulois. Peut-être y trouverons-nous la cause de quelques-unes des qualités qui distinguent notre littérature de celle des anciens. Pour rendre ces recherches fructueuses, nous ne devrons pas du reste nous borner à fouiller dans les annales de notre presqu'île armoricaine ; l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande nous fourniront leurs antiques richesses. Vainement a-t-on voulu établir des distinctions radicales entre les populations répandues dans ces diverses contrées ; vainement s'est-on appuyé sur les textes de Jules César, pour attribuer aux Celtes et aux Kimris des idiomes absolument différents. César était trop occupé de la guerre, pour se livrer à de longues études de philologie, et il a pu, sans pécher beaucoup en cela, prendre pour des langues étrangères l'une à l'autre, deux dialectes se rattachant à la même origine. Le fait est que les noms de lieux et de personnes, et le petit nombre de mots gaulois conservés

par les auteurs latins, sont également faciles à expliquer au moyen du bas breton, du vieil irlandais, du gaëlic-écossais, qui sont encore parlés de nos jours, et qu'il n'y a nulle témérité à regarder les peuples Galls et Kimris, comme appartenant à la même famille humaine.

Ceci posé, interrogeons les souvenirs de l'antiquité chez les diverses nations que nous venons de nommer. Chez toutes, nous trouvons des monuments druidiques, qui manifestent la première enfance de l'art. Ce sont des dolmens, qui paraissent avoir servi aux sacrifices humains; de vastes enceintes, formées de grosses pierres dressées, et qui semblent avoir été destinées à des combats singuliers, ou à des courses de chevaux. Comme on n'y trouve aucune inscription, nous ne nous y arrêterons pas.

Les anciens Bretons, ceux de l'Armorique, aussi bien que les insulaires, subissaient l'influence d'une caste sacerdotale. Les druides, selon les écrivains latins, étaient les dépositaires d'une philosophie, d'une science qui n'était pas absolument à dédaigner, mais qu'ils se transmettaient par la seule voie de la parole, sans recourir à aucun système graphique pour la fixer. Nous sommes donc réduits à des conjectures, et à certaines indications détachées que présentent les auteurs latins, et nous ne pouvons prétendre au droit de raisonner sur la science des druides. Enfin, nous savons qu'au-dessous des druides, une certaine considération était attachée aux bardes, qui avaient pour mission de célébrer les exploits

des héros. Nous n'avons malheureusement conservé aucun chant des bardes armoricains; mais l'Écosse, le pays de Galles, l'Irlande ont été plus heureux, et les considérations qui précèdent nous permettront de regarder les poésies qui nous viennent de cette triple source, comme parfaitement analogues à celles dont nous regrettons la perte.

Vers le milieu du siècle dernier, l'Europe savante ignorait encore que l'Écosse eût conservé quelques débris de son ancienne culture intellectuelle; mais, en 1762, un poëte anglais, fort maltraité par la critique, comme auteur de deux poëmes intitulés *la Mort* et *le Montagnard*, publia une traduction de poésies gaëliques, qu'il attribuait au barde Ossian. D'abord son œuvre fut accueillie comme la plus précieuse des restaurations littéraires. Le docteur Blair loua, dans une dissertation spéciale, le mérite du traducteur, et celui du poëte ancien dont il était l'interprète. Des traductions se firent dans toutes les langues de l'Europe, et l'enthousiasme ne connut point de bornes. Herder, qui écrivait alors son beau livre sur la poésie des Hébreux, compare alternativement les prophètes avec Homère et avec Ossian; à ses yeux, la valeur poétique est la même, ou peu s'en faut.

Bientôt cependant le célèbre Johnson éleva des doutes sur l'authenticité des chants ossianiques, et prétendit que la langue erse ou gaëlique ne pouvait avoir exprimé tout ce qu'on faisait dire au fils de Fingal; et que nul morceau écrit dans cette langue ne devait avoir

plus d'un siècle de date. En conséquence, il traitait Macpherson comme un impudent faussaire, et le mettait au défi de montrer l'original des poésies d'Ossian. Nous ne croyons pas devoir vous donner ici l'histoire d'un débat qui n'est pas absolument terminé, puisque deux critiques, d'une incontestable valeur, M. Villemain et M. Ampère, soutiennent encore aujourd'hui des thèses opposées sur cette question d'histoire littéraire. Mais s'il faut nous ranger sous une bannière, s'il faut prendre parti pour ou contre l'authenticité des chants attribués au barde écossais, nous avouerons que nous prenons au sérieux la plus grande partie de ces poésies. Elles offrent des qualités qui n'étaient pas à la portée de Macpherson, ou qu'on ne juge pas telles, quand on les compare à ses propres ouvrages. Il y règne d'ailleurs un ton de candeur, de simplicité, qui contraste avec les habitudes du XVIII[e] siècle. Enfin, une enquête, commencée en 1806, a eu pour résultat d'établir qu'avant l'expédition du Prétendant en 1745, les montagnards d'Écosse connaissaient presque tous les poëmes d'Ossian et ceux de quelques autres bardes; que même, après la révolution de 1745, quelques personnes avaient pu recueillir, de la bouche des montagnards, ces mêmes chants, et que leurs manuscrits se rapportent parfaitement à la traduction donnée par Macpherson. Un rapport de plus de 500 pages, adressé à l'Highland Society, renferme toutes les pièces à l'appui de ces assertions, et nous détermine à croire que le fond des poé-

sies ossianiques est vraiment authentique, et que Macpherson s'est borné à les arranger en éditeur intelligent, sans en altérer le caractère. Nous pouvons maintenant chercher quelle est la valeur réelle de ces reliques du passé, et nous devons, dans cette partie de notre travail, nous tenir également en garde contre les exagérations des enthousiastes et contre celles des détracteurs du bardisme.

Qu'est-ce d'abord qu'Ossian? C'est le dernier représentant d'une race de héros qui s'est éteinte, d'une civilisation qui s'en va ou se transforme. Devenu aveugle, isolé sur la terre, il n'a plus ni dieux, ni famille ; il n'a presque plus de patrie, car tout ce qui l'entoure lui est étranger. Le druidisme est tombé ; le christianisme n'a pas encore pris sa place, et il règne dans les poésies d'Ossian un vague inexprimable. Dieu n'est pas nommé une seule fois dans le gros volume qui contient ses chants ; car on ne peut compter comme indice d'une théogonie chez les Gaëlics, une apparition de l'Esprit de Loda, divinité scandinave, que défie Fingal. Nul souci non plus de l'origine du monde, de la création. Seulement Ossian paraît convaincu que cet univers si grand, si brillant, retombera un jour dans le néant, et que le soleil perdra son éclat.

Quant aux hommes célébrés par le vieux barde, ils semblent n'avoir été occupés que de la guerre et de la chasse. Leur lance et leurs dogues, leur bouclier et leur épée, voilà les objets de leurs plus vives sollicitu-

des. Du reste, ils sont capables d'une générosité qui fait involontairement songer à la chevalerie. Fingal est le constant appui du faible, de l'orphelin, de l'opprimé. Il épargne l'ennemi vaincu, exerce l'hospitalité, et fait rendre les derniers honneurs à ceux qui ont péri en combattant contre lui, ce qui consiste à faire célébrer leurs hauts faits par un *barde*.

Le chant funèbre a, dans les idées des Gaëls, une importance que vous ne devineriez pas. Privés de ce dernier hommage, ils ne peuvent s'élever dans les hautes régions de l'air, et souffrent dans les brouillards fétides d'un lac. Ce qui souffre en eux, j'ose à peine l'appeler leur âme, car il règne, dans les récits des bardes, une singulière obscurité sur la question de l'âme humaine; mais au moins est-ce leur ombre. Quand le chant funèbre a été accordé à un héros, son ombre s'élève, et ses amis, ses parents peuvent l'apercevoir dans les nuages. Une teinte mystérieuse est répandue sur les chants ossianiques par ces apparitions qui reviennent à chaque page. Un nuage prend la forme du héros qu'on pleure. On distingue sa longue robe flottante; sa figure est triste; il brandit encore une lance, ou une épée formée de vapeurs légères; dans chaque souffle du vent, on croit entendre sa plaintive parole. Mais bientôt cette image s'évanouit. Les ombres apparaissent généralement dans les circonstances décisives. Elles viennent annoncer à une mère, à une épouse, la mort de celui qu'elles attendent. Elles préviennent les héros qui leur sont chers des dangers qui les menacent.

Quelquefois aussi, elles semblent se livrer aux exercices qui leur plaisaient sur cette terre. Les chasses aériennes sont fréquentes dans Ossian, et l'on y voit de nébuleux chevreuils poursuivis par des chasseurs et des chiens formés de nuages colorés. Un orage éclate-t-il, les ombres crient; la foudre les atteint, et leur fait souffrir d'horribles douleurs. Quand on a lu Ossian avec quelque suite, on a l'esprit rempli de ces fantastiques visions, et involontairement on prête aux nuages des formes humaines.

Il n'y a pas de poésie complète sans portraits de femmes. Vous savez toutes combien la Bible et les épopées homériques sont riches en créations de ce genre, et quel charme est répandu sur ces gracieuses figures qui reposent l'esprit des tableaux de guerre ou de violence, prodigués partout ailleurs. Ossian peut nous offrir aussi quelques perles de ce genre à ajouter à l'écrin de la poésie. Mais on trouve peu de variété dans ses types féminins. Disons, à la gloire des femmes calédoniennes, et peut-être aussi à la gloire du poëte, qu'il n'a pas montré, dans un seul poëme, une femme infidèle à ses devoirs envers son époux. Peu de traits suffisent pour résumer le rôle qui leur est attribué dans les chants ossianiques. Les unes, frappées jusqu'au fond du cœur à la seule vue d'un héros, ont fui la maison paternelle sous l'habit d'un jeune guerrier, et l'ont suivi au milieu des combats. Blessées à mort quelquefois par celui qu'elles aiment, elles sont reconnues, et le héros leur dresse une tombe, et fait

composer pour elles un chant d'honneur. Plus souvent une femme, restée chez elle avec un jeune enfant, attend avec anxiété le retour de son mari, qu'une bouillante ardeur a entraîné dans les périls de la guerre ou de la chasse. Elle entend du bruit, se lève et croit apercevoir celui qu'elle aime ; elle se livre à la joie ; mais bientôt elle entend quelques mots plaintifs, et voit s'évaporer cette trompeuse image : le héros est mort, son ombre seule est venue. Une pâleur subite se répand sur les traits de la jeune veuve, et elle expire.

Deux ou trois caractères de femmes échappent cependant à cette condition quelque peu monotone. Nous vous citerons Évirchoma, épouse du valeureux Gaul, qui, ne le voyant pas revenir d'une expédition en Norvége, s'embarque seule sur un frêle esquif pour aller le rejoindre, le trouve sur une plage déserte, blessé, mourant presque de faim, le ramène pour quelques instants à la vie, en lui offrant le sein dont elle allaite le petit Ogall, son fils, mais épuise ses forces en luttant contre la tempête pour le ramener chez lui. Nous devons aussi une mention spéciale à cette Malvina, veuve d'Oscar, qui est placée auprès d'Ossian aveugle, comme Antigone auprès d'OEdipe. Malvina est silencieuse, partagée entre les soins qu'elle donne au vieux barde et les pleurs dont elle arrose la tombe de son époux ; et, malgré son silence, Malvina tient une place considérable dans les poésies d'Ossian. Quand elle aussi va rejoindre Oscar dans le séjour des ombres,

il se fait un vide affreux dans Selma, l'habitation déserte du poëte, et l'on sent qu'il n'a plus qu'à mourir lui-même. Mais il faut emprunter ses propres paroles, pour peindre ce délaissement absolu, cette solitude profonde, ce triste regret du passé. Au début d'un poëme intitulé Cathluina, nous trouvons ces mélancoliques plaintes : « Les braves étaient en grand nombre « sur les collines de Morven, dans les jours de notre « bonheur ; mais il souffla un vent destructeur, et « notre forêt se vit dépouillée de ses feuilles ; il ren- « versa nos pins majestueux sur leurs montagnes ver- « doyantes. Messager de l'air, il fit entendre son « sifflement dans nos palais, et la mort marqua sa voie « ténébreuse. La saison de notre joie est un rayon qui « a disparu. La voix du plaisir est un chant qui s'est « tu dans nos salles, et la force de nos héros est un « fleuve tari. Le hibou réside dans nos murailles dé- « sertes, et le cerf pâture sur le tombeau des braves. « L'étranger vient de loin pour implorer le secours du « chef. Il contemple les salles, et s'étonne de les voir en « proie à la désolation. Le berger, qui siffle d'un air in- « souciant, le rencontre sur la bruyère obscure, et lui « dit que les héros ne sont plus. Où sont allés, dit- « il, les amis du faible ? Où est allé Fingal, le bou- « clier des opprimés ? Ils sont allés, ô étranger, vers « leurs aïeux. Le vent destructeur a renversé les puis- « sants, comme il renverse les pins de Dora, et les « enfants des faibles s'élèvent à leur place. Tu vois, « sur chacune de ces collines, les tombes de ceux

« qui secouraient les infortunés. Tu vois les pierres « qui les recouvrent, à demi cachées par la verdure « flétrie. Les héros sont couchés dans la poussière et le « silence, tels qu'un brouillard est étendu sur Morven. »

Nous avons plusieurs fois parlé de la monotonie des poésies d'Ossian. Il ne faut pas voir, dans cette insistance, une critique malveillante. Homère, avec le beau soleil et la riche végétation de l'Orient, avec les arts et l'industrie des Grecs, avec la vivacité de leur caractère et la diversité de leurs croyances et de leurs rangs, avait à sa disposition des ressources que l'apparition des ombres ne saurait remplacer. Le soleil manque à Ossian, ou, du moins, il ne le voit qu'à travers les brouillards, et la partie descriptive de ses poëmes n'est pauvre, que parce que la nature qu'il a sous les yeux est pauvre. De vastes bruyères, des collines, des rochers sur lesquels le pin montre sa triste verdure, quelques torrents, de la neige, et la plainte triste et constante de la vague sur de sombres plages, voilà tout ce que pouvait connaître le barde écossais; il y aurait donc injustice à lui demander de riches descriptions.

Après l'Écosse, le pays de Galles est le pays le plus riche en monuments de la littérature des anciens Gaulois. Cette extrémité occidentale de l'Angleterre a été le dernier asile de l'indépendance bretonne, à l'époque où les Anglo-Saxons fondaient leur heptarchie; elle a même produit un héros que l'on est trop disposé à regarder comme un personnage imaginaire. Arthur, si

souvent chanté depuis par les romanciers, a été célébré par les bardes Taliesin et Merlin, dont les poésies sont parvenues jusqu'à nous et ne contiennent rien que de vraisemblable. M. Sharon Turner en a prouvé l'authenticité. Bientôt, cependant, les traditions relatives à ce personnage historique se sont surchargées d'éléments étrangers et d'inventions merveilleuses, et il ne sera peut-être pas sans intérêt pour vous de suivre ces altérations graduelles jusqu'au moment où le nom d'Arthur a caractérisé un des cycles de l'épopée chevaleresque.

Les diverses modifications apportées aux faits réels accomplis par Arthur et ses compagnons d'armes, se retrouvent dans les triades et dans les chroniques bretonnes. On donne le premier nom à un recueil d'aphorismes historiques et poétiques, où les personnages, les événements politiques sont groupés trois à trois, sans aucun égard pour la chronologie, et en raison de la seule ressemblance qu'ils peuvent présenter. Une triade, par exemple, est relative à trois peuples qui, après avoir envahi la Grande-Bretagne, ont fini par s'y fixer; une autre, à trois peuples dont les efforts n'ont pas eu le même succès; une autre rappelle les trois premiers législateurs de l'île. Les recueils de triades qui nous sont parvenus ne paraissent pas remonter au delà du XIVe siècle; mais ils contiennent des éléments qui portent le cachet d'une haute antiquité, et que la tradition orale a peut-être seule conservés jusque-là. On n'en connaît d'ailleurs aucune version latine.

Quant aux chroniques bretonnes, elles ne peuvent inspirer aucune confiance comme documents historiques; mais on y trouve le point de départ de presque toutes les fictions chevaleresques de la Table ronde. Le premier auteur de ces chroniques a mêlé, de la plus étrange façon, les souvenirs de l'antiquité classique et ceux qui tiennent plus particulièrement au sol breton; et, comme le rédacteur des grandes chroniques de Saint-Denis, il a rattaché l'histoire de son pays à celle de la guerre de Troie. Le fondateur de la monarchie cambrienne, au dire de cet auteur, serait un petit-fils d'Énée, nommé Brutus, et de ce prince descendraient tous les rois de la Grande-Bretagne. Il ne nous est parvenu aucune version galloise de ces chroniques, antérieure à une traduction latine qui en fut donnée par Geoffroy de Montmouth, sous le titre du Brut d'Angleterre. Quelques critiques assurent, aujourd'hui, que Geoffroy ne fut pas seulement le traducteur, mais bien l'auteur du Brut d'Angleterre; et si leur opinion était fondée sur des bases sérieuses, il faudrait retrancher cet ouvrage du nombre de ceux qui appartiennent au bardisme. Il n'était pas rare sans doute, au moyen âge, de donner pour des traductions des ouvrages absolument nouveaux. A cette époque de notre histoire, on avait surtout besoin de croire; la curiosité était le sentiment général. Elle se satisfaisait à bon marché. Mais il lui fallait toujours pouvoir s'appuyer sur quelque chose, et l'on ne faisait lire les romans qu'en les donnant pour des histoires, traduites

du latin sur des manuscrits conservés dans de vieilles abbayes. C'est de cette donnée qu'est visiblement parti M. Fauriel, dans une dissertation où il rejette absolument la nationalité bretonne du livre donné par Geoffroy de Montmouth. Il nous semble pourtant que de fortes raisons appuient la thèse contraire. Ainsi Guillaume de Newbridge, qui était l'ennemi de Geoffroy, convient, de la manière la plus explicite, que les fables bretonnes ont servi à la composition de son œuvre, et l'existence de ces fables à l'état de traditions populai res, chez les Gallois, est de plus attestée par Guillaume de Malmesbury et par Girard le Gallois, qui en parlent comme les ayant entendu réciter, et qui rapprochent, comme l'auteur du Brut, les noms d'Énée et d'Arthur. Dans le cours du siècle qui suivit la publication du Brut, il en fut donné une version galloise; une traduction française que nous devons à Robert Wace, trouvère normand, complète la série des publications de cette nature. Or, en comparant le texte de Wace avec celui du traducteur gallois, on trouve de nombreuses interpolations; peut-être obtiendrait-on le même résultat si l'on conférait la version galloise avec le texte latin donné par Geoffroy de Montmouth; les contemporains de celui-ci lui reprochent d'avoir ajouté beaucoup aux traditions galloises; dès lors il est facile de comprendre que tant d'infidélités successives, tant d'additions arbitraires, aient fini par défigurer complétement les chroniques bretonnes, et en aient fait un recueil de visions poétiques. Ainsi, Arthur ne fut plus

seulement un défenseur intrépide de la nationalité bretonne, ce fut un être surnaturel, destiné à reparaître un jour au milieu de ses compatriotes et à leur rendre toute la puissance dont l'invasion saxonne les avait dépouillés. Le barde Mirdhyn, de son côté, devint un enchanteur, dont la puissance fut un des éléments de la mythologie des romans de la Table ronde.

Au xe siècle, le roi Hoël publia, dans le pays de Galles, un code dont certaines dispositions sont de nature à fixer nos idées sur la durée du bardisme parmi les Gallois. On y trouve la preuve irrécusable de l'estime où étaient tenus ces poëtes et de l'importance qu'on attachait à leur action sur les masses populaires. S'il était possible de révoquer en doute cette influence de la poésie des bardes, on en trouverait un dernier témoignage dans la proscription dont les frappa le roi Édouard, conquérant du pays de Galles; il lui semblait que la domination anglaise serait chancelante dans cette nouvelle province, tant que leurs chants pourraient réveiller l'esprit d'indépendance nationale. Sans doute cette persécution politique fit de nombreux martyrs; mais la poésie et la liberté sont deux plantes bien vivaces, et il faut bien des siècles pour les étouffer. Au temps du roi Henri IV, le pays de Galles se souleva sous Owen Glendour, et près de ce dernier représentant des vieux Cambriens, nous voyons encore figurer des bardes.

La malheureuse Irlande fut plus fidèle encore au souvenir des poëtes qui avaient chanté sa gloire, et

qui l'avaient si longtemps soutenue dans sa lutte contre la domination anglaise. Nous vous rappellerons à ce sujet qu'elle avait une harpe dans ses armes, qu'au temps d'Élisabeth on voyait encore les bardes s'assembler près des monuments druidiques, et ranimer par leurs chants l'enthousiasme du peuple pour la cause de Dieu et de la liberté. Le dernier de ces poëtes vivait à Londres en 1756, fidèle au culte de la patrie, et se glorifiant de tenir à une chaîne non interrompue de disciples du grand Ossian.

Nous avons parcouru jusqu'ici les monuments subsistants de la littérature des bardes; mais il nous reste encore à vous entretenir des efforts qu'on a tentés dans notre Armorique pour faire revivre, par l'érudition, des souvenirs, des titres de gloire que le temps a obscurcis. Il est hors de doute qu'à l'époque de l'établissement des Saxons en Angleterre, de nombreux insulaires bretons sont venus chercher un asile parmi leurs frères du continent, et que si le bardisme y avait perdu de son éclat, ils ont dû le raviver. Toujours est-il que les Armoricains se sont persuadé qu'ils possédaient le tombeau d'Arthur, qu'ils attendirent longtemps sa résurrection, qu'ils attachèrent à son retour des espérances de grandeur que le moyen âge tout entier caractérise par l'expression proverbiale d'*Espoir breton*. Personne ne doutait encore, il y a quelques années, dans cette presqu'île reculée, de l'existence de poésies du barde Guinklan, qu'on disait avoir été déposées dans l'abbaye de Landvenec. Le souvenir de

Myrdhin y est encore populaire. Aussi les Bretons ne peuvent-ils se résoudre à regarder comme absolument perdus les chants de leurs poëtes nationaux, et ils ont mis une louable vivacité dans leurs efforts pour reconstruire l'histoire de cette poésie originale. Ils ont d'abord réuni une masse imposante de témoignages en faveur de son existence pendant tout le cours du moyen âge. Le plus décisif est celui de Chaucer, qui parle avec éloge des bardes armoricains, et qui assure avoir tiré plusieurs de ses contes de morceaux écrits dans la vieille langue des Gaulois; il les appelle des lais bretons. Avant lui, Marie de France avait déjà donné place à de nombreux morceaux tirés de la même source, dans son recueil de poésies. Elle assure les avoir entendu chanter par des bardes avec accompagnement de harpe ou de rote, et très-fréquemment elle conserve, dans ses propres vers, des mots celtiques dont elle donne en note les équivalents français et anglais. Pierre de Saint-Cloud, premier auteur du roman du Renard et contemporain de Marie de France, n'est pas moins explicite au sujet des lais bretons; et, bien longtemps avant lui, Chrétien de Troyes, dans son histoire du Chevalier au lion, déclare s'être inspiré des poésies armoricaines.

A l'aide de ces données, l'érudition moderne a tenté de déterminer la forme et le caractère des compositions de nos bardes; et, tout en reconnaissant qu'il y a de bien grandes précautions à prendre contre les préoccupations de la vanité provinciale, nous croyons pou-

voir vous donner comme à peu près certains les résultats suivants : les lais bretons ne paraissent pas avoir atteint les proportions gigantesques de nos romans de chevalerie, tous ont été de longueur modérée. Il y devait régner un ton plus constamment grave que celui de nos fabliaux. Quant aux sujets, ils semblent avoir été exclusivement nationaux. Il est constant aussi que les Armoricains étaient en possession exclusive de certaines machines poétiques. Ainsi la mythologie des Fées leur doit presque autant de richesses qu'aux Scaldes Scandinaves et aux poëtes orientaux. Dès une haute antiquité, les druidesses de l'île de Sein passaient pour disposer des éléments d'une manière souveraine, et les enchantements de la Forêt de Bréchéliant étaient connus de tous les poëtes du moyen âge. Robert Wace, dans son roman de Guillaume le Conquérant, fournit à ce sujet les indications les plus circonstanciées. Il nous raconte qu'on occasionnait des tempêtes en répandant quelques gouttes de l'eau de la fontaine de Barenton ; et telle était la crédulité naïve des hommes de ce temps, que lui-même voulut faire l'épreuve de ces merveilles. Il visita donc la forêt, se livra à toutes les pratiques dont il était fait mention dans les lais bretons, et n'obtint aucun prodige. Mais tous les poëtes de son siècle ne sont pas aussi candides que lui, et ils remplissent leurs livres des enchantements de la forêt de Bréchéliant, des témoignages de la puissance de Morgane, la fée bretonne, et de celle de Myrdhin, l'archidruide. Ce qu'il y a de national dans ces inventions, c'est une teinte

généralement sombre et très-différente de celle que revêtent les créations analogues dans les autres littératures du Nord ou dans les contes arabes et persans.

Et pourtant il n'est pas rare de rencontrer dans les chants des bardes, des sujets curieux de rapprochements avec des morceaux puisés à ces sources lointaines. Nous nous bornerons à vous citer un épisode d'un père combattant contre son fils, sans le connaître, qu'on retrouve absolument conforme, quant à l'ensemble et aux dispositions principales, dans les Niebelungen d'Allemagne et dans le poëme persan de Firdousi. M. Ampère a donné la version orientale et la version germanique ; nous vous citerons le chant ossianique : « Clessamor (c'est le père du jeune héros nommé Carthon), Clessamor se lève, secoue ses cheveux gris, « place un bouclier sur son côté et marche fièrement à « l'ennemi. Carthon s'arrête sur un rocher couronné « de bruyères et contemple la marche du héros. Il « aime à voir la joie terrible de son visage, et la force « qu'il conserve sous les cheveux blancs de la vieillesse. « —Lèverai-je, dit-il, contre ce vieillard, cette lance « qui n'eut jamais besoin de frapper deux fois un en- « nemi, ou épargnerai-je sa vie en lui adressant des « paroles de paix ? Sa démarche est imposante et sa « vieillesse inspire le respect. Si c'était l'époux de « Moina, le père de Carthon !... J'ai souvent ouï dire « qu'il habitait les bords du Lora.

« Ainsi parlait Carthon quand Clessamor s'avança « sur lui la lance levée.

« Le jeune étranger a reçu le coup sur son bouclier. « Héros en cheveux blancs, dit-il à Clessamor, Morven « n'a-t-il point de jeune guerrier à m'opposer ? N'as-tu « point de fils qui puisse couvrir son père de son bou- « clier et se mesurer avec moi ? L'épouse que tu chéris « n'est-elle plus, ou pleure-t-elle sur la tombe de ses « enfants ? T'assieds-tu parmi les rois, et quelle sera ma « gloire si mon glaive te donne la mort ?

« — Elle sera grande ; que ma parole te suffise ; je « me suis distingué dans les combats, mais jamais je « n'ai dit mon nom à l'ennemi. Cède-moi, et alors tu « sauras que mon bras a semé les exploits sur plus d'un « champ de bataille.

« Je ne cédai jamais, reprit l'enfant de Balklutha. « J'ai aussi soutenu des assauts mémorables, et l'avenir « me promet encore de nouveaux triomphes. Ne mé- « prise point ma jeunesse. Mon bras et ma lance ont « abattu de fiers adversaires. Crois-moi, vieillard, retire- « toi près de tes amis, nos combats ne sont plus de ton « âge.

« Pourquoi m'outrages-tu, dit Clessamor laissant « tomber une larme ? L'âge ne fait point trembler ma « main. Je puis encore lever le glaive de mes ancê- « tres... Moi, fuir sous les yeux de Fingal, sous les « yeux du héros que j'admire ! Non, jeune étranger, « je n'ai jamais fui ; lève ta lance, et défends-toi.

« Les deux héros combattirent. Carthon, retenant « ses coups, parait ceux du vieillard. Toujours il « croyait voir dans son ennemi l'époux de Moïna. Il

« brise en deux tronçons la lance de Clessamor et lui « arrache son glaive. Bientôt il le terrasse et va l'en-« chaîner. Mais Clessamor tire le poignard de ses « pères, aperçoit le flanc de son ennemi découvert et « l'y plonge tout entier. »

Nous ne pousserons pas plus loin la citation; nous dirons seulement que la reconnaissance du père et du fils mourant se fait presque dans les mêmes termes dans les trois poëmes. Que faut-il conclure de ces rapports, si précis, si frappants? L'idée d'un plagiat serait absurde, et celle d'une communauté d'origine et de traditions poétiques entre les Gaëls, les Germains et les Persans, nous paraît soulever des questions trop vastes pour être embrassées par nous, et entrer dans notre enseignement. Nous constatons une ressemblance, et laissons aux savants le soin d'en tirer parti.

SEPTIÈME LEÇON.

POÉSIE SCANDINAVE.

Origine commune des Germains et des Scandinaves. — Islande. — Littérature riche, complète, originale. — Cosmogonie. — La Voluspa. — Géants. — Dieux. — Lutins. — Ondines. — Sorcières. — Revenants. — Le Guerrier, Raghenar, Lodbrog. — Vengeance. — Vonved. — Caractères de femmes. — Gudrune. — Caractère de père. — Égil. — Tendresse maternelle. — Légendes. — Importance du rôle des Scaldes.

Il semble à peu près certain, aujourd'hui, que les Germains et les Scandinaves appartiennent à la même race. Des rapports philologiques, des lois analogues, des traditions et une poésie presque identiques, servent à prouver cette communauté d'origine. Mais, pour retrouver le caractère primitif de cette race de conquérants, il ne suffit pas d'étudier l'histoire des envahisseurs du ve siècle. De longues relations avec les Romains avaient altéré leur physionomie, que le christianisme vint encore modifier. Il ne suffit pas même de pénétrer dans le Danemark, la Suède, la Norwége, où de fréquents rapports avec les nations du centre et du midi de l'Europe avaient introduit bien des nouveautés. Il faut aller jusqu'en Islande, et demander aux paysans les sagas du temps passé, les chants des Scaldes, la

poésie des Eddas. Là, en effet, s'est conservé pur le dépôt des traditions nationales ; là ont été retrouvés les monuments d'une littérature originale et complète, dont l'étude doit être la base de toute appréciation sérieuse des littératures romantiques des temps modernes.

Nous disons que la poésie islandaise est originale, et, en effet, on la trouve affranchie de toute réminiscence ; elle ne procède que d'elle-même. Nous aurions pu dire qu'elle est savante, puisqu'on y remarque jusqu'à 136 espèces de vers ; qu'elle est riche, parce qu'elle compte 250 poëtes, dont plusieurs ont donné de vrais chefs-d'œuvre. Enfin nous disons qu'elle est complète, parce que, dans son ensemble, elle comprend tout ce qui peut occuper les hommes. On y trouve en effet un système cosmogonique, une mythologie de dieux et de héros fabuleux, enfin une incroyable multitude de chants de guerre ou d'amour, où l'homme conserve ses proportions naturelles et se montre tel que la nature le fait sous un ciel sombre et dans des conditions d'existence assez précaires et toujours rudes. Nous allons prendre une à une les divisions que nous venons d'indiquer, et, obligé d'être succinct, nous chercherons au moins à ne laisser échapper aucun des traits caractéristiques de la poésie du Nord.

Nous avons signalé chez les Scandinaves l'existence d'un système cosmogonique, et nous devons consacrer à l'apprécier, la première partie de notre travail. Sans doute on trouve de bien grandes absurdités dans la

Voluspa, poëme où la création et les destinées futures du monde sont racontées en termes obscurs, énigmatiques ; mais c'est beaucoup déjà que de réfléchir à l'origine de la terre et du genre humain, et les Grecs, si ingénieux, si riches en systèmes, n'ont rien inventé de plus raisonnable que les pauvres chasseurs de la Scandinavie. On a du reste quelque peine à saisir et à rapprocher les diverses conceptions des poëtes du Nord sur l'histoire du monde. Le chant le plus explicite à cet égard, la Voluspa, est si étrange sous le rapport de la forme, si obscur dans l'expression, qu'on hésite souvent dans le choix des termes qu'on doit employer en le commentant.

Figurez-vous, en effet, une devineresse, une sibylle, racontant avec enthousiasme et terreur le passé et l'avenir; cédant à une puissance mystérieuse qui l'interroge, et qui, après chaque strophe, lui dit d'un ton impératif : Ne sais-tu rien de plus? Pressée par cette voix, elle recueille ses souvenirs et répète ce que lui ont appris les esprits qui savent tout. C'est donc par lambeaux, et de la manière la plus incohérente, que le système se développe. Nulle traduction ne vous rendrait supportable la lecture d'un morceau de ce genre, et nous allons tenter de résumer les indications qui s'y trouvent éparses.

Les deux premiers êtres de la création sont le géant Ymer et la vache Audumla. Ymer, dans son sommeil, enfante sous son bras gauche un homme, sous son pied une femme, qui forment la race des géants. Cependant

la vache Audumla lèche les rochers couverts de givre. Le premier jour des cheveux poussent sur ces rochers, le second jour il en sort une tête, le troisième un homme tout entier ; c'est Bury, l'aïeul d'Odin, dieu de la guerre. Odin a deux fils, et tous trois tuent le géant Ymer. Les torrents de sang qui s'échappent de ses blessures noient les géants ses descendants, à la réserve d'une famille qui se sauve dans un bateau construit avec des ongles humains. Des débris du colosse, les dieux forment le monde ; de même que de son sang ils ont fait la mer, de même ils font les rochers avec ses os, les pierres avec ses dents ; de son crâne ils forment le ciel qui repose sur quatre piliers, de sa cervelle naissent les nuages, et ses sourcils entourent la terre comme une muraille impénétrable, et en font une forteresse. L'homme et la femme y naissent du frêne et de l'aune, et reçoivent des dieux le mouvement, l'esprit, la beauté. Nous ne pouvons insister sur les explications données de chaque phénomène naturel, et nous devons nous borner à vous dire que la Nuit parcourt le ciel avec un char, et que l'écume de son cheval produit la rosée du matin ; que le Jour vient ensuite, et que le mors de son coursier éclaire l'univers. Quant à l'arc-en-ciel, c'est un pont bâti par les dieux pour unir la terre et le ciel. Il est de trois couleurs, et le rouge qui paraît au milieu est un sentier de feu qui empêche les géants de monter.

De tout ce qui précède, il résulte que, dès le commencement, il y a eu lutte acharnée entre les dieux et

les géants ; et les circonstances de ce grand débat, telles qu'elles nous apparaissent dans les poésies du Nord, rattachent la doctrine des Eddas au dualisme oriental. C'est Zoroastre travesti. L'esprit du mal, c'est le farouche Loki, et un dieu même doit être sa victime ; ce dieu, c'est Balder, fils d'Odin, et maître de l'éloquence. Depuis longtemps le divin Balder est poursuivi par des rêves sinistres, qui lui annoncent une mort prochaine. Il communique ses craintes aux Ases, qui, pour prévenir un tel malheur, font jurer à toutes les choses existantes de ne point attenter aux jours de Balder. Une seule plante est oubliée, et l'horrible Loki s'en sert pour frapper le dieu. Balder meurt. Son frère va dans l'empire des ténèbres pour le chercher, et obtient de la déesse Héla qu'elle le laissera aller si toutes les créatures le pleurent ; une seule refuse, c'est une vieille femme. Mais bientôt on découvre que Loki a revêtu ce corps de femme, et, pour le punir, on l'enchaîne sur un rocher; un serpent lui jette son venin sur la figure, et dans les convulsions de sa souffrance le géant produit les tremblements de terre. Un jour la lutte des deux puissances se renouvellera. Cependant le monde sera abîmé, le soleil deviendra noir, les étoiles se détacheront de leur place, et le ciel tombera. Mais une nouvelle création sortira du sein des eaux, Balder renaîtra, et l'âge d'or sera une vérité.

Si de ces données générales nous voulons descendre aux détails, nous trouverons matière à bien des réflexions. Ainsi il est impossible de méconnaître la ten-

dance des mythographes du Nord vers le culte de la force physique. On les voit, dans leurs peintures des géants, s'évertuer à grossir outre mesure les proportions humaines. Le Gargantua de Rabelais est un misérable nain, comparé à ces monstres septentrionaux. Jugez-en par un exemple : Le dieu Thor a passé la nuit dans le petit doigt du gant d'un géant. Il se lève quand il croit son ennemi livré à un profond sommeil, et lui assène un violent coup de marteau sur la tête. Le géant s'éveille, passe la main sur son front et dit : Je crois qu'il m'est tombé une feuille d'arbre dans les cheveux. C'est encore une apothéose de la force physique, que le dieu Odin. Il préside à la guerre et nage continuellement dans le sang. Il fait d'immenses conquêtes l'épée à la main, et, quand il se sent affaibli par l'âge, il se creuse un tombeau, se fait neuf blessures avec un fer de lance, et meurt en annonçant qu'il va en Scythie prendre part aux festins des dieux, dans des salles où les braves seuls sont reçus.

Au-dessous des géants et des dieux, nous devons donner place à des esprits d'un ordre inférieur, qui peuplent les airs et les eaux, et dont l'imagination populaire n'a pas encore abdiqué le souvenir. Ce sont d'abord les Normes ou parques, espèces de fées qui disposent du sort des hommes, et dont la hideuse figure se retrouve dans les sorcières de Macbeth. Il n'est pas jusqu'au chaudron magique qui ne vienne des Eddas. Mais toutes les inventions des poëtes du Nord ne sont pas aussi sombres. Vous savez tout le charme

que certains esprits ont su jeter sur les Ondins et les Ondines ; ces génies des eaux habitent des palais de cristal, et viennent quelquefois chercher, dans le commerce des hommes, l'âme qui leur manque, sans perdre, en l'acquérant, ce caractère vague, indécis, dont un romancier moderne a su tirer un si grand parti [1]. Nous ne pouvons non plus oublier ces lutins, les uns décidément méchants comme le roi des Aulnes ; les autres, composé piquant de malice et de bonté, comme l'Ariel de la Tempête, l'Oberon du Songe d'une nuit d'été par Shakspeare, et le Trilby de Charles Nodier. Enfin, les nains habiles à fabriquer des armes, les loups-garous, les revenants de toutes les classes appartiennent à cette riche poésie, où l'on puise toujours sans en pouvoir tarir la source. Quelques-unes de ces fictions se sont modifiées, sans doute, en passant dans les littératures postérieures en date ; mais elles ne se sont jamais transformées au point de devenir méconnaissables. L'action même du christianisme a semblé impuissante pour les détruire dans l'esprit des peuples. Tout ce qu'a pu faire l'influence de la religion s'est réduit à changer en démons ces Ondines et ces lutins, et encore cette transformation n'entraîne-t-elle aucune conséquence odieuse. On a beau dire aux paysans du Nord que les lutins sont des esprits infernaux : ils les voient toujours plus espiègles que méchants, et se font rarement un cas de conscience de la sympathie qu'ils

[1] Lamothe-Fouquet, Ondine.

éprouvent pour eux. Ils hésitent de bonne foi, quand ils se voient agacés par eux, à employer pour les conjurer les formules terribles de l'exorcisme.

Mais il est temps d'aborder enfin un sujet moins élevé, et de chercher quelle place est faite à l'homme dans la poésie du Nord. Les héros du Nord ont une physionomie toute particulière ; et, en effet, des guerriers qui ne couchaient jamais sous un toit, des aventuriers qui, sur de frêles bâtiments, sillonnaient l'Océan dans tous les sens, ne pouvaient ressembler aux enfants d'un climat plus doux, d'une terre plus généreuse et plus hospitalière. La force est donc la seule qualité qu'on exalte chez un héros scandinave, et le premier objet de ses désirs est une bonne épée. S'il n'en trouve pas une qui lui suffise chez les vivants, il ira troubler le repos des morts, pour obtenir d'eux, de gré ou de force, quelque durandal renommée, enterrée avec celui qui la maniait autrefois. Mais les morts mêmes ne se séparent pas volontiers de cet instrument de leurs exploits, et le chant d'Hervar nous montre Argantyr recourant au mensonge pour éviter de livrer sa bonne épée Tyrfing, forgée par les nains. Arraché, pour un moment, au long sommeil de la tombe, il s'étonne qu'on la lui demande ; elle lui a déjà été dérobée. Mais on refuse de le croire ; obligé de convenir qu'il possède encore ce trésor, il croit en dégoûter Hervar, qui la réclame pour son fils, en la prévenant que cette arme causera la perte de toute sa race ; mais rien ne peut lui conserver son épée, elle lui est ravie, et la

sauvage Hervar tressaille de joie. Que lui importe ce que feront après elle ses fils, entre les mains de qui Tyrfing passera? Quelquefois aussi, les héros, pour se procurer une arme d'une meilleure trempe, s'adressent à un esprit qui semble avoir appartenu primitivement à la mythologie finnoise, mais qu'on retrouve dans toutes les poésies du Nord, même dans les chants d'Ossian si dépourvus de fables. Ce forgeron divin, ce merveilleux ouvrier, ne cède qu'à une force majeure; il faut le dompter pour obtenir de lui une épée; quand on croit la tenir, il peut encore se faire qu'on ait été trompé, et qu'il faille user de nouvelles violences pour contraindre le merveilleux forgeron à donner tous ses soins à son travail. Ce mythe antique est encore populaire dans le Nord, et, avec un peu d'attention, vous en retrouveriez la trace dans le roman de Kenilworth. On y voit, en effet, un maréchal ferrant qui est visiblement en rapport de parenté avec le forgeron finnois.

Après les armes, le cheval joue un rôle important dans l'histoire des héros du Nord. On cite, dans les chants des Scaldes, tel guerrier dont le coursier dévore la terre pendant quinze jours et quinze nuits de suite sans prendre ni repos ni nourriture, et qui, après une pareille traite, trouvant la porte d'un château fermée, saute bravement par-dessus les remparts.

Mais ce sont là les accessoires de la guerre. Quand on considère les tableaux de bataille donnés par les Scaldes, on éprouve un involontaire frisson. Au-dessus des armées scandinaves planent les Walkyries, qui

choisissent les guerriers destinés à vaincre et désignent ceux qui doivent périr. Excités par ces furies, les héros ne rêvent que sang et carnage ; ils voient voler à leur suite les vautours ; les loups marchent à peu de distance de leurs troupes, bien sûrs qu'ils vont leur préparer un ample festin. Les poëtes se complaisent dans ces images de mort et de désolation, et la volupté du meurtre semble les animer d'une sauvage ardeur. Un guerrier est-il blessé, les femmes connaissent des herbes qui, appliquées sur ses plaies, doivent le guérir. Elles connaissent encore la vertu surnaturelle de certaines paroles mystérieuses ; enfin elles seules ont le secret des Runes, caractères graphiques particuliers à la Scandinavie, auxquels on attribuait aussi une puissance occulte.

Quelle était cependant la récompense d'un héros qui avait reçu la mort en faisant bravement face à l'ennemi ? Pourvu qu'il eût été touché par le fer, il était admis dans les salles d'Odin, dans le Wallala, où l'on peut combattre éternellement sans se faire aucune blessure, où l'on puise la bière et l'hydromel dans des tonnes qui ne se vident jamais, où l'on partage la chair d'un sanglier qui, chaque jour distribué aux convives, reparaît chaque jour intact. Pour gagner un tel paradis, les hommes du Nord bravaient tous les dangers, acceptaient toutes les souffrances, et, dans un cachot rempli de serpents, livré aux tortures les plus horribles, Raghenar Ludbrog trouvait encore des accents d'une joie féroce ; il s'applaudissait d'avoir com-

battu avec le glaive, d'avoir donné une ample pâture aux bêtes fauves; surtout il jouissait de l'idée qu'il serait vengé; car le sentiment de la vengeance est inné chez ces rudes combattants et ne peut s'apaiser qu'avec du sang. On trouve, dans le recueil des poésies scandinaves, une ballade dont le héros Vonved semble un Hamlet élevé à la plus haute puissance. Sa mère l'engage à aller venger son père; il part et tue sans distinction d'âge ou de sexe tout ce qu'il rencontre. Quand il ne voit plus rien à tuer, il donne un anneau d'or à un berger, afin qu'il lui indique où il trouverait une forteresse habitée par des guerriers. Il obtient en effet le renseignement désiré, pénètre de vive force dans le château et en extermine la garnison. Puis il revient chez lui, et, dans la rage qui le transporte, il tue sa propre mère. Mais ce n'est pas assez, il brise encore son luth, afin de n'avoir plus rien qui puisse adoucir sa fureur.

On reste stupéfait à la lecture de ces monstruosités. Mais ce n'est là qu'une des faces de la poésie des Scaldes; ils ont connu des sentiments plus humains, quelquefois même ils ont rencontré de gracieuses idées, et les caractères de femmes offrent chez eux une variété de coloris que nous n'avons pas rencontrée encore dans les chants des peuples primitifs. Nous mettrons en première ligne les types féminins les plus énergiques, et, à ce titre, nous appellerons votre attention sur ces figures lamentables de Gudrune et de Brinehild, qu'on retrouve dans les Niebelungen de l'Allemagne. Toutes

deux aiment le même héros, Sigurd, et, après une querelle violente, Brinehild, ivre de jalousie, le fait assassiner. Voici le tableau de la douleur de Gudrune : « Assise auprès du cadavre de Sigurd, pleine de dou- « leur, Gudrune se prépare à mourir. Son œil n'est « pas humide, elle ne se tord pas les mains, elle ne se « plaint pas comme les autres femmes. Les jarles, at- « tendris, s'avancent pour adoucir son chagrin. Le « cœur prêt à se briser dans la tristesse, Gudrune ne « peut pleurer. Les jarles superbes, les femmes cou- « vertes de parures d'or sont près d'elle. Chacune ra- « conte la plus amère douleur qu'elle ait éprouvée. « L'une dit : Je suis la plus malheureuse femme du « monde ; j'ai perdu cinq maris, deux filles, trois « sœurs, huit frères, et cependant je vis encore. Mais « Gudrune ne peut pleurer tant elle regrette son époux, « tant elle souffre près du cadavre du roi. Herberg, « reine de la terre des braves, dit : Mon destin est plus « triste encore ; mes sept fils et mon époux sont morts « en combattant dans les contrées du Sud. Le vent a, « sur les flots, trompé ma mère, mon père, mes qua- « tre frères ; les vagues ont brisé leur navire. Moi- « même j'ai dû leur rendre les derniers honneurs, les « conduire au tombeau, préparer leur sépulture. « L'année où j'éprouvais toutes ces souffrances, où je « n'avais personne pour me consoler, je fus faite pri- « sonnière dans une bataille. Il me fallait chaque matin « préparer la toilette, lacer les souliers de la femme « d'un herse. Elle me menaçait, elle me battait. Jamais

« je ne trouvai un homme meilleur et une femme plus « méchante. Gudrune ne peut pleurer, tant elle regrette « son époux, tant elle souffre près du cadavre du roi. « Guldrande, fille de Giuke, dit : Si sage que tu sois, « ma mère nourricière, tu ne sais pas consoler une « jeune femme. Elle veut que le cadavre du roi soit « découvert, elle enlève elle-même l'étoffe qui le voile « et tourne son visage vers Gudrune. Vois ton bien-« aimé, que tes lèvres touchent ses lèvres comme si tu « l'embrassais vivant encore.

« Gudrune jette un regard et voit les cheveux du « roi tachés de sang, les yeux du héros fermés, la poi-« trine du prince traversée par l'épée ; elle se rejette « sur son lit ; les liens de sa chevelure se dénouent, la « rougeur couvre son visage, et une pluie de larmes « tombe sur ses genoux : Jamais, dit Guldrande, je « n'ai connu sur la terre un amour plus grand que le « tien. Gudrune répond : Auprès des fils de Giuke « mon Sigurd s'élevait comme un beau lis qui s'élance « du sol, comme une pierre précieuse sur le bandeau « d'un roi. Naguère je me voyais au-dessus de toutes « les femmes de race royale. Depuis la mort du roi, je « suis comme la feuille des bois tourmentée par l'o-« rage [1]. »

Nous avons cité ce morceau remarquable, parce que nulle analyse ne saurait donner l'idée de cette puissante poésie. Il y a d'ailleurs dans cet épisode, en ou-

[1] Chants du Nord, trad. de X. Marmier.

tre d'une énergique expression des sentiments les plus vifs, une science d'observation qui fait le plus grand honneur au poëte. Il ne prête pas une parole de consolation aux hommes, aux jarles, aux grands seigneurs. L'homme peut souffrir, il peut compatir aux maux d'autrui, mais ses sympathies sont concentrées, elles n'ont rien de communicatif. Il ne faut pas aller jusqu'en Danemark pour rencontrer des femmes qui croient faire beaucoup pour celui qui souffre, en l'entretenant de leurs propres malheurs et en les estimant bien plus intolérables que les siens. Quant au soulagement que procurent les larmes, il est de tous les pays et de tous les temps. Peut-être peut-on trouver un peu rudes les moyens employés ici pour les provoquer. Mais à travers cette sauvage manière de traiter la douleur, on reconnaît le génie, ou, si vous le préférez, l'instinct de la nature.

Nous avons jusqu'ici étudié les dieux, les génies, les héros tels qu'ils nous apparaissent dans les Eddas ; nous venons de vous montrer le modèle des veuves, il faut maintenant chercher dans les chants du Nord ce qu'est devenu l'amour maternel, ce que peut produire la piété filiale. Quand le temps manque pour analyser les ouvrages, cette étude comparée des caractères est plus profitable que toute autre. La littérature est l'expression de la société ; il est donc toujours permis de chercher dans la poésie les diverses conditions humaines, et de croire qu'on connaît l'une quand on a su mettre les autres en évidence.

Un seul morceau va nous montrer réunis l'excès de la douleur chez un vieillard, et l'ingénieux artifice au moyen duquel sa fille parvient à le soustraire aux funestes inspirations du désespoir. Le scalde Égil avait perdu l'un de ses deux fils, quand l'autre périt victime d'un naufrage. Le malheureux père, ayant traîné ses restes inanimés sur une plage, les transporta lui-même jusqu'au lieu du dernier repos, et s'acquitta des pénibles devoirs que la mort impose aux vivants à l'égard de ceux qu'elle a frappés. N'allez pas cependant transformer Égil en un froid stoïcien. Il a voulu honorer son fils ; mais la nature a conservé tous ses droits sur lui. La ballade nous dit qu'il portait des souliers étroits et une casaque rouge, serrée du haut et s'élargissant sur les flancs, et elle ajoute que le sang du vieillard circula avec tant de violence, que sa chaussure et sa casaque en éclatèrent. Rentré chez lui, il s'enferma dans sa chambre, refusa, pendant trois jours, toute nourriture, et n'écouta aucune parole de consolation. Inquiète des suites que pouvait avoir cette sombre douleur, la femme du barde fit appeler Torgude, sa fille chérie, qui demeurait à quelque distance. Comme elle arrivait, sa mère lui demanda si elle avait soupé, et elle répondit à haute voix : Je n'ai pas encore goûté de pain, et je n'en mangerai plus que je ne sois rendue dans le séjour de Fréia. Elle pria ensuite son père de la recevoir pour qu'elle fît le voyage avec lui. — C'est bien à toi, ma fille, dit le vieillard, de vouloir être la compagne de ton père ; c'est une grande

preuve de ta tendresse. Comment, répond-elle, pourrai-je survivre à un tel malheur? Après ces lugubres paroles, il se fait une pause. Le père et la fille restent muets, l'un près de l'autre, pendant quelques instants. Puis ils se consultent pour abréger une odieuse existence. Ils conviennent du poison, et le prennent tous deux. Bientôt Torgude demande à boire, propose à son père de boire aussi, et lui présente une corne, qu'il vide sans prendre garde à ce qu'elle contient. C'est du lait, s'écrie-t-elle ensuite; nous avons été trompés. Et comme le vieillard se désole à voir se prolonger de quelques instants sa déplorable vie, elle lui propose d'employer le loisir qui lui reste à composer un chant funèbre pour son fils; elle le gravera sur un rouleau. La mémoire de son frère sera honorée dans les âges futurs, et ils pourront mourir sans scrupule. Égil goûte cette idée, et se met à composer un chant funèbre. A mesure que son œuvre avance, sa douleur s'adoucit, et son âme retrouve le calme. Quand ce pathétique labeur est achevé, le vieillard assemble sa famille autour de lui, s'assied sur un siége élevé, prépare le breuvage de deuil, qu'il est d'usage de boire à la mémoire des morts; et quand il a chanté des strophes plaintives, où son chagrin a trouvé un écoulement naturel, il ne pense plus à mourir lui-même, et renvoie Torgude chez son mari.

Nous savons combien on est disposé à s'identifier avec les œuvres qu'on étudie d'un peu près; combien il est difficile d'échapper à l'admiration de parti pris

Aussi nous tenons-nous en garde contre la tentation de louer outre mesure une poésie aussi rude que celle des Eddas; et pourtant quel moyen de lire, sans un profond sentiment de sympathie, cette naïve et touchante histoire du chagrin d'un père et de la tendresse d'une fille? L'âme n'a pas de patrie sur cette terre. Partout où un poëte écrira avec son cœur, il fera vibrer dans le nôtre les cordes qui vibrent dans le sien. Ne vous informez pas si ce poëte appartient à telle nation, à telle école littéraire; il a aimé, il a senti; il vous attendrit, et voilà tout. La critique n'a rien à voir en pareille matière.

Examinons maintenant ce que la tendresse maternelle a pu inspirer aux scaldes. Entre les nombreux morceaux qui répondent à cette question, nous en choisirons un qui a une teinte toute particulière de mélancolie septentrionale. Dyring va dans une île lointaine, et épouse une jolie jeune fille. Ils vivent sept ans ensemble; sa femme lui donne sept beaux enfants. Mais alors la mort entre dans le pays, et enlève cette femme si belle et si rose. Dyring, après avoir pleuré quelque temps, se remarie; et sa nouvelle compagne est dure et méchante. Quand elle entre dans la maison, elle voit pleurer les pauvres petits orphelins, et, en véritable marâtre, elle les repousse. Vous aurez faim, vous aurez soif, leur dit-elle d'une voix irritée. Puis elle leur retire les coussins bleus, leur donne pour coucher de la paille toute nue, éteint les flambeaux et les laisse dans l'obscurité. Les pauvres enfants pleu-

raient le soir très-tard. Leur mère les entendit dans la terre, se présenta devant Dieu, et obtint la permission d'aller voir ces innocentes victimes, à la condition de revenir dans la tombe au premier chant du coq. Alors elle se lève sur ses jambes fatiguées, et traverse le village d'un pas chancelant. Les chiens hurlent en l'entendant passer. Enfin elle arrive à la porte de son ancienne demeure, et trouve sa fille aînée, à qui elle demande comment se portent ses frères. « Vous êtes une belle grande dame, dit l'enfant ; mais « vous n'êtes pas ma mère chérie. Ma mère avait les « joues blanches et roses, et vous êtes pâle comme « la mort. — Et comment pourrais-je être blanche et « rose ? répond-elle ; j'ai reposé si longtemps dans le « cercueil. » Elle entre dans la chambre, et voit de grosses larmes couler le long des joues de ses enfants. Elle en prend un et le peigne ; elle tresse les cheveux d'un second, caresse un troisième et un quatrième, et prend le cinquième dans ses bras ; puis elle envoie sa fille aînée chercher Dyring ; et, dès qu'elle l'aperçoit, elle lui dit avec colère : « Je t'ai laissé de la bière et « du pain, et mes enfants ont faim et soif. Je t'ai laissé « des coussins bleus, et mes enfants couchent sur la « paille nue. Je t'ai laissé de grands flambeaux, et « mes enfants sont dans l'obscurité. S'il faut que je « revienne ainsi souvent le soir, il t'en arrivera mal« heur. » Alors la belle-mère effrayée s'écria : « Je veux « désormais être bonne pour tes enfants. » Et depuis ce jour, dès que le mari et la femme entendaient gron-

der le chien, ils donnaient de la bière et du pain aux enfants, dans la crainte de voir arriver la morte. Voilà bien certainement une touchante histoire de revenant, et nous ne connaissons pas, en dehors du christianisme, une poésie qui prolonge la sollicitude maternelle par delà le tombeau, et fasse d'une mère, ensevelie depuis longtemps, un ange gardien pour ses enfants, un ange de justice pour ceux qui ne remplissent pas leur devoir.

Les apparitions de cette nature abondent dans la littérature du Nord. Vous avez déjà pu juger que, dans l'esprit des Scandinaves, la femme revêt un caractère presque divin, toujours mystérieux, mais attachant en somme. Les femmes connaissent les vertus des plantes, les secrets de l'avenir. Les Runes n'ont d'autres interprètes qu'elles. Elles seules savent consoler les affligés, guérir les malades, récompenser les héros. Le culte de la femme, dont l'antiquité classique était si éloignée, est sans doute entré pour beaucoup dans les éléments qui ont constitué la chevalerie, et nous ne pouvions négliger de vous faire remarquer qu'il se révèle dans les chants du Nord sous les aspects les plus variés.

Voici une fiction poétique, qui semble dater d'une époque postérieure à l'introduction du christianisme dans la Scandinavie, et qui pourtant garde le caractère des plus antiques productions du génie des scaldes: tant il est vrai que, de tous les éléments d'une civilisation, la poésie est celui qui s'altère le plus tard. Nous

vous lirons ce morceau remarquable, en nous servant de la traduction qu'en a donnée notre savant ami, M. Marmier. « Deux chevaliers s'en vont, dans une « maison où il y a deux sœurs, chercher une fiancée. « Ils demandent la cadette, ils dédaignent l'aînée. La « cadette sait filer le lin, l'aînée sait garder les co- « chons. La cadette peut filer l'or, l'aînée ne peut pas « filer la laine. L'aînée dit à la cadette : Allons au bord « de la mer. — Que ferons-nous au bord de la mer? « nous n'avons pas de soie à y porter. — Nous nous « ressemblons déjà, nous deviendrons aussi blanches « l'une que l'autre. — Quand tu te laverais tous les « jours, tu ne deviendrais pas plus blanche que Dieu « ne l'a voulu. Quand tu deviendrais blanche comme « la neige, tu n'aurais pas mon fiancé... La cadette « s'assit sur une pierre; l'aînée la pousse dans l'eau. « La pauvre fille élève ses mains en l'air : Ma chère « sœur, aide-moi à revenir au rivage. — Je ne t'ai- « derai point, à moins que tu ne promettes de me « donner ton fiancé. — Je te donnerai volontiers tout « ce que je possède; mais, quant à mon fiancé, je « n'en puis disposer. Je te promets de demander « pour toi un fiancé et une parure... Le vent du sud « souffle, et pousse le corps en pleine mer. Le vent « court sur les vagues bleues, il ramène le corps vers « la rive. Le vent d'est se lève, et chasse le corps vers « la pointe d'un bateau. Deux pèlerins arrivent, et « trouvent le cadavre. Ils prennent les bras de la jeune « fille, et en font une harpe; ils prennent ses cheveux

« blonds et en font les cordes... Allons dans la maison « voisine; on y célèbre un mariage... Ils se placent « près de la porte entr'ouverte, et l'on entend les « sons de la harpe. La première corde dit : La fian- « cée est ma sœur. La seconde dit : La fiancée m'a « fait mourir. La troisième corde dit : Le fiancé était « mon bien-aimé... La fiancée devient rouge comme « la braise : Cette harpe me fait mal. La fiancée de- « vient rouge comme du sang... Je n'aime pas à en- « tendre cette harpe... La quatrième corde dit : La « harpe ne se taira pas. La fiancée va se mettre au lit. « La harpe résonne avec force, le cœur de la fiancée « se brise de douleur. »

Si l'on avait besoin d'autre chose, pour prouver le goût de la poésie chez les hommes du Nord, que le nombre et la nature des ouvrages écrits en vers, nous vous dirions que les scaldes avaient une place d'honneur au conseil, au foyer, à la table des rois et des jarles. Mais c'est là une vérité banale, sur laquelle on ne doit pas insister. La poésie ne fleurit que dans un sol fertile et bien préparé.

HUITIÈME LEÇON.

LES JONGLEURS, LES TROUVÈRES ET LA LANGUE D'OIL.

Formation des langues modernes. — Fusion du latin et du tudesque. — Robert Wace, premier poëte. — Villehardouin, premier prosateur. Jongleurs. — Chansons de gestes. — Origine des cycles chevaleresques. Turpin. — Élément merveilleux. — Chansons de table. — Noëls. — Fables. — Marie de France. — Satires. — Contes. — Jeux partis. — Avilissement graduel des jongleurs.

Une des conséquences les plus naturelles de l'invasion du v[e] siècle, ce fut la naissance de langues nouvelles, que le temps rendit communes aux vaincus et aux vainqueurs, et d'où sont sortis tous les idiomes parlés aujourd'hui en Europe. Il ne faut pas croire ici que, par l'autorité du sabre, il soit possible d'imposer un langage aux masses. Les conquérants ne font pas plus les langues que les savants ou les grammairiens. C'est le peuple qui, sans en avoir conscience, opère ce grand travail. Quand il a achevé son œuvre, les érudits arrivent pour soumettre aux lois de la syntaxe ou de l'orthographe cette nouvelle forme de la pensée, et l'on doit s'estimer heureux quand ils ne mutilent pas une langue pour la polir, quand ils lui laissent quelques vestiges de sa richesse et de sa naïveté primitive.

Mais comment naît, comment se développe une langue nouvelle; quelles sont les lois mystérieuses qui président à la fusion des éléments dont elle se compose? Voilà sans doute un des plus curieux problèmes que l'histoire propose à la sagacité des érudits. Sans prétendre à l'honneur de trancher la question, nous devons vous soumettre la solution qui a le plus de crédit aujourd'hui, et vous montrer les bases sur lesquelles on la fait reposer. La Gaule, peuplée primitivement par deux races diverses, les Celtes et les Ibères, fut conquise tout entière par les Romains, et reçut d'eux la langue latine. Déjà nous vous avons fait remarquer que, dans les villes seulement, l'idiome des vainqueurs avait été généralement adopté. Dans les campagnes, les vieilles habitudes se conservèrent. Seulement il se mêla au langage du peuple quelques mots latins, dont l'usage devenait indispensable, soit pour désigner des objets sans nom dans l'ancien idiome, soit pour faciliter les communications avec les nouveaux maîtres du sol. Il y eut donc un latin littéral parlé dans les villes et une langue rustique particulière aux campagnes, et que tout nous porte à croire différente dans la partie septentrionale et dans la partie méridionale du pays, parce qu'ici prédominait l'élément ibérique, là l'élément celtique. Telle était la situation des choses quand s'ouvrit le ve siècle. Alors un troisième principe vint se combiner avec ceux que déjà nous avons signalés. La langue tudesque, parlée par les Germains, fut introduite dans le pays, et comme la domination germaine s'est conso-

lidée, un nouveau travail de fusion a dû commencer. Seulement, ici, les conditions du problème étaient bien changées, au moins en ce qui concerne les villes; car les habitants des hameaux et des villages n'eurent autre chose à faire, comme à l'époque de leur première conquête, que d'augmenter leur vocabulaire de quelques termes particuliers à leurs relations avec le nouveau propriétaire. Quant aux villes, elles ne devaient pas adopter dans son entier la langue tudesque, et cela pour deux raisons. D'abord le nombre des Germains établis dans les villes, après l'invasion, fut très-peu considérable; en second lieu, quand deux langues se mêlent pour en former une troisième, la fusion s'opère toujours en raison directe du nombre des hommes qui parlent chacune d'elles, et de la masse d'idées dont ils disposent. Les Germains étaient fort inférieurs aux sujets de Rome, sous le rapport de la civilisation, et devaient donner beaucoup moins de mots au nouveau langage.

Mais, d'autre part, la destruction des écoles anciennes, la rupture des communications, la perte de toute sécurité, l'abaissement du niveau intellectuel qui en est le résultat inévitable, tendaient à altérer ce qui se conservait de latin. Ainsi on ne recevait pas seulement des Germains des mots tudesques, barbares, on abandonnait encore les élégances latines et les complications grammaticales. *Quorsum* et *ubi* étaient distingués par une légère nuance. On abandonnait *quorsum* et l'on employait son demi-synonyme dans tous les

sens. La déclinaison savante des Latins exigeait une sorte d'étude ; on y renonçait, et l'on suppléait aux variations des désinences par des prépositions et par l'emploi des pronoms démonstratifs *ille*, *illa*, dont on faisait les articles *le*, *la*. Aux combinaisons si belles de la conjugaison classique, on faisait succéder l'emploi continuel de l'auxiliaire. Remarquez, de plus, que les Germains étaient en bien plus grand nombre au nord qu'au midi de la Loire, et vous comprendrez parfaitement pourquoi notre France a eu deux langues, celle du Midi, ou langue d'oc, celle du Nord ou langue d'oui. La première, fort peu chargée d'allemand, et conservant la sonorité harmonieuse et presque le rhythme du latin ; la seconde, germaine pour un cinquième de son vocabulaire, et de plus sourde et plate à l'oreille, terminant un grand nombre de mots par des consonnes ou des *e* muets, abondant en inflexions nasales et prononcée entre les dents, par des gens qui semblent craindre d'ouvrir la bouche. Avec tous ces inconvénients, cette langue a néanmoins fini par l'emporter sur celle des Provençaux ; elle est devenue dominante non-seulement en France, mais encore dans la plus grande partie de l'Europe civilisée. Les causes d'un tel phénomène méritent d'être étudiées. Aussi donnerons-nous plus de développement à nos recherches sur la littérature des trouvères du Nord, qu'à celles que nous devons consacrer aux troubadours provençaux, languedociens et gascons.

La langue d'oil nous apparaît pour la première fois

dans le serment de Louis le Germanique et de Charles le Chauve, serment si souvent cité, si fréquemment commenté, que nous sommes bien décidé à ne vous en rien dire. Depuis ce moment cette langue se perfectionne insensiblement, et, au XIIe siècle, elle domine. De certaines phrases tirées des sermons de saint Bernard, on doit conclure que les lettrés seuls comprenaient le latin, et que, lorsque le prédicateur voulait être entendu du grand nombre, il se servait de la langue vulgaire; et, comme si tout devait se réunir pour attester le triomphe du nouveau langage, nous le voyons, à la même date, soumis à l'écriture et aux lois du rhythme poétique dans les ouvrages de Robert Wace. La prose écrite n'apparaît que longtemps après, au temps de Villehardouin et de Joinville.

Les poëtes ont travaillé les premiers notre langue d'oui; nous ne pouvons donc nous dispenser d'examiner ici ce qu'ils furent eux-mêmes, et quel emploi ils firent de leur imagination et de leur talent. Il est à peu près certain que nos jongleurs sont Germains et Normands d'origine, et que leurs poésies procèdent immédiatement de la saga du Nord. En effet, les historiens de Charlemagne lui attribuent la mise en ordre des chants populaires germains, et ces chants ne peuvent avoir eu un autre caractère que celui des sagas. Peut-être les Niebelungen sont-elles une collection de morceaux de la même nature et contiennent-elles quelques-uns des chants traditionnels que le grand empereur avait recueillis.

Si, d'ailleurs, la poésie septentrionale avait pu se perdre, les invasions des Normands l'auraient ravivée. Ces aventuriers amenaient avec eux de nombreux scaldes et leur faisaient chanter leurs exploits et ceux de leurs aïeux. La chaîne poétique ne pouvait donc se rompre, et nous devons chercher dans les jongleurs les héritiers directs des scaldes. Comme eux ils suivaient les armées, encourageaient les guerriers à bien faire, et se voyaient honorés par les princes, les grands et le peuple. Nous savons tous que le jongleur Taillefer marchait au premier rang à la bataille d'Hastings, et que, tout en répétant la chanson de Rolland, il faisait sauter en l'air sa lance et son épée, et les rattrapait avec une adresse et une dextérité sans égale. Depuis lors on voit la condition de ces poëtes se modifier : de guerriers ils deviennent clercs, puis ils donnent une plus grande place aux gestes et aux tours dont ils accompagnent leur musique et leur poésie. Enfin ils en viennent à s'associer en bandes nombreuses, à se déconsidérer par une conduite irrégulière, et à perdre tout rang dans la société, quand ils se font pour ainsi dire mendiants et qu'ils chantent pour de l'argent.

Au moment où les jongleurs perdirent tout droit à l'estime, leur héritage fut recueilli par les trouvères. Ceux-ci se bornèrent à composer des romans ou des fabliaux, sans s'abaisser jamais jusqu'à les colporter de ville en ville ou de château en château, et les jongleurs, de plus en plus avilis, devinrent à peu près incapables de produire, et employèrent les moyens les moins

honnêtes pour dérober aux nouveaux poëtes des lambeaux de leurs écrits et s'en parer comme le geai de la fable. De là une guerre acharnée entre les trouvères et les jongleurs, guerre dont la violence ne doit pas nous faire oublier que les jongleurs étaient les premiers en date, et que, s'ils ont parfois volé les trouvères, ceux-ci n'ont bien souvent eu d'autre mérite que celui de mettre en œuvre les matériaux fournis par leurs devanciers. Il ne faut pas une connaissance bien profonde des épopées chevaleresques pour y remarquer nombre de pièces de rapport. Telle particularité de la vie d'un héros s'y trouve reproduite deux, trois, quatre et cinq fois, et dans ces éditions diverses du même épisode, on ne peut voir que la collection des chants isolés de plusieurs jongleurs sur le même fait. Ce qui prouve, au reste, la justesse de notre remarque, c'est la subsistance de certains cycles chevaleresques à l'état de chansons détachées. La gloire du Cid, par exemple, est célébrée dans une infinité de romances qu'on a réunies dans un même volume, mais que nul poëte du moyen âge n'a pris soin de fondre en un corps d'ouvrage. Les trouvères peuvent donc à bon droit mépriser l'ignoble condition des jongleurs de leur temps, se considérer comme des hommes plus graves, plus rangés qu'eux; mais ils leur doivent ce qu'ils sont, et ne méritent bien souvent d'autre titre que celui de laborieux compilateurs.

Il ne doit pas nous suffire d'avoir indiqué les conditions différentes d'existence des jongleurs et des trou-

vères, il est bon de vous faire connaître encore la nature de leur talent, les qualités et les défauts de leur esprit, et les divisions qu'on peut établir dans le catalogue de leurs ouvrages. La lecture la plus superficielle de ces vieux poëmes fait comprendre que les nouveaux scaldes étaient médiocrement doués du côté de l'imagination. Ce sont des esprits tout en dehors. Une vie errante et précaire ne leur laisse pas le loisir de créer pour créer, de se replier sur eux-mêmes, de méditer profondément; ils inventent peu, ils racontent, et se piquent dans leurs récits d'une minutieuse fidélité. Les jongleurs assistent à de grands faits d'armes, prennent part à d'étranges aventures, ils les répètent en vers, et ne sortent de leur rôle d'historiens que pour semer çà et là quelques traits d'une bonhomie maligne, dont les gens du peuple ne se font pas faute autour de nous. Ne demandez pas au jongleur l'harmonie des vers, l'élégance du style, en un mot, ce qui constitue le *talent*, tout cela lui manque; il écrit en vers, parce que ses récits doivent être chantés et qu'il faut pour la musique un mètre quelconque; il met une rime au bout de ses vers, parce que, privés de cet ornement, ils ne se distingueraient en rien de la simple prose; mais il n'a aucune règle fixe dans l'emploi de la rime, et l'on voit, dans certains morceaux, vingt, trente et quarante vers consécutifs sur la même rime. Au surplus, comme l'existence des jongleurs embrasse plusieurs siècles, il est de toute évidence que leurs œuvres ont changé plusieurs fois de caractère, et que les remarques qui pré-

cèdent ne peuvent être également appliquées à tous. Ainsi de nombreux témoignages se réunissent pour établir que peu à peu les chants de ces poëtes s'écartèrent de la vérité historique, et il est important de déterminer quelles furent les causes et quel fut le mode de ces altérations.

Dans le principe, un jongleur était comme le domestique d'un héros, et par là nous entendons le commensal et non pas le valet. Il appartenait féodalement à ce personnage noble et riche, et célébrait uniquement sa gloire et celle de ses compagnons d'armes. De là le nombre presque incroyable de pièces de vers composées à la gloire de héros devenus obscurs dans la suite des temps. Mais comme c'était un luxe coûteux que celui d'entretenir des poëtes domestiques, beaucoup de familles considérables y renoncèrent, et le jongleur, réduit à errer et à capter la bienveillance de tous, abandonna les sujets trop particuliers à certaines maisons, et préféra chanter les exploits de héros dont tout le monde aimait la gloire. On vit donc peu à peu le cercle poétique se rétrécir. Il se fit comme un travail d'épuration dans le personnel héroïque dont disposaient les jongleurs. Ils rapportèrent tous leurs chants à Charlemagne, à ses paladins, à Arthur, aux chevaliers de sa cour, à Alexandre le Grand, à Ogier le Danois, et à quelques autres dont nous aurons à vous entretenir plus tard.

Mais ne croyez pas qu'au fond la poésie gagnât à se restreindre ainsi. Les jongleurs ne se donnaient pas la

peine d'étudier l'histoire des héros qu'ils chantaient, ils n'approfondissaient pas leur caractère, ne s'enquéraient nullement des mœurs de leur temps, et s'en rapportaient uniquement, dans leur travail de composition, à des récits légendaires qui allaient sans cesse se surchargeant de nouveaux éléments. Les héros se transforment dans les vers des jongleurs, non parce que ceux-ci veulent faire quelque chose de nouveau, mais parce que l'état de la société se modifie, et que chaque siècle prête à Charlemagne, ou à tel autre personnage historique, son costume, ses mœurs, ses idées, ses préoccupations. A l'époque la plus brillante de la féodalité, l'empereur, tout grand qu'il soit, se trouve bien un peu atteint par le discrédit où est tombée la couronne, et les efforts du poëte pour le grandir ne réussissent que bien rarement à faire de lui autre chose qu'un roi soliveau. On l'aime, on le respecte; mais on ne voit pas autour de soi un roi qui soit quelque chose dans son royaume, et l'on ne sait ni inventer, ni rechercher la vérité dans les monuments du passé. Au siècle des croisades, on veut à toute force que Charlemagne soit allé en Orient, qu'il ait délivré les lieux saints de la domination des infidèles, qu'il ait visité la Perse et les contrées les plus voisines de l'Inde; puis on transforme ses paladins en chevaliers galants et courtois. Tout le monde sait que la chronique attribuée faussement à l'archevêque Turpin contient une somme abrégée de toutes ces merveilles; mais on ne sait pas aussi bien si les chants des jongleurs procèdent de cet

ouvrage apocryphe, ou si, au contraire, Turpin, ou l'imposteur qui a pris ce nom, a seulement mis en ordre les récits des jongleurs. Une date trancherait la difficulté ; mais il est à peu près impossible d'établir d'une manière certaine la chronologie de cette littérature barbare. Nous avouerons même que, la plus exacte détermination du temps fût-elle réalisable, nous ne trouverions pas que l'utilité du résultat répondît à la fatigue que donnerait un travail semblable. Que nous importe après tout que les jongleurs aient volé Turpin ou que Turpin ait pillé les jongleurs ? Nous ne pouvons prendre fort au sérieux ni Turpin ni les jongleurs ; et quand nous les avons signalés comme ayant fourni aux trouvères les matériaux de leurs grandes épopées, de leurs fabliaux, de leurs mystères, nous avons fait assez. Le fond et la forme sont presque également rebutants.

En dehors des exploits mensongers attribués par les jongleurs à Charlemagne, à Arthur et à leurs compagnons de gloire, en dehors de cette géographie ridicule qu'on fabrique tout exprès pour eux, nous devons noter encore dans ces chants la naissance d'un élément merveilleux qui va partout ramassant de nouvelles machines. Les Bretons Gallois ou Armoricains donnent leur Merlin l'enchanteur ; les scaldes normands fournissent leurs nains, leurs sorcières, leurs lutins ; les Arabes donnent leurs fées, les Persans leurs péris ; et le scalpel de la critique, après s'être promené sur tous les membres de cette poésie des jongleurs, met à nu des emprunts faits aux races les plus étrangères les unes aux

autres, aux terres les plus éloignées, aux climats les plus divers. L'esprit de chaque race demeure néanmoins prédominant dans ces compositions éclectiques. Ainsi, dans les chants des jongleurs normands respire le goût des aventures, des courses lointaines sans but arrêté. L'ambition y paraît insatiable; les chevaliers deviennent fréquemment rois ou empereurs, et gratifient leurs écuyers de gouvernements d'îles ou de provinces continentales capables de satisfaire le bon Sancho Pança. Pour donner ce tour à leurs écrits, les jongleurs normands n'avaient qu'à regarder ce qui se passait autour d'eux; n'avaient-ils pas vu les fils de Tancrède de Hauteville partir en pèlerins pour l'Italie et devenir roi des Deux-Siciles? n'avaient-ils pas sous les yeux ce Guillaume le Bâtard, qu'une bataille avait mis en situation de distribuer 60,000 fiefs à des gens de sac et de corde, et la conquête de l'Angleterre ne laissait-elle pas bien loin derrière elle, dans son odieuse réalité, les fictions des poëtes et les rêves des aventuriers? Quant aux jongleurs français, ils semblent avant tout occupés de célébrer de grands coups de lance ou d'épée. Chez eux on ne devient pas empereur, la place est prise, elle appartient à Charlemagne; mais on se couvre de gloire par des exploits où la force physique joue le rôle principal. Passez-vous les Pyrénées, les hauts faits des preux ont pour principe la religion et un amour quelque peu entaché de jalousie orientale.

Nous avons caractérisé l'esprit des jongleurs, il faut maintenant procéder au classement de leurs œuvres.

La première place appartient aux chansons de gestes, ou lais, dont on a fait depuis les grands romans, et dont nous ne dirons rien, puisque nous nous proposons de traiter particulièrement de ces gigantesques ouvrages dans notre prochaine leçon. En second lieu, nous citerons les pièces de théâtre : les capitulaires nous fournissent la preuve de certains essais dramatiques dont il faudrait faire honneur aux jongleurs ; mais c'est là le seul témoignage qui nous reste de ce genre de productions littéraires de leur part. Les termes employés dans le recueil des lois carlovingiennes sont de nature à faire penser qu'il régnait dans ces premiers drames français une impardonnable licence. Peut-être même faut-il attribuer aux rigueurs législatives qu'on crut devoir employer contre cette école dépravée, la naissance du drame religieux, dont nous devrons vous entretenir plus tard, et que l'on connaît sous les deux noms de mystères et de miracles.

Mais ce qui est demeuré la propriété des jongleurs, ce sont ces innombrables morceaux de poésie fugitive qui, sous les titres de chansons, de ballades, de pastourelles, de rondeaux, de complaintes, de romances, de fables, de contes, de satires, de jeux partis, de dits et redits, remplissent les in-folios des dépôts publics. Nous vous dirons quelques mots de chacun de ces genres d'écrits, pour compléter nos recherches sur les jongleurs, et nous aurons débarrassé le terrain de toutes les petites misères qui pourraient nous gêner dans l'examen des œuvres plus durables de l'esprit humain.

Il faudrait ne pas connaître l'esprit français pour s'étonner qu'il ait été tourné de bonne heure vers la chanson. Désaugiers et Béranger sont de tous les siècles dans notre pays, et dès qu'il y a eu des Français, il y a eu de joyeux convives, alliant le vin et les vers, chantant au dessert, et dépensant beaucoup d'esprit dans les couplets dont le refrain se disait en chœur. Je vais peut-être vous paraître bien grossier; mais je vous avouerai que je regrette l'oubli où tombent ces habitudes d'autrefois. Nous devenons maussades sans devenir graves; nous nous ennuyons nous-mêmes, et, sans mener une vie plus régulière au fond, nous perdons chaque jour quelque chose de cette franche gaieté qui animait nos pères. J'aime mieux comme Alceste la chanson du roi Henri, que les romans philosophiques où l'on vous prouve doctement que vous faites bien d'abandonner votre ménage, vos enfants, vos devoirs. La morale des chansons n'est pas bien sévère, mais elle ne peut faire illusion à personne, et, quand on est à jeun, elle ne peut mener à mal.

C'est au genre de la chanson que se rattachent les nombreux noëls composés au moyen âge. Si nous avions beaucoup de temps à consacrer à cette menue littérature, nous pourrions sans doute vous intéresser quelques minutes, en vous entretenant de ces vieux monuments de la poésie populaire; mais de plus sérieux objets appellent notre attention, et nous devons nous borner à vous faire remarquer que le noël a été plus religieux en France, plus libre en Angleterre.

Nous avons attribué des fables aux jongleurs, et comme il nous reste un assez bon nombre de morceaux de cette espèce, il sera bon de fixer nos idées sur leur origine et leur caractère. La fable, comme les chansons de gestes, offrait aux poëtes du XIIe et du XIIIe siècle un champ toujours le même, champ sillonné en tout sens, retourné vingt fois, et dont personne ne songeait à sortir, que personne ne tentait d'agrandir par l'invention. Prenez, en effet, toutes les fables attribuées aux jongleurs, vous trouverez en tout cent quatre sujets, perpétuellement remaniés, modifiés quant à la forme, mais du reste toujours les mêmes. Il nous sera sans doute permis de choisir parmi ces innombrables éditions d'œuvres à peu près identiques, celle qui réunit les qualités les plus précieuses. Une femme nous fournira la meilleure version des fables des jongleurs; et comme elle fait exception aux habitudes de médiocrité uniforme que nous avons signalées chez les poëtes d'alors, nous donnerons quelque développement à l'appréciation de ces apologues. Marie de France, la Sappho du moyen âge, est peut-être le plus grand poëte de son temps, et l'histoire, qui nous a appris tant de bagatelles oiseuses, nous laisse à son égard dans l'ignorance la plus complète. Elle nous apprend à la vérité elle-même, que, née en France, elle passa en Angleterre au XIIIe siècle, mais ne fixe pas le moins du monde la date de ce voyage, et nous laisse dans l'impossibilité de déterminer le nom du prince qui gouvernait l'An-

gleterre quand elle alla s'y fixer. D'ingénieuses hypothèses ont conduit le savant abbé de La Rue à préférer le règne de Henri III; mais ce ne sont là que des hypothèses. En lisant les œuvres de Marie de France, on acquiert la conviction qu'elle savait le bas-breton et le latin. Nous avons eu occasion de vous entretenir des *lais bretons*, dont elle a fait des fabliaux français. Aujourd'hui ses fables seules doivent nous occuper. A la première lecture, on sent qu'elle avait toutes les qualités qu'exige ce genre d'écrit, et l'on retrouve en partie chez elle les mérites qui rendent La Fontaine inimitable, beaucoup de naïveté avec beaucoup d'esprit. Son recueil comprend cent quatre fables, avec un prologue et un épilogue. Mais elle ne se donne pas comme auteur de ces jolies pièces versifiées; elle se réduit à la modeste condition de *traducteur*, et ne se réserve que l'honneur de la forme. Puis elle nous dit qu'elle a traduit de l'anglais; que la version anglo-saxonne dont elle s'est servie, a eu pour auteur un roi d'Angleterre, qui lui-même avait eu sous les yeux une version latine; enfin elle donne le nom de Fables ésopiennes à ces gracieux mensonges.

Rien ne semble plus simple à certains critiques que la généalogie de ces fables. Ésope a inventé, Phèdre a traduit du grec en latin, le roi Alfred du latin en anglais, et Marie de France de l'anglais en français. Mais, à considérer attentivement les choses, la question se complique singulièrement. Parmi les cent quatre fables données par Marie de France, vingt seulement ap-

partiennent à Ésope, d'autres sont orientales d'origine, et se retrouvent aujourd'hui dans les Mille et une Nuits et dans les recueils de Bilpaï et de Lockman. D'autres enfin sont évidemment chrétiennes, puisqu'on y voit un bœuf qui va à la messe, un loup qui fait le carême exactement, et nombre d'autres faits analogues. Ésope est donc ici comme un drapeau; on lui attribue tout ce qui a quelque rapport éloigné avec sa manière d'écrire. Quant à Phèdre, il n'a été connu des modernes que depuis le XVIe siècle; et parmi les recueils des fables latines qui ont couru au moyen âge, on n'en trouve aucune qui soit marquée au coin de son talent. Les auteurs de recueils latins portent des noms d'emprunt. Nous en possédons encore (et plusieurs sont imprimés) qu'on attribue à un certain Romulus, à un Accius, à un Bernard, dont au surplus nous ne saurions déterminer la condition dans le monde. Quant aù traducteur anglais, ce ne peut être le roi Alfred, parce que les fables en question nous montrent la féodalité complétement établie, et que le règne d'Alfred était encore loin de laisser prévoir cette forme de gouvernement. Marie d'ailleurs nomme, dans son épilogue, le poëte couronné, et l'appelle *Henri*. Quelques critiques prétendent que ce doit être Henri Beauclerc, qui, élevé en Angleterre, et pénétré du désir de s'attacher les Anglo-Saxons, devait posséder la langue de ses sujets opprimés par la noblesse normande. Henri pouvait aussi avoir reçu de quelque croisé revenu d'Orient

les apologues orientaux qu'il aurait ajoutés au fond latin qu'il avait sous les yeux. Peut-être encore tous les fabulistes, latins, anglais, français, ont-ils puisé dans quelque compilation donnée par un moine grec, sous le titre de Fables d'Ésope. Quand on est de bonne foi, on est amené à reconnaître qu'il est impossible de déterminer le mode de transmission des fables, et l'on voit dans ces fictions un fonds populaire, traditionnel, commun, où chacun peut puiser, à la condition de revêtir la pensée primitive d'une forme qui lui est propre, et qui se trouve en harmonie avec les tendances ou avec les mœurs de leur siècle. Ainsi a fait Marie de France, et par là elle mérite d'être distinguée de cette foule de jongleurs fabulistes qui se sont copiés les uns les autres, sans s'écarter notablement de la voie battue avant eux.

La satire a joui d'une longue faveur parmi nos poëtes ambulants, et l'on trouve encore quelque plaisir à les voir flageller leurs contemporains avec leurs strophes consécutives de quatre grands vers. Il règne, dans ces premiers essais d'une muse indisciplinée, une certaine chaleur d'invective, une verve abondante et soutenue, qui dédommagent parfois de la rudesse de la langue et de la grossièreté de la forme. Nous citerons, comme particulièrement remarquable, une lettre de l'empereur Orgueil aux gens de tous les états. C'est un pamphlet petillant d'esprit, et où l'Église n'est pas plus ménagée que les puissances du monde. Ce côté frondeur et hardi de la poésie en lan-

gue d'oil n'a peut-être pas été assez étudié par ceux qui s'obstinent à voir dans le moyen âge une époque de domination paisible et absolue pour la mitre et le froc. Il n'y a en réalité pas de siècle où l'on obéisse sans se plaindre et sans fronder. Les plus célèbres satires du XIIe siècle portent le titre de Bibles, et les plus piquantes de ces Bibles sont attribuées aux jongleurs Thibaut de Mailly et Guiot de Provins.

Nous nommerons encore les dits et dictiés, en vous disant qu'ils sont généralement instructifs et moraux, historiques ou allégoriques, mais en ajoutant néanmoins que la forme en paraît indéterminée. Quant aux jeux-partis, c'étaient des chants dialogués, où l'on discutait des questions de galanterie. L'origine doit en être méridionale ; et rien n'empêche de supposer que le goût en ait été apporté en France par Éléonore de Guienne. Ce qui est certain, c'est qu'on en a fait un grand nombre dans la langue d'oil, et que la galanterie y revêt un caractère plus réservé, plus chaste, plus germanique en un mot, que chez les troubadours provençaux. Nous ne voyons pas d'ailleurs que l'imitation des institutions galantes du Midi se soit jamais étendue jusqu'aux cours d'amour.

En parcourant la bibliothèque des jongleurs, nous avons cité les vers d'une seule femme, et encore l'avons-nous nommée comme ayant mieux fait que les jongleurs, et non pas comme affiliée à leur ordre. Au commencement du XIIIe siècle, cependant, ils crurent augmenter leurs chances de gain en s'associant des

femmes; et, nous devons le dire, ils donnèrent par là le dernier coup à leur réputation. Ils devinrent de vrais bohémiens; et franciscains et dominicains eurent raison de prêcher contre eux, et de les appeler piliers de tavernes, de tripots et de mauvais lieux. Philippe-Auguste finit par les chasser de ses États, et ils traînèrent une existence obscure et dégradée jusqu'au XVIe siècle, époque où ils disparurent dans la tourmente des guerres de religion.

J'aurais voulu ajouter à ce résumé des ouvrages laissés par les jongleurs, quelques citations de nature à vous faire connaître l'état de la langue française au XIIe et au XIIIe siècle; mais, après avoir longtemps cherché un morceau qui n'eût pas besoin d'être traduit pour être compris, j'ai cru inutile de vous apporter, en véritable régent de collége, quelque platitude rimée exigeant un long commentaire. Il faut commenter les écrivains qui ont quelque mérite personnel; mais il y aurait prétention d'érudit à venir devant vous peser les termes de poëtes qui tout simplement étaient ignorants, et ne voyaient pas tant de malice à leurs expressions incultes et jetées au hasard. Depuis que le goût du public s'est tourné vers les vieilleries gothiques, on a d'ailleurs publié, sous toutes les formes, les écrits des jongleurs et des troubadours; et celles d'entre vous, Mesdames, qui voudraient avoir quelque idée de la langue et de la versification françaises au XIIe et au XIIIe siècle, trouveront, dans les excellentes éditions de M. de Barbazan et de M. de

Méon, le texte pur de ces éditions et un vocabulaire d'un usage facile. Nous le répétons, quand on lit ces premiers bégaiements de notre poésie, il faut y chercher la pensée, les choses, non la forme et l'harmonie; encore cette pensée est-elle plus collective qu'individuelle. Vous ne trouverez pas un grand auteur parmi les jongleurs, et leur poésie est bien plus faite par le peuple que par eux-mêmes. Avant Dante, il n'y a pas de poëte digne de ce nom.

NEUVIÈME LEÇON.

ROMANS DE CHEVALERIE.

Grandes épopées destinées à la lecture. — Cycles de Charlemagne et d'Arthur communs à toute l'Europe. — Romans carlovingiens. — Esprit d'aventure. — Croisades. — Géographie arbitraire. — Vie romanesque de Charlemagne. — Gérard de Roussillon. — Romans de la Table ronde. — Galanterie. — Romans du Saint-Graal. — Chevalerie monastique. — Le Perceval de Chrétien de Troyes. — Prétentions des Provençaux. — M. Fauriel. — Cycle d'Alexandre le Grand. — Le faux Callisthènes.



A l'examen des poésies fugitives, à l'appréciation des pièces de vers destinées au chant, nous devons faire succéder l'analyse des grandes épopées mises en ordre par les trouvères, et destinées à la lecture. Nous n'aurons plus ici à nous occuper des boutades d'une imagination capricieuse, mais bien de longues et prétentieuses productions d'esprits infatués d'eux-mêmes. Les romans de chevalerie contiennent ordinairement de 20 à 30 mille vers, et l'on ne peut prendre qu'au sérieux des livres d'une telle dimension.

Il est nécessaire pour nous d'établir avant tout les divisions de notre travail. Tous les romans de chevalerie peuvent se ranger en de certaines classes distinctes, parce que les héros dont les exploits y sont célébrés appartiennent à des cycles déterminés. Les uns, en

effet, ont pris part aux expéditions de Charlemagne, les autres ont secondé Arthur dans sa résistance contre les envahisseurs saxons. De là une première classification à laquelle nous nous arrêterons ici, celle des romans carlovingiens et celle des romans de la Table ronde. On trouve dans toutes les littératures de l'Europe des ouvrages appartenant à ces deux cycles; mais comme la nôtre est de beaucoup la plus riche en productions de ce genre, il nous est permis de les considérer comme une propriété nationale. Cela est évident pour les romans carlovingiens. Nous montrerons plus loin que les Gallois ni les Bretons n'ont possédé aucun roman de chevalerie proprement dit, écrit dans leur langue, avant la publication des premiers ouvrages français sur Arthur et la Table ronde. Entre ces deux catégories d'ouvrages, on remarque d'ailleurs des ressemblances qu'il est bon de signaler à votre attention. Tous reposent sur un fond historique altéré par le temps, surchargé de faits nouveaux et de fables merveilleuses; tous datent du XIIe et du XIIIe siècle. Au XIVe, on ne fait plus que des remaniements, des paraphrases; enfin ce n'est que par exception que l'on peut attribuer un roman à tel ou tel trouvère avec chance de certitude. Ce sont des œuvres ou collectives ou anonymes, et dont la valeur est toute dans un certain fonds de sentiments qui couraient le monde et n'étaient la propriété de personne.

Après ces réflexions générales, il est temps d'entrer dans l'examen des romans carlovingiens. On y trouve

non pas les mœurs du IXe siècle, mais bien celles du XIIe, avec des tableaux plus ou moins exacts de la vie chevaleresque. Tous naissent visiblement de cette institution de la chevalerie, dont le développement complet est postérieur au règne des Carlovingiens; tous sont écrits en vers de dix ou de douze syllabes, avec des rimes semblables pour vingt, trente ou quarante vers de suite. Dans tous, enfin, on retrouve les mêmes personnages, et il semble que l'on ait créé, dans le principe, la fable avec un certain nombre de types particuliers, et que les auteurs venus plus tard se soient bornés à insérer dans le cadre commun quelques petits détails insignifiants. Chronologiquement, les poëmes du cycle carlovingien embrassent la période comprise entre Charles Martel et Charles le Chauve inclusivement. Mais on ne peut supposer que les trouvères aient eu à leur disposition le moindre document sérieux sur l'histoire de leurs héros. Ils exploitent un fonds de réminiscences vagues sur lesquelles ils brodent à plaisir. Le nombre de ces épopées est si considérable, l'analyse qu'on en peut faire présente si souvent les mêmes faits, que, pour vous en donner idée, nous croyons devoir adopter la méthode si ingénieuse de M. Fauriel, et tracer, à l'aide des romans, la vie imaginaire de Charlemagne.

Fidèles, sous un seul point de vue, à la vérité historique, les trouvères nous montrent ce grand prince toujours guerroyant. Seulement ils déplacent le théâtre de ses exploits, parlent à peine de ses expéditions

d'outre Rhin, et le mettent sans cesse aux prises avec les Sarrasins d'Espagne et d'Orient. Les chroniques ne nous apprennent rien sur ses premières années; il y figure pour la première fois à l'âge de 22 ans, dans une des campagnes de Pepin le Bref en Aquitaine. Les romans, au contraire, abondent en détails étranges sur sa jeunesse. Ils le font naître de Berthe au long pied, fille d'un roi de Hongrie dont ils chargent la vie de circonstances singulières.

Un ministre de Pepin, *chargé* d'aller chercher Berthe chez son père, est frappé de sa ressemblance avec sa propre fille, et, après l'avoir laissée pour morte sur le chemin, il lui substitue celle qui a tous ses traits et qui tient à lui par les liens du sang. Berthe cependant n'est pas morte, et bientôt elle trouve un asile chez un meunier. Après de bizarres aventures dont il serait trop long de vous faire le récit, elle est rencontrée dans cette retraite par le roi Pepin, lui fait connaître la vérité, et a de lui un fils qui est précisément Charlemagne. Pepin meurt, et alors les fils qu'il a eus de la pseudo-Berthe veulent faire périr un prince dont les droits priment les leurs. Mais il leur échappe, et, après s'être caché quelque temps dans un couvent, il se déguise, prend le nom de Mainet, et se réfugie à la cour de Galafre, roi des Sarrasins de Cordoue en Andalousie, ou de Saragosse en Aragon (car les textes varient sur ce point seulement). Le roi maure le prend à son service sans le connaître. Cependant Galerane, sa fille, a démêlé un héros sous le costume modeste et

l'apparente obscurité du nouvel arrivé. Elle cède bientôt à un goût très-vif pour lui, se voit payée de retour et, en définitive, enlevée. Charles, qui a déjà prouvé par de nombreux exploits ce dont il est capable, revient en France avec la belle infidèle, renverse les bâtards et recouvre sa couronne.

Ici se place, dans sa biographie romanesque, une expédition en Terre sainte. Après avoir délivré le sépulcre du Dieu fait homme, Charles se paye de ses travaux en s'attribuant les reliques de la passion. Il les dépose à Rome; mais presque aussitôt elles y sont enlevées par un émir sarrasin nommé Balan. De là de nombreuses expéditions en Espagne dans le but de recouvrer cet inappréciable trésor. C'est dans la péninsule Ibérique que les romanciers accumulent toutes les merveilles de courage dont la vie des princes carlovingiens offre le souvenir. Ils réunissent sur la tête de Charlemagne tous les hauts faits de Charles Martel lui-même, et, dans leur ardeur de simplification géographique, ils transportent en Espagne jusqu'aux Apennins mêmes, dont on trouve la description dans le roman d'Aspremont.

C'est à l'issue de l'une de ces expéditions en Espagne que se place la bataille de Roncevaux, si obscure dans l'histoire véritable, si souvent célébrée dans les romans; la mort de Rolland y est présentée comme le résultat d'une trahison du comte Ganelon. Personne n'ignore la puissance de son cor, dont les sons étaient entendus à une distance de plus de 20 lieues. Et vous

ne pouvez ignorer non plus les longs soupirs qu'il donne à Durandard, sa bonne épée, et les efforts qu'il fait pour la briser, de crainte qu'elle ne tombe aux mains d'un chevalier déloyal ou d'un mécréant.

Ici l'astre du grand empereur pâlit quelque peu ; il s'est assez sottement laissé tromper par Ganelon, et quelques parents ou amis des douze pairs l'amènent de vive force à punir les traîtres dont il est entouré. Dans aucun roman, cette éclipse de la grandeur impériale ne se produit d'une manière plus complète que dans le roman des Quatre fils Aymon. Charlemagne y paraît le plus faible des hommes ; le beau rôle y appartient constamment à Renaud de Montauban, et l'on croit assister au spectacle affligeant que donnait au monde la royauté glorieuse du héros tombée aux faibles mains d'un Charles le Gros. Nous pourrions, à la rigueur, tirer de ces observations une conséquence sérieuse, à savoir, que les types chevaleresques de cette dernière partie du cycle carlovingien auraient été conçus sous l'empire de la féodalité naissante, et se seraient développés grâce à la faveur du grand baronnage auquel ils devaient singulièrement plaire. Veuillez remarquer d'ailleurs que les romans relatifs à la vieillesse de Charlemagne présentent sous un plus complet aspect les institutions chevaleresques. On voit déjà la bravoure et l'amour occuper la première place parmi les qualités du preux accompli ; mais nous devons préciser davantage les notions qui se rapportent à ces deux objets, parce que l'amour en particulier revêt

un caractère nouveau dans les romans de la Table ronde.

Le courage du chevalier doit, dans les poëmes carlovingiens, s'exercer au profit de la religion et de la foi, et aux dépens des Sarrasins. De là une disposition générale, chez les trouvères et chez leurs lecteurs, à accepter les prodiges les plus inouïs de la valeur. Dieu est en cause, ce sont ses affaires que font les chevaliers, et il doit aplanir les obstacles. C'est de droit. Quant à l'amour, il revêt rarement, dans les épopées carlovingiennes, ce caractère étrange que nous lui trouverons dans les romans de la Table ronde. Le plus souvent il s'y présente d'une façon assez grossière. Les princesses s'y passionnent à la première vue, comme Galerane, dont nous vous parlions plus haut. Elles déclarent hardiment leurs sentiments, et, pour satisfaire leur penchant, elles abandonnent père et mère, changeant de religion sans le moindre scrupule. Ces mœurs, presque sauvages, ne sont pas même les seuls indices d'antériorité pour les romans carlovingiens sur ceux de la Table ronde. Dans quelques-uns, les ambassades sont présentées comme les missions les plus périlleuses. Les messages sont conçus en termes insultants, et ceux à qui ils sont adressés font preuve de fierté et s'honorent eux-mêmes en maltraitant le fâcheux ambassadeur. Rien de tel ne se trouve dans les romans de la Table ronde, et nous n'en concluons pas que tous les poëmes carlovingiens soient nécessairement d'une rédaction antérieure, mais bien, qu'ils ont été com-

posés de matériaux plus vieux de beaucoup d'années.

On a encore tiré de ces différences entre les deux catégories de romans qui nous occupent, cette conclusion, que les premiers étaient destinés au peuple et les seconds aux châteaux. Mais les plus respectables autorités ne suffiraient pas pour nous faire partager cette opinion. La lecture de romans de 20,000 vers suppose des loisirs qui manquaient aux classes inférieures de la société. L'acquisition en était si coûteuse, que les grandes familles avaient rarement plus d'un de ces poëmes, et en recommençaient la lecture quand elle était une fois achevée. Cependant nous avons dû vous soumettre cette hypothèse, parce que, dénuée de solidité, elle est ingénieuse et ne peut procéder que d'un esprit supérieur.

Dans tous les romans, certaines formules se retrouvent. Ainsi l'auteur se donne inévitablement comme historien véridique, il cite des autorités avec une minutieuse précision ; dans telle abbaye, dans tel monastère, on peut, à l'entendre, trouver la chronique au moyen de laquelle il va rétablir les faits altérés par des trouvères ou des jongleurs trop peu scrupuleux. Mais ce n'est là qu'une précaution oratoire, et quand il arrive au poëte d'invoquer le témoignage des grandes chroniques de Saint-Denis, nous avons tout le loisir de constater son mensonge. On peut comprendre sans peine que ce système de remaniements partiels ait introduit dans les romans du cycle carlovingien de nombreuses contradictions de détail. Nous pour-

rions citer vingt récits opposés du désastre de Roncevaux, et vous ne vous étonnerez pas de trouver quelques dérogations aux règles générales que nous avons posées jusqu'ici, dans le roman de Gérard de Roussillon. Nous l'analyserons devant vous, parce qu'il clôt pour ainsi dire le cycle carlovingien et nous fait assister à la lutte des grands barons contre les successeurs de Charlemagne. La galanterie s'y montre d'ailleurs sous cet aspect particulier qu'elle avait revêtu dans le Midi, et que les romans de la Table ronde nous montreront avec plus de développement.

Gérard de Roussillon est un personnage historique. Nous savons qu'après avoir aidé Louis le Débonnaire à vaincre ses fils rebelles, il travailla à les réconcilier avec lui, et reçut comme prix de ses loyaux services le comté de Paris. Il en fut dépouillé après la bataille de Fontenay, où il avait combattu sous les drapeaux de Lothaire, devint comte de Bourgogne, et bâtit, près de Châtillon-sur-Seine, le château de Roussillon, qui lui valut le surnom que lui donnent les romans. Depuis, il fut tuteur de Charles, roi de Provence, et il régna de fait jusqu'au moment où Charles le Chauve l'accabla sous des forces supérieures. Retiré dans son château de Roussillon, il mourut en 878.

Or, le curieux ouvrage qui nous occupe se rapporte à la dernière lutte soutenue par Gérard. Seulement, dans son ignorance, l'auteur a substitué Charles Martel à Charles le Chauve. Charles Martel, au dire du romancier, épouse d'autorité une parente de l'empe-

reur de Constantinople qu'aimait Gérard. En courtois chevalier, celui-ci n'a pas voulu priver la princesse d'une couronne ; mais, avant de se séparer, les deux amants contractent secrètement une sorte de mariage spirituel. La nouvelle impératrice donne à Gérard un anneau qui devient le signe de ce contrat bizarre par lequel elle s'engage devant deux témoins à l'aimer toujours plus que son père et son époux. L'auteur ajoute que Gérard épousa Berthe, sœur de la dame de ses pensées, et que, depuis, la convention galante dont nous vous avons indiqué les termes, fut religieusement observée des deux parts, sans atteinte aux lois de la morale et de la religion. Il y a donc ici amour spéculatif, galanterie mystique, et rien de plus.

Cependant la puissance de Gérard, augmentant de jour en jour, inquiétait le roi, et, comme il s'y joignait un peu de jalousie, la guerre devint inévitable et éclata. Assiégé dans son beau château, Gérard se voit trahi par un vilain qu'il avait élevé au rang de maréchal, et ne s'échappe qu'avec mille peines. Il gagne Avignon, puis reprend Roussillon par un coup de main, et remporte une grande victoire sur Charles, qui va à Orléans faire de nouveaux préparatifs de guerre. De vains efforts sont tentés dans le but d'éviter une seconde collision ; mais au milieu d'une bataille livrée à Vaubeton, en Bourgogne, des prodiges annoncent la colère céleste, et les deux ennemis s'unissent pour repousser une invasion des Sarrasins.

Vous ne pouvez compter, du reste, sur une paix de

longue durée, entre deux hommes tels que ceux que vous avez vus aux prises. Les hostilités se renouvellent donc, et, après de longues alternatives de succès et de revers, Roussillon est pris, et Gérard se voit seul au milieu des Ardennes avec Berthe sa femme. Réduit à la misère, il garde son orgueil, sa haine et l'espoir de se venger. Cependant des voleurs lui ont ôté jusqu'à ses armes, jusqu'à son cheval; un ermite le console et lui parle de faire pénitence : « Quand j'aurai tué Charles, » répond-il d'abord ; mais Berthe le ramène à des sentiments plus chrétiens. Tout se réunit au surplus pour dompter ce caractère fougueux. Il traverse une forêt, et rencontre des marchands que le bruit de sa mort met en joie. Il n'a pas d'épée et passe sans dire mot. Plus loin, il entre dans un village où il ne reste plus que des femmes et des enfants, et s'entend maudire par ceux qui l'accusent de leur malheur. Toujours douce et résignée, Berthe le calme, et lui donne le courage nécessaire pour subir ce châtiment de son humeur guerroyante. Apprenant enfin que sa tête a été mise à prix, il change de nom, évite les châteaux, où il y a peu de foi et beaucoup de cupidité, et devient charbonnier dans une forêt voisine d'Aurillac.

Là, cet homme qui luttait naguère contre le plus puissant roi du monde, se trouve riche des sept deniers que lui vaut chaque jour un pénible travail. Vingt-deux ans se passent ainsi sans que la patiente Berthe articule une plainte. Mais enfin un tournoi auquel les deux époux vont assister, lui rappelle sa splendeur passée,

et, après un léger mouvement de regret, elle se voit interrogée par son mari sur les moyens de recouvrer la fortune perdue. Elle l'engage à retourner en France et à implorer la médiation de l'impératrice. Cédant à ce conseil, il se rend à Orléans, et le vendredi saint, au milieu de l'église, il présente à sa souveraine l'anneau qu'il tient d'elle. Nous vous faisons grâce des détails d'une reconnaissance qui ne laisse rien à désirer aux adeptes les plus avancés de l'amour chevaleresque. Nous devons seulement vous dire que, tout en travaillant à réconcilier son ami avec l'empereur, l'impératrice trouve moyen de le remettre en possession du Roussillon, pour qu'il ne puisse être humilié. Une trêve de sept ans est conclue, les haines s'assoupissent, et Gérard peut mourir en paix et en prospérité. Vous voudrez bien remarquer que le roi ne s'étonne nullement de la conduite de son auguste compagne. Elle n'a rien fait que le romancier ne trouve dans l'ordre, et là précisément est le côté original de son œuvre.

C'est peut-être le seul roman de ce cycle où pareille chose se rencontre. Rien, au contraire, n'est plus commun dans ceux qui appartiennent au cycle de la Table ronde. Déjà, dans une leçon précédente, nous croyons avoir fixé vos idées sur ce qu'il peut y avoir d'historique et de gallois dans les merveilles attribuées au roi Arthur et à ses chevaliers, Lancelot, Tristan, Gauvain et tant d'autres. Nous croyons avoir démontré suffisamment que les trouvères ont pris dans les triades bretonnes des noms propres seulement, et qu'ils

ont animé ces vocables dénués de vie. Mais ils n'ont pas plus osé que les auteurs des poëmes carlovingiens se livrer aux élans d'une libre inspiration ; comme eux ils ont prétendu être historiens, ont accepté un cadre convenu d'avance, et n'ont innové que sur des objets de détail sans importance notable. Nous ne croyons pas nécessaire, par conséquent, de vous raconter minutieusement la vie romanesque du roi Arthur. Il nous suffira de vous apprendre qu'à douze ans il avait déjà conquis l'Irlande, l'Islande, la Suède ; que peu après il s'empara des Gaules, et que déjà il se montrait un miroir de chevalerie.

Ces indications doivent nous porter à refuser aux romans de la Table ronde tout caractère historique. Vous ne pouvez y chercher aucune allusion aux mœurs, aux usages des Gallois du ve et du vi^e^ siècle de notre ère, et le fond n'en est pas moins imaginaire que les accessoires. C'est déjà une différence qui les sépare des épopées carlovingiennes. Mais, pour vous mettre complétement au courant de ce qui se rapporte à cette classe de romans, il faut y établir une subdivision, et admettre dans les poëmes dont Arthur est le héros ou l'occasion, deux cycles secondaires. L'un traite de la Table ronde, et, sans faire perdre à la chevalerie son caractère aventureux, donne plus de développement à cette galanterie précieuse et raffinée que nous avons vue comme naître dans le roman de *Gérard de Roussillon*; l'autre se rapporte surtout à la recherche du saint Graal, et présente la chevalerie

sous un aspect grave, austère et presque monastique.

Tout chevalier de la Table ronde doit avoir une dame de ses pensées, pour l'amour de laquelle il est perpétuellement en quête d'aventures et de gloire. La destinée de toute demoiselle, à la cour d'Arthur, est d'occuper d'elle les chevaliers, les rois, les géants. Dans ces romans, la religion n'est qu'un accessoire de peu d'importance. Les poëmes relatifs à la recherche du saint Graal sont comme le correctif de ces œuvres mondaines, et semblent naître de la création des ordres à la fois religieux et militaires. Comme dans cet aperçu gît toute notre théorie sur la littérature chevaleresque, nous vous demanderons la permission d'y insister un peu.

A considérer la chevalerie au point de vue historique, elle présente trois périodes distinctes dans son développement. D'abord, purement aventureuse, elle reçut de l'Église une direction morale et chrétienne. Chaque gentilhomme, armé chevalier, dut accepter les travaux les plus rudes, les périls les plus imminents pour défendre la foi; c'est surtout là ce que font ressortir les romans carlovingiens. Les chevaliers étaient les défenseurs de l'Église, les protecteurs de tout ce qui était faible. Ils durent surtout leur appui aux femmes; et, à force de les protéger, ils finirent par leur vouer un culte, qui eut bien son côté ridicule, mais que l'on prenait fort au sérieux pendant le moyen âge. Les romans de la Table ronde répondent à cette transformation de l'esprit chevale-

resque. Mais, dans la réalité, vous devez sentir que l'amour s'écartait souvent de ce mysticisme épuré dont nous l'avons vu revêtir par l'imagination des poëtes. De graves désastres furent imputés aux chevaliers, et l'Église tenta de réformer une institution dont le monde avait encore besoin. Elle créa les compagnies religieuses et militaires des Hospitaliers de Saint-Jean, des Templiers, des Teutons, et ensuite d'autres, auxquelles elle imposa les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté; et c'est précisément à cette dernière révolution de la chevalerie qu'appartiennent les romans du saint Graal, dont il nous reste à vous parler.

Les trouvères donnent le nom de saint Graal à un vase dont Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait fait usage dans la célébration de la cène, la veille même de sa passion. La tradition romanesque veut que cette précieuse relique ait été enlevée au ciel, après la mystérieuse consécration du pain et du vin, et qu'elle y ait été gardée par les anges, pour être confiée un jour à quelque digne chevalier. Ceci posé, les romanciers nous apprennent que Pérille, gentilhomme de race asiatique, vint s'établir en Gaule; que ses descendants s'allièrent à ceux d'un ancien chef breton, et que Titurel, issu de cette illustre et héroïque lignée, mérita l'honneur de devenir dépositaire du saint Graal, et d'en établir le culte dans la Gaule. Ici se placent des indications très-étendues sur les cérémonies de ce culte et sur le temple où elles s'accomplis-

saient. Ce merveilleux monument, construit sur le même plan et avec la même magnificence que le temple de Salomon, fournissait une ample matière à la poésie descriptive. Quant à la relique elle-même, une de ses propriétés miraculeuses était de demeurer invisible pour les païens et les infidèles, et de combler de biens ceux qui avaient le droit d'en approcher. Le Graal, en effet, rendait pour eux des oracles infaillibles, leur tenait lieu de toute nourriture, les maintenait dans une jeunesse éternelle, et leur donnait une sorte de joie mystique, avant-goût de celle qui est promise aux élus dans le ciel. Tout, au surplus, paraît mystérieux dans les détails de la construction du temple où l'on gardait la sainte relique, et dans la règle imposée aux chevaliers. Les templistes, car tel est leur nom, doivent tenir à distance les impies, dont l'approche serait une profanation. Ils sont obligés de faire une guerre continuelle aux mécréants, et cette guerre est l'image de l'état de lutte constante où l'on doit se tenir contre les passions mondaines pour gagner le ciel. Tout amour sensuel leur est interdit, même dans le mariage, et une pensée impure suffit pour compromettre tous les avantages attachés à la garde du précieux vase. Le mariage n'était permis qu'au seul roi du Graal, pour que la race de Titurel ne s'éteignît pas; mais il devait rester strictement dans les saintes limites de l'union conjugale.

A tous ces signes de l'influence ecclésiastique sur l'institution chevaleresque, célébrée dans les romans

du Graal, vous en pouvez ajouter un qui nous semble décisif : le moindre prêtre était supérieur au plus illustre templiste, et Titurel lui-même a été armé chevalier par un évêque. Une pénalité sévère est jointe à ce code rigoureux, et les exemples d'application de cette pénalité abondent dans les ouvrages de ce cycle. Nous vous citerons un fils de Titurel, qui perdit les priviléges du Graal, et fut tué dans un combat, pour avoir aimé la princesse Floramie d'un amour illicite. Perceval, un de ses descendants, et le héros du roman de Chrétien de Troyes, se conduisit mieux; mais le débordement des vices et de la corruption dans notre Europe l'obligea à emporter le saint Graal dans une contrée reculée de l'Orient. Alors de preux chevaliers se mirent en quête du saint Graal, et toutes les merveilles de la fable furent introduites dans les romans qui se rapportèrent à cette pieuse recherche. Nous n'avons pas besoin, sans doute, de vous avertir que la géographie la plus étrange vint en aide aux trouvères. L'histoire du Prêtre-Jean et de son royaume chrétien d'Abyssinie devint un épisode obligé de la quête du saint Graal; mais, au milieu de ces inventions, l'esprit de cette singulière branche de notre littérature ne s'altérait pas; et vous pouvez voir le brave Lancelot s'épuiser en vains efforts pour trouver le saint Graal, le tout, parce qu'il a mis ses complaisances dans une passion profane pour la reine Genièvre.

On a multiplié les conjectures sur le point de départ

de cette légende chevaleresque et religieuse tout à la fois ; et s'il nous paraît constant que la vogue de ce genre de productions tient à l'institution des ordres monastiques et militaires, il ne nous semble pas possible d'en préciser le point de départ. Cependant, il est vraisemblable qu'on peut le placer dans quelque légende populaire, relative à l'arrivée de la Madelaine et du Lazare dans les environs de Marseille. Sous ce rapport, les romans eux-mêmes ne nous sont d'aucun secours, puisque les auteurs prétendent en tenir les originaux de Jésus-Christ lui-même, et assurent qu'ils ont vu les caractères tracés par sa main divine. Les épopées de cette classe diffèrent d'ailleurs des autres sous plusieurs rapports. Elles sont écrites en petits vers de huit syllabes, et rien n'indique que l'on ait jamais eu la pensée de les chanter. Elles sont de nature à prouver une certaine élégance de mœurs chez ceux qui en faisaient leur récréation habituelle.

Jusqu'à une époque très-voisine de la nôtre, on avait cru, sans difficulté, que les romans de chevalerie étaient un fruit de l'esprit conteur des Français du Nord, et tout semblait se réunir pour confirmer cette opinion, dans laquelle nous persistons. Mais, il y a quelques années, un savant illustre a produit un nouveau système, et nous devons à l'autorité dont il jouit à si juste titre, de discuter devant vous ses conclusions. M. Fauriel, passionné à bon droit pour la poésie des troubadours, nourri, dès l'enfance, dans l'étude des patois méridionaux, n'a pu se résoudre à

laisser aux froids écrivains du Nord l'honneur d'avoir doté la France de monuments littéraires si curieux que les épopées chevaleresques, et il les a revendiquées pour les troubadours, dont les trouvères n'auraient été, à l'entendre, que de plats copistes. Il règne, dans toute la discussion de M. Fauriel, une telle loyauté, il dissimule si peu les objections que soulève sa doctrine, que nous pouvons lui emprunter des armes pour le combattre. Nous ne prétendons nullement argumenter en forme devant vous sur une question dont l'utilité immédiate semble assez mince; aussi nous bornerons-nous à deux questions que soulève la thèse de notre illustre adversaire. Il est hors de doute, par exemple, que, s'il a existé des romans provençaux du cycle d'Arthur ou de Charlemagne, ils ont presque tous péri, et que le peu qui en reste est postérieur au XIIe siècle. M. Fauriel en convient, mais il ne se tient pas pour battu. La croisade contre les Albigeois lui semble une explication suffisante. Les compagnons de Simon de Montfort ont dû détruire tout ce qui procurait bien et honneur aux spirituels habitants du midi de la France. En bonne logique, ceci a peu de valeur, quand on considère surtout que M. de Sainte-Palaye a pu faire vingt-cinq volumes in-folio des poésies lyriques des troubadours; que la plus grande partie de cet immense recueil est hostile au clergé, et n'en a pas moins échappé au vandalisme des croisés. Cet argument pourrait nous suffire. M. Fauriel nous en fournit un autre dans la belle ana-

lyse qu'il a donnée d'un roman incontestablement provençal, celui qui est intitulé Geoffroy et Brunissende. Dans cette œuvre remarquable, le côté lyrique est prodigieusement développé; les qualités du narrateur font absolument défaut. Or l'essence des épopées chevaleresques du moyen âge, c'est précisément la narration ; elles procèdent toutes du besoin de conter et de satisfaire la curiosité publique. Ce besoin existe à peine chez les Gascons, les Languedociens et les Provençaux de la même époque ; ils analysent leurs sentiments, scrutent leur propre cœur, et chantent, mais ils ne racontent pas ; et il serait bien étrange qu'ils eussent fourni des modèles aux Septentrionaux, qui ont toujours aimé à tuer, par des histoires, l'ennui des longues veillées de l'hiver. Les Provençaux étaient trop épris de la forme, trop avides de l'harmonie poétique, pour se livrer à la composition d'œuvres immenses, comme les romans de chevalerie. Il faut rimer vite pour écrire de pareils ouvrages, et nous ne connaissons pas un poëte provençal qui ait fait assez bon marché de la lime, pour supposer qu'il pût écrire trente mille vers de suite sur le même sujet.

Nous avons réduit à deux principaux cycles les romans français du moyen âge. Nous pourrions en ajouter un dont Alexandre serait le héros; mais il y a comparativement très-peu d'ouvrages à faire entrer dans cette dernière catégorie, et nous pensons qu'il est inutile de développer un tel sujet. Les romans d'Alexandre procèdent en totalité d'une histoire apocry-

phe du héros macédonien, attribuée, sans le moindre fondement, à Callisthène. Si les mœurs de la cour de Charlemagne sont défigurées dans les épopées chevaleresques, il est facile de croire que toute couleur locale disparaît dans celles où Alexandre est célébré. Les trouvères ne se sont nullement mis en frais d'érudition, et, pour eux, le fils de Philippe et d'Olympias est tout uniment un chevalier errant, entouré de paladins galants et courtois, et leur donnant à tous l'exemple. Les femmes jouent un grand rôle dans ces romans; et quand la philosophie veut détourner Alexandre des soins qu'il leur donne, la philosophie est punie de ses blasphèmes. Voyez plutôt le pauvre Aristote, subjugué par une de ces nouvelles Circés, qui le fait marcher à quatre pattes, se sert de son dos comme d'un palefroi, et, avec une guirlande de roses en guise de bride, le conduit devant son auguste disciple, pour lui faire reconnaître tout haut l'empire irrésistible de la beauté.

Ce qui est particulier aux poëmes du cycle d'Alexandre, c'est l'inconcevable dévergondage d'imagination que suppose la partie merveilleuse. Les Mille et une Nuits seules peuvent lutter avec les enchantements qu'on y voit accumulés, et l'influence arabe, orientale, est visible dans la plupart de ces ouvrages. Nous n'en analyserons aucun, et, satisfait de vous avoir fait parcourir en un jour de si grands espaces littéraires, nous remettrons à une prochaine conférence l'appréciation des poésies chevaleresques chez les Espa-

gnols. Le cycle du Cid et celui d'Amadis pourront encore donner matière à quelques réflexions utiles, et compléteront une des divisions de notre enseignement de cette année.

DIXIÈME LEÇON.

POESIE CHEVALERESQUE EN ESPAGNE.

Caractère éminemment *national* de la poésie espagnole. — Dignité, grandeur poussée jusqu'à l'enflure. — Souvenir de Lucain. — Chants isolés. — Romances du Cid. — Expression de la plus haute vertu chevaleresque. — Nulle merveille. — Épisode du duel. — Chimène. — Serment imposé au roi Alphonse. — Exil. — Les infants de Carion. — Vieillesse du Cid. — Absence d'art, noblesse de sentiments, richesse d'idées, vérité de coloris, peinture des mœurs. — Amadis de Gaule, attribué à Vasco de Lobeira. — Diffusion et roideur dans la manière de conter.

Toutes les littératures européennes pourraient offrir à notre curiosité des romans de chevalerie. Mais ceux que nous trouverions en Angleterre, en Allemagne, ne nous apprendraient rien de nouveau. Ils ne semblent être que la reproduction fidèle, littérale même, des épopées françaises des divers cycles. En Espagne seulement nous voyons la poésie chevaleresque prendre un caractère éminemment national, une forme dont l'originalité ne peut échapper à l'observateur le plus superficiel, et il convient de nous arrêter sur les premiers pas de nos nobles voisins, dans la carrière des lettres qu'ils ont parcourue avec tant d'éclat.

Dès le xe siècle on voit la poésie espagnole annoncer

les qualités et les défauts que le temps a développés graduellement, et nous devons saisir à leur naissance ces marques du génie qui a inspiré chez nous Corneille, Lesage et Beaumarchais. Ce qui nous frappe au premier abord dans la littérature espagnole, c'est un certain air de grandeur, de dignité constamment soutenue. Nous savons qu'on a reproché aux écrivains de la péninsule ibérique de pousser jusqu'à l'enflure cette passion pour ce qui est noble et grand, et nous conviendrons sans difficulté que le reproche est fondé; mais l'enflure est chez eux l'excès d'une disposition honorable. Les chrétiens d'Espagne ont conquis pied à pied le sol de leur belle patrie. Tout ce qui pouvait manier une lance ou une épée a concouru à cette œuvre, et il n'est pas de paysan qui ne soit devenu noble et gentilhomme par ce saint emploi de ses forces et de sa vaillance. Aussi chaque Espagnol a-t-il conservé le sentiment de ce qu'il valait. Et tout a été grave chez eux, la démarche, le costume, la conversation, le tour d'esprit. Des institutions vraiment libérales augmentaient, s'il était possible, cette disposition générale à l'estime de soi-même, et, dans les dernières conditions de la société espagnole, on a parlé et écrit comme à la cour des princes. Ailleurs les événements de l'histoire ont déterminé les gentilshommes à se faire bourgeois, le ton de la poésie a baissé, et l'excès, la redondance des vers espagnols a paru d'autant plus condamnable, qu'on se tenait au-dessous de la juste mesure.

Après cette première remarque sur le ton généralement élevé de la poésie castillane, nous insisterons moins sur la teinte orientale qu'on s'accorde à y retrouver. Peut-être a-t-on jusqu'ici cédé un peu légèrement à l'empire de l'habitude, en exagérant l'influence du génie arabe sur le caractère et le tour d'esprit des Espagnols. Entre deux races séparées par la religion, la cohabitation sur le même sol ne pouvait produire ce rapprochement des cœurs qui précède toujours celui des intelligences, et les rapports qu'on a signalés entre les œuvres d'imagination des uns et des autres, nous semblent bien plutôt des rencontres que le résultat d'emprunts amiables ou d'imitations réfléchies. Nous insistons d'autant plus volontiers sur ce point, que nous croyons trouver ailleurs que dans l'influence arabe la raison de cette ressemblance qui fait l'objet du débat. L'Espagne, à la considérer sous les rapports purement naturels, rappelle au voyageur tout ce que l'Orient a de distinctif. Le climat y a la même ardeur, la végétation la même richesse. On retrouve en Espagne les plantes, les aspects, le ciel de l'Afrique et de l'Orient ; et comme la poésie est fille de la nature, il n'est pas surprenant que de nombreux rapprochements puissent être établis entre les produits du génie arabe et ceux du génie castillan. Nous ne voulons pas cependant nier toute action des maîtres étrangers, ce serait un excès non moins condamnable que celui contre lequel nous nous élevons ; nous osons seulement affirmer qu'on a exagéré cette action, lorsqu'on l'a considérée

comme souveraine, comme absolue sur le génie espagnol. Dans les auteurs latins de l'époque impériale, dans Lucain surtout, on démêle déjà en grande partie ce que nos adversaires appellent l'orientalisme des Castillans.

Si de ces considérations générales nous descendons à des sujets plus humbles et plus circonscrits ; si, par exemple, nous abordons les questions relatives au *langage*, nous verrons les Espagnols regarder comme ayant été complète la fusion des Romains et des Visigoths en un seul peuple, dès avant l'arrivée des Arabes. Et il n'y a rien d'exorbitant dans cette prétention, puisque le roi Chindaswinthe avait établi, dès le VI[e] siècle, l'égalité civile et politique entre tous ses sujets, et que cette sage mesure avait dû hâter l'assimilation des vaincus et des vainqueurs. De ce fait incontestable, les Espagnols tirent cette conséquence, que leur langue devait être formée avant la conquête musulmane, et, en effet, on ne voit pas que l'idiome des nouveaux dominateurs ait notablement agi sur le leur. L'arabe a sans doute influé sur la prononciation des Espagnols. Leurs oreillles étaient constamment frappées de l'accentuation particulière aux compatriotes de Mahomet, et nécessairement leur intonation devait s'en ressentir. Le plus français d'entre nous prononce sa langue d'une manière étrange quand il a passé quelques années en Angleterre ou en Allemagne. Mais, pour le fond de la langue, il est resté gallo-romain, et le nombre des mots arabes adoptés par les Espagnols est très-minime.

Au reste, quatre langues ou dialectes ont été, après la conquête arabe, parlées par les chrétiens d'Espagne. Les Catalans, soumis par les Carlovingiens et longtemps en rapport avec les Provençaux, adoptèrent la langue de nos troubadours; les chrétiens du royaume d'Oviedo parlèrent le pur castillan; les Galiciens eurent un patois particulier qui devint le portugais. Ces trois premières langues, ou dialectes romano-tudesques, s'étendirent longitudinalement avec les conquêtes des rois d'Aragon, de Castille et de Portugal, de telle sorte que le catalan régna sur la côte orientale de l'Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'au royaume de Murcie; le castillan occupa la zone centrale, depuis la même chaîne de montagnes jusqu'à l'Andalousie; le galicien, enfin, régna le long des côtes de l'Océan. De ces trois langues, la castillane est devenue la langue littéraire de l'Espagne, et a été cultivée par les esprits les plus distingués et les plus féconds de la Péninsule. Au nord, dans les montagnes de la Biscaye et de la Navarre, la langue des Basques ou Escualdunacs s'est maintenue pure de tout alliage; mais c'est une langue originale, antérieure au latin, au tudesque en Espagne, et sur laquelle nous n'avons rien à dire ici, parce qu'elle a été sans action sur la littérature espagnole, et n'est jamais sortie de son orgueilleux isolement.

Nous voilà maîtres maintenant des éléments dont nous voulions étudier la combinaison, et nous pouvons entrer en matière par l'examen des premières poésies chevaleresques chez les Espagnols. En vous entretenant

des grandes épopées carlovingiennes, nous avons dit qu'elles avaient pour point de départ des chants isolés sur tel héros, sur tel fait particulier, que les trouvères ont beaucoup moins inventés que réunis. Or l'Espagne nous offre la confirmation la plus complète de cette assertion. En effet, la plupart des chants espagnols parvenus jusqu'à nous ont conservé cette forme fragmentaire, et les héros nationaux, tels que le roi Rodrigue, Bernard de Carpio, Alphonse le Chaste, Fernand Gonzalès, les infants de Lara, le Cid même sont célébrés non dans des poëmes de longue haleine, mais dans des romances détachées. On peut mettre ces romances bout à bout, et y retrouver l'histoire complète de chacun de ces héros ; mais ce travail n'a pas été fait par les poëtes espagnols, si ce n'est pour les dernières années de la vie du grand Cid.

Dans l'impossibilité où nous sommes d'analyser devant vous chacune des légendes chevaleresques dont les héros viennent d'être nommés, nous avons choisi la plus complète, celle du Cid. Corneille y a puisé son premier chef-d'œuvre, et les modifications qu'il a dû faire subir à la donnée primitive, pour l'approprier aux convenances de notre scène, vous indiqueront les différences que présente le goût des deux nations.

Le Cid, tel qu'il nous apparaît dans les romances, est la plus haute expression de l'esprit chevaleresque en Espagne. Il brille par une force de corps surprenante, par une valeur prodigieuse, par une constance et un sang-froid tout espagnol. Sa générosité est sans

bornes, et le porte à rendre le plus souvent la liberté à ses prisonniers, fussent-ils mécréants. Aussi les Arabes professent-ils pour lui une haute estime, et quand l'ingratitude du roi de Castille le bannit de ses domaines, trouve-t-il une splendide hospitalité chez le prince maure de Saragosse, qui, en expirant, le déclare tuteur de ses fils.

Nulle merveille ne se mêle au récit des hauts faits de ce héros national; toute recherche d'art semble étrangère aux poëtes qui le chantent: ils peignent naïvement les mœurs de leur pays et de leur temps, sans supposer qu'elles aient rien d'étrange, et ceci vient encore à l'appui de ce que nous avons dit sur le caractère essentiellement historique des premières poésies chevaleresques. L'héroïsme a atteint sa plénitude; la langue et la poétique sont encore dans l'enfance. On n'invente rien, on raconte, et la métrique n'est adoptée que pour aider la mémoire et faciliter le chant. Il est avéré que pendant fort longtemps ces curieux monuments de l'histoire et de la poésie castillane se sont transmis de bouche en bouche, et qu'au XIIIe siècle seulement l'écriture les a fixés pour l'avenir. Mais il ne s'y manifeste aucune trace d'altération.

Telles qu'elles nous sont parvenues, ces romances peuvent se diviser en quatre parties distinctes. Dans la première, nous rangerons celles qui contiennent les hauts faits du Cid sous le roi Ferdinand; la seconde se rapportera au règne de Sanche; la troisième, à celui d'Alphonse VI; la dernière, enfin, comprendra le

deuxième exil du Cid, et l'histoire de sa vieillesse et de sa mort.

Comme dans la tragédie de Corneille, Rodrigue entre dans la vie par un duel avec le père de Chimène; mais le créateur de notre scène a trouvé seul ce bel hémistiche : Rodrigue, as-tu du cœur? La romance qui contient le récit des faits ainsi resserrés par Corneille, est néanmoins bonne à connaître et nous vous la lirons. La voici : « Diego Laynez, pensant tristement à « l'outrage qu'a reçu sa maison, noble, riche et an- « cienne, et voyant que les forces lui manquent pour « la vengeance, et que son grand âge l'empêche de la « prendre par lui-même, ne peut dormir la nuit, ni « goûter à aucun mets, ni lever les yeux de dessus « terre, et il n'ose plus sortir de sa maison. Il ne parle « pas non plus à ses amis; au contraire, il les évite, « craignant que le souffle de son infamie ne les offense. « Étant donc aux prises avec ces inquiétudes de l'hon- « neur, il voulut faire une expérience, laquelle ne lui « fut pas contraire. Il fit appeler ses enfants, et, sans « leur dire un seul mot, il leur serra l'un après l'au- « tre leur noble et tendre main, non pas pour y con- « sidérer les lignes de la chiromancie, car cette mau- « vaise coutume des devins ne s'était pas encore « introduite en Espagne; mais, empruntant des forces « à l'honneur, malgré l'affaiblissement de l'âge, son « sang refroidi, ses veines, ses nerfs et ses artères « glacés, il les serra de telle sorte, qu'ils dirent : « Assez, seigneur. Que voulez-vous ou que prétendez-

« vous? Lâchez-nous au plus tôt, car vous nous tuez.
« Mais quand il vint à Rodrigue, l'espérance du « succès qu'il attendait étant presque morte dans son « sein (on trouve souvent là où l'on ne songeait pas), « les yeux enflammés, tel qu'un tigre furieux d'Hir« canie, plein de rage et d'audace, Rodrigue dit ces « paroles : Lâchez-moi, mon père, dans cette mauvaise « heure; car si vous n'étiez pas mon père, il n'y au« rait pas entre nous une satisfaction en paroles.....
« Le vieillard, pleurant de joie, dit : Fils de mon « âme, ta colère me calme et ton indignation me plaît. « Cette résolution, mon Rodrigue, montre-la à la ven« geance de mon honneur. » Puis il lui conte son aventure, lui donne sa bénédiction et une épée; Rodrigue tue le comte, et revient dire à son père que son honneur est vengé.

Jusqu'ici le nom de Chimène n'a pas été prononcé, et, en effet, les romances ne supposent pas, comme la tragédie française, que l'héroïsme du Cid ait eu à triompher de l'amour. Il est libre de tout engagement, et de même Chimène n'a aucune violence à se faire pour venir demander justice au roi de la mort d'un père. Avant qu'elle ait obtenu satisfaction, Rodrigue délivre la Castille d'une invasion dirigée par cinq rois maures, et dès lors il devient un personnage trop important pour qu'elle puisse rien espérer de la justice du prince. Elle prend en conséquence un parti que le poëte espagnol trouve tout simple, et qui aurait donné un terrible exercice à la sensibilité de Chapelain et de l'Aca-

démie française. Elle vient déclarer que Rodrigue l'a privée d'un protecteur vaillant dans la personne de son père, que nul autre que lui ne saurait remplacer celui qu'elle regrette, et qu'elle le demande pour mari. Ainsi sera réparé le dommage qu'elle a éprouvé. Le roi Ferdinand approuve cet accommodement, et les nouveaux époux donnent bientôt l'exemple de l'union la plus tendre.

Au roi Ferdinand succède bientôt don Sanche, son fils aîné. Rodrigue, attaché à ce prince par un serment et par de longues intimités, le sert avec une aveugle fidélité, et n'examine pas même ce qu'il peut y avoir de juste ou d'injuste dans ses entreprises. Il l'aide ainsi dans les efforts qu'il fait pour dépouiller ses frères et ses sœurs de leur part d'héritage, et se montre brave et loyal sans songer à s'enquérir des motifs qui poussent son souverain. A celui-ci la responsabilité, au Cid la gloire. Cependant nous devons dire, pour la justification du héros, que, tout en contribuant aux succès injustes de son prince, tout en décidant la victoire par sa valeur, il ne semble pas la désirer.

Sanche meurt assassiné, et le Cid devient sujet d'un prince qu'il a longtemps combattu. Mais, avant de lui rendre hommage, il veut être bien sûr que les mains de don Alphonse sont pures du sang de son frère, et, avec une hauteur toute castillane, il exige qu'il se purge, par un serment, de tout soupçon de complicité. Alphonse cède, et le Cid, sans s'inquiéter d'avoir encouru sa disgrâce, se lie à lui par des promesses d'o-

béissance, que l'honneur fait considérer comme inviolables. Toute la scène du serment prêté par le nouveau roi, devant les cortès de Burgos, est décrite avec une réelle grandeur, et remet devant les yeux du lecteur ces vieilles institutions que Charles-Quint a bien pu abolir, mais dont le souvenir est gravé en caractères ineffaçables dans le cœur des Espagnols.

Nous ne pouvons être étonnés qu'après un pareil affront, les rapports du souverain et du vassal ne s'attiédissent. Rien, cependant, ne justifie le moindre soupçon chez le roi. Rodrigue n'a voulu servir qu'un homme d'honneur, et après l'épreuve il s'est dévoué sans arrière-pensée. Le roi se venge donc bassement, quand il bannit sans motif le soutien, l'honneur de sa couronne, et trois cents chevaliers s'associent à la mauvaise fortune du Cid exilé. Celui-ci, au reste, se considère toujours comme le sujet d'Alphonse, et un mélange tout castillan de fierté indépendante et de dévouement éclate dans cette lettre écrite par lui au souverain qui l'éloigne injustement de sa présence. « Roi Alphonse, « mon seigneur, tu ouvres l'oreille aux traîtres, et tu « fermes ton palais aux loyaux gentilshommes. Demain « je sortirai de Burgos pour gagner sur les frontières « quelque château où j'hébergerai mes troupes; mais « comme ils sont fiers, ceux que j'emmène, ils regarde- « ront le monde comme une demeure trop étroite pour « eux. Pour conserver le nom de ton royaume, le pays « que je vais conquérir s'appellera la Nouvelle-Castille. » Il tient parole, et des exploits sans exemple dans les

âges antérieurs le conduisent jusqu'aux portes de Valence, qui elle-même cède sous son effort. Il rend hommage de chaque victoire à son ingrat souverain, et lui envoie tantôt une centaine de chevaux de prix, tantôt les clefs des villes dont il s'est rendu maître.

Sans être touché d'une fidélité si rare, Alphonse se voit enfin contraint de rappeler le bon Cid; nul autre que lui ne pouvait le rassurer contre une terrible armée musulmane qui menaçait ses États. Rodrigue accourt; sept mille gentilshommes se rangent sous sa bannière; l'ennemi est vaincu, et une deuxième disgrâce donne un nouveau lustre à la gloire du héros. Alors ce n'est plus lui seulement qui proteste contre l'injustice, le peuple tout entier murmure sur son passage, et l'on n'entend qu'une seule parole dans toute la Castille : Grand Dieu, que n'as-tu donné à un si bon vassal un bon seigneur !

Une deuxième réconciliation a lieu entre Alphonse et le Cid, et le roi veut marier les filles de Chimène aux infants de Carion. Nous vous ferons grâce des cérémonies pompeuses dont ces noces deviennent l'occasion, et que les romances décrivent avec une exactitude minutieuse. Parmi les présents que Rodrigue fait à ses gendres, nous remarquerons seulement les deux célèbres épées Cotada et Tizona, armes d'une trempe merveilleuse, et qui rappellent la Durandard de Rolland. La première a été conquise par Rodrigue sur le comte de Barcelone, la deuxième sur un roi maure.

Cependant, dès le jour des noces, a
ture assez comique dont les infants de
tent pas avec honneur. Le Cid nourriss
suite d'une négligence de ses gens, ce
tache et vient familièrement rendre visi
à cette vue, tout fuit, les infants grin
cheminée; et quand Rodrigue a re
jusqu'à sa chaîne, ils reparaissent, les v
lés de suie, le visage défait, le cœur g

Bientôt ils se persuadent que l'aven
été arrangée à dessein pour les déshon
çoivent le plan d'une basse vengeance.
à mener dona Elvire et dona Sol dans
et en traversant un bois ils s'écartent
attachent à des arbres, dépouillées de l
et les frappent avec les sangles de leurs
quoi ils les abandonnent. Un fidèle s
les délivre et les reconduit chez leur
tôt porte l'affaire devant les cortès.

Avant tout, il demande qu'on lui r
épées, et les infants de Carion cède
dans l'espoir qu'il s'en tiendra là. Ceci
clame la restitution des sommes d'arg
et des effets précieux qui ont compos
filles; satisfaction lui est encore donn
Enfin il demande le duel pour répare
son nom. Les infants, qui ne sont pas
testent fort longtemps, et ne cèdent qu
périeux du roi, qui assiste trois semai

leur défaite ignominieuse. Dès la première séance des cortès de Burgos, le poëte fait intervenir des ambassadeurs aragonais et navarrais qui demandent pour leur maître les filles du Cid dédaignées par les infants de Carion. La scène du lion, la lâcheté des gendres de Rodrigue, n'annoncent-elles pas déjà ce mélange du sérieux et du comique dont les auteurs espagnols ne se départiront jamais? Calderon et Lope de Vega nous le prouveront surabondamment quand nous aurons à vous parler de leurs drames, et dès aujourd'hui nous pouvons vous dire que la poésie castillane restera romantique et continuera de s'inspirer aux sources chevaleresques du moyen âge.

Cependant le Cid a atteint les froides années de la vieillesse. Véritable héros sans peur et sans reproche, il a servi Dieu aussi fidèlement que le roi Alphonse et que la noble Chimène. Aussi la mort ne peut-elle le surprendre. Saint Pierre, pour lequel il a toujours eu une dévotion particulière, lui apparaît, et lui en annonce le moment précis assez longtemps d'avance, pour qu'il puisse prendre les dispositions les plus urgentes. Il fait des legs de tout ce qui lui appartient, indique de point en point ce qui devra se faire à ses funérailles, et n'oublie pas son bon cheval, Babieça, qu'il veut revoir avant d'expirer.

Mais une dernière gloire attend le Cid. Saint Pierre lui a promis que, mort, il vaincrait encore une fois les mécréants. Valence est assiégée; il ordonne que, dès qu'il aura rendu le dernier souffle, on l'arme de toutes

pièces, qu'on l'attache sur son fidèle coursier, et que, deux chevaliers se tenant près de lui, on tente une sortie. Les Maures, à sa seule vue, tournent le dos et abandonnent aux vainqueurs d'immenses richesses.

Nous avons développé l'analyse de ce long poëme, parce que nous ne connaissons, dans aucune littérature, une œuvre plus originale et plus complète. Sans doute la versification en est barbare, les épisodes y viennent à l'aventure, toute combinaison de plan fait défaut, et, au point de vue d'une critique rigoureuse et formaliste, l'ouvrage laisse énormément à désirer; mais quelle abondance d'idées on y trouve, quelle noblesse de sentiments respire dans chaque romance, quelle vérité de coloris, quelle peinture des mœurs de l'Espagne au moyen âge. Nous le déclarons sans détour, la première lecture des romances du Cid a laissé dans notre esprit une impression indélébile. Toutes les situations pourraient en être reproduites avec avantage par la peinture : tous les personnages y sont vivants; on y lit à chaque page cet orgueil des grands, cet amour de la liberté dans toutes les classes de la société, qui, en dépit de toutes les calomnies des hommes de parti, appartiennent essentiellement à la noble Espagne. On y devine enfin cette humeur batailleuse qui engagera les Castillans à décider, par l'issue d'un duel, de la préférence à donner au rit grégorien ou au rit moçarabe dans les cérémonies de l'Église.

Comme les trouvères français, les poëtes espagnols finirent par abandonner le champ de la pure histoire,

pour se jeter dans le domaine de la fiction, et l'on vit abonder, au delà des Pyrénées, les romans de la chevalerie. Personne n'a oublié sans doute le volumineux catalogue de la bibliothèque de Don Quichotte; Cervantes en a donné un extrait qui peut nous aider à apprécier les richesses de la littérature castillane en ce genre d'ouvrages. Sans se montrer systématiquement opposés aux traditions des romans français, les poëtes de l'Espagne s'attachèrent de préférence à célébrer les hauts faits imaginaires d'Alexandre le Grand. Ils firent de ce héros un véritable chevalier errant, un modèle de courtoisie, et prodiguèrent à Bucéphale les louanges dont nous avons vu le Babieça du Cid honoré dans le romancero.

Mais le plus célèbre des romans espagnols est sans contredit celui dont Amadis de Gaule est le héros. Cet ouvrage a eu pendant des siècles une telle réputation, qu'il est devenu le sujet des prétentions opposées des auteurs espagnols et français. Ceux-ci alléguaient, et allèguent encore, le titre même du roman, et voient, dans la patrie attribuée au grand Amadis, un signe évident de la justice de leurs réclamations. On a été plus loin, puisqu'on a produit des textes français, qu'on a prétendu appartenir à un Amadis antérieur à celui qui a fait la joie de tant de générations d'hommes en Espagne. Pour nous le débat a peu de gravité, et nous abandonnerons volontiers la victoire aux Espagnols, s'ils veulent mettre la même sincérité dans la polémique relative au Gil Blas.

Sans pousser plus loin l'examen des pièces de ce grand procès littéraire, nous conviendrons que l'Amadis de Vasco de Lobeira, publié dès la moitié du XIIIe siècle, est considéré avec raison par les Espagnols comme un livre national. Le sujet peut avoir été emprunté à la France; mais tout y est devenu castillan, et jusqu'au moment où Cervantes a publié son incomparable satire, le goût national a été réglé par cet ouvrage. Nous ne croyons pas devoir vous donner ici l'analyse de l'Amadis. Vous en pourrez trouver les éléments dans l'imitation de M. de Tressan, que nous ne vous recommandons pas néanmoins comme un travail d'une scrupuleuse fidélité sous le rapport de la couleur. Comme dans tous les romans de chevalerie, vous y trouverez l'histoire inhumainement sacrifiée aux fantaisies de l'imagination, la géographie la plus burlesque mise au service du poëte. Ceci est commun à tous les romanciers de l'Europe au moyen âge. Mais ce qui est propre aux Espagnols, c'est le mélange de la diffusion et de la roideur dans la manière de conter. Ce qui leur appartient encore, c'est le tour particulier qu'ils donnent à la peinture des sentiments tendres.

L'amour revêt chez eux un caractère de dévouement, de soumission, de fidélité, qui en fait une espèce de religion du cœur, et cependant il n'a pas cette délicatesse éthérée, ce mépris pour les sens et la matière, que nous aurons à signaler dans les poésies érotiques des troubadours, et qui déjà ont pu vous frapper dans l'analyse des romans de la Table ronde,

Il s'y mêle d'ailleurs quelque chose de sombre, quelquefois même de féroce, quand la moindre atteinte de jalousie vient troubler l'honneur si ombrageux des Espagnols. Un troubadour, trahi dans ses affections, gémit, il fait retentir les échos de ses plaintes; un chevalier espagnol, qui se croit offensé dans son amour, tue la perfide, et attribue sa mort à quelque accident, dont il se désole tout haut, pour ne pas laisser paraître son déshonneur.

Nous remarquerons encore la place considérable réservée, dans Amadis, à l'élément merveilleux et surnaturel. Les plus brillantes féeries de l'Orient s'y rattachent, et sans doute le contact avec les Arabes est pour quelque chose dans la place considérable qu'elles y occupent.

Une dernière remarque devra vous être soumise au sujet de ces romans, et elle s'appliquera sans distinction à tous. Les poëtes qui les ont écrits manquent de rapidité et de précision. Ils n'ont pas le sentiment de ce qu'on appelle la mesure dans les ouvrages de l'esprit. Ils abusent de tout, prolongent leurs épisodes, leurs plaisanteries même, au point de leur faire perdre tout agrément. Leur abondance n'est pas disciplinée, et l'on peut attribuer ce défaut à l'état de la société. La féodalité, par ses côtés brillants, était de nature à développer extrêmement l'imagination; elle devait encore contribuer à former le caractère. Mais les beautés de forme tiennent moins à l'invention, ou même à la passion, qu'au calme de la pensée, et ceci manquait

absolument aux époques féodales. Il faut que la société soit réglée, pour que la poésie devienne, à certains égards, susceptible d'arrangement et de calcul. Les romanciers du moyen âge inventaient, produisaient beaucoup, et jetaient pêle-mêle leurs idées et leurs sentiments; de là l'espèce de fatigue que nous fait éprouver la lecture de leurs œuvres.

ONZIÈME LEÇON.

ROMANS ALLÉGORIQUES:

ROMAN DU RENARD,—ROMAN DE LA ROSE.

Roman du Renard, traduit dans toutes les langues. — Vingt-quatre éditions allemandes. — Goëthe. — Plusieurs auteurs y ont travaillé. — Tableau piquant de la société du XIIIe siècle. — Rapports nombreux avec la Fontaine. — Noms propres des animaux. — Proverbes. — Progrès de la langue. — Guillaume de Lorris et Jean de Meung, auteurs du Roman de la Rose. — Différence entre les deux parties de l'ouvrage. Faux-semblant censuré par Gerson, comme Tartufe par Bourdaloue.

Quel que fût, auprès des hommes du moyen âge, le succès des romans de chevalerie, il y avait place, dans leurs prédilections littéraires, pour des ouvrages de plusieurs autres genres; et de tous ceux que nous aurons à vous faire connaître, les romans allégoriques sont certainement les premiers dont nous devions nous occuper.

Dès le XIIIe siècle, Gauthier de Coinsy parle avec admiration du roman du Renard, et assure que bien des gens en faisaient peindre les épisodes sur les murs de leurs appartements. A la même époque, nous voyons commencer la renommée du roman de la Rose, dont personne, même aujourd'hui, n'ignore le titre. Il ne sera pas inutile, sans doute, de vous faire con-

naître, avec quelque développement, ces deux ouvrages, dont la forme et le volume pourraient vous effrayer, mais dont le contenu peut être brièvement analysé. On ne saurait nier, en effet, l'importance d'un livre qui a été traduit dans toutes les langues, dont il existe encore vingt-quatre éditions allemandes, et que Goëthe lui-même a voulu rajeunir, et tel est le roman du Renard.

Comme tous les poëmes de la même date, celui-ci est une œuvre collective, et des nombreux auteurs qui y ont travaillé, nous ne connaissons avec certitude que Pierre de Saint-Cloud et Richard de Lison. De même encore, il ne paraît pas, que la fable en ait été soumise à un plan sérieusement médité. Pierre de Saint-Cloud a publié une *branche*[1]; le succès a déterminé d'autres poëtes à en ajouter de nouvelles, et une plaisanterie, une débauche d'esprit a atteint des proportions formidables. Dans son état actuel, le roman du Renard ne comprend pas moins de trente mille vers, et l'on peut dire que, derrière un voile très-transparent, il nous donne à deviner la société tout entière.

Nous ne croyons pas en effet, avec un savant historien, dont nous faisons du reste le plus grand cas, qu'il faille voir, dans le Renard, une simple personnification de Regner, duc de Lorraine. Quelques passages isolés peuvent contenir des allusions à ce personnage;

[1] Nom donné aux divisions du *Roman du Renard.*

mais la lecture du livre entier ôte tout crédit aux ingénieuses interprétations que nous prétendons réfuter. Le Renard, à l'examiner de près, est un chevalier aventureux, devant lequel s'ouvre le monde; qui, par son adresse et sa ruse, se tire de bien des mauvais pas, dupe bien des gens, s'élève à la plus haute condition sans pouvoir s'y maintenir. Il n'est pas une classe d'hommes, depuis le vilain jusqu'à l'empereur, qui n'ait pu se reconnaître, au XIII[e] siècle, dans quelqu'un des tableaux si variés de ce poëme; et si nous devions définir le roman du Renard, nous vous dirions que c'est une fable de la Fontaine, développée jusqu'aux proportions de l'épopée. Le Renard en est le héros, et l'on y peut suivre son histoire depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Les personnages sont tous des animaux parlants. Les proverbes, les moralités y abondent. L'intention de donner des leçons au lecteur, à la manière d'Ésope et des fabulistes orientaux, y est manifeste, et l'on trouve même, sous forme d'épisodes, quelques-uns des sujets que les imitateurs du poëte phrygien se sont transmis d'âge en en âge.

Comme on peut se placer à divers points de vue pour étudier ce singulier ouvrage, nous épuiserons chaque ordre de considérations, et, dès ce moment, nous vous dirons quelle en est la valeur, comme apologue d'une grande dimension. Personne ne saurait contester qu'il y ait beaucoup d'esprit dans le roman du Renard; mais l'esprit ne suffit pas pour faire une bonne fable, l'observation est encore nécessaire, et, sous ce rap-

port, notre poëme laisse à désirer. L'homme est bien connu du poëte; mais il n'a pas étudié avec le même soin les mœurs des animaux, et on le voit presque au hasard prendre dans la création ceux à qui il veut faire jouer un rôle dans son livre. Ce reproche n'est pas toujours mérité; mais il l'est trop souvent à notre gré, et nous vous signalerons, dans le cours de ce travail, des fautes que la Fontaine n'aurait pas faites certainement. D'un autre côté, nous trouvons, dans les noms donnés aux animaux, quelque chose de cet à-propos qui brille dans le chantre de Rodillard et de Pincemaille. Couard ou Galopin, le lièvre; Rousselet, l'écureuil; Tardif, le limaçon, appartiennent au roman du Renard, et la cour de Noble, le lion, nous offrirait, à côté de Chanteclair, le coq, et de Bélin, mouton, de nombreux exemples de ce bonheur de noms propres. Peut-être aussi y a-t-il lieu de vous faire remarquer que la plaisanterie manque de mesure dans ce livre, comme dans tous ceux qui ont été écrits pendant ce siècle de barbarie. Son auteur ne sait pas s'arrêter; il ne laisse rien à faire à l'esprit du lecteur, et, dans la crainte de lui faire perdre une partie quelconque de sa facétie, il lui ôte tout ce qu'elle trouverait de piquant dans un peu de laconisme.

Comme satire de la société contemporaine, le roman du Renard est une œuvre complète et hardie. Le monarque, le souverain, s'y montre obligé de compter avec ses grands vassaux. Ceux-ci paraissent fort enclins au mal, et l'on sent, à tous leurs discours, que la vé-

ritable chevalerie décline. Les prêtres et les moines sont loin d'être ménagés. Les femmes de tous les étages sont complaisantes à l'excès. Les vilains cherchent dans la ruse une compensation à tout ce qu'ils souffrent, et, par leur insigne mauvaise foi, ils se montrent dignes d'être opprimés. Il semble même que l'attiédissement du zèle des croisades ait frappé l'auteur d'une des branches du roman, et qu'il en ait prévu les conséquences dans un passage où il nous montre l'empereur Lion attaqué, jusque dans ses États, par une armée d'animaux mécréants, sous la conduite du chameau. Il les repousse, il est vrai; mais enfin il a été réduit à la défensive.

Quant à la valeur du livre sous le rapport philologique, elle est considérable. La langue y a fait de grands pas, et il ne faut qu'une très-médiocre habitude du vieux style français pour comprendre le roman du Renard. Il est écrit en vers de huit syllabes avec rime, vers durs et prosaïques, surchargés de serments par saint Pierre, par saint Jacques, par saint Eustache, qui ne viennent là que pour le besoin de la mesure. Une extrême licence règne dans les termes employés par les auteurs; leur plume est sans pudeur, comme leur esprit sans règle; mais c'est un défaut commun à tous les ouvrages de la même époque.

Il est temps, après d'aussi longues généralités, d'entrer un peu dans l'analyse même de l'œuvre que nous examinons, et de vous faire connaître avec quelque suite les aventures du Renard.

Au début, Pierre de Saint-Cloud paraît préoccupé du désir de passer pour véridique historien, et en ceci il ne fait que parodier les romanciers de Charlemagne et ceux de la Table ronde. Il nous instruit de la découverte qu'il a faite, dans un livre latin, de l'histoire de don Renard, et s'il nous reste quelque scrupule sur les animaux qui parlent, il nous renvoie à l'ânesse de Balaam : argument sans réplique, et dont nous sommes très-disposé à nous contenter pour notre part.

Au reste, pour ne rien laisser ignorer au lecteur, il lui explique la création des animaux, d'une façon tout originale et absolument inconnue jusque-là. Il suppose que Dieu, en chassant Adam du paradis terrestre, lui a donné une verge miraculeuse, au moyen de laquelle il pourra se procurer plusieurs choses utiles. La première fois qu'il en fait usage, elle lui donne une brebis. Ève charmée veut doubler sa richesse : elle saisit cette baguette miraculeuse; mais Ève a le malheur de corrompre tout ce qu'elle touche. Dès qu'elle a frappé la mer, il en sort un loup, qui emporte la brebis dans le bois. L'homme alarmé reprend son bien, et donne naissance à un chien, qui ravit bientôt au loup son innocente proie; et cette épreuve, renouvelée jusqu'à satiété, aboutit toujours au même résultat. La femme est cause de tout mal. Vous le voyez, nous sommes loin des cours d'amour.

Mais en voilà assez sur le prologue, et nous avons hâte de mettre en scène don Renard et maître Ysengrin le loup, dont les débats ouvrent le poëme pro-

prement dit. Le loup est l'oncle du renard, et leurs querelles, qui remplissent tout le livre, ont pour principe le vol de quelques tranches de lard, dont le renard se rend coupable, et une infidélité à laquelle il sait pousser dame Hersent la louve. La guerre que se font les deux rivaux est longuement racontée. Au fond, ils se valent. Leur moralité est également contestable; si le loup est plus fort, le renard est plus habile, et s'il ne peut le battre lui-même, il le fait tomber en maint piége, d'où il sort roué de coups.

Dans la seconde branche, le renard s'adresse à des ennemis moins redoutables; il fait la guerre aux poules, aux coqs et aux petits oiseaux, et y déploie cette fécondité de ressources que vous lui connaissez. Cependant le succès ne couronne pas toujours ses savantes combinaisons, et il se voit joué par une simple mésange. Mourant de faim et la voyant perchée sur une branche élevée, il la traite de cousine, lui annonce que le lion a proclamé la trêve de Dieu dans ses États, et la prie de venir lui donner le baiser de paix. Après avoir éprouvé à plusieurs reprises sa mauvaise foi, elle est dégagée par deux chiens, qui surviennent fort à propos pour elle, et qui mettent le galant en fuite. Plus loin, vous pourriez trouver la fable de maître Corbeau et de son fromage, et maintes autres qui arrivent le plus souvent avec assez d'à-propos, où le dialogue est vif, animé, et dont bien des gens ont fait leur profit.

Mais les nombreuses perfidies du renard lui font

des ennemis. Ysengrin demande justice à l'empereur Lion, et l'auteur nous fait assister aux débats de ce grand procès. Nous y avons remarqué un curieux réquisitoire du chameau, qui cette fois paraît comme légat du pape, et dont le latin burlesque rappelle naturellement à l'esprit la cérémonie du Malade imaginaire. Parmi les dépositions les plus accablantes, nous citerons celle de la mésange, qui accuse le renard d'avoir voulu la trahir par un baiser, comme autrefois Judas Iscariote. Après de longues délibérations, où la partialité du lion éclate en faveur du renard, la décision de l'affaire est renvoyée à un vieux *chien*, qui prononce l'arrêt le dimanche suivant, après la grand'messe.

Dès ce moment, le loup travaille à gagner ce respectable magistrat, et non sans succès, puisqu'il obtient qu'on défèrera le serment sur les reliques d'un dogue canonisé, et qu'on substituera au corps saint un dogue vivant, qui happera la patte du prévenu, et établira sa culpabilité par un miracle de mauvais aloi. Le renard, toujours sur ses gardes, découvre le piége, y échappe en refusant de s'approcher du prétendu saint; mais il tombe à quelques pas de là dans une autre embûche, d'où il ne sort que la peau déchirée.

L'affaire est de nouveau portée devant le lion, et ce débonnaire empereur veut réconcilier les parties; mais les pleurs d'une ambassade de la gent emplumée, la vue des restes sanglants d'une poule vénérable dont le renard a fait une martyre, le rappellent au senti-

ment de la justice, et il mande au renard de se rendre près de lui la hart au cou. Cet ordre positif laisse peu d'espoir au prévenu. Aussi, avant de quitter sa demeure, fait-il une confession générale. Le pieux personnage qui reçoit ses aveux l'exhorte à faire pénitence s'il échappe au danger qui le menace. Enfin, après de tendres adieux à sa famille désolée, après de ferventes invocations à la vierge Marie, il se met en route, et peu à peu, le souvenir des paroles du saint confesseur s'affaiblissant, il en vient à prier Dieu de le prendre en pitié, et de lui fournir le moyen de se venger de ses ennemis, après l'avoir fait échapper aux effets de leur ressentiment.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il arrive transi de peur devant le redoutable tribunal. Néanmoins il fait bonne contenance et plaide sa cause la tête haute. Puis, quand il se voit condamné à être pendu, il demande une commutation de peine, offrant de prendre la croix et d'aller visiter le saint sépulcre pour expier ses méfaits. Sa requête, examinée avec soin, va être rejetée; déjà même le roi a témoigné un certain éloignement pour les pèlerinages en Orient, et a remarqué assez judicieusement que ceux *qui bons y vont mal en reviennent*. Mais la reine, dame Orgueilleuse, que nous soupçonnons de nourrir pour l'accusé des feux illégitimes, intercède en sa faveur, et il peut enfin partir avec le bourdon et la panetière. Ces détails sont tous curieux comme indices des mœurs du temps, et nous croyons ne pas nous tromper quand nous osons nous

élever contre les interprétations restreintes que l'on a voulu donner au roman du Renard.

Notre pèlerin n'est pas exemplaire dans sa conversion, comme vous pouvez le prévoir, et, à quelques pas de la cour du lion, il fait sentir au malheureux lièvre que *l'habit ne fait pas le moine*. Bientôt, cherchant aventure, il tombe dans une cuve de teinturier, d'où il sort jaune de la tête aux pattes. Bien sûr de n'être reconnu de personne, il revient sur ses pas, et, muni d'une guitare, il se présente en tous lieux comme jongleur. Il se décide à visiter, sous ce déguisement, sa propre maison, et il y découvre d'étranges mystères.

D'officieux amis avaient annoncé à dame Hermeline, sa femelle, qu'ils l'avaient vu attaché au gibet; les faiseurs de nouvelles ne datent pas d'hier. Là-dessus elle avait pleuré, puis elle avait gémi, puis elle s'était peu à peu calmée, et le faux jongleur la trouve au milieu des préparatifs d'un deuxième mariage. Il n'est pas difficile au renard de faire tomber dans un piége son amoureux successeur, et il revient chez lui tonnant comme Jupin, pour chasser cette veuve trop consolable. Les injures ne lui font pas faute. Par une assez bizarre rencontre, dame Hersent, la louve, court même fortune que dame Hermeline. Le procès du renard a mis en lumière bien des choses qui ne sont pas à son avantage, et le loup, très-chatouilleux à l'endroit de l'honneur conjugal, a brisé ses liens aussi brutalement que le renard.

D'abord les deux fugitives se lient d'une étroite

amitié, en raison de la similitude de leur condition. Mais l'amitié est confiante, et la louve est entraînée à faire le récit de ses mésaventures ; or, quand elle arrive à l'histoire de ses relations criminelles avec le renard, Hermeline prend feu et l'accable d'injures. Dame Hersent répond de la bonne manière à ces susceptibilités, au moins étranges, d'une dame qui a si vite porté le deuil de son époux ; des paroles on en vient aux voies de fait, et l'auteur conclut de tout ceci que le sexe féminin offre des contradictions bien étourdissantes.

Cependant le renard, après de longues aventures, apprend que le lion est malade, et lui fait dire que dans ses longs voyages il a appris beaucoup, et qu'il se ferait fort de le guérir s'il promettait de lui rendre ses bonnes grâces. Le temps, la maladie, le désir d'être guéri déterminent ce généreux monarque à mettre le passé en oubli, et le renard, devenu médecin sans autres licences que celles du bûcheron de Molière, songe à tirer parti de sa nouvelle position pour se venger de ses frayeurs passées. Il a comme ensorcelé l'auguste malade en lui tâtant le pouls, en lui parlant de la savante faculté de Salerne, où il a pris ses degrés, en lui vantant la vertu de ses drogues. Enfin il lui persuade qu'il a besoin, pour se guérir, de s'envelopper dans la peau du loup, et maître Ysengrin, se voit impitoyablement écorché pour cause d'utilité publique. Le chat a bientôt le même sort, et sa belle fourrure est transformée en une chancelière à l'usage de sa majesté. Le lion, grâce à d'abondantes transpirations, est

enfin délivré de la fièvre qui le minait, et le renard est proclamé non-seulement un nouvel Hippocrate, mais un politique de première force. Il devint premier ministre du lion, puis régent du royaume des bêtes, pendant une expédition du roi contre les infidèles à quatre pieds.

Dans cette haute position, l'ambition de notre chevalier n'est pas encore satisfaite; il fait courir le bruit de la mort du roi, épouse la reine, se fait proclamer souverain, et lutte quelque temps contre le monarque légitime. Mais le droit l'emporte enfin; dame Orgueilleuse est reprise par le lion, qui ne doute pas un instant de sa vertu, et le renard obtient d'assez bonnes conditions.

Nous pourrions vous le montrer encore dans bien des situations; ici moine, là dialecticien, ailleurs compromis dans une affaire où il doit soutenir une assez mauvaise cause, en champ clos, les armes à la main. Mais nous supposons que vous êtes maintenant assez au fait de ce qu'est le roman du Renard, pour désirer que nous en restions là. Vous pouvez, en effet, dès ce moment apprécier le genre d'esprit des auteurs de ce singulier poëme, et vous ne trouverez pas, j'en suis certain d'avance, que cet esprit soit à dédaigner. La tendance critique, ou plutôt satirique, de cet ouvrage, est particulièrement digne de remarque, et nous ne saurions trouver, dans aucun livre de la même date, une censure plus complète et plus fine des travers et des vices dont l'humanité n'a jamais su absolument s'affranchir.

Au reste, le roman du Renard n'est pas le seul des poëmes allégoriques dont nous ayons à vous entretenir, et il a été presque effacé par le succès foudroyant du roman de la Rose, qu'il est nécessaire d'examiner maintenant. Guillaume de Lorris en a écrit la première partie, Jean de Meung a fait la seconde, et les 22,000 vers qui sont sortis du cerveau de ces deux poëtes ont été longtemps estimés à l'égal de ceux d'Homère et de Virgile. Guillaume de Lorris a fourni le cadre du roman, et l'on ne peut douter qu'il ne l'ait pris dans les épopées chevaleresques; seulement il a changé la forme qu'on avait admise jusque-là, et, à des personnes réelles, il a substitué des personnifications de sentiments et de passions qui ont fondé une véritable mythologie.

Un jeune chevalier en quête d'une rose, est introduit par dame Oyseuse, dans le château de Déduyt. Il y trouve l'Amour avec tout son cortége. Doux Regard est l'écuyer de ce puissant dieu, autour duquel Richesse, Courtoisie, Franchise, Jeunesse, se livrent au plaisir de la danse et de la promenade. Le chevalier aperçoit un bouton de rose entouré d'épines; il veut le cueillir, mais à l'instant même l'Amour le perce d'un de ses traits : il tombe pâmé, et ne peut se relever qu'en se reconnaissant l'homme lige de son vainqueur. Il laisse son cœur en gage, et l'Amour lui apprend ses commandements. C'est un code complet de l'art d'aimer, où d'Urfé et Mlle de Scudéry ont trouvé bien des merveilles toutes faites.

A peine seul, notre homme veut retourner au bou-

ton : Bel-Accueil l'accompagne ; mais Danger, Honte, Peur, Malebouche lui font obstacle. Raison l'engage à renoncer à sa poursuite ; il s'emporte, et, avec l'aide de Pitié et de Franchise, il peut approcher ses lèvres du bouton. Cependant Malebouche l'a dénoncé à Jalousie, qui fait bâtir un château fort et y enferme Bel-Accueil et la rose. Notre amoureux gémit, et la première partie du roman est achevée. L'auteur s'est inspiré visiblement de l'Art d'aimer d'Ovide, dans plusieurs passages capitaux. L'allégorie y est très-transparente. Le bouton est évidemment la femme que le chevalier aspire à posséder, et les personnages mythologiques indiquent assez exactement les incidents de l'amour et les passions qu'il met en jeu. Mais cette explication a paru trop simple. On a voulu voir dans la rose l'état de grâce, et dans les autres personnages autant de vertus célestes ou d'esprits infernaux ; et d'une œuvre galante on a fait une œuvre mystique, sans donner aucune bonne raison à l'appui de cette arbitraire supposition ; le tout, faute d'avoir voulu croire Guillaume de Lorris sur parole, quand il se pose en imitateur d'Ovide, qui certes ne pensait guère à la *grâce*.

Dans cette première partie, on ne trouve du reste aucune énormité contre les mœurs, aucune insinuation fâcheuse contre l'Église, et, à la réserve de quelques expressions un peu trop libres pour nous, mais fort tolérées au moyen âge, les casuistes les plus scrupuleux ne sauraient y trouver à reprendre.

Avec Jean de Meung, le roman de la Rose perd ce

caractère de candeur et de naïveté, et tourne à la satire. Les noms restent les mêmes, il est vrai; mais au fond les personnages subissent une transformation. La Raison, par exemple, dit la vérité d'une manière si crue, qu'elle se fait traiter de folle ribaude par l'amant; celui-ci n'a plus rien de cette résignation de troubadour que lui avait prêtée Guillaume de Lorris, et les gracieuses figures léguées par celui-ci à son continuateur, sont à chaque instant effacées par des héros plus chers à Jean de Meung, et parmi lesquels la philosophie, la scolastique et l'alchimie tiennent un rang considérable. Cependant la seconde partie du roman continue la fable, et la prend précisément au point où nous l'avons laissée.

L'amant se lamente de la captivité de Bel-Accueil, sans lequel il sent qu'il ne saurait rien faire. La Raison vient pour le consoler, et lui parle fort longuement de l'instabilité des choses humaines. Ce discours se prolongeant à l'excès, l'amant tourne le dos à la Raison, et ce trait seul est capable de ramener le lecteur à Jean de Meung et de l'empêcher de poser le livre. Sur le conseil d'un ami, notre héros prend alors le chemin de Trop-Donner, ou, pour parler un langage plus vulgaire, il tente de corrompre les gardiens de Bel-Accueil; mais bientôt il manque d'argent, et l'Amour vient mettre une armée à son service pour assiéger le château de Jalousie.

On voit figurer parmi les barons de cette armée d'Amour, la plupart des personnages de Guillaume de

Lorris, Oyseuse, Noblesse de cœur, Franchise, Jeunesse, Patience, etc., etc. Mais Jean de Meung est l'inventeur de *Faux-Semblant*, le premier modèle de Tartufe ; et ce qu'il y a de piquant dans la première apparition de ce personnage, c'est qu'il se présente sous les auspices de Simplesse et de Franchise. Interrogé par l'Amour sur sa demeure, il répond qu'il habite le monde et le cloître, mais plus souvent le cloître, parce qu'il y est mieux caché. Puis nous apprenons qu'il vit avec les orgueilleux, les fourbes, les gens d'intrigue, qu'il sait trahir et frapper à mort sans qu'on puisse apercevoir la main qui porte les coups, qu'il a le pouvoir de lier et de délier, qu'il confesse sans s'inquiéter des réclamations du clergé séculier, qu'au reste il ne dispute pas à l'ordinaire les pénitents pauvres. A moi les brebis grasses, dit-il ; à eux les brebis maigres.

Nous pourrions suivre encore longtemps ce portrait de l'hypocrisie qui emprunte le manteau de la piété pour couvrir sa hideuse laideur ; mais nous avons assez dit pour faire sentir ce qu'on pouvait trouver de piquant dans un tableau où les hommes de l'opposition d'alors voyaient les moines blancs, noirs, bruns ou gris, suivant leur passion. Le monde s'est toujours accommodé de la médisance, et il n'a pas attendu le siècle de Louis XIV pour saisir des allusions et les généraliser au delà des intentions de l'auteur lui-même. Cependant nous ne prétendons pas établir l'identité des vues de Molière et de Jean de Meung. Chez celui-ci, l'hostilité contre les moines mendiants est évidente,

et, en traçant le caractère de Faux-Semblant, il paraît attaquer le clergé régulier tout entier. Molière n'a attaqué que les hypocrites, et a même évité de faire un prêtre de son imposteur.

C'est à Faux-Semblant qu'est confié le soin de la première tentative contre le château de Jalousie. Vêtu d'une robe de frère mineur, une Bible pendue au cou, il pénètre près de Malebouche, l'un des gardiens de la citadelle, le touche jusqu'aux larmes par un sermon pathétique, et quand il le voit à genoux devant lui, la tête baissée et prêt à se confesser, il le saisit à la gorge et l'étrangle ; puis, tirant un rasoir de sa manche, il lui coupe la langue. Les soldats d'Amour, à un signal convenu, entrent dans le château, l'amant retrouve Bel-Accueil, et déjà il va saisir la rose, quand un cri jeté par Danger met sur pied la garnison ; les assaillants sont repoussés, et Bel-Accueil reprend sa chaîne.

Le siége doit donc prendre une forme régulière, et, pendant les longues opérations qui s'y rapportent, le poëte fait arriver au camp un personnage nouveau, Genius, le chapelain de dame Nature, qui parle longuement de physique, d'alchimie, d'histoire naturelle, d'astrologie, et mêle à ses savantes considérations plus d'un trait piquant sur les princes et les nobles. Dans son humeur satirique, Genius n'épargne pas même les femmes, et ce n'est pas un fait sans intérêt que l'apparition, au milieu d'un siècle de dévotion, de chevalerie et de galanterie, d'un livre où Faux-Semblant se dévoile, où les princes sont estimés à l'égal des charre-

tiers, et où les femmes sont injuriées de la manière la plus violente.

Genius prêche avec tant de succès, qu'il ranime le courage des serviteurs d'Amour. Un assaut est donné ; Vénus jette un brandon allumé dans l'intérieur de la place ; les défenseurs, se croyant trahis, ne font plus aucune résistance, et le succès le plus complet couronne les efforts de l'amant.

Le roman de la Rose eut le sort de tous les livres qui contiennent des nouveautés hardies. Reçu par les uns avec enthousiasme, il fut attaqué aussi avec violence par les défenseurs de l'honneur des dames, par les amis indiscrets de la religion, qui, avec la maladresse ordinaire au zèle inintelligent, prenaient pour l'Église les traits dirigés contre les hypocrites, et donnaient à penser qu'ils se reconnaissaient dans Faux-Semblant. Et veuillez bien remarquer que ce n'est pas chez les hommes médiocres seulement que cette intempestive chaleur se révèle. Gerson a prêché publiquement contre le roman de la Rose, comme Bourdaloue, plus tard, a prêché contre Tartufe. Et certes ils étaient assez saints tous les deux pour échapper à toute allusion maligne. Mais pour être juste, nous devons dire que Gerson a été moins sobre que le pieux jésuite du XVIIe siècle. Non content d'un sermon foudroyant contre le livre qui alors était dans toutes les mains, il écrivit encore un traité allégorique où il combattait Jean de Meung avec ses propres armes, et nous ne savons pas que Bourdaloue ait jamais eu le projet de donner une co-

médie pour balancer le succès de Tartufe. Mais il est dans la nature des choses que les satiriques aient beaucoup plus de crédit dans le monde que les apologistes. Aussi Gerson et Christine de Pisan ne détournèrent-ils personne de lire le roman de la Rose, et prouvèrent-ils à tous les gens sensés que, pour empêcher un livre de se répandre, il faut se garder de le censurer d'une certaine manière.

Il nous faut cependant expliquer toutes les causes du succès incontesté de cet ouvrage, et nous devons convenir que plusieurs sont indépendantes des censures ecclésiastiques ou galantes. Indépendamment, en effet, du plaisir que les esprits libres pouvaient trouver dans la lecture des diatribes de Jean de Meung contre Faux-Semblant, nous avouerons que le goût des allégories, abandonné aujourd'hui, était universel au moment où Guillaume de Lorris publia son œuvre, et qu'il s'écoula plus de deux siècles avant qu'il passât de mode. Nous ajouterons, d'ailleurs, avec M. Nisard [1], qu'une des raisons du succès prolongé de ce roman, c'est qu'il révèle éminemmeut l'esprit français. Même au point de vue purement littéraire, le roman de la Rose manifestait un réel progrès intellectuel. Pour la première fois, en effet, un écrivain français tentait de traiter des idées générales, et trouvait moyen de faire entrer dans un cadre poétique la somme des connaissances de son siècle. Ce caractère

[1] *Histoire de la littérature française*, t. Ier.

encyclopédique de la poésie, nous le rencontrons chez Homère dans l'antiquité, nous le retrouverons bientôt chez Dante, et, sans établir la moindre comparaison entre Jean de Meung et ces colosses de la poésie, il doit nous être permis de vous faire observer que c'est un point de conformité entre lui et eux; le seul peut-être, mais peu importe. Son érudition est donc une des causes qui le firent goûter d'un siècle où l'érudition était surtout estimée; enfin, l'imagination de notre auteur était souvent mise au service de la raison, et l'on sait que la raison a toujours été une des prétentions de notre pays. Convenons cependant que la raison parle chez lui un singulier langage; elle est libertine à l'excès; et nous ne pouvons voir qu'une faible excuse dans l'amour du mot propre qu'allègue la raison pour se justifier de ses incompréhensibles licences d'expression.

Nous venons de voir deux poëtes créer tout un monde d'allégories; ils nous mettent sur le chemin d'une poésie plus grave, et nous conduisent à l'examen d'œuvres plus considérables de tout point. En effet, nous verrons le roman, qui est passé de l'histoire des hommes à l'idéalisation de leurs sentiments, aborder enfin la grande question de leur destinée à venir, et pénétrer dans le monde des âmes, pour y chercher ce qu'est l'enfer, le purgatoire, le paradis. Dante a trouvé un immortel chef-d'œuvre dans ces mystérieuses révélations des choses d'outre-tombe; mais il n'a pas tout inventé; sa Divine Comédie est la dernière et la

plus haute expression d'une littérature tout entière, dont les éléments devront vous être soumis dans une prochaine leçon. Nous ne voulons certes pas diminuer à vos yeux la valeur de ce grand esprit ; nous croyons au contraire que Dante gagnera à être comparé avec ceux qui avant lui avaient traité la même matière. Les sources poétiques de la Divine Comédie méritent d'ailleurs d'être étudiées au même titre que les épopées chevaleresques et les allégories malignes qui nous ont occupés jusqu'ici. Elles sont à nos yeux la poésie populaire, fugitive, périssable, dont un homme de génie sait faire un monument pour les âges futurs.

DOUZIÈME LEÇON.

SOURCES POÉTIQUES DE LA DIVINE COMÉDIE.

Esprits tournés vers les mystères de la vie à venir. — Vision de frère Albéric. — Voyage de saint Brandan au Paradis terrestre. — Vision de saint Paul. — Rutebœuf. — Mystères. — Un homme de génie s'empare de cette poésie populaire. — Ce qu'il doit à son siècle. — Ce qui lui est propre. — État de l'Italie. — Guelfes. — Gibelins. — Les papes. — Les empereurs. — Enfance de Dante. — Béatrix. — Ambassades. — Grands emplois. — Exil. — Études immenses. — Regret de la patrie. — Espérances déçues. — Lettre de Dante. — Universalité de son génie. — Il est grand comme Homère.

Nous ne pouvons être surpris qu'à une époque de mysticisme comme le XIIIe siècle, un grand nombre d'imaginations vives se soient exercées sur les grands mystères que présente la vie à venir. Jusqu'ici, à la vérité, nous avons plus particulièrement insisté sur les ouvrages nés d'une inspiration profane, et notre dernière leçon a été consacrée presque tout entière à l'analyse de romans hostiles à l'Église. Mais il ne faut pas conclure, du plaisir qu'on trouvait à les lire, que la masse des hommes fût portée à fronder; bien au contraire, on vivait dans une atmosphère d'extase et de contemplation, et, tout au rebours de la mythologie antique qui changeait Niobé en pierre, Philémon et Baucis en arbres, et semblait en tout soumettre l'es-

prit à la matière, on tendait dans des légendes à soumettre la matière à l'esprit et à faire mépriser le temps pour l'éternité.

Cette grande pensée se traduisait de tant de manières, qu'il était presque impossible de se soustraire à son influence. Et, en effet, tout parlait au peuple de la nécessité de songer à l'éternité. Au seuil des grandes églises, il voyait représentées les quatre fins dernières de l'homme, la mort, le jugement, l'enfer, le paradis, dans une suite de tableaux sculptés d'une extrême complication. Et là se formaient ses idées sur les peines réservées aux réprouvés, sur la figure des démons, sur celle des anges de lumière. Poussés jusque dans le temple par les salutaires terreurs qu'éveillaient dans leur âme ces sinistres et menaçantes figures du royaume des ténèbres, les gens simples apercevaient sur les vitraux les images des vierges, des martyrs, et pouvaient trouver dans ces légendes peintes des motifs de consolation et d'espérance. Tout enfin dans les dispositions matérielles de ces grands édifices rappelait la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, en inspirant de l'horreur pour ce monde, faisait naître des élans d'aspiration vers une vie meilleure.

A côté de ces leçons données par l'architecture et par la peinture, le sentiment mélancolique des masses était entretenu par des événements d'une immense portée. Les croisades avaient poussé des millions de chrétiens vers les lieux où le Christ avait prêché contre les vanités du monde. La lutte du sacerdoce et de

l'empire avait amené la chute de Frédéric II et de la maison de Souabe, personnification de la force temporelle, précisément au moment où saint Louis portait sa couronne royale comme un autre aurait porté une couronne d'épines. A cette même date, saint Dominique et saint François avaient embrassé la pauvreté, foulé aux pieds les grandeurs de la terre, et leur influence était devenue prépondérante dans l'Europe entière. Il devait donc y avoir tendance générale des esprits à abandonner les routes battues jusque-là par la poésie, et à s'élancer dans les champs de l'inconnu formidable auquel aboutit notre éphémère existence.

Comme le besoin de connaître l'avenir dévorait toutes les âmes, il y eut bon nombre de gens pieux qui prirent les songes de la fièvre ou les extases de la catalepsie pour des révélations, et qui racontèrent de la meilleure foi du monde à leurs contemporains ce qu'ils avaient cru voir dans le séjour des damnés ou dans celui des élus, où Dieu les avait, pensaient-ils, transportés en esprit. La plus sérieuse de ces rêveries est sans contredit la vision d'Albéric.

C'était un jeune novice du Mont-Cassin, qui, dans une maladie très-grave, fut frappé d'une complète paralysie, et qui, en revenant à lui, dicta une narration détaillée de son pèlerinage en enfer, et déclara que Dieu lui avait ordonné de révéler aux hommes les tourments réservés aux pécheurs impénitents. Nous n'attacherons pas une importance exagérée à ce document qui est parvenu jusqu'à nous, et nous ne sui-

vrons pas l'exemple des critiques qui veulent à toute force que la Divine Comédie soit un calque de ce récit décoloré. Que Dante ait emprunté à Albéric quelques-uns des supplices qu'il inflige à ses damnés, nous ne le nierons pas ; mais qu'est-ce à dire ? Albéric n'est pas pour cela un grand poëte, et Dante n'est pas un plagiaire. La vision du premier est un récit naïf qui a édifié bien des âmes sans être une œuvre d'art.

Comme les communications de cette nature se multipliaient, et qu'il n'était presque pas d'année où quelque moine, où quelque religieuse ne fût transportée au ciel, au purgatoire où dans les enfers, pour en rapporter des exhortations à la pénitence, la poésie s'empara de ce sujet fécond. D'abord on se borna à rimer assez platement les visions données pour authentiques, puis on en composa pour en faire honneur à des saints des siècles antérieurs, et de ce nombre est la relation du voyage de saint Brandan au paradis terrestre.

Le véritable saint Brandan, né en Irlande, passe pour avoir fait un voyage aux îles Canaries et avoir donné son nom à l'une d'elles. Les hagiographes et les romanciers se sont emparés de cette circonstance de sa vie, et en ont fait un voyage au séjour fortuné du premier couple humain. On conçoit d'ailleurs que les détails qu'il avait donnés à son retour, sur les merveilles du climat des tropiques, aient fait une vive impression sur les Irlandais. On les avait altérés à

plaisir, on y avait semé les prodiges, et nous concevons très-bien qu'il y ait eu peu de chose à faire pour approprier le fait vrai à la passion des hommes du XIIIe siècle pour le surnaturel.

L'auteur du poëme que nous devons examiner ici est resté inconnu ; de graves débats se sont élevés sur l'époque précise à laquelle il faut rapporter son travail. Pour nous, il nous semble assez indifférent d'en avancer ou d'en reculer la publication de quelques années. Il est incontestable qu'il a précédé la Divine Comédie, qu'il tient à l'ordre de productions que nous considérons comme ayant servi de point de départ au poëte sublime de Florence, et ces considérations nous suffisent.

Parti avec un bon vent, saint Brandan se voit, au bout de quinze jours d'heureuse navigation, arrêté par un calme plat, qui pendant un mois le tient à la même place et épuise ses provisions. Dieu, touché de ses prières, le prend enfin en pitié et le fait arriver dans une île. Il y trouve un château de cristal et de marbre, inhabité, à vrai dire, mais rempli de vivres et de tous les objets nécessaires à ses compagnons. Après s'y être pourvu abondamment, il reprend la mer, et au bout de plusieurs mois il aborde dans une île habitée par des moutons, et où un ange lui prédit de grands périls et enfin le succès.

Nous ne pouvons songer à vous faire suivre pas à pas le saint aventurier, et nous devons extraire seulement de son journal les merveilles les plus intéressantes. Ici, c'est

un énorme poisson qu'il a pris pour une île, et sur lequel il descend pour célébrer la fête de Pâques; plus loin, c'est une île véritable où il trouve des oiseaux parlants. Il apprend d'eux qu'ils ont été des anges, que Lucifer les a privés du ciel et de la vue de Dieu, mais qu'ils ne sont pas châtiés aussi sévèrement que lui, parce qu'ils n'ont fait qu'obéir à leur chef sans partager ses sentiments. Enfin saint Brandan approche de l'enfer, qu'il place dans la zone torride, et raconte quelques-uns des supplices des damnés. Judas, seul sur un rocher, lui explique ses souffrances, qui sont horribles à imaginer, et qui se renouvellent chaque jour de la semaine. Effrayé de ce spectacle, saint Brandan reprend le cours de sa navigation, et arrive au terme du voyage, au jardin d'Éden, d'où il rapporte les objets les plus précieux.

Parmi les grâces qu'il y obtient, nous remarquerons, comme faisant honneur aux sentiments compatissants du poëte, une espèce de trêve de Dieu en faveur de Judas, dont les peines sont suspendues du samedi soir au lundi matin. Dans un autre poëme, qui a pour sujet la descente de saint Paul aux enfers, l'apôtre des Gentils obtient la même remise pour tous les réprouvés, et ainsi les trouvères du moyen âge précèdent M. Soumet dans la pensée qu'il a eue d'une rédemption de Satan lui-même, et de ses victimes, par le Christ.

Une fois l'élan donné, la poésie reproduisit sous toutes les formes imaginables l'idée d'une peinture de

l'autre monde, et, sans vous parler ici des essais de Rutebœuf pour monter sa lyre à ce sublime diapason, nous vous dirons que nombre de mystères joués dans les églises et sur les places représentaient d'une manière sensible les grands objets de la préoccupation générale. Le théâtre était divisé en trois étages : au bas était l'enfer, au milieu notre terre, plus haut encore le ciel, et le peuple illettré pouvait se nourrir tout à son aise des sombres émotions qui s'attachent aux chances de l'éternité.

Telle était la couleur de cette nouvelle poésie, que tout contribuait à répandre, et dont un homme de génie s'est emparé pour la fixer par un chef-d'œuvre. Ce que son siècle lui avait fourni, c'était une foi ardente, une disposition mélancolique et triste, des tableaux matériels de l'autre monde, de savantes dissertations sur la douleur de chaque tourment, sur la gloire de chaque récompense. Et tout cela était populaire. Mais il a su donner une forme durable à ces éléments épars, et animer de ses propres passions un sujet qui semblait devoir refuser toute ressource de cette nature. La Divine Comédie a vécu et vivra tant qu'il y aura des amis de la poésie ; et cela, parce que Dante a su pénétrer dans les profondeurs les plus reculées de la pensée et du sentiment, parce qu'il a créé sa langue, parce qu'il a su rattacher à sa fable toute la politique, toute la science de son époque ; parce qu'avec une inconcevable vigueur de talent pittoresque, il a mis comme sous les yeux du lecteur un monde dont

il était presque le créateur; parce qu'un intérêt puissant s'attache aux personnages qu'il a mis en scène, et que le plus souvent il a devancé à leur égard le jugement de la postérité; parce qu'enfin dans son pèlerinage à travers la cité infernale, il sait émouvoir le lecteur sur son propre compte, malgré l'appui avéré du ciel. Cette dernière circonstance trouve, au reste, une explication dans la foi vive du poëte, qui ne nous donne pas froidement les rêves de son génie, mais qui est profondément ému de toutes les scènes qu'il décrit. Son œuvre est, on peut le dire, une véritable confession, et nous y retrouvons non-seulement la vie politique et religieuse de l'Italie, mais encore celle de l'auteur. Il est donc impossible de comprendre la Divine Comédie sans une connaissance préalable et complète de l'histoire des temps dont elle résume les mœurs, les idées, les passions, les souvenirs; sans une étude profonde du caractère personnel du poëte et des accidents si variés de sa vie.

Nous avons donné ailleurs [1] le tableau des grands événements dont l'Italie a été le théâtre depuis le pontificat de Grégoire VII jusqu'à celui de Boniface VIII; nous avons montré comment s'était développée, sous l'égide puissante de la papauté, la liberté des républiques italiennes. Tant que les souverains pontifes purent avec les seules forces de la Péninsule combattre la

[1] Voir nos *Études historiques:* Grégoire VII, Alexandre III, Innocent IV; les républiques italiennes, la lutte du sacerdoce et de l'empire.

puissance menaçante de la maison de Souabe et de l'Allemagne, le saint-siége fut entouré d'amour et jouit d'une immense popularité. Mais lorsque Frédéric II fut devenu Italien par l'acquisition du royaume des Deux-Siciles, et que, pour combattre son fils Mainfroy, les vicaires de Jésus-Christ durent appeler en Italie Charles d'Anjou, Charles de Valois et les Français, il se fit une réaction, et le parti Gibelin reprit des forces.

Sans être moins patriotes que les Guelfes, les amis des Césars allemands se persuadaient qu'il était possible de faire revivre l'ancien empire de Rome; sans être moins fervents catholiques que leurs adversaires, ils répudiaient l'attitude nouvelle qu'avaient prise les chefs de l'Église, et, en leur laissant toute autorité spirituelle, ils leur déniaient un pouvoir temporel qui les mettait en définitive, eux et les Italiens, sous le joug des Français. Nous voyons, pour notre part, beaucoup d'illusions au fond des espérances des Gibelins. Nous ne supposons aux empereurs d'Allemagne de ce temps ni assez de puissance, ni assez de génie, ni assez de désintéressement, pour admettre qu'on pût raisonnablement attendre d'eux les merveilles d'une restauration de la puissance politique de Rome sur le monde chrétien. Mais cette conviction ne nous empêche pas de reconnaître ce qu'il pouvait y avoir d'énergique et d'honorable dans les sentiments de quelques amis de l'Empire, et de Dante en particulier.

Né en 1265, dans une famille noble de Florence,

Dante Allighieri annonça de bonne heure la profonde sensibilité dont la Providence avait doué son âme, et sans laquelle on ne devient pas un grand poëte. A neuf ans, des relations de simple voisinage le rapprochèrent de Béatrix Portinari, enfant comme lui, et le premier rayon d'amour et de poésie vint à luire dans son cœur. Béatrix avait dans le regard quelque chose de triste et de grave, qui semblait annoncer aux hommes qu'elle ne resterait pas longtemps sur la terre. Dante fut instinctivement saisi de cette apparition presque céleste. Une tendresse mêlée de respect naquit aussitôt en son cœur, et, si près de son berceau, il fredonna ses premiers chants de poëte. Un sonnet inspiré par Béatrix à cet enfant prédestiné, nous a été conservé par Boccace. Au reste, les années n'altérèrent pas le caractère mystique de cet amour d'enfant. Dante, jeune homme, continua d'adorer Béatrix comme une sainte, et quand Dieu rappela à lui cet ange prêté pour peu de jours à la terre, il lui voua un culte dont le poëme de la Vie nouvelle et celui de la Divine Comédie contiennent l'expression à chaque page.

Cependant, avec l'âge, les passions politiques étaient venues ranimer le cœur de cet amant désolé. Il avait acquis de la gloire dans les combats, de la considération dans les conseils, et quatorze fois il avait été chargé au dehors de missions délicates, que toutes, excepté la dernière, il avait conduites à bonne fin. Sienne, Pérouse, Venise, Gênes, le marquis d'Este, la cour de France, celle de Naples, celle de Hongrie,

Rome, enfin, sous Boniface VIII, l'avaient successivement reçu comme ambassadeur de la république de Florence. Enfin, en l'année 1300, il fut nommé l'un des six prieurs de la liberté, ou magistrats suprêmes de sa ville natale.

Dante arrivait au pouvoir dans des circonstances fatales qu'il n'est pas donné, même à un homme de génie, de conjurer. Florence était déchirée par deux factions puissantes, dont les chefs s'observaient avec une réciproque défiance, l'injure sur les lèvres, la haine dans le cœur, la main sur le poignard. Nous ne pouvons retracer ici l'histoire des Cerchi et des Donati, chefs des Blancs et des Noirs, des démocrates et des aristocrates de Florence. Nous vous dirons seulement que Dante, devenu prieur, se crut obligé de punir les excès des uns et des autres, et qu'un des premiers actes de son administration fut le bannissement de tous ceux qui, Blancs ou Noirs, Cerchi ou Donati, avaient pris part à une récente collision.

Son second acte ne lui fait pas moins d'honneur; il s'opposa énergiquement à l'entrée de Charles de Valois dans Florence, et alla même à Rome pour tenter de détourner Boniface VIII de soutenir ce prince étranger. Mais il échoua, et Charles de Valois, secondé par les Noirs, usant d'ailleurs de tous les moyens qui s'offrirent à lui, sans excepter la trahison, se rendit maître de la ville. Après d'horribles violences commises par ses partisans, il organisa la persécution contre ses adversaires, lui donna une forme presque légale, régula-

risa le meurtre, l'incendie, le pillage, dressa des listes de proscription, et y comprit le courageux prieur. Dante Allighieri, contumace, fut condamné, par un arrêt dont la minute nous a été conservée, à payer dans un bref délai la somme de huit mille livres, et, en cas d'insolvabilité, il était banni à perpétuité avec confiscation de tous ses biens. Dans la précipitation avec laquelle on procéda contre cette illustre victime de l'esprit de parti, on oublia de colorer cet arrêt de quelque apparence de justice, et, avec le cynisme du triomphe, on osa inscrire dans l'acte, que Dante était ainsi châtié, pour s'être opposé à l'entrée de Charles de Valois dans Florence.

Personne n'ignore les amertumes et les déceptions de la vie d'un proscrit. Nous voyons Dante à Rome , à Sienne, à Arezzo, à Bologne, à Paris, épuisant toutes les émotions, passant de l'espérance au découragement, de l'invective au regret le plus tendre, cherchant dans l'étude des distractions à ses peines, et embrassant l'ensemble des connaissances humaines pour passer le temps. Mais il suffisait d'une lettre ou du nom seul de Florence pour lui faire sentir les douleurs de l'exil. Un moment il put espérer qu'un nouveau jour allait éclairer sa malheureuse patrie. Mais la triste issue de l'expédition de Henri VII, de Luxembourg, empereur et roi d'Allemagne, le replongea dans le désespoir.

Alors ses amis travaillèrent, non sans quelques succès, à le faire rappeler. Mais ils n'obtinrent la levée

de son ban, que sous la condition qu'il ferait amende honorable dans la cathédrale de Florence, et demanderait pardon à la république, après avoir payé une certaine somme d'argent. Voici ce que le proscrit répondit à un ecclésiastique, son parent, qui s'était employé pour lui : [1] « Votre lettre, que j'ai reçue avec le respect « et l'affection qui vous sont dus, m'apprend combien « vous avez à cœur mon retour dans ma patrie. Je « vous suis d'autant plus reconnaissant, qu'il est plus « rare qu'un exilé trouve des amis. Après y avoir mû« rement réfléchi, je vais vous répondre. Peut-être ma « résolution ne sera-t-elle pas conforme aux désirs de « certains esprits pusillanimes : je m'en remets affec« tueusement au jugement que portera votre prudence. « Votre neveu et le mien m'ont mandé ce que plusieurs « autres amis m'avaient déjà fait savoir, c'est-à-dire, « que, d'après une ordonnance rendue récemment à « Florence concernant les bannis, je puis rentrer dans « ma patrie sous condition de payer une certaine « amende et de me soumettre à l'humiliation de de« mander mon pardon et de le recevoir. En quoi, mon « père, je remarque deux choses risibles et imperti« nentes. Impertinentes, dis-je, mon père, non pour « vous qui dans vos lettres, dictées par la discrétion et « la sagesse, n'avez fait mention de rien de tel, mais « pour ceux qui m'ont adressé ces propositions. Est-ce

[1] Nous empruntons cette citation au travail si remarquable de Foscolo sur Dante, travail publié en Angleterre, et reproduit dans notre pays par la *Revue britannique*.

« par cette glorieuse voie que Dante Allighieri doit,
« après quinze années d'exil, rentrer dans sa patrie?
« Est-ce ainsi que l'on récompense cette conscience
« pure que tout le monde connaît? Est-ce là ce qu'ont
« mérité les sueurs et les fatigues de ses études? Loin
« de moi, loin d'un homme que la philosophie con-
« sole et anime, cette bassesse intéressée, cette abjec-
« tion de l'âme, qui s'offre pieds et poings liés à la
« honte et à l'infamie! Loin de moi, qui toute ma vie
« ai prêché la justice, la pensée d'acheter à prix d'ar-
« gent mon pardon, et de payer mes persécuteurs
« comme s'ils étaient mes bienfaiteurs! Non, mon
« père, ce n'est pas par ce chemin que je reverrai ma
« patrie. Trouvez-moi, ou que d'autres sachent m'in-
« diquer une route honorable, un moyen qui ne porte
« pas atteinte à la gloire de Dante, je me hâterai, je
« revolerai dans vos bras. Mais si pour rentrer à Flo-
« rence il n'est pas de route pareille, jamais je ne rentre-
« rai à Florence. Eh quoi! ne jouirai-je pas dans tous
« les pays de la vue des astres du ciel? Ne pourrai-je
« pas dans tous les lieux de la terre contempler avec
« délices l'image de l'éternelle vérité? Et faut-il que je
« commence par m'avilir, par me rendre infâme aux
« yeux de mes concitoyens, aux yeux de ma patrie?
« Au surplus, le pain ne me manquera pas. »

Nous admirons, et avec raison, cette noble fierté de l'homme qui sent ce qu'il vaut; et quand nous trouvons le nom de Florence maudit et cependant adoré par le poëte, nous sommes près d'envier le sort des princes

qui donnaient l'hospitalité au génie proscrit. Avouons, cependant, que ce n'est pas toujours une tâche facile que celle de consoler un banni de l'ordre de celui-là. Dante, malheureux, était plus haut et plus ombrageux que ne l'avait été Dante ambassadeur ou premier magistrat de sa république. Tout le froissait; et si le pain de l'étranger lui était amer, sa manière d'être pouvait souvent paraître incommode. Nous le voyons d'ailleurs à distance. L'auréole de gloire dont il était couronné échappait aux regards de ses contemporains, et il leur semblait qu'ils faisaient beaucoup en donnant asile à un honnête homme que le malheur rendait irascible. Il mourut enfin à 56 ans, et demanda à être enterré dans le cimetière des frères mineurs, dont il avait pris l'habit pour expirer.

Nous avons constaté jusqu'ici ce que les croyances populaires, ce que la poésie du temps, ce que les révolutions politiques, les souvenirs d'enfance avaient pu fournir à ce grand poëte pour la construction de son œuvre gigantesque. Notre travail préliminaire n'est pourtant pas encore arrivé à son terme, et nous devons, pour le compléter, rechercher ce que l'étude a pu lui apprendre. Et, en effet, si Béatrix, Florence, l'Empire et la religion ont possédé son cœur, Virgile a régné sur son esprit, et la théologie scolastique l'a marqué de son sceau. Dante nous apprend lui-même qu'il savait Virgile par cœur, qu'il le considérait comme son maître, et, dans la ferveur de son amour pour le chantre d'Énée, il a voulu l'avoir pour guide dans le

royaume des ténèbres et sur la montagne de l'expiation. Virgile y apparaît comme son génie tutélaire. Quelques critiques ont voulu ne voir dans cette intervention du poëte latin, que l'indice de quelques emprunts faits à la descente d'Énée aux enfers. C'est, à notre avis, restreindre beaucoup trop la pensée de Dante. Son enthousiasme pour les vers de son devancier l'avait engagé à s'emparer d'une tradition qui faisait de Virgile un prophète de la venue du Messie. Peu de personnes ignorent que les Pères des premiers siècles de l'Église ayaient vu, dans la sixième églogue, une peinture du grand miracle de la crèche de Bethléem ; ils s'en étaient appuyés pour établir que les gentils eux-mêmes étaient dans l'attente du Rédempteur, et, au XIII[e] siècle, on croyait encore que Virgile avait reçu du ciel une révélation particulière. Remarquez cependant que Dante était trop orthodoxe pour introduire dans le paradis l'âme d'un païen mort sans baptême. Virgile le quitte à l'entrée du séjour des bienheureux et le confie à Béatrix.

Quant à l'influence de la théologie scolastique sur Dante, elle est évidente dans la dernière partie de son poëme. On le voit aborder franchement les questions les plus ardues, les plus épineuses, agitées par les docteurs des universités, et les traiter à fond comme l'aurait fait saint Thomas d'Aquin ; et telle avait été la profondeur de ses études, qu'on n'a pas remarqué encore dans la Divine Comédie une seule proposition sentant l'hérésie.

Mais il avait encore embrassé dans le cercle de ses travaux, les sciences naturelles, et, bien que nous puissions souvent être tentés de sourire à la lecture de ses oracles, nous ne pouvons nous dissimuler que, sur beaucoup de points, il devançait son siècle. Où Dante, par exemple, avait-il pris ces théories du feu central, des antipodes, de l'isolement de la terre dans l'espace, dont nous aurons à vous entretenir quand nous analyserons son œuvre? Certes il ne peut y avoir là un pur hasard, et nous serions peut-être plus raisonnables si nous apprenions de lui à mépriser un peu moins la science de ces temps que nous appelons barbares.

Tâchons pourtant de nous garantir des inconvénients qu'entraîne l'admiration quand même, et ne nous croyons pas obligés d'ériger en inspirations sublimes les moindres tercets sortis de la plume de Dante. Il y a des taches dans le soleil, Homère sommeille quelquefois, le poëte florentin doit aussi avoir subi les inconvénients attachés à la faiblesse humaine. Mais il est incontestable que chez lui les beautés éternelles dépassent de beaucoup en nombre les passages destinés à se couvrir de la rouille du temps.

Peut-être vous étonnerez-vous que nous ayons consacré une leçon presque entière à l'examen de la vie d'un poëte. Nous devons vous expliquer ce qui nous a déterminé à déroger ainsi à nos habitudes. Jusqu'ici nous n'avions eu à vous parler que d'œuvres collectives, que de livres où le public avait presque autant travaillé que les écrivains de profession, que de livres

où le fond était tout et la forme presque rien. Il n'en est plus ainsi de la Divine Comédie. C'est essentiellement une œuvre d'art, que nul autre que Dante n'aurait conçue ni exécutée. C'est un de ces poëmes qu'on doit mettre à part comme des chefs-d'œuvre exceptionnels. Nous osons le dire, Dante est grand comme Homère, et nous croirions avoir manqué à notre devoir de critique si nous lui avions consacré le même temps qu'aux romanciers de chevalerie. Il vaut évidemment mieux qu'eux tous.

TREIZIÈME LEÇON.

LA DIVINE COMÉDIE.

Harmonie entre les parties du poëme. — Dante, maître de sa matière, sait se circonscrire. — Sciences et arts correspondant à chaque partie de l'œuvre. — L'art conséquent à la religion. — Enfer. — Virgile. — Forêt. — Caron. — Minos. — Françoise de Rimini. — Euménides. — Ugolin. — Satan. — Purgatoire. — Paradis terrestre. — Béatrix. — Vision. — Le Léthé. — Les élus. — Prophétie de l'exil du poëte. — Raison du titre de *Divine Comédie*. — Commentaires. — Dante et Michel-Ange.

Nous avons tenté, dans notre dernière réunion, de vous faire connaître les sources de la Divine Comédie. Nous devons aujourd'hui entrer dans l'examen de cette grande épopée elle-même, et vous prouver qu'elle est digne de sa haute renommée.

Et, en premier lieu, ce qui distingue l'œuvre du Dante de tous les romans des trouvères, c'est l'harmonie qui règne entre ses diverses parties. Les écrivains de ce temps allaient au hasard, s'arrêtant sans mesure aux épisodes qui leur plaisaient, puis courant à perte d'haleine, s'occupant médiocrement d'enchaîner les uns aux autres les accidents de la vie de leurs héros : c'étaient de véritables chevaliers errants, en quête d'aventures littéraires. Dante n'a plus rien de ce laisser-

aller, et, tout en embrassant la plus vaste matière, il fait sentir qu'il en est le maître d'avance. L'homme est son héros; l'éternité s'ouvre devant lui, et pourtant il sait se cirrconscrire. Son poëme est divisé en cent chants. Le premier est une exposition, les trente-trois suivants peignent l'Enfer ; trente-trois autres sont consacrés au Purgatoire, et un nombre précisément égal, au Paradis. Nous avons vu jusqu'ici l'anarchie dans la république des lettres; nous sentons que Dante va discipliner la poésie. Peut-être même serez-vous portées à trouver quelque chose de trop rigoureux dans cette symétrie parfaite, dont l'influence se fait sentir au nombre même des tercets de chaque chant. Mais il y a toujours quelque exagération dans les débuts d'une école nouvelle. Le zèle y est ordinairement exclusif, et le fanatisme l'accompagne.

Au reste, il est aisé de multiplier les remarques sur cette symétrie de la Divine Comédie. Dans chacune des grandes parties du poëme, l'Enfer ou le châtiment, le Purgatoire ou l'expiation, le Paradis ou la récompense, certaines sciences, certains arts, certaines facultés intellectuelles ou morales, sont systématiquement passés en revue. On peut dire que le hasard ne produit rien, que tout a sa place marquée ; et l'on se demande quelle étendue devait avoir un esprit capable d'embrasser tant de choses d'une si puissante étreinte.

Ce qui n'est pas moins original que ce classement méthodique des accessoires dans les grandes divisions

du sujet, c'est la hardiesse avec laquelle Dante a transporté l'action de son poëme dans l'autre vie, et s'est lui-même introduit dans sa fable. Sous ces deux rapports, il ne diffère pas seulement de ses contemporains, mais encore des poëtes de tous les temps et de tous les pays. Examinez en effet Homère ; il se garde bien de parler de lui-même, d'intervenir dans les événements qu'il raconte ; et, d'autre part, il semble attaché à la terre par des liens impossibles à rompre. Veut-il sortir du cercle étroit et banal des actes humains, veut-il appeler le merveilleux à son aide, il fait descendre les dieux parmi les hommes, et leur donne toutes les faiblesses, toutes les passions de notre nature. Cela est simple ; la religion des Grecs était toute terrestre, et ne comportait rien de plus. Mais le christianisme élève l'homme à Dieu, il lui fait mépriser la terre et désirer l'éternité. Dante croit que l'art doit être conséquent à la religion, et il dédaigne le monde sublunaire. Quant à l'importance qu'il se donne à lui-même dans son poëme, elle ne tient à aucun sentiment d'orgueil, à aucune préoccupation de sa valeur personnelle ; et vous pourrez vous en convaincre, si vous voulez bien me suivre avec quelque attention.

Une dernière remarque doit vous être soumise avant que nous entrions dans l'analyse proprement dite de ce poëme extraordinaire : c'est le soin avec lequel l'auteur s'attache à convaincre le lecteur de la réalité de son voyage dans le séjour des âmes. Nous le voyons

décrire, avec une minutieuse précision, les lieux qu'il visita; insister à vingt reprises sur l'étonnement des morts à la vue d'un vivant; se charger de leurs avis, de leurs recommandations pour ceux de leurs parents qu'il pourra retrouver sur cette terre. Enfin, il nous indique la date exacte de son départ et de son retour. Nous apprenons en effet de lui que, se trouvant à Rome au mois d'avril 1300, au moment même où Boniface VIII faisait célébrer le premier jubilé, il entra dans le royaume des ténèbres, le jeudi saint, vers minuit, passa deux jours dans la cité infernale, quatre dans le purgatoire, un dans le ciel, et revint sur la terre au terme de la semaine.

Les âmes pieuses sont toujours très-vivement frappées des cérémonies qui terminent le carême, et qui les reportent vers les saintes horreurs du Calvaire. A l'impression mélancolique que faisaient sur Dante ces lugubres solennités, et le concours immense des pénitents à Rome, se joignait le regret de la mort de sa Béatrix, et il nous met si vivement sous les yeux le tableau de sa situation morale, qu'il nous introduit sans secousse dans sa fiction. Nous le voyons, revêtu du froc de Saint-François, errer à l'aventure dans une sombre forêt; nous en parcourons avec lui les innombrables détours, nous nous épuisons en efforts inutiles pour sortir de ce labyrinthe; et quand il s'assied accablé de fatigue, nous sommes avec lui, haletants, dominés par de vagues terreurs, et convaincus que nous touchons aux limites du monde vivant.

Alors trois bêtes fauves lui apparaissent et le menacent. Ce sont les vices qu'il a nourris quelquefois à son insu, et qui, à l'entrée de l'Éternité, se montrent à lui dans leur hideuse nudité. La panthère, c'est la luxure; le lion, l'orgueil; la louve, la cupidité.

Le poëte ne sait où fuir; mais Virgile lui apparaît et le relève de l'abattement funeste auquel il va s'abandonner. Il lui annonce que trois femmes le protégent au ciel, Béatrix, sainte Lucie et la divine Mère de Jésus-Christ, et qu'il a ordre de le guider dans un pèlerinage que nul homme n'a pu encore accomplir vivant. Encouragé par ce puissant consolateur, Dante se lève et suit en silence. Il arrive au fleuve qui sert de limite à l'enfer, et aperçoit, pour la première fois, un esprit rebelle, sous la figure du vieux Caron.

Avant d'aller plus loin, nous devons vous prémunir contre toute pensée de reprocher à Dante la confusion des dieux du paganisme avec les intelligences dont le christianisme a peuplé le ciel et l'enfer. Les Pères de l'Église avaient assez fréquemment enseigné que les dieux d'Athènes et de Rome étaient des démons. Par là, ils avaient cru pouvoir expliquer les oracles rendus par les fausses divinités, les miracles qu'on leur attribuait. Nous ne prétendons pas entrer dans de longues considérations sur ce qu'une telle théorie pouvait avoir de sérieux; il nous suffit d'en avoir constaté l'existence, pour trouver tout naturel que Dante ait utilisé les richesses poétiques de la mythologie. Il n'a placé qu'en enfer les divinités de

l'Olympe, et l'unité de couleur de son poëme n'en a pas souffert.

Caron s'irrite contre Dante, et lui jette, comme une injure, ces mots si énergiques : Que viens-tu faire ici ? Tu es un juste, toi ! Virgile lui impose silence ; il reçoit le poëte dans sa barque ; mais sa colère se décharge sur les damnés, qu'il frappe à coups d'aviron.

Nous voici donc en plein enfer. Dante décrit ce sombre royaume de Satan comme un immense entonnoir formé de neuf cercles. Ces cercles, qui communiquent l'un à l'autre par un escalier en spirale, vont toujours se rétrécissant jusqu'au dernier, qui touche au centre de notre globe. Pour se former l'image de l'empire du péché, pour en concevoir les distributions, il a mis à contribution la vision de Daniel, les traditions antiques sur les fleuves infernaux, la grande division des péchés capitaux, les distinctions morales d'Aristote, et, de tout cela, il a composé un ensemble dont l'ordonnance frappe les esprits les plus prosaïques. Ce qu'il a décrit laisse dans l'imagination des traces ineffaçables, et, quelque effort qu'on fasse, on ne peut plus se le figurer autrement.

Dans les cinq premiers cercles, il a placé les malheureux qui ont péché par incontinence ; il les considère comme moins coupables que ceux qui ont été poussés par la malice, la fraude, la trahison. Ceux-ci occupent la cité infernale proprement dite, et sont contenus par de hautes murailles que la flamme rou-

git sans cesse. Suivons avec le poëte cette progression constante des supplices en rapport avec l'importance relative des fautes.

Au premier cercle nous trouverons les enfants morts sans baptême et les grands génies de l'antiquité classique. Ils n'éprouvent d'autre tourment que la privation de la vue de Dieu. Dante n'a pu se décider à faire souffrir tant de beaux génies ; il les a donc épargnés autant que sa scrupuleuse orthodoxie lui permettait de le faire, et les a logés dans un château lumineux où Homère les préside. Virgile le présente à ces rois de l'intelligence.

Au deuxième cercle, Minos juge sans appel les méchants, et, en assistant à quelques-uns de ces procès sommaires, le poëte est amené à faire de tristes réflexions sur l'infaillibilité prétendue des jugements humains. Un sentiment de respect a dominé notre voyageur à la vue des grandes âmes du premier cercle, la pitié va s'emparer de lui au second ; il y a vu Françoise de Rimini, et avec elle tous ceux que l'amour a conduits à leur perte. Nous ne vous redirons pas cet épisode dont tous les poëtes et tous les artistes des temps modernes se sont inspirés ; quelques vers ont suffi à Dante pour exprimer cette touchante apparition, et tant qu'on écrira, tant qu'on aura en main un crayon ou un ciseau, on s'épuisera en vains efforts pour la reproduire.

Nous passerons rapidement sur le troisième cercle, où les gourmands sont tourmentés par Cerbère ; sur le

quatrième, où les avares et les prodigues sont livrés au démon de la richesse; sur le cinquième, enfin, où sont punies la colère et la paresse. Arrivé là, Dante découvre et décrit les remparts de la cité infernale. Les Euménides en gardent l'entrée, et pour les obliger à le laisser pénétrer plus loin, il faut un ordre positif du ciel apporté par un ange. Les impies souffrent, dans le sixième cercle de l'enfer; dans le septième, ceux dont la violence s'est élevée contre le prochain, contre eux-mêmes, contre Dieu. Géryon est contraint de porter les deux poëtes dans le huitième cercle, où gémissent dans d'inénarrables tortures les fourbes, les séducteurs, les flatteurs, les calomniateurs. Là nous apparaissent pour la première fois les démons des légendes populaires, laids à faire frémir, noircis par le feu et munis de cornes, de griffes, de queues, comme les diables de nos lanternes magiques. Satan lui-même réside au neuvième cercle, enfoncé dans la glace jusqu'à la moitié du corps. Vous ne pouvez vous attendre ici à aucun rapport entre le Satan de Dante et celui de Milton. Le poëte anglais a rendu si grand le roi des enfers, il a donné à son caractère un tel cachet de tristesse, que le lecteur a peine à se défendre de quelque sympathie pour lui. Le poëte florentin s'était tenu en garde contre une telle hérésie. Son Satan fait horreur. Sa laideur présente égale sa beauté d'autrefois. Autour de lui sont les traîtres, et le tableau de leurs douleurs termine la première partie de la Divine Comédie.

Parmi les traîtres se trouve le comte Ugolin, dont

il sera bon de vous dire quelques mots pour rendre complétement intelligibles les fragments que nous vous lirons ensuite. Par une suite de trahisons, ce malheureux s'était emparé de l'autorité souveraine dans Pise, sa patrie. Par une conduite non moins odieuse, l'archevêque Roger des Ubaldini l'avait renversé, et l'avait réduit, avec ses quatre enfants ou petits-enfants, à mourir de faim dans une tour qui lui servait de prison. Dante, qui ne les reconnaît ni l'un ni l'autre, voyant Ugolin ronger un crâne humain, l'interroge sur les motifs de sa rage; nous vous lirons la réponse d'Ugolin :

« Tu veux, dit-il, que je renouvelle une douleur « désespérée, dont le seul souvenir m'oppresse le cœur « avant que j'en parle; mais si mes paroles doivent « être une semence qui porte un fruit d'infamie au « traître que je ronge, tu me verras parler et pleurer « tout à la fois. Je ne sais qui tu es, ni comment tu es « descendu ici-bas; mais tu me parais Florentin, si j'en « crois ton accent. Tu dois savoir que je fus le comte « Ugolin, et celui-ci l'archevêque Roger. Or, je te dirai « pourquoi je suis ici son voisin. Comment, par l'effet « de ses mauvaises pensées, en me fiant à lui, je fus « pris et ensuite mis à mort, il est inutile de te le dire; « mais ce que tu ne peux pas avoir appris, c'est com- « bien ma mort fut cruelle. Écoute, et tu sauras s'il « m'a offensé.

« Un étroit soupirail de cette prison qui a pris, de- « puis moi, le nom de Tour de la faim, et dans laquelle

« bien d'autres encore seront enfermés, m'avait laissé « voir plusieurs fois, par son ouverture, la lune accom« plir sa carrière, quand je fis le rêve horrible qui « déchira devant moi le voile de l'avenir. Celui-ci[1] me « paraissait comme un maître et seigneur chasser le « loup et les louveteaux vers la montagne qui cache « Lucques aux regards des Pisans. Avec des chiennes « maigres, dressées, dévorantes, les Gualandi, les « Sismondi, les Lanfranchi, couraient devant lui à « leur poursuite. En peu de temps le père et ses petits « me paraissaient épuisés, et je voyais les dents aiguës « des chiens dévorer leurs flancs. Quand je fus réveillé, « avant l'aurore, j'entendis mes enfants, qui étaient avec « moi, pleurer en dormant et demander du pain. Tu es « bien cruel si tu ne me plains déjà, en songeant à ce « que mon cœur présageait, et si tu ne pleures pas, « de quoi donc pleureras-tu?

« Déjà ils étaient réveillés, et l'heure approchait où « l'on nous apportait notre pain, et chacun de nous « tremblait de son rêve, quand j'entendis clouer sous « moi la porte de l'horrible tour. Alors je regardai « fixement mes enfants sans prononcer un mot; je ne « pleurais pas, mon cœur était devenu de pierre. Ils « pleuraient, eux, et mon Anselmuccio me dit : Tu me « regardes ainsi, père, qu'as-tu? Cependant je ne pleu« rais pas; je ne répondis pas, tout ce jour ni la nuit « suivante, jusqu'à ce que le soleil se leva de nouveau

[1] Roger des Ubaldini.

« sur le monde. Comme un faible rayon se fut glissé « dans la prison douloureuse, et que j'eus reconnu mon « propre aspect sur leurs quatre visages, je me mordis « les deux mains de douleur, et mes enfants, croyant « que c'était de faim, se levèrent tout à coup en disant : « O père, il nous sera moins douloureux si tu manges « de nous ; tu nous as vêtus de ces misérables chairs, tu « peux nous en dépouiller. Alors je m'apaisai pour ne « pas les contrister davantage. Tout ce jour, et l'autre « qui suivit, nous restâmes tous muets. Ah ! terre, « dure terre, pourquoi ne t'ouvris-tu pas? Lorsque « nous atteignîmes le quatrième jour, Gaddo se jeta « étendu à mes pieds, en disant : Tu ne m'aides pas, « mon père. Là il mourut, et, comme tu me vois, je « les vis tous tomber un à un, entre le cinquième et le « sixième jour, et je me mis déjà aveugle à les cher- « cher à tâtons, l'un après l'autre, et je les appelai pen- « dant trois jours, alors qu'ils étaient déjà morts ; puis « la faim l'emporta sur la douleur !

« Quand il eut achevé, avec les yeux hagards, il re- « prit le pauvre crâne entre ses dents, qui broyaient « l'os avec la rage d'un chien [1]. »

Pour quitter l'enfer, Dante et Virgile sont obligés de se cramponner au corps velu de Satan. Arrivés au centre du globe, ils se retournent, mettent leurs pieds où était leur tête, et, par une longue ascension, ils arrivent au purgatoire. C'est un cône immense qui forme

[1] Ce fragment est emprunté à la traduction de M. Fiorentino.

précisément le relief extérieur de l'enfer, et que le poëte a placé dans une île aux antipodes de Jérusalem. Il l'a divisé en neuf zones correspondant aux neuf cercles de l'enfer, et toute âme souillée de quelque reste de péché doit péniblement les parcourir avant d'entrer dans le séjour des béatitudes éternelles.

Au bas de cette montagne expiatoire, un ange à la tunique blanche, aux ailes de cygne, au front radieux, surveille les âmes qui ont attendu la dernière heure pour se convertir. Les prières de l'Église peuvent seules abréger pour elles l'attente de l'expiation, car elles n'aspirent pas encore aux joies du ciel, mais seulement au bonheur de satisfaire à la justice de Dieu.

Arrivé à la deuxième zone, Dante se confesse à un ange, qui le marque au front de la lettre *P* répétée sept fois, et qui lui ordonne de parcourir les sept cercles supérieurs en y subissant la peine de ses péchés. Dante n'est donc plus ici un voyageur, un curieux : c'est un patient ; à chaque zone il expie, par de réelles souffrances, les fautes capitales dans lesquelles il a pu tomber, et chaque fois qu'il a racheté un de ses péchés, un ange efface d'un coup d'aile un des stigmates qui couvrent son front. Et ici nous ne saurions trop admirer la candeur du poëte, qui fait réellement sa confession au lecteur, et qui charge à dessein le tableau de ses douleurs, dans les cercles où sont punis ses péchés les plus habituels. Ajoutons que les âmes du purgatoire, tout en souffrant un cruel martyre, sont dans des dispositions tout à fait différentes de celles des

damnés ; elles trouvent une sorte de douceur à des épreuves qui leur ouvriront les portes du ciel, et un calme ineffable est répandu sur les tableaux si variés de ce monde pénitent.

Au sommet de la sainte montagne est le paradis terrestre. Là Virgile disparaît et laisse son disciple seul avec Béatrix. La poésie moderne n'a certainement pas produit une scène d'un plus grand effet que celle qui s'ouvre ici. Figurez-vous, en effet, Dante et Béatrix se retrouvant dans un monde de vérité, d'innocence et d'amour ; le poëte tombant aux genoux de celle à qui il a voué un culte, gémissant à ses pieds de toutes les pensées terrestres qui se sont mêlées à son souvenir depuis qu'elle lui a été ravie, subissant avec résignation les justes reproches qu'elle lui adresse, et vous aurez la conviction que le poëte chrétien n'a pas été moins chrétien dans cette partie de son œuvre, si profane en apparence, que dans toutes les autres. Ajoutez que cet épisode est enchâssé dans une vision apocalyptique d'une magnificence inouïe. Dante y embrasse, d'un seul regard, le présent, le passé, l'avenir, et, se fondant sur les livres saints et sur les prophéties, il prend l'humanité au moment de sa déchéance et la ramène dans le sein de Dieu à travers la suite des âges.

Après cette vision, il peut enfin s'élancer dans le paradis sur les traces de Béatrix. Mais nous ne saurions le suivre encore dans cette sublime ascension vers Dieu. Les trésors de poésie abondent à chaque pas et nous arrêtent malgré nous. Comment passer légère-

ment sur la peinture du Léthé, que Dante met entre le purgatoire et le paradis. Il lui semble que les élus souffriraient, que leur bonheur serait incomplet, s'il leur restait quelque souvenir de leurs fautes, même expiées, et il utilise la fiction mythologique du fleuve de l'Oubli.

Dans l'enfer et le purgatoire, Dante a péniblement marché; dans le paradis, il n'a qu'à désirer pour s'élever. Rien d'humain, rien de matériel ne paraît dans ce dernier tableau de son poëme. Dans le séjour des damnés, il a entassé toutes les notions géologiques de son siècle, en y mêlant ses propres inventions; dans le purgatoire, les problèmes de la physiologie ont été sondés par lui; dans le paradis, l'astronomie, la métaphysique, la théologie, se dépouillent de tous leurs mystères, et, de soleil en soleil, il arrive au pied du trône de Dieu et contemple l'Infini face à face.

On comprend tout ce que la description du ciel devait présenter de difficultés; il faut reconnaître, après avoir lu Dante, qu'elles ont presque toutes été vaincues, et que l'esprit humain ne peut rien concevoir de plus grand. Dante ne trouve plus là des ombres, comme dans l'enfer, ou des âmes, comme dans le purgatoire, mais des splendeurs, des esprits, des substances, dont le bonheur admet des degrés sans donner lieu à la moindre jalousie. En effet, le ciel est divisé en neuf sphères; mais un lien universel de charité unit les bienheureux, et les élus des derniers rangs sont heureux de leur bonheur propre et de celui des justes pla-

cés dans les hiérarchies supérieures. Nous ne pouvons nier qu'il faille une plus grande tension d'esprit pour comprendre le paradis de Dante que son enfer ; il est même certain qu'on ne peut l'apprécier complétement, que lorsqu'on partage sa foi et ses espérances religieuses. L'intérêt dramatique est d'ailleurs plus difficile à obtenir avec la donnée d'une joie sans mélange, qu'avec celle des douleurs où les passions conduisent les hommes. Mais il nous semble que, toutes ces réserves faites, il reste encore assez de beautés dans les trente-trois derniers chants de la Divine Comédie, pour réfuter les critiques qui se sont attachés à les déprécier.

Nous insisterons peu sur les épisodes du paradis, parce que le mérite de cette partie du poëme consiste surtout dans la conception de l'ensemble, et parce qu'il faudrait citer de trop longs morceaux pour les faire connaître. En effet, il est beaucoup moins question d'actes positifs que de principes généraux dans les entretiens de Dante avec les élus, et la discussion de ces principes nous mènerait trop loin. Qu'il nous suffise donc de vous rappeler qu'au second ciel, le poëte nous montre Justinien, tel que les jurisconsultes l'ont peint dans leur idolâtrie, et non tel que l'impartiale histoire nous le présente. Dante faisait en lui l'apothéose de l'Empire, cette préoccupation constante des Gibelins. Plus haut, au milieu des martyrs, il retrouve un de ses ancêtres qui est mort glorieusement à la première croisade, et qui lui prédit les infortunes auxquelles il est destiné, la proscription, l'exil et tout le cortége de

tristesse et de misères qui l'accompagnent. Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure représentent les docteurs dans le séjour de la lumière, et découvrent à Dante les profondeurs du dogme. Enfin, dans les dernières sphères, il est donné au poëte de contempler le mystère de l'union des deux natures en Jésus-Christ et celui de la sainte Trinité. La Vierge Marie et saint Bernard ont obtenu pour lui la grâce de voir les magnificences de Dieu sans être anéanti.

Après cette courte et sèche analyse, vous pouvez à peine vous rendre compte des trésors que renferme l'œuvre du Dante. Notre prétention ne s'élève pas si haut que nous imaginions vous l'avoir fait connaître, et nous croirions avoir atteint notre but, si nous avions fait naître en vous le désir de l'étudier de plus près. Nous croyons cependant avoir assez caractérisé cette grande épopée, pour vous soumettre quelques réflexions dont elle a été l'objet, et dont la justesse et l'à-propos seront faciles à apprécier.

On s'est demandé d'abord quelle raison avait pu porter Dante à donner à son poëme le titre de Divine Comédie. Assurément rien dans cette grande épopée ne rappelle Aristophane, Plaute ou Térence, et il faut admettre chez le poëte une ignorance absolue des lois du théâtre, des conditions du genre dramatique, pour imaginer qu'il ait pu, de propos délibéré, choisir le mot Comédie pour nommer son œuvre. Telle est la vérité. Dante ne paraît avoir eu que des notions très-imparfaites sur la Poétique d'Aristote, et voici quel

motif il assigne au choix qu'il a fait. Il a lu quelque part que la tragédie commence quelquefois par des tableaux de grandeur et de prospérité, pour aboutir infailliblement à une catastrophe déplorable ; que la comédie, au contraire, débute assez souvent par des situations épineuses pour arriver à un heureux dénoûment, et il en conclut qu'un poëme qui s'ouvre par l'enfer, et se termine par le paradis, ne peut être qu'une comédie. C'est une naïveté qui n'ôte rien à la valeur de l'ouvrage.

A peine Dante avait-il rendu son âme à Dieu, qu'on l'apprécia comme il méritait de l'être. On ne pouvait plus rien faire pour sa personne, on voulut l'honorer dans ses ouvrages ; et Florence qui l'avait banni, qui avait refusé de le recevoir sans l'humilier, institua une chaire spécialement destinée à l'enseignement des beautés de son poëme. Boccace occupa le premier cette chaire, et depuis, une série non interrompue de professeurs ont démontré, par toutes les raisons que la critique peut suggérer, la supériorité du génie de Dante sur celui de ses émules de tous les temps et de tous les pays. On est effrayé du travail que demanderait une étude, même superficielle, des commentaires nés de cette constante application d'hommes distingués à l'examen d'un seul livre, et nous ne croyons pas qu'il existe en Europe un seul homme qui puisse se vanter d'avoir compulsé une telle masse de matériaux. Nous allons plus loin : nous pensons que ce travail serait beaucoup moins fructueux que pénible,

et que l'on perd toujours à enterrer le texte sous un déluge de notes. Établissons cependant quelques distinctions dans cette réprobation un peu brutale des résultats de la critique. Nous estimons utiles les notes destinées à faire connaître au lecteur les personnages nommés par Dante et que l'histoire générale a laissés obscurs. Le nombre en est grand, et, nous devons l'avouer, il nous semble que les commentateurs ont été avares de leur travail sous ce rapport. Bien des acteurs de la Divine Comédie sont encore pour nous des étrangers, et nous ne sentons pas toujours quelle raison pouvait avoir le poëte de les faire figurer dans son poëme.

Quant aux appréciations générales de la Divine Comédie [1], elles laissent bien souvent à désirer. Les uns y ont vu une œuvre purement symbolique, et ceux-ci ont refusé d'ouvrir les yeux à la lumière ; car à chaque pas Dante insiste sur la réalité de son pèlerinage ; d'autres y ont vu une œuvre passionnée, et ont assuré que le poëte n'avait écrit que pour se donner le plaisir de mettre ses ennemis en enfer et ses amis en paradis. Il nous est impossible d'admettre une pareille allégation. Sans doute Dante était passionné : toutes les âmes énergiques le sont ; sans doute il a cédé quelquefois à des préoccupations de parti ; et quand il place Mainfroy dans le purgatoire, quand il se fait charger

[1] M. Ozanam a publié un excellent travail intitulé *Dante et la Philosophie du moyen âge.*

par lui de consoler sa fille Constance, de la rassurer sur son éternité, de lui dire que les excommunications ne peuvent damner les justes, nous sentons le Gibelin. Mais nous ne supposons pas que Dante ait jamais damné à plaisir qui que ce soit. Il était profondément religieux, et mettait une scrupuleuse attention à ne juger personne autrement que Dieu ne devait le faire ; et s'il absout Mainfroy, il damne un assez bon nombre de Gibelins, pour être au-dessus de l'imputation odieuse dont on prétend le charger. Michel-Ange a peut-être contribué plus que tout autre à accréditer cette opinion. Il méritait le reproche, et l'habitude de comparer deux chefs-d'œuvre inimitables a donné cours à l'hypothèse d'une complète identité d'intention chez leurs auteurs.

QUATORZIÈME LEÇON.

LES TROUBADOURS.

Développement précoce de la langue et de la littérature provençales. — Universalité. — Caractère différent de la poésie du Midi et de celle du Nord. — Recueil de M. de Sainte-Palaye. — Prédominance du genre lyrique. — Condition élevée du troubadour. — Galanterie. — Cours d'amour. — Gaie science. — Amour exalté. — Geoffroy Rudel et la comtesse de Tripoli. — Satire. — Peyrols. — Richard Cœur de Lion. — Pierre Cardinal. — Haine contre les hommes du Nord. — Bertrand de Born. — Guerre des Albigeois. — Essai d'épopée. — Geoffroy et Brunissende.

Nous avons voulu suivre sans interruption l'histoire de la poésie épique pendant le moyen âge, et peut-être y a-t-il eu quelque avantage pour nous à rapprocher, comme nous l'avons fait, les considérations qui s'y rattachent. Mais pour rendre complet notre travail sur ce grand sujet, il a fallu nous transporter successivement de France en Espagne, d'Espagne en France, puis aller en Angleterre et en Italie chercher les transformations diverses de l'épopée. Pour ne rien dissimuler, nous devons même vous dire que notre méthode a encore l'inconvénient de mettre la chronologie de côté, et, en effet, pour arriver jusqu'à la Divine Comédie, nous avons dû laisser en arrière bien des pro-

ductions d'un genre différent. S'il s'agissait d'histoire proprement dite, nous aurions préféré adopter une marche plus régulière. Mais, dans l'appréciation des œuvres de l'intelligence et de l'imagination, nous avons cru qu'un peu plus de latitude nous était laissée, et la pensée du moyen âge étant surtout l'objet de nos recherches, nous avons dû réunir tout ce qui tenait au même ordre d'idées. Une date vous suffira pour remettre chaque auteur et chaque livre à sa place, et il nous aurait fallu de longs préambules pour vous faire saisir cette espèce de généalogie littéraire qui nous a conduits des jongleurs du x[e] siècle à Dante Alighieri.

La langue italienne était à peine arrivée à ses premiers bégayements, que déjà la Catalogne et la Provence avaient une littérature; et tel en était l'éclat, que des souverains anglais et allemands, Richard Cœur de Lion et Frédéric II, et des poëtes nés en Italie, Sordello par exemple, l'un des personnages de la Divine Comédie, comptent parmi les troubadours provençaux comme n'ayant écrit que dans la langue d'oc.

Le développement précoce de l'idiome et de la poésie des Provençaux tient, du reste, à des circonstances d'une facile appréciation. La partie méridionale de notre Gaule avait très-peu souffert de l'invasion du v[e] siècle. Elle ne s'était pas trouvée comme les autres provinces sur le passage de toutes les hordes germaniques; un très-petit nombre de barbares s'y étaient

fixés, et ceux-là même appartenaient à une nation que de longs rapports avec l'Empire avaient prédisposée à la civilisation. Les Visigoths, en effet, paraissent avoir été les plus disciplinables des envahisseurs. Toutes ces causes réunies donnaient à la Provence une supériorité marquée sur le reste du monde, après la grande commotion du ve siècle, et nous ne pouvons être surpris que, chez des hommes favorisés par le climat, restés en possession d'une florissante industrie, à peine atteints par le contact étranger, les facultés intellectuelles aient gardé leur intensité, la langue son caractère sonore et harmonieux, la métrique ses combinaisons savantes.

Telles sont, en réalité, les qualités par lesquelles les troubadours provençaux se recommandent à nous. Leur sentiment est délicat, leur idiome presque latin, leur prosodie merveilleuse, et nous n'aurions pour eux que de l'admiration, si, dans leurs ingénieuses combinaisons musicales, dans leurs jeux d'esprit, nous ne trouvions quelques signes de décrépitude. Ils nous représentent plutôt une civilisation qui s'éteint en jetant un dernier éclat, qu'une poésie naissante et dont la rude naïveté attend l'avenir pour recevoir le poli. Les trouvères pèchent par la forme; mais ils ont en partage les idées, le fond. Des siècles nombreux peuvent s'exercer sur ces idées, sur ce fond, et les couvrir d'un vêtement plus splendide. Chez les troubadours, la forme est tout. Retranchez-les, vous ne trouvez plus rien, ni idées, ni science, ni tradition du passé. Il

semble que ces hommes ingénieux aient vécu uniquement par les sens, que leur atmosphère tiède et les exhalaisons embaumées de leurs jardins d'orangers les aient plongés dans une sorte de sommeil, et qu'ils n'aient demandé à la poésie qu'une douce musique pour leur oreille. Ils n'écrivent pas pour dire quelque chose, mais pour chanter.

Nous savons que cette critique de la poésie provençale irriterait au dernier point des hommes dont nous faisons le plus grand cas, et qui prétendent y trouver tout ce qu'on admire dans les plus belles littératures. Mais il y a des faits dont l'évidence détruit les raisonnements les plus subtils. La langue d'oc est réduite aujourd'hui à l'état de patois populaire ; la langue d'oil est devenue langue française, et vous savez combien de chefs-d'œuvre elle a produits. D'autre part, M. de Sainte-Palaye a réuni vingt-cinq volumes in-folio de poésies provençales. Vous y pouvez trouver des milliers d'ouvrages agréables, mais pas un chef-d'œuvre, pas un morceau durable. Il serait à peu près indifférent de prendre les uns ou les autres, pour vous donner idée de cette manière factice, recherchée, qui est propre aux troubadours. Enfin, dans cette volumineuse collection, vous ne pouvez rencontrer que trois sources d'inspiration : une galanterie fade et précieuse, une haine mêlée de mépris pour les hommes du Nord, et une amère satire des mœurs ecclésiastiques. Ceci est commun à tous les poëtes méridionaux, et, on peut le dire, à tous leurs compatriotes, et leur poésie est col-

lective. Les troubadours disent en vers harmonieux ce que tout le monde dit en prose, ils n'ont pas de pensée à eux.

Ajoutez que, partout et toujours, les compositions de ces poëtes appartiennent au genre lyrique. Même lorsqu'ils abordent l'épopée, ils conservent cette tendance à se replier sur eux-mêmes, à analyser leurs sentiments, à disserter sur l'amour et sur la colère plutôt qu'à les peindre.

Mais il est temps de laisser de côté les considérations générales, et de reprendre une à une les subdivisions de notre sujet. Nous avons dit que les poëtes provençaux avaient porté leur principale attention sur la facture du vers, et il est indispensable de donner quelques explications sur ce point. Dans nos idiomes, sourds et plats, chargés de consonnes et d'*e* muets, dans nos froides contrées, où l'on paraît toujours craindre d'ouvrir la bouche, on a réglé la versification sur le nombre des syllabes, et l'on a dû avoir recours à une rime qui prévînt l'oreille de la fin du vers. La rime était une nécessité. Chez les Provençaux, qui avaient gardé l'espèce de chant des Grecs et des Romains, la versification a pu reposer, comme depuis en Italie, sur l'*accent*, et vous n'ignorez pas qu'on donne ce nom à la syllabe sur laquelle la voix s'élève. Dès lors la rime devenait un ornement. On a peut-être trop insisté sur l'origine arabe de cet agrément. Sans nier les communications fréquentes des Provençaux avec les dominateurs de l'Espagne, et la haute influence des Maures

sur la poésie des troubadours, nous devons vous rappeler que les écrivains de la basse latinité faisaient usage de la rime, et, pour ne citer qu'un exemple, on la trouve employée par saint Ambroise. Quant à l'association continuelle que vous avez pu remarquer jusqu'ici des poëtes catalans et de ceux de la Provence, elle s'explique par la communauté de langage et par l'unité de gouvernement. Pendant de longues années, en effet, les comtes de Barcelone réunirent sous leur autorité l'ancienne marche d'Espagne, conquise par Charlemagne, la Provence, le Roussillon et les parties du Languedoc qui avoisinent la Méditerranée, et, lorsque leurs possessions furent scindées en plusieurs principautés, l'esprit qui les avait dirigés survécut. Ainsi les comtes de Toulouse, les ducs d'Aquitaine, les princes d'Orange, les dauphins de Viennois, les comtes de Foix, furent poëtes ou protégèrent les troubadours. Comme les comtes de Provence et les rois d'Aragon, ils les accueillirent à leur table et leur firent des présents. On doit d'ailleurs se rappeler que le lyrisme a toujours été un genre noble. Il ne demande presque pas d'études préalables, et, avec une certaine chaleur de sentiment et une disposition harmonieuse dans les organes, on peut se flatter d'y réussir. Quoi de plus noble aussi que l'amour et la guerre, sujets naturels de l'ode? Ne nous étonnons donc pas de voir la poésie provençale affecter des allures aristocratiques; elle devait être noble, ou par le rang de ses auteurs, ou par la société à qui elle était destinée; et si tous les

troubadours n'étaient pas gentilshommes, ils vivaient dans la compagnie des personnes les plus distinguées, et étaient traités par elles sur le pied de l'égalité.

Les troubadours ont apporté, dans l'amour, les recherches du bel esprit, et une sorte de mysticisme exalté dont les Arabes et les Persans avaient pu leur fournir les premiers modèles. Ces deux assertions demandent à être développées.

Quant au bel esprit en amour, il fait le fond de ce que les Provençaux appelaient la gaie science, et l'exercice de ces cours d'amour qu'on chercherait en vain dans le reste de l'Europe. On y débattait, en vers et en prose, des questions de galanterie dont il suffira de vous donner quelques exemples. Ainsi, on se demandait par quelles qualités un chevalier se rend le plus digne de l'amour de sa dame, ou bien encore s'il est plus douloureux de perdre ce qu'on aime par la mort ou par l'infidélité; et sur ces thèmes on trouvait mille merveilles pour et contre. Les tribunaux d'amour jugeaient après les plaidoiries poétiques, et, de tous leurs arrêts, se formait un code dont les prescriptions faisaient loi dans le monde bien élevé. Ces belles choses ont depuis été tirées de la poussière par une coterie dont nous aurons à vous entretenir, et les romans de d'Urfé, de la Calprenède, de Scudéry, avaient rejeté la bonne compagnie dans un incroyable pathos, quand Molière vint la ramener au bon sens par les Précieuses ridicules.

Ne croyez pas, cependant, que les poëtes proven-

çaux n'aient connu que l'amour de tête. Quelques-uns d'eux ont pris fort au sérieux les maximes de la gaie science, et ont fait de l'amour une sorte de religion. En annonçant cette circonstance, nous avons dit que les Arabes et les Persans les avaient précédés et peut-être initiés à cet amour exalté, mystique ; ce n'est pas un paradoxe. Nous aurions tort, quand il s'agit des passions les plus énergiques, de nous en tenir aux apparences et de chasser les musulmans du *royaume de Tendre*, sous prétexte qu'ils achètent leurs femmes et les renferment. Je ne nie pas qu'il n'y ait là quelque chose de brutal et de répugnant ; mais il faudrait ignorer tout ce que la nature humaine comporte de contradictions, pour refuser aux Orientaux des sentiments exaltés en amour. La jalousie ne les porte pas seule à soustraire leurs compagnes aux regards du profane vulgaire. Ils prétendent leur faire du harem un paradis, où elles goûtent toutes les délices de la vie. Pour eux seuls, ils gardent les affaires, les soucis, les craintes, les chagrins ; leur femme est une idole dont ils ne laissent approcher que la fumée de l'encens, le parfum des fleurs, et les symboles les plus expressifs de leur amour.

Or, il y a chez les troubadours quelque tendance à cette adoration jalouse, et cependant soumise et religieuse, et les contrastes les plus frappants abondent dans les vers où ils expriment leurs sentiments. L'imagination a une grande part dans les motifs qui les portent à aimer, l'allégorie leur plaît beaucoup quand

ils veulent exprimer ce qu'ils sentent, et ces deux éléments de leur poésie sont encore des conditions essentielles de la poésie arabe. Et veuillez bien remarquer que ce n'était pas seulement comme auteurs de pièces érotiques, que les troubadours s'abandonnaient aux élans de leur imagination ; très-souvent les actes les plus étranges résultaient des rêveries de leur esprit, et leur poésie dominait leur existence au lieu d'en être le reflet. L'exemple de Geoffroy Rudel nous suffira pour le prouver.

Les chevaliers qui revenaient de terre sainte, parlaient avec enthousiasme de la beauté et des vertus de la comtesse de Tripoli. Sur le portrait qu'ils faisaient d'elle, notre poëte en devint éperdument épris, et, en 1162, il quitta la cour d'Angleterre et s'embarqua pour la terre sainte. Pendant la navigation, il tomba sérieusement malade, et quand il arriva dans le port de Tripoli, il avait déjà perdu la parole. La comtesse, apprenant qu'un poëte célèbre mourait d'amour pour elle, se rendit au vaisseau qui le portait, lui prit la main, essaya de le ranimer. La légende assure qu'il recouvra assez de force pour exprimer la tendresse de son cœur et la gratitude que lui inspirait un tel acte d'humanité, mais que les convulsions de la mort le surprirent au milieu de son discours. Il nous reste de lui quelques vers sur ces lointaines amours, vers composés avant son départ d'Europe, et qui perdent trop à être traduits, pour que nous tentions de vous en donner une version française. En général, la poésie des

troubadours vit de mélodie, et, quand elle est dépouillée de cette unique qualité, elle n'a plus le moindre charme, ni la moindre valeur.

En effet, on ne trouve chez eux ni esprit ni profondeur. Pour faire goûter leurs ouvrages à ceux qui ne peuvent les lire dans le texte provençal, il faut raconter leur vie, et nous devons vous déclarer que plusieurs de ces biographies sont de véritables romans. Hors de là, l'intérêt est nul, et l'on ne peut en être surpris quand on se rappelle leur profonde ignorance, et l'impossibilité où elle les mettait de rattacher leur poésie à rien de plus grand qu'eux-mêmes. Tous se traînent donc dans les mêmes lieux communs. Les uns font des odes langoureuses, ou des ballades ampoulées sur le martyre qu'ils endurent; les autres font des tensons ou jeux-partis, qui nous rappellent les ridicules débats des cours d'amour. Retranchez les aventures qui ont donné lieu à ces vers, toujours calqués les uns sur les autres, et le petit attrait de curiosité qu'éveillent les noms de quelques personnages historiques cités dans ces fades complaintes, et il ne restera absolument rien.

La galanterie a été la muse le plus souvent invoquée par les troubadours; mais quelques-uns ont manié avec assez d'habileté l'arme de la satire, et nous ne pouvons passer légèrement sur certains noms entourés d'un certain éclat. Nous vous citerons d'abord Peyrols. Après avoir établi, dans une sorte de tenson, un débat entre l'amour qui le retenait en Europe et la croisade qui l'appelait en Asie, il s'était décidé à servir Dieu,

et il s'étonne à bon droit de la tiédeur des rois et des princes pour la délivrance du saint sépulcre. Au même ordre de pensée appartient encore un sirvente de Richard Cœur de Lion, captif en Allemagne, contenant l'expression de son mépris pour ceux qui le retiennent dans les fers et pour ceux qui l'y laissent languir.

Mais le titre de satirique a été donné avec plus de raison à Pierre Cardinal. Il attaque, dans tous les ordres de la société, la corruption des mœurs, l'égoïsme, la bassesse, et son emportement ne manque pas d'une certaine éloquence. Nous pourrions vous citer bien des passages, d'une incroyable hardiesse, à l'encontre du haut clergé. « Indulgences, pardons, Dieu et le dia-« ble, dit-il des prélats, ils mettent tout en usage. A « ceux-là ils accordent le paradis par leurs absolutions, « ils envoient ceux-ci en enfer par leurs excommuni-« cations. Ils portent des coups qu'on ne peut parer, et « nul ne sait si bien forger des tromperies, qu'ils ne le « trompent encore mieux. Il n'y a point de crimes « dont on ne trouve l'absolution auprès des moines, « et, pour de l'argent, ils donneront à des renégats, à « des usuriers, la sépulture qu'ils refusent aux pauvres « qui n'ont pas de quoi la payer. Vivre tranquilles, « acheter de bons poissons, du pain bien blanc, des « vins exquis, c'est à quoi ils passent l'année entière. « Plût à Dieu que je fusse de cet ordre, si l'on y fait à « ce prix son salut. »

Nous n'avons pas choisi ce morceau comme l'ex-

pression de la vérité pure sur les mœurs des gens d'église; au contraire, tout en reconnaissant que les abus se glissent partout où il y a des hommes, sommes-nous certain que les bons prêtres ne manquaient pas plus alors qu'aujourd'hui. Mais il y a dans l'énergie de ces invectives, contre lesquelles nulle poursuite ne fut dirigée, une preuve de la liberté dont jouissaient réellement les frondeurs du moyen âge, et de l'erreur des écrivains qui nous les présentent comme courbés sous le joug clérical.

Au reste, Pierre Cardinal n'épargnait pas plus les barons que les clercs, ou les bourgeois que les barons, et il peint assez plaisamment le tumulte qui se faisait autour de lui partout où il paraissait. « Il y eut un « jour, dit-il, je ne sais quelle ville sur laquelle tomba « une pluie qui rendit fous tous ceux qui en furent « mouillés et tous le furent à l'exception d'un seul qui « dormait dans sa maison. A son réveil la pluie avait « cessé ; il sortit, alla chez ses concitoyens, et les « trouva faisant toutes sortes d'extravagances. L'un « était habillé, l'autre nu ; l'un crachait en l'air, « l'autre jetait des pierres ; l'un déchirait ses habits, « l'autre était paré comme un roi et se regardait « comme tel. Celui qui était dans son bon sens fut « étonné de voir qu'ils avaient tous perdu la raison. « Il chercha de tous côtés un seul homme qui l'eût « encore, et chercha en vain. Autant il fut étonné de « leur folie, autant le furent-ils de lui voir un maintien « raisonnable. Ils ne doutèrent pas qu'il n'eût perdu

« l'esprit, parce qu'ils ne lui voyaient rien faire de ce « qu'ils faisaient. Ce fut donc à qui lui donnerait le « plus de coups. On le pousse, on le tiraille, on le « secoue, on l'accable. Tantôt culbuté, tantôt relevé, « il se sauve chez lui, couvert de boue et demi-mort, « bien heureux encore de s'être tiré de leurs mains à « si bon marché. Cette fable est l'image du monde et « de ceux qui le composent. Le monde est la ville « remplie d'un peuple furieux, la convoitise est la « pluie dont on est inondé. Il s'y est joint un orgueil « et une méchanceté qui ont enveloppé tous les « hommes. Si quelqu'un en a été préservé par l'assis-« tance de Dieu, on le regarde comme un fou, on le « tourmente, on le persécute, parce qu'il ne pense « pas comme les autres. »

Cependant quand la muse provençale veut être amère, elle ne prend pas à partie le monde entier; ses principales attaques sont dirigées contre les hommes du Nord, et contre la milice de Rome, et ce fait constant demande une explication.

Restés fidèles à la civilisation romaine, au droit et aux institutions de l'empire, les habitants du midi de la France ne dissimulaient pas le profond mépris que leur inspiraient les barbares, Français ou Anglais, et ces sentiments dédaigneux prenaient le caractère d'une haine violente, toutes les fois que ces hommes lourds, ces buveurs de bière, essayaient de prendre pied dans le Midi. Il n'était pas alors de procédé assez odieux, de parole assez acerbe pour le Gascon, et Bertrand de

Born, comte d'Hautefort et troubadour, va nous rendre sensible ce côté du caractère méridional.

Henri II Plantagenet occupait le trône d'Angleterre; son mariage avec Éléonore de Guienne l'avait rendu seigneur de la Gascogne et du Poitou, et près d'une moitié de la France lui appartenait à des titres divers. Pour lutter contre un tel colosse, Bertrand de Born avait à sa disposition le château d'Hautefort, cinq ou six villages voisins de ce donjon, une plume acérée, beaucoup d'esprit et très-peu de scrupules. On le voyait donc exciter à la révolte les fils du roi, les animer l'un contre l'autre et tous deux contre leur père. Vaincu, il traitait comme il pouvait, et en attendant l'occasion de recommencer la guerre, il chansonnait sans pitié les alliés infidèles et le vainqueur lui-même. Quand Richard Cœur de Lion devint roi, il fit de son mieux pour le pousser à guerroyer contre Philippe-Auguste ; ses sirventes couraient le pays comme des gazettes, et éveillaient dans l'âme des hommes du Midi tous les sentiments qu'il voulait leur voir.

Comme vous pouvez en juger par ce rapide exposé, l'intérêt historique qui s'attache à ces poésies mordantes est bien supérieur à l'intérêt littéraire. Elles nous présentent la vie féodale sous les aspects les plus variés : guerres constantes, paix trompeuses, trahisons, meurtres au milieu des fêtes, le tout entremêlé de tournois et de chansons d'amour. Voilà bien cette époque bigarrée qu'on ne peut comparer à nulle autre et qu'on ne devinerait pas si l'on ne voulait

aborder ces documents, plus vifs et plus vrais que les chroniques.

Mais si les Gascons et les Provençaux haïssaient les hommes du Nord comme étrangers, ils les détestèrent bien davantage encore quand les erreurs des Albigeois et les prédications des moines de Cîteaux et des compagnons de saint Dominique les amenèrent en masse comme croisés sûr le théâtre de l'hérésie. Les guerres de religion sont sans pitié ; le midi de la France souffrit des calamités inouïes. Pour longtemps il perdit le goût de la poésie, et ce qu'il en conserva prit la teinte lugubre d'une douloureuse complainte. Nous avons traité ailleurs [1] les questions historiques qui se rapportent à ce grand événement, et nous ne croyons pas devoir revenir aujourd'hui sur un tel sujet. Mais il faut dire que la croisade de Simon de Montfort porta un coup mortel à la poésie provençale. La domination française s'établit définitivement au midi de la Loire, et sauf quelques poëmes d'une extrême vivacité inspirés par les calamités publiques, on n'écrivit plus dans la langue d'oc.

Nous vous avons entretenues jusqu'ici des genres que les troubadours ont cultivés avec goût, et qui les classent dans les catalogues de la littérature générale. Mais nous ne saurions abandonner la Provence sans vous dire quelques mots d'un essai d'épopée qui leur

[1] Voir, dans nos *Études historiques*, la leçon relative au pontificat d'*Innocent III*.

appartient, et que nous n'avons pas analysé jusqu'ici, parce qu'il nous paraît aussi peu épique que possible : il s'agit du roman de Geoffroy et de Brunissende, poëme dont les héros parlent beaucoup plus qu'ils n'agissent, où les faits manquent, où l'on ne trouve ni une mythologie propre aux Provençaux, ni une mythologie empruntée aux trouvères, aux Arabes, ou à l'antiquité, œuvre lyrique en un mot, si une telle qualification peut s'appliquer à un ouvrage d'une grande dimension.

Nous ne connaissons pas l'auteur de cette singulière composition ; mais comme il dédie son œuvre au roi d'Aragon Pierre II, et que ce prince est mort en 1213 à la bataille de Muret, il nous est facile de juger que Geoffroy et Brunissende date du commencement du XIIIe siècle. Une seule circonstance rattache ce roman au cycle de la Table ronde, et elle se trouve au début. Geoffroy, en effet, est encore très-jeune, et vient d'être armé chevalier par le roi Arthur, lorsqu'un guerrier armé de toutes pièces se présente à la cour de ce prince renommé ; une assemblée nombreuse voit avec indignation ce farouche étranger tuer un chevalier à côté de la reine Genièvre, et annoncer, en se retirant, que chaque année, à pareil jour, il fera le même affront au roi. Si quelqu'un le trouve mauvais, ajoute-t-il, il n'a qu'à demander Taulat de Richemont.

Geoffroy, ému de colère, demande la permission d'aller châtier cet insolent, et dès qu'il a obtenu cette périlleuse faveur, il se met à sa poursuite. Nous vous

ferons grâce de quelques aventures dont il sort avec honneur, et nous le ferons arriver sans autre retard à l'entrée d'un immense jardin dont les murs sont de marbre et où les merveilles de l'art rivalisent avec celles de la nature. Ce jardin dépend du château de Montbrun et appartient à la belle Brunissende, qui possède un grand nombre de terres aussi riches et de manoirs aussi grands. Sans être informé de ces circonstances, Geoffroy entre dans ce beau parc, s'étend sur l'herbe et s'endort. Mais, au silence des oiseaux, Brunissende comprend qu'un étranger s'est introduit chez elle, et aussitôt elle donne ordre de le chasser. Un sénéchal va lui signifier cette injonction, Geoffroy refuse d'y faire droit : de là un duel où l'officier de la dame est désarmé. Pendant qu'il va rendre compte de sa mésaventure, Geoffroy se rendort. Deux nouveaux émissaires ont successivement le même sort que le sénéchal, et Brunissende ne peut avoir raison du tenace dormeur qu'en envoyant contre lui une multitude d'hommes d'armes qui le garrottent et le lui amènent.

Vous prévoyez sans peine qu'à sa seule vue l'étranger devient éperdument épris, et que Brunissende elle-même n'est pas absolument insensible aux agréments qu'elle découvre en lui. Elle l'avait d'abord condamné à mourir sans délai ; elle lui accorde de dormir encore une fois avant de payer la peine de sa témérité obstinée. Mais il est bientôt réveillé par un vacarme effroyable de lamentations, et voit tous les habitants du

château s'agiter comme des possédés ; il demande à ses gardiens la cause de tout ce trouble, et, au lieu de le satisfaire, ils l'accablent de coups ; puis, quand ils peuvent croire qu'ils l'ont tué, ils s'endorment. Rien n'empêcherait Geoffroy de fuir ; mais le souvenir des charmes de Brunissende le retient dans ce palais enchanté. Cependant, comme les accès de désolation se renouvellent à heure fixe, il finit par se persuader qu'il est au milieu de gens endiablés, et il saisit une occasion favorable pour s'échapper. Brunissende, désolée, donne un an à cent chevaliers pour le retrouver, et les menace de la mort si leurs recherches restent infructueuses.

Geoffroy, chevauchant dans la campagne, rencontre un bouvier qui lui offre un excellent repas, et, apprenant de lui qu'il dépend du château de Montbrun, il hasarde une question sur le bruit qui s'y fait à intervalles réglés. Le bouvier répond en lui lançant une hache à la tête, et c'est par le plus heureux hasard qu'il esquive le coup. Plus loin, il trouve deux jeunes gentilshommes qui lui offrent gracieusement l'hospitalité ; mais dès qu'il leur adresse la malencontreuse question, il les voit hors de sens. Quand leur fureur est passée, ils lui adressent mille excuses, le retiennent avec quelque peine, et le supplient de ne plus les interroger sur les mystères du château de Montbrun. Cependant au moment où il prend congé d'eux, leur père, Auger, chevalier respectable, avec qui il avait failli se faire une querelle fâcheuse, lui indique une

vieille femme qui satisfera sa curiosité sur les lamentations des vassaux de Brunissende, et sur la demeure de Taulat de Richemont.

Cette vieille, auprès de laquelle il s'introduit avec quelque peine, lui montre une multitude de chevaliers que Taulat retient prisonniers après les avoir vaincus ; elle lui fait un tableau effrayant de la force et de la méchanceté de leur oppresseur, et désigne particulièrement à sa pitié Milian de Montmelier, dont il vient chaque mois, depuis sept années, rouvrir les blessures. Elle lui apprend alors que les tourments de ce malheureux sont l'unique cause des lamentations périodiques dont il a été témoin, et qu'elles dureront jusqu'à la délivrance de Milian. Geoffroy n'a pas besoin d'en apprendre davantage, et va attendre Taulat chez un ermite du voisinage, le défie, le bat, l'oblige à aller demander pardon au roi Arthur de l'affront qu'il lui a fait, et, après avoir mis en liberté Milian et ses compagnons d'infortune, il épouse la belle Brunissende. Vous le voyez, la fable est bien peu de chose, et le retour constant des mêmes machines prouve bien peu d'invention. Ce poëme, il est vrai, se recommande par une élégance de style toute provençale; mais le ton y est constamment lyrique. Geoffroy et Brunissende paraissent plus occupés d'analyser leurs sentiments que de se les communiquer, et s'il fallait de nouvelles preuves à l'appui de ce que nous avons déjà dit de l'incapacité épique des troubadours, nous n'en voudrions pas d'autres que cet essai mal-

heureux. Le talent de conter était propre aux trouvères du Nord, et nous en trouverons de nouveaux indices dans les fabliaux qui rempliront notre prochaine leçon.

QUINZIÈME LEÇON.

CONTES ET FABLIAUX.

Sources d'inspiration pour Boccace, la reine de Navarre, Rabelais, la Fontaine, Molière. — Contes nobles. — Ordène de chevalerie. — Aucassin et Nicolette. — Contes moraux et bourgeois. — Castoiement d'un père à son fils. — Housse-partie. — Contes satiriques. — Bible de Guyot de Provins. — Le Vilain Mire. — Contes allégoriques. — Bataille des vins. — Bataille des arts libéraux. — Contes légendaires. — L'envieux et le convoiteux. — Le Chevalier au barizel.

Jusqu'ici nous vous avons entretenues des genres de poésies les plus nobles; et l'épopée aussi bien que le lyrisme du moyen âge vous ont plus particulièrement offert le tableau des mœurs aristocratiques pendant cette période si pleine de mouvement et d'originalité. Mais le peuple avait aussi sa littérature, et nous ne pourrions la laisser de côté sans vous priver de réels trésors. On a beau déprécier les fabliaux comme des œuvres barbares, on ne peut nier qu'il y ait quelque chose au fond de ces informes narrations. Nous consentons bien volontiers à les condamner dans ce qu'elles ont de grossier; mais n'y a-t-il pas quelque circonstance atténuante dans les mœurs de ceux qui en font leur pâture intellectuelle, et ne trouve-t-on pas un intérêt sérieux à prendre, à leur première

source, ces récits que Boccace, la reine de Navarre, Rabelais, Molière et la Fontaine ont successivement étudiés pour en tirer des trésors de franche gaieté ?

Que reproche-t-on d'ailleurs aux fabliaux ? La licence des mots ? Elle étoit dans les habitudes des hommes les plus graves, et vous seriez frappées de stupeur, si vous lisiez les versions françaises de la Bible, écrites à la même époque, et cela sans mauvaise intention. La langue était moins chaste, les esprits plus candides. On s'effrayait peut-être un peu plus des choses qu'on ne ferait aujourd'hui ; on s'effarouchait moins des mots, et le monde n'en allait pas plus mal.

Nous avons dit que les fabliaux étaient des contes populaires, et en effet presque tous portent un cachet qui fait deviner leur destination. Cependant, quelques-uns peignent les mœurs des hautes classes de la société, et ceux-ci fixeront d'abord notre attention, comme servant de lien entre la poésie noble et la poésie bourgeoise. De ce nombre est sans doute l'Ordène de chevalerie, dont tous les érudits ont tiré partie, pour fixer le cérémonial de l'initiation chevaleresque.

Le héros de ce morceau curieux est Hugues de Tibériade, qui, fait prisonnier par Saladin, voit mettre sa liberté au prix exorbitant de 100,000 besants. Désespérant de trouver une pareille rançon, il supplie son vainqueur de lui faire quelque remise ; mais en vain. Seulement Saladin, qui a toute espèce de considération pour les vertus des chevaliers, autorise Hugues à aller sur parole en Europe, pour recueillir la

somme fixée. Ceci n'est pas, au reste, le seul hommage rendu par un musulman à la loyauté des héros chrétiens ; le Nérestan de la tragédie de Voltaire peut invoquer de nombreux modèles, et encore au XV[e] siècle, Bajazet II témoignait la même confiance à Jacques de Héli, l'un des survivants du désastre de Nicopoli.

Au moment où le prince de Tibériade va partir, Saladin l'entraîne dans sa chambre, et lui demande comment on fait des chevaliers parmi les chrétiens. D'abord Hugues refuse de lui révéler de tels mystères, et lui représente qu'étant de *male loi*, il ne pourrait les pénétrer sans une sorte de profanation. Mais le soudan insiste, et représente qu'il est le maître, que la force majeure doit faire tomber les scrupules ; et, moitié convaincu, moitié intimidé, Hugues se prête à son désir, et l'initie à l'ordre de chevalerie, autant qu'un mécréant peut l'être.

D'abord, il fait préparer un bain, et apprend au récipiendaire, que par là il prétend suppléer au baptême ; il doit y laver son âme de toutes les impuretés qui la souillent. Du bain, il le fait passer dans un lit, symbole du repos qui attend dans le ciel un loyal serviteur de Dieu dans les armes. Puis un vêtement blanc lui apprend qu'il doit être d'une pureté sans tache ; un autre, d'un rouge éclatant, doit lui montrer à verser son sang pour la justice et la religion. Une chaussure noire signifie la terre, notre dernière demeure, et éveille des sentiments d'humilité. Nous

passerons sous silence une multitude d'autres symboles, pour arriver au soufflet que Hugues n'ose donner à Saladin, bien qu'il figure dans le cérémonial de l'initiation guerrière, comme la dernière injure que doive subir l'aspirant ; et, pour vous rappeler quatre maximes, dont trois au moins peuvent effrayer un Turc ; il s'agissait d'éviter toute trahison, de respecter et de servir les dames, de jeûner le vendredi et d'entendre la messe tous les jours.

Saladin ne s'arrête pas à de telles vétilles, et, après avoir hautement loué l'esprit de l'institution, il accorde à Hugues la liberté de dix de ses compagnons d'infortune. Le voyant en belle humeur, Hugues lui demande, comme à un prud'homme et à un chevalier libéral, de contribuer à sa rançon par quelque présent, et, sans hésiter, le prince lui donne 50,000 besants; les amiraux ou émirs de sa cour imitent cet élan de générosité, et Hugues, après avoir acquitté sa rançon, peut encore emporter 15,000 besants, cinquante hommes l'escortant à travers les terres de *Payennie*, pour nous servir de l'expression même du poëte.

Personne ne niera sans doute la valeur de ce petit poëme, et une lecture attentive y fait découvrir chaque jour de nouvelles perles. Bornons-nous à vous faire remarquer qu'on y trouve, sous forme de sentences, les plus jolies devises du blason, et citons, comme exemple, celle-ci : Fais que dois, advienne que peut.

C'est encore aux étages supérieurs de la société que paraissent destinés le conte du Vair Palefroy, et celui du Chevalier, qui entendait des messes pendant que Notre-Dame gagnait pour lui le prix du tournoi. Mais, quelque attrayantes que soient ces compositions, force nous est de renoncer à vous les faire connaître. Nous ne pouvons pourtant nous décider à passer complétement sous silence le joli fabliau d'Aucassin et de Nicolette. Aucassin, fils de Garin, comte de Beaucaire, est épris des charmes de Nicolette, jeune captive musulmane, qu'un gentilhomme du pays a fait élever dans la religion chrétienne, et que son père ne veut pas lui laisser épouser. Désespéré, le jeune homme refuse tous les partis qu'on lui propose. Beaucaire est assiégée, et rien ne peut le déterminer à prendre les armes, que la promesse de voir une fois sa bien-aimée. Garin cependant lui manque de parole, s'arrange de manière à faire enfermer la jeune fille; et comme Aucassin persiste à la trouver digne d'être impératrice de Constantinople ou reine de France, il use de la même rigueur à son égard.

Bientôt nos deux amants trouvent moyen de s'échapper; ils se rejoignent après de nombreux incidents, où brille leur perspicacité amoureuse, et s'embarquent pour le royaume de Torelore où la valeur d'Aucassin leur assure une haute position. Nous ne chercherons pas à déterminer la position géographique du royaume de Torelore, parce que la géographie des fabliaux est aussi arbitraire que celle des romans de chevalerie.

Toujours est-il que le bonheur de nos fugitifs est troublé par l'arrivée d'une armée d'infidèles, qui les font prisonniers et qui les séparent. Aucassin est jeté par la tempête sur les côtes de Provence, et prend possession des biens de son père décédé, sans pouvoir se consoler de la perte de sa compagne. Nicolette est menée à Carthage, et en y arrivant, mille souvenirs se débrouillent dans son esprit. Elle est bientôt reconnue pour la fille du roi musulman de Carthage. De nombreux prétendants aspirent à sa main ; mais elle est fidèle, et, pour leur échapper, elle se déguise en trouvère, se brunit le visage, et se fait conduire secrètement à Beaucaire.

Là, elle apprend le retour d'Aucassin, et, après s'être assurée, à la faveur de son déguisement, de la sincérité de ses regrets, elle se découvre à lui. Le dénoûment est celui de tous les vaudevilles et de tous les opéras comiques, et notre Sédaine n'a rien eu à y changer pour l'accommoder au goût des habitués de Feydeau. Dalayrac lui avait prêté le concours de son talent musical.

Mais il est temps de vous faire connaître des fabliaux plus bourgeois, et, parmi ceux-ci, nous devons vous dire que quelques-uns sont réunis dans un cadre ingénieux, comme les contes du Décaméron, ou ceux du Vieux Chaucer. Tels sont les nombreux récits dont la suite forme le Castoiement d'un père à son fils. C'est en effet une espèce de morale en action. Un père, placé dans des conditions d'aisance et de médiocrité,

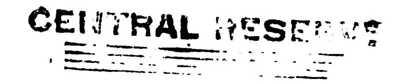
donne à son fils une série d'excellents préceptes, au moment où il va entrer dans la vie, et, pour les graver plus profondément dans son esprit, il les appuie d'exemples sous forme de contes. La tendance de toutes ces histoires est éminemment sage, et un homme qui se conduirait d'après les principes de ce bon père, aurait de grandes chances pour être heureux. Mais comme ce n'est pas pour suivre un cours de morale bourgeoise que vous me faites l'honneur de m'écouter, vous trouverez naturel que je néglige l'ordre des enseignements du bonhomme, et que je ne mette en lumière que ceux de ses exemples qui ont quelque valeur littéraire.

Dans l'un, qui a pour objet de détourner de tout commerce avec les ingrats notoires, nous avons reconnu la fable du Serpent et du Paysan, si ingénieusement rendue par la Fontaine. L'auteur du Castoiement nous paraît avoir été malheureux en ménage; car il multiplie les exemples propres à mettre le jeune homme en garde contre les ruses des femmes. L'une des histoires qui se rapportent à cet objet, a fourni le canevas de trois scènes de Georges Dandin, et ces trois scènes ne sont pas les moins piquantes. Il s'agit en effet de celles où le vilain s'aperçoit que sa noble moitié est sortie de nuit, et fait appeler ses parents, après avoir fermé sa porte, pour les rendre témoins de ses déportements. Comme dans la comédie moderne, la rusée supplie d'abord, puis fait semblant de se tuer, et, au moment où son mari va voir si elle

a poussé la malice jusqu'au suicide, elle rentre, s'enferme, et s'arrange de manière à donner tous les torts à celui qui n'en a vraiment aucun. Le vieux Dandin demande pardon comme le nouveau, et le jeune auditeur est bien averti de ne se marier qu'à une personne de sa classe, et qui ne croie pas déroger en prenant son nom et en associant sa vie à la sienne.

A côté du Castoiement d'un père à son fils, on pourrait placer le Castoiement des dames, par Robert de Blois. Mais nous sommes trop pressé par le temps pour nous y arrêter, et nous préférons vous dire quelques mots d'un fabliau isolé, qui renferme l'idée première du roi Lear, de Shakspeare, et que nous appellerions volontiers l'école des pères. Il vient très-naturellement après l'école des fils et l'école des femmes, et appartient d'ailleurs à cette classe de contes dont les auteurs se proposent un but moral. Le titre positif de ce petit ouvrage est la Housse-partie. M. de Méon l'a publié dans le quatrième volume de sa collection de fabliaux.

Un père, pour marier plus avantageusement son fils, a poussé l'abnégation jusqu'à lui abandonner la totalité de ses biens, à la seule condition qu'il le gardera chez lui et pourvoira à tous ses besoins. Pendant douze ans, il vit avec ses enfants sans avoir lieu de regretter un tel arrangement. Mais la vieillesse arrive et le fait considérer comme un fardeau pénible. Sa belle-fille, surtout, le voit de mauvais œil, et comme elle exerce un empire souverain sur son mari, elle finit



par le déterminer à renvoyer son père. Le fils est visiblement contrarié d'une telle fantaisie, mais il n'ose résister ; et, honteux de se voir dominer, il affecte une dureté excessive, et augmente, par les termes violents, le tort d'une conduite dénaturée. Vainement le vieillard invoque le respect dû à ses cheveux blancs, le souvenir de sa générosité passée, la pitié à laquelle il a droit, comme misérable privé de tout moyen d'existence. Son fils lui dit impitoyablement de faire comme ceux qui vivent de la charité publique, sans songer qu'il autorise, par son exemple, les derniers excès de l'égoïsme. Le malheureux père descend enfin jusqu'à demander un vêtement qui le garantisse des premières rigueurs du froid, et il faut de longues prières pour que son petit-fils reçoive l'ordre de lui jeter sur les épaules une des couvertures des chevaux ; l'enfant n'obéit qu'à moitié, et son père le voit couper en deux la couverture et se réserver l'un des morceaux. Il lui demande ce qu'il prétend en faire, et apprend qu'il se propose de le garder pour le lui donner à lui-même quand il sera vieux. Le fils ingrat rentre en lui-même, et ce que n'ont pu obtenir les larmes de son père, il l'accorde au sentiment de son propre intérêt. Le vieillard reprend dans la maison la place qui lui appartient.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen des fabliaux, dont le but avoué est la peinture des caractères puisée dans la vie de famille, et nous chercherons dans une nouvelle catégorie de contes, le sujet de nos réflexions sur la poésie populaire du moyen âge.

Quelques-uns de ces morceaux contiennent une pensée critique, une intention satirique même. La Bible de Guyot de Provins, par exemple, fait tomber le sarcasme sur tous les rangs de la société, et mérite une mention spéciale pour certaines qualités qu'on chercherait vainement dans d'autres œuvres de la même date. Ainsi, nous vous citerons une admirable invective contre la cour de Rome. Guyot de Provins assure que le pape devrait être pour le monde religieux, ce que l'étoile polaire est pour les navigateurs ; qu'en le regardant on devrait être assuré d'aller à Dieu, comme en étudiant les mouvements réguliers de la boussole on est sûr de trouver le Nord ; et, toutes réserves faites sur l'à-propos de l'invective, nous devons avouer qu'il y a de belle et bonne poésie dans ce passage. Un peu plus loin, la verve satirique de l'auteur prend les femmes à partie, et cela sans les ménager plus que le vicaire de Jésus-Christ. Enfin, la critique des médecins, qui termine cette Bible, a fourni plus d'un trait à Molière.

Ce n'est pas, au reste, dans ce seul ouvrage que notre grand comique a trouvé des armes pour combattre les Purgon et les Diafoirus de son temps. Le *Vilain Mire*, ou le paysan médecin, lui a donné le cadre d'une inimitable farce, que vous connaissez toutes, le *Médecin malgré lui*. Il a dû néanmoins modifier en plusieurs points la fable du moyen âge ; il y a ajouté ces traits ingénieux et profonds que nous sommes habitués à trouver dans toute œuvre sortie de sa plume ;

mais la première idée appartient à un trouvère, et c'est un honneur dont nous ne saurions priver les poëtes qui nous occupent aujourd'hui.

Le vilain Mire est un riche paysan qui a cédé à la funeste fantaisie d'épouser une demoiselle noble. Il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a fait une lourde bévue, et, craignant le sort de ses pareils, les Dandins, il imagine un expédient quelque peu brutal. Pour empêcher sa femme de donner des rendez-vous pendant qu'il est à la charrue, il prend le parti de la battre vigoureusement avant de sortir. Elle passera sans doute la journée à pleurer. Quand il rentrera, il lui demandera pardon et la nuit se passera à la commune satisfaction; puis, le lendemain, il reviendra au préservatif de la veille. Le premier jour, la dame pardonne et tout semble donner raison au paysan. Mais quand elle voit qu'il s'agit d'un système permanent, que les coups doivent être pour elle le pain quotidien, elle songe à se mettre à l'abri du retour de tels procédés. Jugeant très-charitablement que son mari ne la battrait pas s'il savait ce que c'est que les coups, elle jure de le faire initier aux sensations qu'éprouvent les patients de son espèce, et l'occasion ne tarde pas à s'en présenter.

Deux messagers du roi surviennent, et lui apprennent qu'ils sont en quête de quelque Hippocrate, capable de guérir la fille de leur maître. Cette intéressante princesse, nommée Ade, ne peut boire ni manger depuis cinq jours, parce qu'elle a avalé une arête de poisson, et nul médecin n'a encore trouvé le moyen

d'extraire de son gosier cette malencontreuse arête. Aussitôt la dame infortunée leur peint son mari comme un très-habile homme; seulement elle les prévient qu'il a le travers de nier ses talents jusqu'à ce qu'on l'ait chargé de coups. Ici, bien entendu, se place une scène de bastonnade reproduite par Molière, et à la suite de laquelle le laboureur, comme le fagotier, consent à être tout ce qu'on voudra pour n'être plus battu. Mais il ne faut pas demander aux trouvères cette sobriété, cette mesure qui n'appartient qu'aux temps où l'art est poussé à sa perfection; ils abusent de tout, et, à quatre reprises, ils font battre à outrance notre villageois pour obtenir des cures.

D'abord le roi emploie ce moyen pour le déterminer à exercer, au profit de la princesse Ade, ses prétendus talents. Et notre homme réussit, en la faisant rire par des bouffonneries dont l'analyse est impossible ici. En riant, la malade rejette l'arête. A la nouvelle d'un tel prodige, tous les malades du pays arrivent pour se faire guérir: nouveau refus, nouvelles protestations d'ignorance de la part du Vilain, nouvelle bastonnade ordonnée par le monarque. Obligé de rester médecin, notre laboureur fait allumer un grand feu, annonce le dessin d'y jeter le plus malade et de faire prendre sa cendre aux autres, comme antidote. Mais quand il interroge ses nombreux clients, pour savoir lequel doit se dévouer à la santé publique, chacun lui déclare se porter à merveille; il les renvoie donc comme guéris, et le roi s'émerveille sur les secrets de sa

médecine. Cependant il s'est guéri lui-même de la manie de battre sa femme, et, quand il obtient à grand' peine l'autorisation de retourner chez lui, il prend la résolution ferme de renoncer pour toujours à une méthode dont il a senti les inconvénients.

Le goût des contes était si général, au moyen âge, que nul ne pouvait se dispenser d'en savoir quelques-uns. Voyageait-on, était-on accueilli dans quelque famille hospitalière, on payait son écot avec une histoire, ou avec une chanson ; le plus souvent on s'inquiétait peu du sexe ou de l'âge des auditeurs, et l'on disait intrépidement les plus monstrueuses saletés. Aussi ne pouvons-nous que glaner péniblement dans ce champ hérissé d'obscénités cyniques. Il nous faut lire quarante contes avant d'en trouver un qu'il soit permis d'analyser devant vous, et la difficulté se complique du désir que nous avons de vous fournir des modèles de chaque classe de fabliaux. Dieu merci, le travail ne nous effraie pas, et, à force de chercher, nous avons rencontré des exemples satisfaisant à toutes les exigences du sujet et des convenances.

Les fabliaux analysés jusqu'ici ne nous ont rien offert que de naturel, de vraisemblable, mais beaucoup dérogent à cette condition. Dans quelques-uns, l'allégorie ; dans quelques autres, des merveilles légendaires ; dans plusieurs, enfin, l'apologue, viennent donner un démenti formel aux assertions cassantes des critiques à systèmes. Prenons, dans les recueils, des preuves à l'appui de notre éclectisme littéraire.

Une des plaisanteries les plus populaires du moyen âge est la Bataille des Vins, par Henri d'Andely. Il s'agit de savoir quel crû est digne d'abreuver le roi Philippe-Auguste, et le soin de prononcer sur cette grave question est remis à un moine anglais, dont le palais exercé inspire une haute confiance au monarque. Le juge fait comparaître devant lui les vins les plus renommés, et, dans la longue énumération qui en est faite, les gourmets de notre temps pourraient être scandalisés de trouver Orléans à côté de Saint-Émilion, Soissons à côté de Chablis, de Beaune et de Chypre.

Nous aurions bien des choses à dire sur ce point, et l'histoire des vins, chez les anciens et chez les modernes, présenterait des révolutions, des vicissitudes non moins profondes que celle des empires et des institutions politiques. Mais une dissertation gastronomique serait ici fort déplacée, et nous ne voulons pas abuser du droit que le professorat donne au pédantisme. Nous bornant donc à ouvrir cette veine nouvelle aux travaux des érudits et des sectateurs de Bacchus, nous vous dirons que dans notre fabliau chaque vin plaide sa cause et allègue ses qualités, que le juge pèse leur dire, s'enquiert de leur véracité, expérimente, classe et adresse un rapport au souverain. Armé de ce grave réquisitoire, Philippe-Auguste choisit parmi les contendants, un pape, des cardinaux, des rois, des pairs de France. Quant à l'auteur, il conclut par ce vers d'une philosophie résignée :

Prenons tel vin que Dieu nous donne.

A la même classe de fabliaux appartiendrait encore la Bataille des sept Arts libéraux, où les subtilités de l'école sont tournées en ridicule avec assez de finesse. Mais l'abondance des matières nous presse, et nous devons encore vous parler des contes dont le caractère rappelle la légende.

Les exemples en sont nombreux. Les uns sont graves, les autres sont presque gais. Deux analyses succinctes vous mettront au courant. Voici d'abord un envieux et un convoiteux que saint Martin a mis dans un cruel embarras. Il a promis de donner à celui qui n'exprimerait aucun vœu le double de ce qu'aurait demandé l'autre, et vous sentez combien par là il a jeté d'inquiétude et d'angoisse dans le cœur de chacun. Nul ne veut exprimer un désir dans la crainte de voir son voisin mieux traité, et cependant chacun veut obliger l'autre à demander quelque chose. De là le plus comique des débats. On s'échauffe, enfin, et, dans un moment d'irréflexion, l'un des disputeurs s'écrie : Je voudrais que tu fusses borgne. Son vœu est immédiatement accompli ; mais, au même instant, il devient lui-même aveugle. C'est une des mille versions que rappelle ce conte des aunes de boudin, dont on a amusé notre enfance. La légende n'a fourni à l'auteur de ce fabliau que l'intervention de saint Martin et le merveilleux : elle domine plus complétement dans le conte du Chevalier au barizel, l'un des plus curieux du recueil de M. de Méon.

Ce personnage, riche et noble de naissance, est à la

fois l'ennemi de Dieu et des hommes. On le voit rançonner les voyageurs, moines, évêques ou marchands, sans le moindre scrupule; ces gentillesses étaient assez usitées au moyen âge; mais ce qui met notre héros dans une position tout exceptionnelle, c'est le mépris qu'il professe pour les pratiques de la religion. Les plus grands coquins, au moyen âge, observaient extérieurement la discipline de l'Église; le chevalier qui nous occupe ne paraissait jamais aux offices et ne jeûnait pas même aux approches de Pâques.

Quelques-uns des hommes d'armes attachés à sa maison, l'entendent, un jour de vendredi saint, commander à son cuisinier de lui apprêter de la venaison. Scandalisés au dernier point, ils veulent tenter un effort désespéré pour le ramener dans le sein de l'Église, et le prient de diriger sa promenade de ce jour-là vers un ermitage où ils comptent eux-mêmes faire leurs dévotions. Le pieux anachorète qui dessert la chapelle, leur semble le seul homme dont il soit possible d'attendre quelque chose pour le salut d'un pécheur si endurci. Le chevalier résiste longtemps, et ne part qu'en jurant de ne pas mettre le pied dans la demeure du solitaire. On arrive; les croyants mettent pied à terre, se confessent, et exposent au médecin des âmes la position presque désespérée de leur chef et seigneur, qui attend à cheval la fin de leurs dévotions. L'ermite va le trouver, et, à force d'adresse, il le détermine à l'écouter. Puis un nouveau combat de charité amène le chevalier dans la chapelle; un troisième effort le con-

duit à faire l'histoire de ses péchés. Mais là s'arrête la puissance de l'apôtre ; le repentir ne peut entrer dans le cœur de ce déplorable enfant des ténèbres, qui se refuse à toute pénitence.

D'abord le prêtre l'avait supplié de rentrer en lui-même et de se réformer ; puis il s'était réduit à lui demander de jeûner une fois ; puis il avait poussé la condescendance jusqu'à n'exiger qu'un *Ave*. Votre charité se serait lassée, votre patience l'est peut-être déjà. Mais l'ermite ne lâche pas prise ; il se réduit à demander au chevalier une démarche indifférente, comme de remplir d'eau un petit baril qu'il lui remet. Vaincu par l'importunité, mais non converti, celui-ci va au puits le plus voisin ; à sa grande surprise, tout effort reste inutile ; il a beau employer tous les moyens que la force met à sa disposition, il n'entre pas une goutte d'eau dans le baril. Piqué un peu, il jure, avec les formules les plus épouvantables, de ne rentrer chez lui que lorsqu'il aura rempli ce baril. Et le voilà courant le pays, s'arrêtant à chaque rivière, à chaque puits, à chaque fontaine, et toujours en vain. Nous ne le suivrons pas dans ce long pèlerinage d'obstination et de colère. Vous prévoyez suffisamment que, dans une course assez semblable à celle du Juif errant, ses vêtements s'usent, ses cheveux s'allongent et blanchissent, ses ongles croissent, et finissent par présenter le plus horrible aspect. Mais comme le baume de la contrition n'est pas entré dans son cœur, l'eau n'entre pas non plus dans son petit seau.

Après un temps que je ne prétends pas fixer, il revient devant le pauvre ermite, l'œil sec et le baril aussi vide qu'à son départ ; et, à la vue d'un tel endurcissement, le saint homme pleure avec amertume. Touché de tant de zèle pour le salut d'une âme si noire, le chevalier rentre en lui-même, il verse une larme, et le baril est rempli.

L'auteur du flabliau aurait pu s'en tenir là ; mais il n'est pas dans l'habitude des poëtes de la langue d'oil de laisser la moindre obscurité peser sur leurs héros. Les Français du Nord prenaient les contes au sérieux, et comme, dans nos jeunes années, nous aimions à entendre ce refrain : Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants, ils tenaient à avoir l'esprit en repos sur le sort ultérieur des personnages auxquels ils s'étaient intéressés. Or il n'était pas aisé de faire quelque chose du Chevalier au barizel converti. Aussi le trouvère prend-il bravement le parti de le faire mourir aussitôt après son retour à Dieu. Ses vassaux apprennent à la fois sa conversion et sa mort ; ils honorent sa mémoire, et nous invitent à en faire autant. Le conte finit par *Amen*, et nous croyons que nous ne pouvons plus rien demander au fabliau.

SEIZIÈME LEÇON.

MYSTÈRES, MIRACLES, PASTORALES.

Rapports entre les origines du théâtre chez les anciens et chez les modernes. — Le drame. — Liturgie en action. — Souvenirs de cette liturgie conservés jusqu'à nous. — Le théâtre sur les places, dans les cimetières. — Mystères. — La Résurrection de N.-S. J.-C. — Mœurs féodales transportées au siècle du Christ. — Miracles. — Le vidame Théophile. — Sujet traité par Rooswitha, par Gauthier de Coinsy, par Ruteboeuf. — Pastorales. — Jean de la Halle. — Le Jeu de Robin et Marion.

Les fabliaux dont nous vous avons parlé dans notre dernière réunion, ne formaient pas à eux seuls toute la poésie populaire du moyen âge. C'était encore au peuple qu'étaient destinés les informes essais dramatiques, dont quelques modèles nous sont parvenus sous les titres de Mystères et de Miracles. Mais, avant d'entrer dans l'examen critique de ces produits du génie chrétien, nous croyons nécessaire de vous soumettre quelques rapides considérations sur les circonstances qui les ont fait naître, et sur les rapports frappants qui existent entre les origines du théâtre moderne et celles du théâtre antique.

En Grèce, comme au moyen âge, le drame sort du temple, et semble n'être, au début, autre chose que la liturgie mise en action. Dans les deux cultes les plus

opposés, dans les deux religions les plus contraires, il semble qu'on ait réservé aux esprits supérieurs l'enseignement des livres et celui de la parole, et qu'on ait cru arriver plus sûrement à l'esprit et au cœur des masses par la voie des sens, et surtout en s'adressant aux yeux. Les croyances étaient radicalement différentes, le moyen de prédication a été le même une fois, et le succès a répondu à l'attente des penseurs profonds qui l'avaient imaginé et mis en œuvre. Nous admettons donc sans réserve l'existence d'un drame hiératique, et, en effet, les premiers mystères furent joués dans les églises, ou dans les cimetières, par le clergé lui-même. C'était la représentation édifiante des grands événements racontés dans l'Évangile, depuis la crèche de Bethléem jusqu'à la croix du mont Golgotha. Et peut-être trouverions-nous encore dans les cérémonies touchantes de la semaine sainte quelques vestiges de cette vieille liturgie abandonnée. Le lavement des pieds, et surtout les rites lugubres du vendredi saint, ont quelque chose de frappant pour les yeux; et, si l'on y joignait un dialogue en langue vulgaire, on en ferait un drame sans la moindre difficulté.

Mais à mesure qu'on avançait dans les siècles et que les esprits se formaient, cette sorte de mise en scène religieuse devenait moins nécessaire. Pour être d'ailleurs sans inconvénient, elle demandait une naïveté, une candeur d'âme qu'on ne trouve que dans l'enfance des peuples. Or, en fait de liturgie, ce qui est inutile devient aisément dangereux, et nous ne pouvons que

louer l'interdiction de ces représentations dans les églises.

Le peuple, cependant, ne voulait pas renoncer à un spectacle qui l'avait si profondément ému ; ce qu'il ne trouvait plus dans l'église, il se le fit donner sur les places ; ce que les prêtres lui refusaient, il le demanda à des confréries de comédiens. Sans perdre d'abord son caractère religieux, quant aux sujets qu'il traitait, le drame changea donc de théâtre et de destination. Il devint laïque, et eut pour objet le plaisir du peuple. Une dernière évolution devait l'élever au rang d'œuvre d'art ; mais elle est postérieure de beaucoup à l'époque dont l'examen est le sujet de notre enseignement de cette année. Nous ne devons donc vous parler que du drame populaire, et, si vous pouvez vous attendre à y rencontrer de nombreuses et fécondes idées, vous devez, d'autre part, n'espérer aucune de ces combinaisons savantes, aucune de ces délicatesses de forme, qui sont le propre de la poésie aristocratique, ou des époques de raffinement dans les mœurs et la culture intellectuelle.

Vous nous permettrez sans doute d'insister encore une fois ici sur le sentiment qui a dicté nos paroles. Nous ne nous sommes permis aucune hardiesse, aucune témérité, et nous n'avons nullement prétendu blâmer l'Église d'avoir donné des spectacles, ou de les avoir interdits plus tard. Dans les deux occasions, elle a fait preuve de la haute intelligence avec laquelle elle a toujours apprécié les besoins généraux du troupeau

confié à ses soins. Quant à l'authenticité des rites dont nous avons affirmé l'existence, elle est attestée par les témoignages les plus irrécusables. Nous n'en citerons qu'un, parce qu'il jouit d'une autorité incontestée; c'est un traité liturgique de Jean de Bayeux, évêque d'Avranches, où l'usage de représenter les mystères dans les églises est indiqué avec tout le développement imaginable. Ce document a été traduit par l'abbé Prévost, qui y a joint deux mystères, celui de l'Épiphanie et celui de la Résurrection. Dans tous deux, un ton constamment grave et une scrupuleuse orthodoxie font comprendre une destination toute religieuse.

Mais, trêve de préambules. Un mystère qui date du XIIe siècle, et qui ne nous a pas été conservé tout entier, contient, dans une espèce de prologue, des renseignements assez curieux sur le matériel des théâtres en plein vent de cette époque reculée, et sur la mise en scène des drames populaires; consultons ce précieux lambeau, et essayons d'en tirer quelques lumières.

Il ne paraît pas, aux termes de ce prologue, que les acteurs aient eu à leur disposition un système de décorations mobiles qui leur permît de changer le lieu de la scène, tout en jouant à la même place. Il faut se figurer leur théâtre comme une espèce de carte géographique, où tous les lieux mentionnés dans le drame sont représentés en raccourci. Ainsi, pour le mystère de la résurrection du Sauveur, il faut que le théâtre représente tout un pays avec plusieurs villes, plus,

l'enfer et le ciel. Nous savons d'ailleurs que, le plus ordinairement, les tréteaux des comédiens d'alors étaient divisés en trois étages ; en haut le ciel, au centre la terre, au bas l'enfer. Les scènes se jouaient dans la partie du théâtre qui leur convenait, et il n'était pas de péripétie dramatique qui ne dût monter ou descendre par une échelle.

Citons le prologue qui donne lieu à ces réflexions ; l'auteur s'exprime ainsi : « Et d'abord disposons les « lieux et les demeures, à savoir, premièrement la « croix, et puis après le tombeau. Il devra aussi y avoir « une geôle pour enfermer les prisonniers. L'enfer sera « mis d'un côté et les maisons de l'autre; puis le ciel, « et sur les gradins, avant tout, Pilate avec ses vassaux : « il aura six ou sept chevaliers. Caïphe sera de l'autre « côté, et, avec lui, la juiverie, puis Joseph d'Arima- « thie. Au quatrième lieu, on verra don Nicodème. « Chacun aura les siens avec soi. Cinquièmement, les « disciples seront là ; sixièmement, les trois Maries. On « aura également soin de représenter la ville de Galilée « au milieu de la place. On fera aussi celle d'Emmaüs, « où Jésus-Christ reçut l'hospitalité. » L'illusion est ici impossible. Les lois de la perspective ne sont pas rigoureusement observées. Mais on n'en demandait pas tant alors, et, en fait de couleur locale, vous allez avoir bien plus grand lieu de vous récrier à la simple analyse du drame.

Les hommes du moyen âge n'imaginaient pas que la société eût jamais été réglée autrement qu'ils la

voyaient, avec ses vassaux et ses suzerains, ses nobles et ses vilains, et à quelque temps que se rapportât leur fable, ils attribuaient religieusement l'attirail de la féodalité. Écoutez plutôt.

Joseph d'Arimathie vient demander à Pilate le corps de Jésus-Christ, qui est encore attaché à la croix, et le magistrat romain, homme plus faible que cruel, consent volontiers à le satisfaire sur ce point. Il éprouve même le besoin de se justifier devant lui de la part indirecte qu'il a prise à la mort de l'innocent, et, à ce propos, il allègue la fureur incroyable des Juifs et la crainte d'être dénoncé à Rome, auquel cas il aurait infailliblement perdu sa *baillie*.

A mesure qu'il explique ses craintes, il les sent revenir, et, supposant qu'il pourrait bien y avoir quelque ruse cachée sous la requête de Joseph, il appelle ses *sergents,* et leur ordonne d'aller s'assurer que Jésus est bien mort. Ceux-ci se transportent aussitôt dans la partie du théâtre qui représente le Calvaire, et ils donnent 12 deniers à un certain Longin, pour percer d'une lance le flanc de Notre-Seigneur. Longin était un mendiant aveugle. Il frappe sans scrupule ; mais, de la blessure qu'il fait au crucifié, il tombe une pluie de sang et d'eau, qui lui rend la vue en touchant ses yeux. Ce miracle de charité le convertit, et, pendant qu'il *fait ses oraisons,* les sergents retournent à l'hôtel de Pilate pour le tranquilliser, en lui certifiant que le Christ est bien mort. Mais ils ajoutent à ces assurances le récit de la merveille qui a rendu la vue à Longin, et,

comme Pilate craint que la divulgation d'un tel prodige ne lui suscite quelque nouvelle affaire, il leur recommande le silence le plus complet. Longin pourrait être moins discret, il le fait mettre en prison.

Tout ceci est écrit d'instinct, et néanmoins il est facile d'y trouver des pressentiments dramatiques. Les vacillations de Pilate dénotent une certaine connaissance du cœur humain, et nous y démêlons presque un caractère. Quant à Longin, il n'oppose aucune résistance aux soldats, et lorsqu'on le conduit à la geôle mentionnée dans le prologue, il se réjouit de souffrir pour celui qui, sans péché, a tant souffert pour le monde, et qui vient de payer par un bienfait une cruauté toute gratuite.

Dans la scène suivante, Joseph d'Arimathie va trouver Nicodème, qui, plein de bonne volonté, hésite cependant à entrer dans ses vues, sans avoir personnellement acquis la certitude du consentement de Pilate. Joseph y retourne donc avec lui, et ils se font accompagner de deux domestiques, dont l'un porte les outils, et l'autre les parfums nécessaires pour l'ensevelissement du Christ. Pilate est aussi bien disposé cette fois que dans la première occasion, et nos deux héros se rendent au Calvaire, où ils procèdent à la descente de croix et à la sépulture selon le récit évangélique.

Du Golgotha nous devons nous transporter de nouveau chez Pilate, à qui l'évêque Caïphe et la juiverie viennent conseiller de faire garder le tombeau. Ils

craignent qu'on n'enlève le corps du supplicié, et que par cette fraude on ne persuade au peuple que ce *fel trichière* est ressuscité, comme il l'a annoncé. Le gouverneur romain, toujours disposé à partager l'avis du dernier qui lui parle, appelle des sergents et les envoie au sépulcre, après leur avoir fait prononcer, *sur les saintes Écritures*, les plus horribles imprécations contre quiconque tenterait d'enlever les restes de Jésus. Caïphe, peu confiant, les suit pour tout observer...

Là s'arrête le fragment de ce mystère qui est parvenu jusqu'à nous. Vous pouvez juger que l'ouvrage entier devait avoir des dimensions formidables, et, à l'appui de cette supposition, nous aurions à vous citer des historiens qui font durer jusqu'à trois jours la représentation d'un seul de ces drames religieux. On reste effrayé de la quantité de personnages qui encombrent la scène, du nombre d'acteurs dont il fallait par conséquent mettre le talent à contribution. Mais, outre que le public n'était pas très-exigeant, et qu'on se résignait volontiers à figurer dans ces spectacles, en raison de la considération qu'on y acquérait, les dramaturges espagnols et Shakspeare n'ont pas été plus sobres, et ont toujours trouvé des interprètes.

Maintenant que vous connaissez les mystères, nous pouvons aborder les miracles. Il y a entre ces deux sortes de drames des rapports étroits, et la seule différence qu'on y puisse signaler, c'est que le sujet des

mystères est emprunté aux divines Écritures, et celui des miracles aux légendes des saints. Le nombre des miracles arrivés complets jusqu'à nous est considérable; mais comme ils ne présentent pas de notables améliorations dans l'arrangement des scènes, ou dans le tracé des caractères, nous serons sobres d'analyse et nous nous bornerons à un seul exemple. Notre choix s'arrêtera sur le miracle de Théophile, parce qu'il a été l'objet de plusieurs remaniements, et que pendant bien des siècles il a captivé l'admiration du public.

Une vieille légende nous apprend que ce Théophile, vidame d'Adana en Cilicie, se voyant dépouillé de sa charge par l'évêque de cette ville, avait promis son âme au démon pour la recouvrer ; que le repentir lui était venu à temps, et qu'à force de gémir sur son apostasie, il avait obtenu, par l'intervention de la vierge Marie, la rupture de son pacte. Nous avons encore le texte de cette légende écrite en grec par Eutychianus vers le milieu du VIe siècle.

La première tentative faite pour l'approprier au théâtre religieux, est le fait d'une religieuse allemande, nommée Rooswitha, qui, dans les loisirs que lui laissait la règle de l'abbaye de Gandersheim en Saxe, trouva moyen d'écrire une dizaine de drames latins assez curieux. M. Villemain, dans son cours de littérature, n'a pas dédaigné de donner place à l'humble nonne parmi les auteurs considérables ; il a même analysé quelques scènes d'une tragédie rela-

tive à l'apostasie de l'empereur Julien, et nous aurions suivi son exemple, si le cadre que nous nous sommes fait nous eût permis de descendre au détail. Mais, obligé que nous sommes de grouper par masses les œuvres poétiques du moyen âge, pour vous faire apprécier l'ensemble, nous devons renvoyer à M. Villemain, et aussi au savant M. Magnin [1], ceux de nos auditeurs qui voudraient faire plus ample connaissance avec Rooswitha.

Du latin, le sujet de Théophile est passé en français sous la plume de Gauthier de Coinsy, et enfin Rutebœuf en a fait, au XIIIe siècle, le miracle le plus populaire, imprimé il y a quelques années par les soins de notre savant ami Achille Jubinal. Au surplus, l'histoire de Théophile était si goûtée des hommes de ce temps, qu'on la retrouve partout. Saint Bernard, saint Bonaventure, Albert le Grand, y font allusion, et on la remarque dans les sculptures de Notre-Dame de Paris, dans les verrières de la cathédrale de Laon, et peut-être en beaucoup d'autres lieux encore.

Au début du miracle donné par Rutebœuf, Théophile se plaint amèrement d'être réduit, par la perte de sa charge, aux horreurs de la misère, et, Dieu ne faisant rien pour lui, il trouve tout naturel de s'adresser à un autre maître. Une fois pénétré de cette idée, il se laisse aller au blasphème, déclarant que s'il pouvait atteindre Dieu, il le troublerait dans son

[1] *Les Origines du théâtre.*

repos éternel; mais il s'est placé si haut, qu'il est hors de prise. Nous le voyons alors se transporter chez un célèbre sorcier nommé Salatin, qu'il consulte sur la possibilité de recouvrer son emploi. Salatin, ravi de donner au diable l'âme d'un homme d'église, lui promet de l'aider de toute la puissance de son art, et n'y met qu'une condition, celle de renier Dieu pour se donner à un seigneur plus libéral. Le marché est bientôt conclu.

Resté seul, Théophile a bien quelques remords, mais il s'affermit dans sa résolution en disant: Dieu m'a châtié, je le châtierai. Suivent les conjurations au moyen desquelles le sorcier oblige Satan à se montrer. Si nous vous supposions curieuses des merveilles de la magie, nous vous citerions textuellement les formules redoutables qui font violence à l'esprit de ténèbres. Mais elles sont aujourd'hui hors d'usage; nous avouons d'ailleurs qu'il nous a été impossible de déterminer l'idiome dans lequel elles sont conçues. Le seul trait que nous ayons à vous faire remarquer, c'est la bizarrerie d'une doctrine qui donne au diable une puissance sans bornes, et qui l'astreint lui-même aux fantaisies d'un sorcier et aux quelques syllabes de ce ridicule grimoire. Et pourtant la tradition populaire a respecté toutes les pièces de l'arsenal diabolique.

Satan, ravi de l'acquisition qu'il va faire, promet tout ce qu'on lui demande, et donne rendez-vous à son futur vassal dans une vallée voisine, sous condition

expresse de ne pas prononcer le nom du Christ. Nous glisserons sans nous y arrêter sur la scène où Théophile apprend de Salatin le résultat de ses conjurations, et nous le conduirons sans délai en présence de son nouveau maître. Après avoir reçu la promesse d'être réintégré dans sa charge, il rend hommage au démon avec toutes les formalités requises par la loi féodale. Seulement, comme le diable a été souvent attrapé, il veut encore qu'il signe un contrat, où il stipule qu'il se conduira en tout avec orgueil, qu'il traitera les pauvres avec dureté, les humbles avec hauteur, et qu'il abondera en méchantes œuvres.

A peine cet engagement est-il souscrit, que Théophile se voit mandé par l'évêque. Le prélat regrette de l'avoir traité avec rigueur, et lui rend son emploi; mais il le trouve tout changé, et son langage le jette dans le dernier étonnement. Théophile ne parle plus que des diables, il cherche querelle à tout le monde, et plus particulièrement à un chanoine nommé Pierre, qui a plaidé pour lui, et à qui il est redevable de sa rentrée en grâce.

Ici l'auteur nous avertit qu'il s'écoule sept années entre deux scènes, et nous retrouvons Théophile repentant dans une chapelle de Notre-Dame. Si nous ne craignions de vous paraître inintelligible, nous vous lirions quelques-unes des stances contenant les lamentations de ce pauvre pénitent. Quelques vers sont réellement touchants; mais il faut une certaine habitude de ce vieux langage pour en saisir les délicatesses, et

les entraves du rhythme compliquent encore la difficulté.

La sainte Vierge apparaît en personne. Elle veut d'abord repousser l'impie qui a osé profaner sa chapelle; mais, émue de pitié, elle finit par lui promettre de tirer son contrat des mains du diable. Ici s'ouvre une scène où la mère des miséricordes contraint Satan à rendre le fatal parchemin. Nous ne vous dissimulerons pas que le procédé prêté par Rutebœuf à la vierge Marie, est bien un peu arbitraire, et que le diable aurait quelque raison de se plaindre; car enfin il ne cède qu'à la crainte de se voir *fouler la panse* par sa redoutable partie adverse. Mais la suite est préférable. Marie, en rendant à Théophile l'acte qui le vouait aux supplices éternels, lui ordonne de le remettre à l'évêque, pour qu'il le lise en chaire, et mette ainsi le peuple en garde contre les ruses du démon, et nous avouerons que la confession de Théophile au prélat est traitée d'une manière pathétique. Le miracle se termine par le sermon de l'évêque devant son troupeau, et par le chant du *Te Deum*, précisément comme certains opéras dont le souvenir peut frapper chacune de vous.

Les miracles n'ont que rarement atteint, en France, l'époque où l'art dramatique s'est élevé à toute la hauteur littéraire désirable; cependant le Saint-Genest de Rotrou et le Polyeucte de Corneille semblent en être un écho. L'Espagne a été plus fidèle que notre patrie à ce vieux souvenir du moyen âge, et dans les

actes sacramentels de Lope de Véga et de Caldéron, elle possède de nombreux chefs-d'œuvre de cette espèce.

Fort peu de poëtes dramatiques ont cherché, au moyen âge, des routes nouvelles; tous faisaient des mystères et des miracles, parce qu'on en avait fait avant eux, et parce que le peuple y trouvait du plaisir. Cependant, nous vous citerons un homme qui a su se soustraire à cette uniformité; c'est Jean de la Halle, surnommé le Bossu d'Arras. Né en 1240, et élevé dans l'abbaye de Vauxelles, près de Cambrai, il prit l'habit de clerc, et se livra à l'étude des sept arts libéraux. Mais une passion violente qu'il conçut pour une jeune fille, le détermina à l'épouser en dépit de son père, et sa carrière se trouva coupée.

Jean de la Halle ne se piquait pas de constance. Bientôt dégoûté de sa femme, il eut l'impudeur de l'exposer à la risée publique dans une espèce de farce dont il était le héros, et qu'il intitula *le Jeu du Mariage*. Obligé de quitter Arras, il suivit Robert II d'Artois dans une expédition en Italie, et mourut à Naples en 1286. C'est dans cette dernière ville qu'il avait écrit une pastorale dramatique, qui peut avoir fourni le modèle de nos vaudevilles et de nos opéras comiques, et dont il sera bon de vous dire quelques mots, pour compléter cette rapide histoire du théâtre au moyen âge.

Sous le titre de Robin et Marion, le petit ouvrage de Jean de la Halle a fait les délices de nos bons

aïeux, qui, pendant plus de deux siècles, en ont suivi les représentations et y ont trouvé matière à proverbes. On dit même encore, dans certaines provinces, *s'aimer comme Robin et Marion*, et nombre de chansons populaires conservent le souvenir de ces deux noms.

Marion est une jeune et jolie bergère, fort peu disposée à dissimuler les mouvements de son cœur. Elle chante à pleine tête : Robin m'aime, Robin m'a, Robin m'a demandée, il m'aura. Un chevalier survient, et veut savoir ce que signifie ce refrain, et elle lui avoue sans détour qu'elle aime Robin, et qu'elle a déjà reçu de lui houlette, panetière et petit couteau. D'ailleurs Robin sait jouer de la musette, et vous sentez qu'avec de tels avantages on est irrésistible. C'est donc en vain que le gentilhomme prie d'amour la jolie paysanne ; il est repoussé avec perte.

A peine a-t-il quitté la scène qu'arrive Robin en personne. C'est un rustre qui tient plus des bergers de Théocrite que de ceux de Virgile. Il apprend ce qui s'est passé, remercie sa belle de lui être si fidèle, et mange de compagnie avec elle des pommes et du fromage ; puis, comme elle veut danser, il va chercher quelques amis, son tambour et sa musette. Le chevalier est revenu, et, ne tirant rien de Marion, il cherche querelle à son rustique soupirant dès qu'il reparaît, au sujet d'un faucon qu'il a perdu à dessein ; puis il le bat d'importance, et emmène de force la cruelle, sans que Robin ose rien tenter pour la délivrer.

Cependant un nouveau personnage entre en scène ; c'est le cousin Gauthier, qui, robuste et courageux, excite le pauvre battu à courir après le ravisseur. Marion s'est dégagée, elle survient au milieu du débat, et Robin devient aussi fanfaron qu'il était peureux quelques instants avant. On le détermine néanmoins à renoncer à ses projets de vengeance ; le retour de son amie l'a guéri de tout mal ; et comme les invités arrivent, on songe à occuper gaiement le reste de la journée.

Ici nous assistons aux petits jeux. D'abord, on porte des étrennes à saint Coisne. L'un des assistants, chargé du rôle du saint, doit chercher à faire rire celui qui lui apporte un présent, et, s'il y réussit, il a droit à un gage. Or vous savez, je n'en puis douter, que les gages donnés, il faut une pénitence pour les reprendre. La tradition ne s'en est pas perdue, et bien des gens jouent encore à donner des gages. Lassés de cet exercice, nos villageois se mettent au jeu du roi et de la reine, royauté fort peu constitutionnelle, et qui scrute les pensées les plus cachées de ses sujets. Il faut répondre à toutes les questions du roi, exécuter tous ses ordres sans la moindre résistance. Or le roi ordonne à Robin d'embrasser Marion ; il demande à celle-ci de lui faire savoir si elle aime Robin ; et, sur sa réponse affirmative, il leur enjoint de s'épouser. Le jeu leur plaît, et ils se demandent pourquoi le mariage ne deviendrait pas sérieux. Comme il n'y a de part ou d'autre aucune objection, on procède à la cérémonie, et l'on termine la fête par un repas et des danses.

On a retrouvé la musique de ce petit opéra, et elle a même été, de la part de M. Bottée de Toulemont, le sujet d'une savante dissertation, que vous trouverez dans l'Ecyclopédie catholique.

Pour nous, l'analyse rapide du libretto doit nous suffire. Nous ne voulions pas vous laisser ignorer l'existence d'en tel essai, au milieu d'une époque dont la tendance générale est si différente.

Ici s'arrêteront nos recherches sur la poésie du moyen âge; la prose doit aussi avoir sa part, et nous chercherons à vous la faire apprécier dans quelques chroniques intéressantes, telles que celle de Villehardouin et celle de Joinville, ou dans les relations de voyage de quelques hommes entreprenants, comme Benjamin de Tudèle, ou le Vénitien Marc-Paul.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

LES CHRONIQUEURS.

Petit nombre des ouvrages écrits en prose française au moyen âge. — Préférence des peuples jeunes pour la poésie. — Règne du latin sur la littérature sérieuse. — Tendance de l'histoire à s'abréger. — Villehardouin recommence Hérodote. — Biographie. — Caractère chevaleresque. — Grand conseil de Venise. — Zara. — Constantinople. — Profondeur de pensée. — Qualités du style. — Joinville très-différent de Villehardouin. — Nul enthousiasme pour la croisade. — Regret du chez-soi. — Description du Nil. — Chroniques latines. — Suger. — Guillaume de Tyr. — Histoires de communes.

Après un long séjour dans le domaine de la poésie, nos regards doivent se tourner vers les genres dont la prose est le vêtement ordinaire et presque obligé. Mais, ici, nous ne trouverons pas la même abondance d'ouvrages, et la raison en est double. En premier lieu, les peuples jeunes préfèrent la poésie à tout; la langue non rhythmée accuse dans les esprits quelque chose de posé, de grave, qui est le plus souvent l'apanage de la vieillesse; et d'ailleurs, quand on prétendait traiter les sujets sérieux au moyen âge, on écrivait beaucoup plus en latin qu'en langue vulgaire. Il faut donc, pour trouver à cette époque des ouvrages en prose, une première condition, c'est que l'auteur soit illettré; et un homme ignorant, un homme étranger aux lettres

latines, ne peut avoir que deux sortes d'ouvrages à composer. Ou c'est un grand seigneur qui nous raconte ses hauts faits, et voilà Villehardouin et Joinville; ou c'est un marchand aventureux qui nous communique le journal de ses voyages : Benjamin de Tudèle et Marc-Paul appartiennent à cette dernière catégorie.

L'histoire nous occupera la première.

Le critique qui considère avec quelque attention les changements successifs qu'a subis la manière d'écrire l'histoire, est frappé de la tendance continuelle de ce genre littéraire vers l'abréviation. Dans l'antiquité grecque, par exemple, Hérodote est d'une incroyable abondance. Descriptions, anecdotes, détails de mœurs, fourmillent dans son immortel ouvrage. Passez-vous à Thucydide, le récit se resserre, et les réflexions profondes envahissent la place que la narration avait seule occupée. A Rome, Tite-Live représente Hérodote; et puis vous arrivez à Tacite, le plus concis des historiens, après lequel vous ne rencontrez plus que des épitomateurs insipides et décolorés. Or, l'invasion du ve siècle avait, pour ainsi dire, ramené l'intelligence à son point de départ; après un long sommeil, elle reprit ses évolutions naturelles, et, en ce qui concerne l'histoire, Villehardouin recommença Hérodote.

Au reste, il faut, pour apprécier son œuvre, le connaître personnellement; et quelques indications biographiques nous permettront de donner place à des citations également curieuses sous le rapport historique et sous le rapport philologique.

Membre distingué de la noblesse de Champagne, Geoffroy de Villehardouin était par le cœur un chrétien et un chevalier, dans toute l'étendue du terme; et ce qu'il y avait de religion, de loyauté et de désintéressement dans son caractère contrastait avec le relâchement général. Car il ne faut pas perdre de vue que ce noble écrivain appartient à la dernière moitié du XIIe siècle et au commencement du XIIIe, époque de crise, de transformation, qui a Philippe-Auguste pour représentant, et où tout enthousiasme tend visiblement à s'éteindre pour faire place au calcul.

Nous ne prétendons pas nier qu'autour de Villehardouin il n'y eût encore des héros; le courage guerrier était la qualité propre de la noblesse française, et jamais elle n'a fait défaut à sa devise; nous conviendrons même que les sermons relatifs à la délivrance des lieux saints avaient encore quelque action sur les esprits; mais cette action était peu durable, et la moindre bagatelle suffisait pour détourner les croisés du but de leur pèlerinage. Villehardouin, presque seul, avait cette profonde et candide résolution des Tancrède et des Godefroy, cette persévérance désintéressée, cette ardeur qui animait les chevaliers du bon temps; et il n'est pas une phrase de son récit qui n'ait ce ton de vérité pathétique, dont l'influence est irrésistible. Avec son langage vieilli, sous cette rude et presque impénétrable écorce, vous sentez battre un cœur ému, et vous pleurez avec celui qui pleure si naïvement sur les insultes faites au tombeau du Christ.

Vous savez qu'une croisade ayant été résolue à la suite d'une fougueuse harangue de Foulques de Neuilly, les chefs de l'expédition préférèrent la voie de mer à celle de terre pour se rendre en Orient; ils chargèrent en conséquence Villehardouin d'aller en Italie louer des vaisseaux pour le transport des troupes et du bagage. Le pieux guerrier va droit au but; il ne s'arrête pas à peindre ces opulentes républiques marchandes de l'Italie, dont la prospérité l'aurait surpris en tout autre moment, et il arrive sans préambule au milieu du grand conseil de Venise. Il se jette à genoux, et, tout en larmes, il s'écrie: « Seignor, li baron de « France li plus halt et plus poestez nos ont à vos « envoiés, si vos crient mercy, que el vos preigne pitié « de Hierusalem qui est en servaige de Turcs, que nos « por Dieu voillez lor compaigner à la honte Jesus-« Christ vengier; et par ce vos y ont eslis que il sèvent « que nulles genz n'ont si grand pooir qui sor mer « soient, comme vos et la vostre genz; et nos comman-« dèrent que nos vos anchaissions as piez, et que nos « n'en leveissiens dès que vos oriez otroyé que vos « ariez pitié de la terre sainte d'outremer. » Vous auriez sans doute crié, comme les Vénitiens: Nous l'octroyons.

La joie de l'ambassadeur fut grande, mais de courte durée. D'abord il eut à pleurer la mort du comte de Champagne, son souverain et son ami, chef désigné de l'expédition, et puis les mille contre-temps qui firent aboutir une croisade à la destruction d'un empire chré-

tien, et à la fondation d'une éphémère royauté latine à Constantinople. Dans tout le cours de ce récit vraiment curieux, on apprend à aimer l'auteur, et on a mille raisons pour cela. Vous avez vu avec quel cœur il s'acquitte d'une mission diplomatique ; sur le champ de bataille il est aussi attachant, et sa bravoure, pour être brillante au dernier point, ne porte aucune atteinte à son humilité. Partout il apparaît ferme et droit, et partout il reste sensible. Nous ne pouvons résister au désir de citer encore quelques mots à l'appui de nos assertions. Les croisés, contre toute apparence, ont pris Constantinople, et Villehardouin est chargé par eux de conduire le jeune Alexis, leur protégé, à son vieux père, que leur victoire a replacé aveugle sur le trône. « Lor montèrent li baron à cheval, et amenèrent le valet[1] à mult grant joie en « la cité à son père, et li Gré[2] li ouvrirent la porte, et « le reçurent à mult grant joie et à mult grant feste. « La joie del père et del fil fut mult grant, que il ne « s'estoient pieça veu, et que de si grant poverté et de « si grant essil furent tornés à si grant haltesce par « Dieu avant et par les pelerins après. »

Toujours modeste, Villehardouin attribue à Dieu la principale gloire ; les pèlerins ne sont que les instruments de ses miséricordes, et cependant, comme tels, ils ont droit à quelque retour ; et quand le jeune Alexis lui paraît hésiter dans l'accomplissement de ses

[1] Jeune homme.
[2] Grecs.

promesses, il le somme avec autorité de tenir sa parole. Mais Alexis n'était pas le maître ; le peuple aida un usurpateur à le renverser, et les Latins durent recommencer la conquête de Constantinople. Cette fois, ce fut pour leur propre compte qu'ils prirent la cité impériale ; et Villehardouin, devenu maréchal de Romanie, ne put se faire d'illusions sur la durée du nouvel État féodal des rives du Bosphore. Que de peines ne se donna-t-il pas pour tenir en paix tous ces barons jaloux et turbulents, et pour tourner leur ardeur contre l'ennemi commun ? Avec quelle modestie, avec quelle sincérité raconte-t-il tout ce qu'il a fait dans ces circonstances critiques ? La lecture seule de ses mémoires permet de le comprendre [1].

Il peut paraître singulier que, dans un cours de littérature, nous donnions une si grande place à un homme qui se pique aussi peu de bel esprit que Villehardouin. En effet, il ne semble occupé d'autre chose que d'établir la vérité des faits qu'il annonce. A chaque épisode de son récit, il ajoute ces mots : *Et bien le sait Geoffroy de Villehardouin, li maréchaux de Champaigne qui ce livre dicta ;* et pourvu qu'on le croie sincère, il est content. Mais, à côté de cette simplicité, on rencontre parfois de la profondeur, et le style répond toujours à la pensée de l'écrivain avec

[1] MM. Michaud et Poujoulat, dans leur *Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France*, ont donné le texte pur de Villehardouin et de Joinville, et y ont joint la traduction de du Cange pour en faciliter l'intelligence aux gens du monde.

une énergie qu'on n'attendrait pas d'un auteur qui fait de la prose sans le savoir. Quelquefois même il a une netteté, une précision que les meilleurs temps ne désavoueraient pas. Voyez comme il peint avec force la basse versatilité des Grecs après le rétablissement du vieil empereur Isaac ! Et toz ceux, dit-il, qui avoient été le jor devant contre lui, étoient en ce jor toz à sa volonté. Changez l'orthograhe, qui seule a vieilli, et vous aurez la langue de Pascal, la langue française dans ce qu'elle offre de définitif et d'immuable. Dans toutes les parties du livre, vous auriez à relever des traits de cette nature. Cependant il faut ici établir des réserves : quand nous attribuons à Villehardouin de la profondeur, nous ne prétendons pas désigner cette qualité des diplomates vieillis dans les affaires, habitués à chercher d'avance ce que leur adversaire peut avoir intérêt à leur cacher. La profondeur de Villehardouin ne doit rien à la science ; elle est toute d'instinct. Sur le moment même, le jour luit à ses yeux, une impression forte et vraie se grave dans son âme, et comme il la sent il la rend. Elle n'altère en aucune façon sa franchise de gentilhomme et de chrétien, et n'a pour base aucun dégoût de l'humanité, aucune défiance préconçue.

De même s'il rencontre souvent des expressions originales, vives, piquantes, c'est sans dessein, et vous surprenez en lui les qualités naturelles de notre idiome. Les savants sont venus après, et l'ont travaillé, Dieu sait comment. Pour lui, nul artifice. Il va au

courant de la plume, ne songe pas à faire de l'effet, et il trouve de réelles beautés sans les chercher. En le lisant, nous avons souvent regretté bien des mots que le travail d'épuration académique a fait perdre à notre langue, et nous les regrettons avec la Bruyère, juge compétent en pareille matière. Ce serait du reste un curieux travail, que la recherche des expressions dont nous nous sommes volontairement privés depuis Villehardouin, et dont quelques-unes se sont conservées dans la langue anglaise et dans la langue italienne. Une telle étude, de la part d'un homme également exempt du fanatisme du moyen âge et des scrupules académiques, pourrait ouvrir de nouveaux horizons à la philologie.

Le nom de Joinville est presque toujours associé à celui de Villehardouin, dans les ouvrages consacrés à l'histoire de notre littérature ; et pourtant il est difficile de rencontrer deux hommes d'un esprit plus opposé. Il s'est d'ailleurs écoulé près d'un siècle entre la publication des mémoires de l'un et de l'autre. Et quel siècle, bon Dieu, que celui d'Innocent III, de saint Louis, de Frédéric II et de Charles d'Anjou ! A notre sens, il ne faudrait rapprocher ces deux hommes, et les écrits auxquels ils ont attaché leur nom, que pour faire saisir le contraste qu'ils présentent.

Et, en effet, Geoffroy de Villehardouin rappelle l'enthousiasme des croisades, l'esprit chrétien dans ce qu'il a de plus avancé, le caractère français dans ce qu'il a de plus sérieux ; Joinville, au contraire, ne

part pour les lieux saints que poussé par des espérances mondaines. Il voit dans le mysticisme de saint Louis une pieuse folie, et, sous le respect profond qu'il ressent pour lui, perce, à chaque occasion qui s'offre, une sorte de disposition narquoise qui ne saurait échapper aux regards les moins pénétrants. Enfin, il représente d'autres qualités de l'esprit français. Quant à la langue dont ils se servent, vous ne pouvez être surpris de la trouver différente. Cent ans, et deux cents poëtes placés entre l'un et l'autre écrivain, avaient dû la modifier considérablement.

La vie de Joinville est obscure pour nous, jusqu'au moment où saint Louis l'amena en terre sainte. Pour paraître dignement dans cette grande expédition, il vendit une partie de ses biens et engagea le reste, comptant sans doute devenir prince, ou empereur, comme tant d'aventuriers qui l'avaient précédé en Orient. N'allez pas cependant exagérer la tiédeur du sénéchal de Champagne : sans être un saint, un contemplatif, sans porter à la guerre d'outre-mer ce zèle pur, désintéressé, enthousiaste, que rappelle naturellement saint Louis, il restait fort honnête homme et excellent chrétien. La naissance d'un héritier de son nom avait donné lieu à des fêtes au château de Joinville ; de nombreux amis, de nombreux voisins, de plus nombreux vassaux, étaient venus saluer le père et le nouveau-né. Cependant il fallait partir; et notre héros déclara à tous ceux qui étaient là qu'il ne voulait pas emporter un denier qui ne fût à lui ; il invitait

donc ceux qui auraient quelque tort à lui reprocher, à réclamer sans délai, se déclarant prêt à leur faire toute réparation convenable.

Quelques jours après, il se confessa, prit le bourdon, visita, pieds nus, les églises des environs; et quand il dut repasser devant le château de Joinville, où il laissait sa femme et ses enfants : « Je ne vox, dit-il, « onques retourner mes yex vers Joinville, pource que « le cœur ne me attendrist du beau chastel que je lais- « soie, et de mes deux enfants. » On nous accuse à tort d'humeur errante et volage. Nul peuple n'aime plus le chez-soi que le peuple français; nous nous trouvons mal partout ailleurs; et quand même nous partons pour aller chercher le plaisir, nous sentons un involontaire serrement de cœur. Joinville est tout à fait notre compatriote sous ce rapport. Villehardouin portait, à tout ce qui annonçait la délivrance de Jérusalem, une ardeur qui ne laissait aucune place à de tels sentiments. Lisez, dans ses mémoires, le tableau de Venise au moment du départ : il n'a d'yeux que pour cette belle flotte qui va le transporter au saint sépulcre. Joinville est bien autrement touché de la terre qu'il va quitter.

Il nous raconte qu'il a eu le mal de mer, et ses idées ne prennent un tour sérieux qu'en vue du danger auquel il expose son âme et son corps, en s'aventurant sur une frêle barque aux fureurs des éléments. Écoutez-le plutôt. « En brief temps le vent se feri ou « voille, et nous ot tolu la vue de la terre, que nous ne « veismes que le ciel et yeaue. Et chascun jour nous

« esloigna le vent des païs où nous avions esté néz. En « ces choses vous monstre je que celi est bien fol hardi « qui se ose mettre en tel péril, à tout autrui chatel ou « en péchié mortel ; car on se dort le soir là où on ne « seet se l'en se trouvera au fons de la mer. » Vous le voyez, il n'y a pas là l'enthousiasme d'un croisé ; mais le sentiment chrétien subsiste tout entier, et donne, à une pensée vingt fois exprimée avant lui, un caractère tout nouveau.

On pourrait presque appeler les mémoires de Joinville du titre de confessions ; ils le méritent de tout point, et la sincérité en fait le principal mérite. Aussi nous permettrez-vous d'y relever certains traits que nous ne saurions oublier quand nous vivrions encore un siècle. N'est-il pas bon d'entendre ce brave chevalier nous avouer, en décrivant la bataille de Mansourah, qu'il a eu *grand peur ?* Et la tendance railleuse et gaie de notre esprit ne perce-t-elle pas à chaque page de son récit ? Écoutez saint Louis demander au bon sénéchal s'il aimerait mieux mentir, ou avoir la lèpre. Quelle que soit sa vénération pour le roi, il lui répond que la lèpre est un terrible fléau ; et toutes les bonnes raisons apportées par le prédicateur couronné, en faveur de la maladie du corps contre la maladie de l'âme, ne semblent faire qu'une médiocre impression sur Joinville. Toujours loyal, il nous apprend que, dans la grande déroute d'Égypte, un Turc ayant crié qu'on l'épargnât parce qu'il était le cousin du roi, il le laissa dans son erreur. Ce n'était pas là, il faut en

convenir, un bien coupable mensonge; mais saint Louis se serait fait hacher plutôt que de profiter du bénéfice d'une telle méprise.

Joinville essaye parfois d'être grave et sérieux; il se contraint de temps à autre jusqu'à prêcher; mais le naturel frondeur reparaît bien vite. Il raconte quelque part que la mort ayant frappé un de ses chevaliers pendant que lui-même était malade, il voulut assister à la messe qui se devait dire pour ses obsèques, et les fit célébrer sous sa propre tente. Pendant la durée de l'office des morts, il vit trois des assistants chuchoter et sourire. Bientôt après il les manda près de lui, blâma leur conduite indécente, et voulut connaître le sujet de cette intempestive hilarité. Les coupables lui avouèrent qu'ils songeaient aux secondes noces de la veuve. Joinville rit, et puis il nous dit qu'ils moururent tous trois, et que leurs femmes se remarièrent dans l'année.

Les périls, les fatigues, les souffrances essuyés en Orient dégoûtèrent définitivement cet homme des croisades; et quand saint Louis lui parla de retourner en Orient, il refusa, alléguant un songe qui lui annonçait que l'entreprise serait de petit exploit.

A la première lecture, on est frappé de ce qu'il y a de verve et de jeunesse dans le style de Joinville; et pourtant il était très-vieux quand il entreprit de rédiger ses mémoires. Il avait vu passer le règne terne de Philippe III, le règne orageux de Philippe IV; et déjà Louis X occupait le trône, quand la reine,

femme de ce prince, le pria de fixer par l'écriture les belles choses qu'il disait si bien. Un octogénaire se fit alors homme de lettres par courtoisie pour une jeune reine, et, par ce hasard, nous sommes en possession de l'un des livres les plus curieux et les plus attrayants dont une nation doive être fière. Joinville n'avait du reste qu'à dicter. Trois générations d'hommes et d'enfants étaient venues tour à tour lui demander de les entretenir des hauts faits et des bonnes paroles de saint Louis, et il avait toujours répondu à leur désir avec simplicité et bonhomie. On lui demandait de conter les mêmes choses à la postérité; il le fit sans se guinder, avec le même naturel, la même absence de prétentions. Il parla de lui sans vanité, des autres sans malice, et fut auteur sans un seul des défauts attachés à la profession des lettres.

Défendons maintenant la mémoire de Joinville du reproche de frivolité. On ne peut avoir vécu trente ans dans l'intimité d'un homme supérieur sans y puiser quelque valeur. Nous trouvons, dans ce livre précieux, l'analyse de vingt entretiens entre le roi et le sénéchal sur les sujets les plus graves; et, à travers le bavardage capricieux auquel l'auteur s'abandonne, nous sommes souvent arrêtés par des mots qui nous contraignent à réfléchir, à nous replier sur nous-mêmes. C'est, sans contredit, à ce contact avec un homme grave que Joinville doit l'habitude de mêler des jugements à ses récits. Il s'informe des causes, cherche à prévoir les

résultats ; et ce n'est pas sans un certain étonnement que nous voyons dans ses œuvres la description suivante du Nil : « Ce fleuve, dit-il, est divers de toutes « autres rivières ; qar quand viennent les autres ri- « vières aval, et plus y chiéent de petites rivières et « de petits ruisseaus, et en ce fleuve n'en chiet nulles. « Ainçois avient ainsi que il vient tout en un chanel « jusques en Égypte, et lors gete de li ses branches « qui s'espandent parmi Égypte. Et quant ce vient « après la Sainct Remy, les sept rivières s'espandent « par le païs, et cuevrent les terres pleinnes. Et quant « elles se retroient, les gangneurs vont chascun labou- « rer en la terre à une charrue sans rouelles ; de « quoy ils treuvent dedans la terre les fourmens, les « orges, les comminz, le riz, et vivent si bien que « nuls n'y sauroit quamender. Ne se scet l'en dont « celle treuve vient mez que de la volanté Dieu. . . « L'yeaue du fleuve est de tel nature, que quant nous « la pendions, en poz de terre blans que l'on fait au « païs, aux cordes de nos pavillons, l'yaue devenoit, « au chaut du jor, aussi froide comme de fontaine. . . « Il disoient au païs que le soudanz de Babeloine avoit « mainte foiz essaie dont le fleuve venoit, et y envoyoit « gens qui portoient une manière de pain que l'on « appelle bequis, pour ce qu'ils sont cuits deux fois ; et « de ce pain vivoient tant qu'ils avoient cherché le « fleuve, et qu'ils étoient venuz à un grand tertre de « roches taillées, là où nulz n'avoit pooir de monter.

« De ce tertre chéoit le fleuve, et sembloit que il eust « grant foison d'arbres en la montaigne enhaut, et « disoient que il avoient trové merveilles de diverses « bestes sauvages et de diverses façons, lyons, serpents, « oliphants, qui les venoient regarder dessuz la revière « de l'yaue aussi comme ils alloient à mont. »

Joinville n'a pas vu les merveilles qu'il décrit; ou ce qu'il a vu, il n'a pas eu le temps de l'étudier. De là quelques erreurs plaisantes, et parmi celles-ci la supposition que le paradis terrestre se trouve au-dessus des cataractes du Nil. Mais on peut attacher une médiocre importance à de tels détails, quand on trouve tant de sujets de louer sa curiosité et la justesse de ses remarques. Tout ce qui a quelque importance dans la description du Nil a été aperçu par Joinville ; et certes il ne fallait pas un médiocre esprit d'observation pour être porté à s'enquérir de telles choses.

Les deux chroniqueurs que nous venons de faire passer sous vos yeux ont, au suprême degré, le mérite de l'originalité. Ce ne sont pas des auteurs de profession, et pour eux il n'y a pas parti pris de suivre les sentiers battus. Ils appartiennent en outre à la classe la plus élevée de la société, et ont pris part à de si grands événements, qu'ils voient toutes choses d'assez haut. Ceux que nous pourrions vous citer après eux sont tous placés dans des conditions propres à resserrer leur horizon, et dès lors leur récit

est d'une sécheresse ou d'une partialité rebutante. Ceci peut surtout s'appliquer aux chroniqueurs latins du XIIe et du XIIIe siècle. Ce sont, pour la plupart, des moines qui ne voient rien au delà des murs de leur couvent, ou qui du moins ne savent rien de suivi ou de complet sur les événements accomplis au dehors. Leur cadre est ordinairement l'histoire du couvent, ils y insèrent les noms des princes ou des particuliers qui se recommandent à leur attention par quelque libéralité en faveur de la maison, et racontent à peu près au hasard les faits auxquels ils ont pris quelque part; mais le tout sans choix.

Pour animer un peu ces pâles annalistes, il faut qu'un intérêt puissant les rende pour ainsi dire acteurs. A cette seule condition, ils échappent à l'insipidité habituelle. Quelques noms viendront à l'appui de notre assertion. Suger fut un homme d'État d'une haute portée; il consacra une longue et honorable carrière à la restauration du principe monarchique dans la société féodale [1]; aussi ses mémoires, écrits en latin, offrent-ils de nombreux passages où l'on sent que l'auteur est plus qu'un compilateur. Guillaume de Tyr avait longtemps vécu en Orient; il avait assisté à la chute du royaume de Jérusalem, qu'il avait pu prévoir de loin. Et l'on trouve des pages d'un haut intérêt dans sa longue histoire des croisades. Cet ou-

[1] Voir nos *Études historiques*, — ROYAUTÉ FRANÇAISE.

vrage se recommande surtout par une qualité très-rare chez les écrivains du moyen âge. Guillaume de Tyr est impartial dans l'appréciation des faits qui intéressent les musulmans. Une vie entière passée dans un contact presque continuel avec eux l'avait mis au-dessus du préjugé qui en faisait des païens, des idolâtres ; et en mainte occasion nous avons admiré la justesse de ses remarques.

Enfin, nous ne saurions passer sous silence les mémoires relatifs aux insurrections communales. On y voit réunies toutes les ardeurs des luttes politiques. Mais ici nous sommes plus à l'aise. Quelques-uns de ces morceaux intéressants ont été traduits ou imités avec un bonheur incontestable par M. Augustin Thierry[1] ; et, en lisant les dernières lettres sur l'histoire de France, vous acquerrez la conviction que nous n'avons rien exagéré. L'histoire de la commune de Laon, par Guibert de Nogent, et, plus encore, celle d'une tentative des habitants de Vézelay pour obtenir une charte municipale, sont de petits chefs-d'œuvre. Le lecteur y trouve cette vivacité d'émotion qu'on ne ressent d'ordinaire qu'à l'étude des révolutions les plus générales, les plus sérieuses ; il se prend de sympathie pour des héros si humbles, qu'il s'étonne de penser à eux quand il a posé le livre. Enfin, le style même lui paraît supportable ; et il le devient en effet,

[1] *Lettres sur l'histoire de France.*

l'auteur étant trop préoccupé des choses pour songer à contourner son expression. Le naturel né de la passion et triomphant des convenances du mauvais goût, voilà ce que présentent ces factums, ces pamphlets, ces plaidoyers décorés du grand titre d'*histoires*.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

LES VOYAGEURS.

Mouvement au moyen âge. — Étudiants. — Pèlerins. — Commerçants. — Peu de relations de voyages. — Benjamin de Tudèle. — Rome sous Alexandre III. — Constantinople. — L'Asie Mineure. — La Syrie. — La Palestine. — La Chaldée. — Bagdad. — La Perse. — Marc-Paul. — Premier voyage. — Crimée. — Russie méridionale. — Mission près du grand khan. — Désert de Cobi. — Chine. — Japon. — Navigation de dix-huit mois. — Retour à Venise. — Christophe Colomb rend justice à Marc-Paul.

Un des préjugés les plus répandus est celui qui nous fait considérer les hommes du moyen âge comme voués à une sorte d'immobilité, comme attachés au sol, voyageant peu, communiquant rarement les uns avec les autres. Et il faut bien avouer que les apparences appuient cette supposition erronée. Les routes étaient mal entretenues, et constamment infestées de brigands ; les moyens de transport n'avaient rien de régulier ; le commerce, l'industrie semblait être le privilége exclusif de certaines villes d'Italie ; et l'on ne voit, au premier abord, rien qui dût porter à de fréquents déplacements, surtout quand on considère que chaque seigneur de manoir avait l'autorité nécessaire pour terminer tout débat entre les hommes qui habitaient sa terre.

Il suffirait pourtant de lire la correspondance de saint Bernard, pour s'assurer que de telles suppositions sont dénuées de fondement. Plus de quatre cents lettres ont été expédiées par l'abbé de Clairvaux en Palestine, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande. Les messagers sont ordinairement des moines qui voyagent pour les affaires de leur ordre ; et l'on ne voit pas qu'il soit jamais dans la nécessité de faire attendre longtemps une réponse, ou de chercher longtemps une occasion de faire parvenir ses lettres à ses amis. A défaut d'hôtelleries (et les fabliaux suffiraient pour nous prouver qu'il en existait), on trouvait asile dans tous les couvents.

Mais les moines n'étaient pas les seuls voyageurs de ces temps reculés : la dévotion poussait des myriades de pèlerins vers l'Asie, vers le tombeau des saints apôtres à Rome, vers la châsse de saint Jacques de Compostelle en Espagne ou de saint Thomas de Canterbury en Angleterre, et tous trouvaient le gîte et la nourriture dans les commanderies des ordres militaires et religieux. Enfin, les écoliers allaient chercher la science à Paris, à Bologne, à Salerne, où ils se transportaient de toutes les parties du monde. La cour de Rome, de son côté, envoyait ses missionnaires dans les contrées les plus reculées ; et la fréquence des communications lui étant nécessaire, elle y arrivait à quelque prix que ce fût.

Il est vrai que ces nombreux voyageurs étaient plus occupés du but de leur mission que portés à étudier

curieusement ce qu'ils rencontraient sur leur passage. Mais toute règle souffre exception, et les géographes ont tiré de précieuses lumières de certaines relations de voyage dont l'étendue a droit de nous surprendre. Nous nous faisons un devoir de vous parler ici des mémoires de ce genre qu'ont laissés Benjamin de Tudèle et Marc-Paul.

Le premier paraît avoir voyagé dans le but d'étudier l'état des juifs, ses coreligionnaires, répandus sur la surface du globe. Et quand même on ne lirait dans son journal que les faits sur lesquels il prétend établir ses conclusions, il y aurait certainement avantage à y jeter les yeux. Mais, tout en accordant la plus grande partie de son attention à cet objet, il observe autre chose que la condition des juifs, et, çà et là, il nous révèle de curieuses particularités. On a contesté la valeur des assertions de ce doyen des voyageurs modernes; et, en effet, il a répété, sur le dire d'autrui, beaucoup de merveilles controuvées; mais nous ne croyons pas que le dépouillement du vrai et du faux dans son récit soit très-difficile à faire; et, sans contredit, le fruit d'un tel labeur dédommagerait amplement celui qui l'entreprendrait. Nous ne pouvons songer à faire ici de la science, et à commenter Benjamin de Tudèle; et comme notre tâche consiste surtout à vous faire connaître son livre, nous donnerons une place presque égale aux erreurs et aux vérités qu'il contient.

Nous n'y avons rien vu de remarquable jusqu'au

moment où il parle de Rome. Alexandre III occupait la chaire de saint Pierre quand il y arriva ; et dès lors les juifs jouissaient, dans la capitale du monde chrétien, d'une sécurité qui leur était refusée partout ailleurs. Si l'on veut bien se rappeler les incroyables souffrances que leur faisaient endurer les rois d'Angleterre, de France, d'Espagne, les moyens violents qu'on mettait en œuvre pour tirer d'eux le plus d'argent possible, on saura quelque gré au souverain pontife qui les traitait avec humanité, et qui les exemptait de tout tribut. Et ici c'est un Israélite qui témoigne en faveur du saint-siége. Or, la tradition des procédés d'Alexandre III s'est conservée à Rome ; et si les juifs n'y sont pas admis, comme dans notre pays, à toutes les charges, à toutes les magistratures, ils doivent avouer qu'on n'a aucune cruauté à expier envers eux.

Le goût des reliques est tellement inhérent à la nature humaine, que Benjamin de Tudèle ne cherche autre chose à Rome ; et sa crédulité lui fait entasser dans son livre les rêveries les plus absurdes. Ainsi, il assure qu'il existe à Rome deux colonnes métalliques qui ont appartenu au temple de Salomon, et qui, à un certain jour de l'année, se couvrent d'une abondante sueur. Sur le dire de quelques enfants d'Israël, il raconte gravement que Romulus fit creuser la grotte de Pouzzole pour se garantir des forces de David et de Joab, son général.

Nous n'avons rien relevé d'intéressant dans l'itinéraire de Benjamin, de Rome à Constantinople par Ta-

rente, Patras et Lépante; mais il fournit, sur la capitale des Césars d'Orient, des indications qui ont quelque valeur. Selon lui, Bagdad seule mérite d'être comparée à cette grande cité. Il parle avec justesse du luxe des Byzantins, de leurs fêtes incessantes, de la mollesse qui les portait à remettre le soin de leur défense à des mercenaires étrangers. Mille juifs à peine existaient alors à Constantinople; et le gouvernement, non content de les parquer dans Péra comme des pestiférés, leur interdisait de monter à cheval. Abreuvés d'humiliations, ils trouvaient quelques dédommagements dans les richesses, fruit de leurs habitudes laborieuses et rangées; et leur apologiste nous les montre charitables et fidèles observateurs de la loi de Moïse.

Si nous passons en Asie avec notre voyageur, nous aurons lieu de gémir sur les résultats de la domination musulmane dans ces belles contrées. En effet, il parle de Mitylène, de Rhodes, d'Antioche, de Tyr, comme de villes florissantes; et bien des témoignages contemporains viennent corroborer le sien. Or, lisez les relations de M. de Chateaubriand, de M. de Lamartine, du père Géramb; et vous trouverez une triste unanimité entre eux pour nous montrer ces mêmes lieux comme devenus des monceaux de ruines ou des déserts. Au dire de Benjamin, Tyr était encore une des places de commerce les plus importantes du monde; les vaisseaux venaient de partout encombrer son port; on y fabriquait le verre; le sucre y était un

objet d'immense exportation. Qu'est devenu tout cela? Les Turcs ne savent faire que des ruines, et ne conservent que des cimetières.

Vous prévoyez sans doute que notre voyageur va décrire avec complaisance l'antique patrie de sa race, et votre attente ne peut être trompée. Quelques mots nous suffiront pour vous donner idée des impressions laissées dans son esprit par la vue de la Palestine. En ce qui concerne les juifs, il prend soin de distinguer les Cuthœi, ou descendants des Samaritains, de la pure lignée de Jacob. Les premiers lui semblent dignes de mépris, les autres ont toutes ses sympathies. Quant aux chrétiens qui dominaient alors le pays sous le roi Baudouin, ils offrent à son admiration la bravoure et les vertus hospitalières des chevaliers de Saint-Jean et de ceux du Temple. Resterait la description physique et monumentale du pays; mais, là, Benjamin répète complaisamment les sottises qu'on lui a débitées. Après avoir dit quelques mots du saint sépulcre, des quatre portes de Jérusalem, de sa triple enceinte de murailles, il prétend avoir retrouvé la statue de sel de la femme de Lot; à l'entendre, elle serait l'objet d'un miracle permanent, les animaux la léchant à chaque instant, sans pouvoir en diminuer le volume. Plus loin, il assure que des ouvriers chrétiens ayant pénétré dans le tombeau de David et de Salomon, y ont été frappés de châtiments tels, que le patriarche a jugé à propos d'en fermer l'entrée pour toujours. Presque tous les juifs qu'il rencontre en terre sainte sont teinturiers.

Quittant les terres de la domination chrétienne, notre auteur se rend à Damas, résidenee de l'Atabeck Noureddin. C'était alors, comme aujourd'hui, une ville riche, florissante, environnée de jardins délicieux. Il y trouve trois mille de ses frères, dont quelques-uns fort riches. Quant à Balbeck, dont il attribue la construction non aux hommes, mais bien au démon Asmodée, il nous la montre comme déserte, aussi bien que Palmyre et Ninive. Sur l'emplacement de cette dernière capitale, il signale seulement l'existence de quelques châteaux; mais il est trop bref pour nous permettre le moindre rapprochement entre ce qu'il prétend avoir vu et ce qu'on a récemment découvert. Aux environs, il signale l'existence de plusieurs grandes cités que les Tartares ont depuis anéanties.

Enfin il arrive à Bagdad, résidence des califes abassides. Déjà les vicaires du prophète avaient perdu toute autorité politique; et, renfermés dans un palais dont l'enceinte avait trois milles d'étendue, ils se bornaient à recevoir les vaines protestations de respect religieux. Benjamin a parfaitement saisi ce qu'il y avait de dérisoire dans la fastueuse nullité de ce pontife musulman; et sa description des cérémonies du rhamadan ne manque ni de vérité, ni d'intérêt. Près du calife, il place une espèce de patriarche juif qu'il désigne par le titre de chef de la captivité, et qu'il fait descendre en droite ligne de David et de Salomon. Il fait dépendre de lui toutes les synagogues d'Asie, et assure qu'en payant au calife une redevance en ar-

gent, il obtient de lui une honorable protection. Il paraît, au reste, que le nombre des juifs réunis à Bagdad était considérable, puisqu'il y compte jusqu'à vingt-huit synagogues, dont les rabbins sont adonnés à l'étude du Talmud et des mystères de la cabale.

Nous insisterons moins sur la description des ruines de Babylone, parce que le pieux Israélite semble uniquement occupé de la découverte de deux tombeaux, celui du prophète Ézéchiel et celui du roi Sédécias, et que l'authenticité de ces monuments nous paraît contestable. Avouons cependant que les traits généraux du tableau qu'il donne des restes de Babylone conviennent à cette antique résidence de Sémiramis, et que les descriptions ultérieures ne contiennent rien qui puisse faire révoquer en doute la vérité des assertions de Benjamin de Tudèle.

Arrivé en Perse, il recueillit une histoire qui prouve l'incorrigible aveuglement de ses coreligionnaires. Un imposteur se donna parmi eux pour le Messie, annonça qu'il allait mettre fin à la captivité, et reprendre la ville de David. Déjà les esprits s'échauffaient; une fermentation générale parmi les juifs annonçait un soulèvement prochain, quand le roi de Perse fit arrêter le prétendu libérateur. Ici le narrateur cède au goût du vulgaire pour le merveilleux. Le faux Messie, à l'en croire, aurait surnaturellement brisé ses fers, et se serait échappé; et il faut être quelque peu initié au jargon des sciences occultes pour le comprendre, puisque le seul philtre indiqué par lui, pour rendre

compte de ce prodige, est la vertu du nom inexplicable. Ce qui nous frappe dans cette histoire, c'est la bonhomie du conteur, qui, après avoir fait un tableau si pompeux de la puissance de son héros, trouve tout naturel qu'un tel sorcier se laisse assassiner comme un simple mortel. Le roi de Perse avait averti le chef de la captivité de son dessein de faire massacrer tous les juifs placés sous sa domination, s'il n'obtenait raison de l'imposteur. Sur cet avis, le patriarche avait adressé des remontrances au Messie ; et comme elles étaient restées vaines, il avait assuré la tranquillité de tous par le meurtre d'un seul.

Une des chimères poursuivies par les malheureux restes des tribus d'Israël, c'est de former quelque part un corps de nation jouissant de l'indépendance complète. Or Benjamin de Tudèle s'est laissé persuader qu'un État juif, ainsi constitué, existait au delà de la Perse, dans des oasis protégées par d'immenses déserts. Il caresse cette illusion avec complaisance, essaye même de l'appuyer sur des faits ; mais ceux qu'il invoque sur la foi d'autrui nous paraissent dénués de tout fondement.

Nous avons suivi Benjamin de Tudèle jusqu'à Samarcande, et nous n'avons aucune raison pour assurer qu'il n'ait pas visité cette ville. Au delà, il ne nous inspire aucune confiance, et nous emprunterons à Marc-Paul le tableau des parties orientales de l'Asie.

Ce nouveau voyageur était Vénitien ; et, bien que

de famille patricienne, il se livrait au négoce, comme le plus grand nombre de ses concitoyens. Nous sommes, en général, peu disposés à soupçonner l'étendue des relations commerciales des Vénitiens, et, sous ce rapport, les mémoires de Marc-Paul contiennent d'importantes révélations. Dans un gros volume in-quarto, nous trouvons l'histoire de deux immenses voyages entrepris par le pére de cet homme, et par lui-même; et comme les romanciers y ont puisé des idées et des descriptions, nous ne sortirons pas de notre cadre en consacrant quelques minutes à l'examen d'un tel livre.

Le père de Marc-Paul s'étant rendu à Constantinople sous le règne de Baudouin II, crut augmenter ses bénéfices en poussant jusqu'en Crimée. La Russie méridionale étant alors occupée par les Tartares, il fut entraîné à poursuivre ses aventures; et, allant toujours en avant, il visita la Horde d'Or du fils de *Batou*-Khan, puis la grande Boukhara, et enfin la résidence du grand khan Kublaï, successeur de Gengis. Ici nous trouvons une nouvelle preuve de notre ignorance en ce qui concerne la diplomatie du moyen âge. Marc-Paul, en effet, nous assure que le grand khan s'informa curieusement de l'état de l'Europe occidentale. Ses ennemis, à lui, étaient les Turcs et les sujets spirituels du khalife de Bagdad. Apprenant que les rois chrétiens de l'Europe étaient animés de la même haine que lui pour les musulmans, il conçut le plan d'une attaque commune, dont l'effet eût été l'anéan-

tissement de l'islamisme. En conséquence, il remit au Vénitien des dépêches adressées à saint Louis et au pape, et lui adjoignit un de ses grands officiers en qualité d'ambassadeur. Marc assure que ce plénipotentiaire mourut en chemin; mais il ajoute que son père ne s'acquitta pas moins de sa mission, et qu'à peine arrivé à Venise par Saint-Jean d'Acre, il alla communiquer au pape les dispositions du grand khan.

L'usage qu'on a fait de la relation de Marc-Paul, l'exagération apparente de ses tableaux, avaient ôté toute autorité à ses assertions. Nous croyons, nous, qu'on a eu tort d'en faire si bon marché; et, à l'appui de notre opinion, nous pouvons alléguer la découverte faite par M. Abel Remusat de pièces importantes qui établissent sa véracité. Nos archives possèdent, en effet, les instruments authentiques de la correspondance dont le marchand vénitien a été l'intermédiaire; et celles du Vatican nous indiquent que la cour de Rome avait pris au sérieux la pensée d'une coalition tartaro-chrétienne.

Le négociateur marchand avait réalisé d'assez gros bénéfices après sa première expédition, pour n'hésiter pas à en tenter une seconde. Il repartit donc pour la haute Asie, muni de lettres pontificales, accompagné de deux dominicains, et emmenant avec lui son fils Marc, alors âgé de 19 ans. C'était en l'an de grâce 1271. Les deux frères prêcheurs n'allèrent pas au delà de l'Arménie, soit qu'ils aient manqué de

courage, ou qu'ils aient regardé l'entreprise comme chimérique, ou bien encore qu'ils aient été retenus par des raisons de santé. Les deux négociants, plus déterminés, et animés d'ailleurs par l'appât du lucre, continuèrent intrépidement de marcher vers le nord-est, traversant la haute Arménie, la Perse et le Khorassan.

Marc-Paul est moins laconique que ses confrères les voyageurs du moyen âge; il décrit volontiers, s'enquiert du motif de tout ce qu'il voit, et choisit avec sagacité les explications les plus plausibles. Notre attention se porte rarement sur l'histoire de l'extrême Orient, et les révolutions de cette partie du globe sont la propriété exclusive de quelques érudits. Or il existe peu d'ouvrages où les effets désastreux de la conquête tartare soient mieux appréciés qu'ils ne le sont par le marchand vénitien. Des contrées d'une fertilité prodigieuse ont été subitement transformées en déserts, des villes florissantes ont été détruites, de nombreuses et riches nations ont été effacées, et, par ces déplorables catastrophes, Marc-Paul explique les lenteurs de son voyage. Ici encore son dire est corroboré par quelques historiens arabes récemment publiés, et dont M. Lenormant a extrait de curieux passages [1].

Les villes subsistantes étaient si éloignées les unes des autres, qu'on ne pouvait sans témérité se hasarder

[1] Dans son *Cours d'histoire* publié en 1845.

seul à parcourir la distance qui les séparait : il fallait donc attendre qu'il se formât des caravanes pour s'y associer. Nos voyageurs mettaient, du reste, le temps à profit, en se livrant à des opérations commerciales d'une grande importance, et en rédigeant des notes dont ils comptaient faire usage au retour. La description du désert de Cobi, dont ils ont enrichi leur ouvrage, est encore une des plus exactes et des plus circonstanciées que nous possédions. Enfin ils arrivèrent à Tay-yuen-fu, résidence ordinaire du grand khan, qui les reçut avec distinction. Marc-Paul sut plaire à ce puissant souverain, qui le prit à son service, et lui donna des missions de confiance dans plusieurs parties de ses vastes États. C'est à cette circonstance que nous devons les détails si intéressants qu'il nous donne sur les royaumes de Cathay et le Zipangu, c'est-à-dire, sur la Chine et le Japon.

Le tableau qu'il fait de la richesse de ces contrées, les renseignements qu'il fournit sur les mœurs de leurs habitants, sont les premiers documents de source européenne que nous puissions consulter ; et il faut avouer que les lettres des jésuites, les relations des missionnaires, et les dernières communications diplomatiques, viennent donner raison à l'intrépide marchand de Venise. L'usage fréquent qu'il faisait du mot *million*, la singularité des institutions qu'il avait à expliquer, le faisaient regarder comme un hâbleur, et ôtaient toute autorité à ses récits. Aujourd'hui le doute même est interdit aux gens sensés, et il est bien

juste de réhabiliter la mémoire d'un homme si longtemps et si gratuitement calomnié.

Nos Vénitiens avaient amassé en Asie des trésors fabuleux : ils voyaient avec inquiétude le khan, leur protecteur, prendre des années, et s'incliner vers le tombeau ; et puis un vague regret de la patrie et de la famille les rappelait en Europe. Ils résolurent donc de saisir la première occasion qui s'offrirait à eux de quitter ces lointaines contrées, et ils n'attendirent pas longtemps. Une ambassade vint en grande pompe demander au grand khan la main d'une de ses filles pour Argem, roi mongol de la Perse ; et le souverain, ayant gracieusement accueilli cette requête, chargea ses amis vénitiens de conduire la fiancée à son futur époux. Après la lui avoir remise, ils devaient aller en Europe entamer de nouvelles négociations avec la chrétienté.

Ici s'ouvrent devant nous de nouveaux horizons. La princesse et sa suite préférèrent la voie de mer à celle de terre, dont les difficultés semblaient insurmontables ; et, s'étant embarqués dans un des ports de la mer Jaune, ils visitèrent successivement Hainan, la Cochinchine, Sumatra, Ceylan, et arrivèrent à Ormuz après dix-huit mois de navigation. D'Ormuz ils se rendirent par terre dans l'intérieur de la Perse ; mais ils n'y trouvèrent plus le roi Argem, qui venait de mourir ; et, après avoir remis la princesse mongole à Gazan, fils du défunt, nos Vénitiens gagnèrent Tauris, puis Trébizonde, et revirent leur patrie après vingt-

trois années d'absence. Ils y rapportaient d'immenses richesses en pierreries.

D'abord personne ne les reconnut ; mais des millionnaires finissent toujours par retrouver des parents ; et quand il fut bien convenu que nos voyageurs étaient bien précisément ceux qu'on croyait morts depuis si longtemps, on les accabla de questions auxquelles ils répondirent de leur mieux. Bientôt de nouvelles aventures les séparèrent. Marc-Paul fut fait prisonnier dans une guerre contre les Génois, et il sut adoucir sa condition de captif en racontant à ses hôtes les merveilles de l'Asie. Chacun voulut l'entendre ; on se pressait autour de lui, et il était obligé de recommencer chaque jour les mêmes récits. Fatigué enfin de cette continuelle répétition, il crut alléger son labeur, et satisfaire plus de monde à la fois, en écrivant la relation de son voyage ; et, à dater de l'an 1298, ce livre curieux circula dans toute l'Italie. Marc mourut à soixante-dix ans, sans laisser d'enfants mâles. D'abord on n'ajouta aucune foi aux assertions du voyageur ; et le fréquent usage qu'il faisait du mot million, la facilité avec laquelle il accumulait les zéros en parlant des lieues parcourues, du nombre des sujets des monarques asiatiques, des dimensions de leurs villes, des revenus de leur trésor, l'avaient fait surnommer plaisamment Marco Millione. Aux yeux de ses contemporains, le grand khan et le royaume de Cathay n'étaient que des machines poétiques ; et les romanciers, confondant tout cela avec le Prêtre-Jean et le

roi des Hassassins, en embellirent leurs fictions épiques.

A prendre les choses du côté sérieux, nous devons cependant avouer que les progrès que nous avons faits dans l'exploration du globe nous ramènent au dire de Marc-Paul. Dès que cette vérité est admise, on comprend le tort que se sont fait les savants du moyen âge en rejetant le livre du Vénitien. La description qu'il donne de l'intérieur de l'Asie depuis Antioche jusqu'au Japon, le journal d'une navigation pendant laquelle il explora les côtes de la Chine, de l'Indo-Chine, de l'Indostan, du Béloutchistan, de la Perse, ne pouvaient manquer d'importance, et auraient rectifié bien des erreurs. Telle est cependant la répugnance des hommes pour ce qui contrarie leurs préjugés, qu'il faut aller jusqu'à la fin du XVe siècle pour rencontrer un esprit capable d'apprécier Marc-Paul. Christophe Colomb avait fait une étude approfondie de la relation de ce marchand, et tout porte à croire qu'il avait fondé sur ses indications ses conjectures sur les véritables dimensions de la terre. Une de ses lettres au roi d'Espagne vient à l'appui de cette hypothèse, et est conçue en termes qui ne peuvent laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur. Il y parle d'aller par la route de l'ouest retrouver les États du grand khan, et le royaume de Zipangu, dont nul autre que Marc-Paul n'avait parlé avant lui.

Jusqu'ici nous avons travaillé à vous révéler l'esprit apporté dans les lettres par les hommes du moyen

âge : pour compléter ces études, il faut encore embrasser, dans une rapide appréciation, l'histoire de l'art à la même époque. Chacun, en effet, traduit à sa manière les sentiments qui remplissent son âme ; et qu'un homme se serve d'une plume, d'un pinceau, d'un ciseau, ou d'un instrument de musique, pour exprimer une grande idée, il est artiste et poëte au même titre. Or, au moyen âge, il existe entre tous les arts une fraternité impossible à nier. Tous tendent au même but, tous relèvent du même principe, tous sont chrétiens, catholiques ; et quelques déviations que nous avons signalées dans le cours de cet enseignement ne peuvent détruire la vérité de notre théorie. Nous ne nous dissimulons pas cependant la nécessité de vous épargner les longues dissertations sur les arts du dessin, et nous résumerons, en une seule conférence, ce que nous croyons devoir vous en dire. Cette conférence terminera nos réunions de cette année, et nous conduira jusqu'au moment où le goût de l'antiquité classique a commencé à se mêler aux traditions chrétiennes et romantiques. Deux siècles de tâtonnements et de luttes ont amené enfin le triomphe du goût classique, et donné gain de cause à ce qu'on appelle la renaissance dans les lettres comme dans les arts.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE.

Art égyptien. — Art grec. — Art romain. — Style byzantin. — Style roman. — Ogive. — Style gothique. — Renaissance.

La religion est le premier besoin de l'homme ; mère des sociétés, elle fit naître les arts. Remontez, en effet, aux époques les plus reculées : partout où le flambeau de l'histoire a porté quelque lumière, vous trouvez un culte, partout vous apercevez un lieu particulier consacré aux cérémonies de ce culte. Le besoin d'un temple pour Dieu précède, dans l'âme des peuples, celui d'un palais pour le chef politique ; et cette pensée s'est traduite dans un langage universel, dont les mots sont des édifices plus ou moins vastes, dont les lettres sont des blocs de marbre, de granit, ou de toute autre pierre. L'artiste religieux voit un gage de l'union de la terre avec le ciel dans ce livre sublime, dont les pages couvrent le monde.

Placées près du berceau du genre humain, l'Inde et l'Égypte ont vu les premiers États se former, et conséquemment les premiers arts se développer. Mais

l'habileté est fille des siècles; et, à sa naissance, l'art dut se contenter de s'établir dans des cavernes. Puis il les tailla, les régularisa, et produisit les temples souterrains de Salsette et d'Éléphanta dans l'Inde, et les monuments analogues de la Nubie et de la haute Égypte. Bientôt cependant le progrès arrive; le temple sort de terre; de grandes masses d'hommes remuent de grandes masses de pierre; les rochers se groupent, s'amoncellent, et, bruts encore, forment des édifices imposants par l'espace qu'ils couvrent, mais écrasés, lourds, sans proportions arrêtées. Un effort de plus produit les monuments de Thèbes et de Memphis. Ce qui frappe d'abord dans ces temples, dans ces pyramides, c'est la masse, l'énormité des matériaux; un quartier de granit est taillé, poli, puis jeté sur deux colonnes massives; des toits entiers sont formés de cette façon. La puissance de l'homme étonne l'homme lui-même. Au reste, dans cette classique Égypte, l'architecture ne pouvait revêtir d'autre caractère que celui d'une grande et imposante simplicité. Du haut des pyramides, on aperçoit, d'un côté, la vallée du Nil, privée d'arbres; de l'autre, le désert, où le vent joue éternellement avec le sable.

Colonie de l'Égypte, la Grèce conserva longtemps ses traditions primitives; mais chez elle la nature est moins sévère, la théocratie est moins forte, les masses moins dociles. L'effort du génie doit remplacer celui des bras, et l'élégance des édifices les mettre en rapport avec une mythologie enchanteresse. Du reste, ce

n'est que peu à peu que les enfants de Cécrops perdent le souvenir de leur première patrie. L'ordre dorique, le premier qu'ils aient inventé, garde quelque chose de la solidité égyptienne ; l'ionique, qui le suit dans l'ordre des temps, n'est encore ni aussi svelte, ni aussi orné que le corinthien. Athènes arrive à son apogée sous Périclès; Rome alors ne faisait que naître.

Grecque d'origine, la grande ville adopta les arts de la métropole; mais elle les modifia, de manière à lui donner un cachet d'originalité qui lui est propre. Ce qui frappe d'abord dans les monuments romains du premier âge, c'est l'austérité de l'ensemble; puis vient l'immense étendue. Le peuple-roi ne pouvait, dans sa première vigueur, rien produire de mesquin ; l'élégance même devait être peu goûtée par lui : aussi le voit-on employer d'abord l'ordre toscan, plus simple, plus solide que le dorique même. Ce n'est que sous Auguste que les architectes grecs apportent les ordres de leur patrie. Les maîtres du monde avaient dépouillé leur première rudesse ; la décadence était proche. Sous Adrien, elle se manifeste dans l'invention du composite. La surcharge des ornements est un germe funeste, que nous verrons se développer plus tard d'une manière désastreuse.

Adrien avait visité toutes les provinces de l'empire, et il voulait que tout se fondît dans l'unité romaine. Cette manie de centralisation se manifeste surtout dans les travaux d'art qu'il fit exécuter à Rome. Ils présen-

tent l'amalgame le plus confus qui se puisse imaginer. Les éléments de décadence que nous venons de signaler se développèrent jusqu'au siècle de Constantin. Mais, avant d'indiquer les caractères propres à cette époque, il convient de signaler encore quelques modifications subies par l'architecture, à son passage de la Grèce dans l'Italie.

Les monuments grecs, comme ceux de l'Égypte, présentent dans leurs plans des carrés, ou au moins des quadrilatères réguliers. Les Romains, sans abandonner cette forme ancienne, donnèrent souvent aux édifices qu'ils élevèrent la forme circulaire ou elliptique. Les Égyptiens et les Grecs ne connaissaient que les plafonds; les Romains employèrent fréquemment la voûte à plein cintre, et le célèbre Panthéon, converti depuis en église, donna peut-être l'idée de la coupole, qui, depuis Sainte-Sophie de Constantinople jusqu'à Saint-Pierre de Rome, eut une si brillante destinée.

Le bon goût, déjà fort altéré sous Adrien, disparut tout à fait lorsque les affaires de l'Orient attirèrent l'attention des empereurs. Dioclétien n'adopta pas seulement les usages des Orientaux pour l'administration; il introduisit à sa cour le cérémonial pompeux, les costumes même de ce monde, si opposé au monde romain, et bientôt l'influence de ses idées se manifesta dans la direction vicieuse que prirent les beaux-arts. Dioclétien fit élever un palais à Salone, et des thermes à Rome; et dans ces monuments encore debout, du moins en partie, on voit, pour la première

fois, des arcs portant immédiatement sur des colonnes, d'autres arcs coupant l'entablement, puis des colonnes sans emploi, posées contre les murs, ou superposées les unes aux autres au moyen de consoles, et couronnées de frontons brisés et sans bases. Sous Constantin, la décadence fit un nouveau pas; mais l'histoire de l'architecture, à cette époque, se lie à un événement dont le retentissement devait être immense.

Depuis trois cents ans, le christianisme envoyait ses martyrs aux arènes; l'empereur lui donna la paix, et lui permit de sortir des catacombes. Des temples nouveaux furent construits sur le modèle des anciennes basiliques, dont la forme et les dispositions intérieures paraissaient essentiellement propres à la réunion des fidèles et à la célébration des mystères de l'Église.

D'après M. Quatremère de Quincy, les basiliques des anciens étaient de vastes monuments ordinairement placés près des marchés, et où les magistrats jugeaient à couvert; les jurisconsultes, gagés par l'État, y donnaient leurs consultations, et des marchands occupaient la partie inférieure des portiques. Ces vastes édifices avaient donc à peu près l'emploi que le moyen âge assigna depuis au *Palais* de la Cité de Paris; le commerce et la chicane s'y touchaient.

Vitruve a donné les proportions observées dans la construction des basiliques. Selon ce grand législateur de l'art antique, elles devaient avoir en longueur trois fois leur largeur, et former dans leur plan un paral-

lélogramme rectangle, divisé en trois nefs par une double rangée de colonnes. Des chiffres d'une minutieuse exactitude devaient régler tout ce qui concernait ces dispositions intérieures. Ainsi les deux nefs latérales devaient avoir le tiers de la largeur de la nef du milieu, et servir de mesure pour la hauteur des colonnes. Quant à la coupe de l'édifice, elle présentait deux ordres de colonnes, dont le second, un peu moins élevé que celui qui reposait sur le sol, était appuyé sur un piédestal continu. La grande nef seule s'élevait jusqu'au faîte de l'édifice. Les bas côtés étaient surmontés de tribunes pourvues d'une balustrade. Ainsi le pourtour d'une basilique offrait à la vue deux étages, excepté cependant dans la partie la plus reculée. Là se trouvait un hémicycle, où se plaçaient les juges, et qui, dans les basiliques chrétiennes, prit le nom d'abside. Rien n'était plus simple, moins dispendieux et plus solide que la construction de ces monuments. L'hémicycle seul exigeait une voûte ; le reste était couvert en charpente.

Lorsque le christianisme vint s'établir dans ces vastes bazars, il dut leur faire subir divers changements. Dans l'abside, fut placé le trône de l'évêque, et, près de ce trône, des siéges pour les prêtres assistants; puis, devant l'abside, un autel, près duquel se trouvait un certain espace, séparé de la grande nef par une balustrade, et réservé, sous le nom de chœur, aux chantres et aux ecclésiastiques. Le transept, ou nef transversale coupa l'édifice à angle droit, et dessina une croix.

Enfin, les fidèles occupèrent les nefs latérales, en observant une séparation absolue des sexes. Au centre, des places étaient réservées pour les catéchumènes, qui venaient entendre les instructions, mais qui se retiraient au moment où commençait l'action du saint sacrifice. Les veuves et les vierges consacrées à Dieu étaient placées dans des tribunes.

Cependant l'Église ne pouvait oublier ses premières demeures. L'autel prit la forme d'un tombeau; au-dessous fut creusée une fosse, destinée, sous le nom de confession, à contenir les restes d'un martyr, sous l'invocation duquel le temple était placé. Sur l'escalier qui conduisait à cette fosse, on éleva un baldaquin ou tabernacle, reposant sur quatre colonnes, et dont on trouve la reproduction à Saint-Pierre de Rome, et même dans notre nouvelle église de Notre-Dame de Lorette. Ce n'est que dans les siècles postérieurs à celui qui nous occupe, que s'introduisit dans l'Église l'usage de multiplier les autels, en en plaçant dans des chapelles latérales.

Constantin éleva dans Rome plusieurs basiliques, parmi lesquelles on doit citer celle de Latran; Saint-Pierre au Vatican, remplacé par l'église de Bramante et de Michel-Ange; Saint-Paul, brûlé de nos jours; Sainte-Marie Majeure, modèle d'ornementation intérieure, grâce aux embellissements modernes, etc., etc. Mais dans tous ces monuments éclate l'ignorance la plus affligeante. Non-seulement les architectes se donnent rarement la peine de faire exécuter les colonnes, les

chapiteaux, les bas-reliefs, mais encore ils ignorent l'art de se servir des morceaux précieux dont ils dépouillent d'anciens temples. Ainsi, dans Saint-Paul de Rome, beaucoup de nos contemporains ont pu remarquer des colonnes d'ordre différent soutenant la même arcade ; il leur semblait aussi qu'en surchargeant les murs de sculptures, ils ajouteraient à la beauté des monuments : semblables en cela aux littérateurs leurs contemporains, qui, dans l'impossibilité d'atteindre à la sublimité du style des beaux temps, multipliaient, dans leurs écrits, les concetti et les jeux de mots.

Mais les basiliques n'étaient pas les seuls édifices consacrés par la piété de Constantin au culte du Christ ; des baptistères furent bâtis près de chacun de ces grands temples.

Dans la primitive Église, le baptême se donnait uniquement par immersion. Les évêques seuls pouvaient conférer ce sacrement régénérateur ; et, à moins de nécessité absolue, ils ne le faisaient qu'aux deux grandes fêtes de l'année, à Pâques et à la Pentecôte. Le grand concours des néophytes, la nécessité de séparer les sujets des deux sexes, obligèrent donc à donner de grandes dimensions aux édifices destinés à contenir l'eau régénératrice. Un concile put s'assembler dans le baptistère de Sainte-Sophie de Constantinople, et la plupart de ceux qu'on avait élevés en Italie furent convertis en églises, lorsque, vers le VIe siècle, on leur ôta leur première destination. Ils étaient généralement

ronds ou octogones, et renfermaient un vaste bassin, où l'on descendait, au moyen de plusieurs degrés, comme dans un bain. Les murs étaient ornés intérieurement de peintures relatives au sacrement du baptême.

Constantin transféra à Byzance le siége de l'empire, et bientôt le génie oriental acheva de s'emparer de l'architecture, sur laquelle il avait déjà exercé une si notable influence. On vit s'amonceler arcade sur arcade, voûte sur voûte, coupole sur coupole; les peintures, les mosaïques, se multiplièrent, ainsi que les bas-reliefs. Alors furent créés les types de nos modernes représentations du Christ, de la Vierge, des apôtres, des saints. Justinien fit élever la troisième église de Sainte-Sophie, qui servit de modèle à la plupart des édifices appartenant au style byzantin. Non-seulement ce style domina en Grèce, mais il couvrit l'Italie de monuments que nous pouvons encore visiter. Théodose le Grand et les rois ostrogoths n'employèrent que des architectes grecs; les exarques de Ravenne et les papes suivirent leur exemple. Charlemagne même régla sur leurs dessins la construction de sa cathédrale d'Aix-la-Chapelle; et lorsque le commerce et les croisades eurent mis les républiques italiennes en rapport avec l'Orient, on vit les Vénitiens élever leur cathédrale de Saint-Marc, et les Pisans multiplier dans leur riche cité les monuments dont Constantinople offrait les modèles.

Pendant que l'Orient voyait naître et grandir le style byzantin, l'Occident était sillonné par les hordes

barbares sorties des forêts de la Germanie. Leur influence sur les arts, et sur l'architecture en particulier, est du domaine de nos investigations.

A la fondation des nouveaux États correspond la naissance d'un style architectonique, auquel on a donné dans chaque pays un nom différent, bien qu'il présente dans toute l'Europe occidentale des caractères parfaitement identiques. Lisez Seroux d'Agincourt, et vous le verrez, énumérer les éléments qui constituent, en Italie, l'architecture *lombarde ;* parcourez les auteurs anglais, et vous verrez les édifices antérieurs à la conquête normande être rangés par eux sous le nom d'édifices du style saxon. Ces dénominations sont vicieuses, en ce qu'elles donnent à supposer que les Lombards et les autres peuples germains ont apporté dans l'Empire des arts nouveaux. Ils n'y ont apporté que leur ignorance, leur rudesse, qui s'est fait sentir dans l'architecture comme partout ailleurs. Et c'est avec raison que M. le baron Taylor a proposé d'adopter, pour les édifices élevés depuis l'invasion jusqu'à l'époque où l'ogive a dominé, le nom de Monuments romans, nom qui a été accepté avec empressement par les antiquaires français.

Si nos paroles étaient prises dans toute la rigueur de leur signification, on pourrait être tenté de nous regarder comme un impitoyable contempteur du style roman. Ce serait à tort. Il faut remarquer dans l'histoire de cette manière trois âges principaux : l'âge primitif, auquel conviennent à peu près les épithètes

désobligeantes de barbare et de grossier, et qui s'étend jusqu'à la fin du x[e] siècle ; l'âge secondaire, qui présente une gravité, une sévérité qui frappe et qui porte à la méditation, caractère que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* a si bien expliqué ; enfin, l'âge tertiaire, ou de transition, qui offre de nouvelles preuves d'un progrès, et qui, depuis le commencement du XII[e] siècle, fait pressentir le style gothique.

M. de Caumont a, dans un cours d'antiquités monumentales professé à Caen, indiqué la marche qu'a suivie l'architecture romane. Nous adoptons ses divisions, heureux de nous placer sous son égide. Comme lui, nous indiquerons les changements introduits, par le temps et le mouvement des idées, dans chacune des parties qui constituent un monument religieux.

Si l'on examine avec attention les plans des premières églises bâties après l'invasion, on les trouvera généralement divisées en trois nefs terminées circulairement du côté de l'est ; le transept dirigé du sud au nord, formant la croix avec la grande nef ; le chœur s'allonge, la *confession* devient une chapelle, quelquefois même une église souterraine. Les églises de cette première époque sont bâties en pierres de petit appareil, auxquelles on mêle la brique de manière à former sur les murs des dessins symétriques. Les colonnes cylindriques des beaux temps sont souvent remplacées par de massifs piliers carrés, comme dans l'église de Saint-Martin d'Angers, aujourd'hui convertie en chantier. Si, de ces considérations générales,

nous descendons à l'examen du détail, nous trouverons des arcades à plein cintre reposant immédiatement sur les chapiteaux des colonnes ou des piliers; nous verrons les corniches supportées par des consoles ou des modillons sans frise et sans architrave. Le plein cintre que nous avons remarqué dans les arcades se retrouvera à la partie supérieure des fenêtres, dont la hauteur moyenne ne passe jamais quatre pieds. La même remarque est applicable aux portes, où le cintre est parfois surmonté d'un cordon en saillie. La porte elle-même est carrée, et il est rare que le tympan placé entre l'arc et le linteau offre à la vue le moindre essai de sculpture. L'emploi simultané de la pierre et de la brique est le seul effort d'ornementation que produise l'imagination peu active de trois siècles.

La plupart des églises romanes primordiales furent couvertes en charpente, la construction de la voûte exigeant des connaissances peu familières aux artistes qui se chargeaient de les élever. Cependant une innovation dut être faite; l'usage des cloches s'introduisit dans l'église, et, pour les loger, on fut obligé de construire des tours. La plupart de ces tours sont carrées, et terminées par un toit de forme pyramidale à quatre pans. Au reste, la place du clocher n'eut rien de fixe : le plus souvent on l'éleva à l'intersection du transept et de la grande nef; mais quelquefois aussi on en fit un édifice à part, placé à côté de l'église.

Maître de l'Italie, doué du sentiment artistique, Charlemagne voulut faire perdre au style roman quel-

que chose de sa rusticité ; nous l'avons vu imiter les Byzantins à Aix-la-Chapelle ; mais, après lui, les courses des Normands firent retomber l'art dans l'état d'inaction d'où il l'avait tiré ; et lors même que ces courses cessèrent, la pensée généralement répandue que le monde finirait avec le xe siècle perpétua l'apathie dans laquelle on avait langui. Les rois se faisaient moines, et les peuples, en attendant le jugement dernier, laissaient tomber, sans les réparer, les églises, les maisons même sur lesquelles le temps posait son sceau indélébile.

L'an mille passa, et le découragement, qui avait saisi un siècle tout entier, fit place à une activité prodigieuse. Une direction toute nouvelle fut imprimée aux arts. L'architecture, surtout, prit un développement qu'elle n'avait pas eu jusque-là. « Le clergé était « souverainement respecté, dit Guillaume de Jumié-« ges ; les personnes riches rivalisaient de zèle à bâtir « des églises et à doter des moines, qui priassent pour « leur salut. »

Non-seulement le nombre des temples élevés au xie siècle a droit de nous surprendre, mais encore la nouveauté de leur style et la beauté de leurs proportions. Ce fut une véritable renaissance présentant deux caractères : d'un côté, amélioration de l'architecture romane primitive ; de l'autre, imitation du style byzantin.

Le plan des églises du xie siècle est assez conforme à celui des précédentes ; mais il tend à se régulariser.

Ainsi le chœur a le tiers de la longueur totale de l'édifice, il est moins élevé que la grande nef. Les bas côtés se prolongent parallèlement au chœur au delà du transept, mais s'arrêtent à l'endroit où commence la courbure de l'abside. On les voit, dans cette portion reculée du temple, se garnir de chapelles. L'usage des cryptes se maintient. La cathédrale de Bayeux et celle de Chartres en offrent des modèles.

La construction présente aussi quelques améliorations; les contre-forts viennent consolider les édifices, mais ils ont peu de saillie. Ce qu'on doit remarquer le plus, c'est la richesse acquise par l'ornementation. On voit figurer, sur les archivoltes des portes, des fenêtres, des arcades, et même sur le plain des murs, surtout à l'intérieur, des étoiles, des chevrons brisés, des frêtes de différentes formes, des moulures prismatiques, des torsades, des têtes plates, des têtes saillantes, etc., etc.

Des arcades sans ouverture, des colonnes en demi-relief, sont souvent appliquées contre les murs; enfin, comme à Notre-Dame de Poitiers, les artistes mettent un certain soin à former des dessins au moyen d'une coupe particulière donnée aux pierres, et de l'incrustation de certains ciments colorés.

Les modillons qui soutiennent les corniches méritent aussi de fixer l'attention. Ils figurent le plus souvent des têtes d'hommes ou d'animaux, mais toujours grimaçants. Les corniches elles-mêmes, d'abord très-saillantes, diminuent graduellement, et

sont parfois chargées des mêmes ornements que les arcades.

Les colonnes présentent des proportions très-différentes, selon la place qu'elles occupent; mais toutes sont droites et parfaitement cylindriques. On commença, vers la fin du XI[e] siècle, à accoupler de demi-colonnes très-minces pour en former des piliers. Dès lors, le fût prit une élévation prodigieuse; on le vit s'élever du pavé jusqu'au comble. L'ornementation du chapiteau fut livrée au caprice; les fenêtres toujours à plein cintre, et souvent ornées de colonnettes, changent de dimensions sans règle fixe, mais acquièrent, en général, de l'élégance; on les voit encadrées deux à deux sous un arc d'un plus grand diamètre. Quelques ouvertures rondes pratiquées dans les murs, comme à Jumiéges, peuvent avoir donné naissance à ces roses si ouvragées que nous admirons encore parmi les merveilles de l'art gothique. Les portes restèrent simples, et rarement on trouve plus de deux colonnes de chaque côté pour soutenir les arcs cintrés qui les surmontent. Le faîte des églises fut voûté; mais on comprenait les inconvénients résultant de la poussée latérale, et l'on chercha à y remédier en divisant la voûte en parties carrées, et en croisant les arcades de façon à diriger l'action sur quatre piliers. L'arête formée par ce croisement fut pourvue d'arceaux en pierre de taille.

Un caractère assez saillant de l'architecture du XI[e] siècle, c'est l'élévation que prirent les tours; le

monde se sentait vivre, et les élevait à une hauteur inconnue jusque-là; puis il les orna à plaisir, les divisa en étages, et se plut même à les multiplier. Il n'est pas rare d'en voir trois à une même église, l'une sur la croisée, les deux autres décorant le portail, et lui donnant un aspect majestueux.

L'esprit qui avait amené les améliorations que nous venons de signaler, ne pouvait s'arrêter en chemin. L'effervescence religieuse poussa l'Europe sur l'Asie, et, après la prise de Jérusalem, on rapporta d'Orient de nouvelles idées; l'ogive commença, quoique timidement, à se mêler à l'arc circulaire; et, pendant une soixantaine d'années, l'art tâtonna. Il était à un âge de transition; les moulures se perfectionnèrent, et l'on vit apparaître un goût nouveau dans la sculpture; les bas-reliefs, souvent peints, se multiplièrent et cessèrent de présenter la nature humaine sous une forme hideuse et repoussante. Cependant les figures conservèrent de la roideur et de l'uniformité. Peu de sujets furent traités, mais on les retrouva partout. Ainsi, le tympan des portes montre souvent Jésus-Christ assis sur un trône, revêtu d'une longue robe brodée, et levant la main comme pour donner la bénédiction. Autour de lui sont les symboles des quatre évangélistes: l'aigle (saint Jean), l'ange (saint Matthieu), le lion (saint Marc), le bœuf (saint Luc). Sur le linteau des portes sont représentés les douze apôtres. Enfin, on commence à sculpter des figures de grande proportion, rois, princes, évêques, dont

les physionomies sont essentiellement byzantines. Les fenêtres et les roses prirent des dimensions plus considérables; les tours adoptèrent, dans leur partie supérieure, la forme octogone, et le monde salua les clochetons, précurseurs du style délicat qui allait remplacer le roman.

A peine l'ogive eut-elle paru, qu'elle domina; elle s'empara des voûtes, des fenêtres, des portes; elle envahit jusqu'à l'ornementation, et, non contente d'exercer un empire souverain sur l'architecture religieuse, elle s'établit dans les forteresses, dans les châteaux, et jusque dans les maisons de la plus modeste apparence.

Les artistes de quatre siècles consécutifs l'employèrent uniquement dans leurs constructions. Puis vint la renaissance, époque où l'architecture jeta ses dernières lueurs. Le livre avait tué l'édifice, dit Victor Hugo. Depuis Louis XIV jusqu'à la révolution, l'art moderne se mit à la remorque de l'art ancien, qu'il imita gauchement; et cependant, dans sa fatuité, il couvrit de son ridicule mépris les produits d'une époque qu'il affectait d'appeler barbare.

Le temps vint enfin où les savants, après avoir épuisé ou à peu près la mine que l'antiquité classique offrait à leurs investigations, ont daigné chercher ce que pouvaient être ces chevaliers qu'avaient chantés l'Arioste et le Tasse; les artistes suivirent leur exemple. Certains hommes essayèrent d'écrire l'histoire de l'architecture depuis les Romains jus-

qu'aux siècles les plus récents ; et bien qu'ils travaillassent pour la plupart avec dégoût, et comme des gens qui, n'ayant plus rien de beau à examiner, abaissent quelques regards de pitié sur des monuments indignes de fixer leur attention, on en vit qui se laissèrent surprendre par de légères vapeurs d'impartialité et d'admiration. Seroux d'Agincourt convient que la hauteur prodigieuse des voûtes en tiers-point fait naître dans l'âme un sentiment profondément religieux.

Une fois la route frayée, une génération nouvelle se jeta avec amour dans l'étude des richesses monumentales léguées par le moyen âge à la postérité. Alors on se posa deux questions sur lesquelles les archéologues se sont divisés, sans que rien ait pu les rapprocher depuis : 1° Où est née l'ogive ? 2° Quelle circonstance en a amené la découverte et en a généralisé l'emploi ?

A la première question, deux systèmes ont répondu. MM. de Laborde, Boisserée, et un grand nombre d'autres, ont voulu que l'ogive vînt du Nord. Au contraire, MM. Hagget, Taylor, Lenormand, soutiennent qu'elle a été employée au Levant bien longtemps avant qu'on soupçonnât dans nos contrées la possibilité de faire autre chose que le plein cintre.

Nous sommes sans doute hors d'état de mettre nos maîtres d'accord ; nous avons peut-être même le tort de regarder la question comme peu importante en elle-même, nous contentant de jouir de l'ogive, et de

l'accepter comme une gracieuse importation, de quelque lieu qu'elle nous vienne. Cependant les rapports qui nous unissent à l'un des partisans de l'origine orientale, nous font un devoir de citer quelques faits à l'appui de son opinion. M. Hagget indique, sur quelques monuments à ogive observés dans le Levant, des inscriptions arabes où est employée l'écriture cufique. Or, l'usage de cette écriture s'est arrêté au xe siècle, époque où nous n'avons remarqué aucun arc en tiers-point en Occident, et où certainement le Nord n'en offrait aucun non plus, puisqu'un vieil édifice d'Upsal, en Suède, et regardé par les antiquaires comme un temple consacré à Odin, n'a que des arcades à plein cintre. M. Lenormand, dans une lettre adressée à M. de Caumont, et citée par ce savant auteur, a développé son système d'une manière assez nette pour que nous nous y arrêtions. Selon lui, le palais de Sapor, en Perse, offrit le premier exemple de l'ogive. Les Arabes la prirent là, et en firent usage dans la construction du Megias ou Nilomètre de l'île de Rodah, et dans celle de la mosquée d'Ebn-Touloun, qui remonte au ixe siècle. Les croisades l'apportèrent ensuite en Europe.

Si maintenant nous cherchons une solution à la deuxième question, nous trouvons encore plus de divergence dans les opinions. Les uns pensent, avec M. de Chateaubriand, que l'ogive est née du croisement des branches dans les forêts de la Germanie. D'autres, comme M. Bentham, veulent qu'elle soit

née du croisement des arcs circulaires. Nous pourrions multiplier les citations; mais nous redoutons l'ennui qui résulte d'une longue énumération, et nous sommes du reste peu porté à admettre des opinions qui, presque toutes, feraient aux barbares germains l'honneur d'une merveilleuse invention. S'ils avaient connu l'ogive dans leurs forêts, ils n'auraient pas employé le seul plein cintre pendant cinq cents ans. Nous nous contenterons donc de dire, avec notre ami Dauzats, que l'ogive, par des lois toutes mathématiques, permit de donner à une voûte deux qualités, aussi opposées qu'elles sont recherchées dans les édifices d'une étendue considérable, une grande élévation et une grande solidité. Ajoutons à ces deux qualités cette légèreté, ce je ne sais quoi de mystérieux qui saisit l'âme. Dans un édifice grec ou romain, la pensée chrétienne est écrasée; dans une église gothique, elle s'élève librement jusqu'à Dieu.

Si, à la fin du XIIe siècle, la fièvre des croisades se ralentit, si même l'exemple de Louis IX ne put ébranler de nouveau les masses, l'esprit religieux trouva une ample compensation dans la naissance du mysticisme. A l'époque où prêcha saint François d'Assise, le père des moines mendiants, le monde chrétien sembla renoncer à la terre pour s'élancer vers le ciel. L'architecture religieuse prit alors un nouvel essor. Grands et petits voulurent élever des temples à Dieu, et ceux qui ne pouvaient façonner les pierres, s'attelaient aux chariots destinés à les transporter. C'était un

beau spectacle que celui de populations entières s'associant pour doter la religion de temples dignes d'elle, et regardant ce saint travail comme un bonheur que l'on devait refuser aux impénitents. La foule était silencieuse lorsqu'elle accomplissait son œuvre, et quand venait la nuit, nombre de gens veillaient, cierges allumés, près des matériaux préparés pour la maison de Dieu. Cette ferveur, au reste, se rencontrait jusque chez les artistes. On trouve rarement, sur les églises gothiques du beau temps, les noms des architectes ou des sculpteurs. « Cela vient, dit M. de Caumont, de « ce que, dans cette période éminemment catholique, « il n'y eut point d'individus, pour ainsi dire, mais des « confréries, où l'on mettait en commun non-seule- « ment sa vie, ses biens, ses espérances, mais encore « ses pensées, son âme, son génie. »

Et, je vous le demande, est-il rien de plus propre à rappeler ce génie enthousiaste, que les églises qui lui doivent l'existence; tout y tend au ciel, ogives, clochetons, flèches; et quand on entre dans leur vaste enceinte, on reçoit, du demi-jour des vitraux de couleur, aussi bien que de la hauteur et de la forme des voûtes, une impression mystérieuse qui rapproche les hommes du XIXe siècle de ceux du XIIIe.

Quant au plan, les églises gothiques présentent une disposition inconnue aux siècles romans; les bas côtés se prolongent derrière le chœur et s'y rejoignent. De plus, ils sont garnis de chapelles, dont l'une a des dimensions plus étendues que toutes les autres, et est

consacrée à la Vierge. Au reste, le XIIIe siècle ne plaça de chapelles que dans la partie des bas côtés qui correspond au chœur. Les siècles suivants en ajoutèrent dans les portions antérieures de ces mêmes nefs latérales. Ce fut comme un complément dont on ne manqua jamais de doter les églises, même du temps où il n'avait pas été jugé nécessaire.

La construction gagna en même temps comme légèreté et comme solidité. La voûte en ogive fut formée de petites pierres mêlées à une grande quantité de mortier, et n'eut presque jamais plus de six pouces d'épaisseur ; mais elle trouva des éléments de longue durée dans sa forme, et dans l'emploi extrêmement multiplié des contre-forts et des arcs-boutants, qui, projetés en l'air, donnaient un aspect si léger aux édifices de cet âge.

Les contre-forts eux-mêmes, surmontés de clochetons, dont le poids toujours calculé contribua à consolider l'ensemble, aussi bien qu'à l'embellir, participèrent à l'élégance générale. On y pratiqua des niches qui reçurent des statues ; de légères colonnettes y furent appliquées ; enfin on orna, avec un soin tout désintéressé, jusqu'aux gargouilles ou têtes d'égouts, qu'on y collait quelquefois à des hauteurs telles, que l'œil ne pouvait apercevoir le travail de l'artiste pour lui en faire honneur.

En même temps l'ornementation s'enrichissait ; sur les voussures des portes, des fenêtres, sur le tympan des arcades simulées, on vit figurer en profusion les

trèfles, les quatre-feuilles, les violettes, les fleurons, les rosaces, les guirlandes de feuillage, etc., ornements qui, multipliés à mesure qu'on avança vers la renaissance, perdirent peu à peu de leur perfection, et s'amaigrirent de plus en plus au XIVe, au XVe et au commencement du XVIe siècle.

Le travail des sculpteurs était prodigieux ; pour s'en convaincre, il suffit d'examiner la multitude de figures en relief qui décorent toutes les parties d'une église gothique. De grands tableaux décorent souvent les portails, et l'on y trouve représentées les quatre fins dernières de l'homme : la mort, le jugement universel, le paradis, l'enfer, dans une suite d'actions diverses d'une complication étonnante. Les autres bas-reliefs offrent des sujets tirés de l'Écriture sainte, la plupart rendus avec une naïveté analogue à celle qui permettait dans l'Église la célébration de la fête des ânes, et dont on a eu tort de vouloir faire l'expression d'une opposition politique et religieuse, une sorte de liberté de la presse.

Lorsqu'on veut reconnaître l'âge d'un monument gothique, on doit examiner soigneusement le *faire* de l'ornementation, et aussi la forme des fenêtres. Au XIIIe siècle, elles sont étroites et allongées de façon à justifier le nom de lancettes qui leur est donné. Elles s'encadrent ordinairement dans une arcade supérieure dont le tympan est rempli par un trèfle. Aux siècles suivants, elles s'élargissent ; cependant il est à remarquer que les derniers siècles gothiques ont moins bâti

que réparé, et que fort souvent une fenêtre ou des ornements du xve siècle ont été placés dans un monument du xiiie.

La même attention doit être apportée à l'examen des galeries, qui, placées les unes au-dessus des autres, donnent tant d'élégance au portail de certaines églises. D'abord elles reproduisent la forme des fenêtres, puis elles se diversifient et tombent dans le domaine du caprice. Les portes, ornées de statues de grandes proportions, et précédées souvent d'une espèce de porche, furent surmontées, après 1400, d'une arcade qui s'éloigna de la forme de l'ogive, pour adopter celle dont les Arabes faisaient un usage si multiplié (——^——). Enfin, un des caractères les plus remarquables des derniers temps du style gothique, ce sont ces lourds pendentifs, qui, placés à l'intersection des arceaux de la voûte, lui ôtèrent ses qualités aériennes.

Les tours furent rarement terminées, puisque toutes devaient être surmontées de ces flèches merveilleuses, qui, à Strasbourg et à Anvers, excitent une admiration mêlée de terreur.

Cependant une révolution nouvelle éclata dans l'art. La découverte des manuscrits de Vitruve, et les travaux de Brunelleschi et d'Alberti, ramenèrent les artistes du xvie siècle au goût antique, et déterminèrent la renaissance.

FIN DES ÉTUDES LITTÉRAIRES.

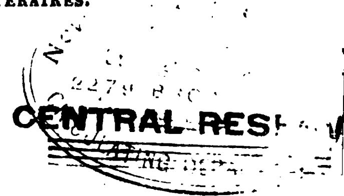


TABLE DES MATIÈRES.





